l'anneau d'or



*Seigneur,
apprends-nous
à prier*

L'ANNEAU D'OR

REVUE INTERNATIONALE DE SPIRITUALITÉ FAMILIALE



DIRECTEUR : ABBÉ HENRI CAFFAREL

CONSEILLERS THEOLOGIQUES :

R. P. HOLSTEIN, S. J. R. P. CARRE, O. P.



FRANCE. — Rédaction : 8, avenue César-Caire, Paris-8°. Administration : 9, rue Gustave-Flaubert, Paris-17°. Tél. Car. 90-40. C. C. P. Paris 4201-37, l'Anneau d'Or.

BELGIQUE, CONGO-BELGE. — Thierry de Villers, 12, avenue Guillaume-Macau, Bruxelles. C. C. P. 1523-87 Bruxelles.

LUXEMBOURG. — Clees-Meunier, 15, rue du Fort-Elisabeth, Luxembourg.

PAYS-BAS. — Boekhandel H. Coebergh. Gedempte oude Gracht, 74, Haarlem.

SUISSE. — Editions de l'Œuvre St-Augustin, St-Maurice.

ITALIE. — « Li. Fra » Piazza S. Luigi dei Francesi 22-23 Rome.

PORTUGAL. — A Bibliofila, Lda, Lisboa, Rua da Misericordia, 102.

ESPAGNE. — Libreria Linacero. Vitoria.

EGYPTE. — Bassili. Edition-Diffusion. Boite postale 1022, Alexandrie. — Centre du livre (Centre intellectuel catholique), 25, rue Soliman Pacha, Le Caire.

CANADA et ETATS-UNIS. — Service général d'abonnement, Périodica, 5.090, Avenue Papineau, Montréal 34.

BRESIL. — « Agir », Rio-de-Janeiro, Caixa postal 3291.

Voir nos conditions d'abonnement en page 351



ÉDITIONS DU FEU NOUVEAU

9, RUE GUSTAVE-FLAUBERT — PARIS-XVII°

Paraît tous les deux mois

Ce n° : 420 fr. Fr. — 80 fr. B.

MAI-AOUT 1957

Seigneur, apprends-nous à prier

SOMMAIRE

LA PRIÈRE PERSONNELLE

LA PRIÈRE FAMILIALE

LA PRIÈRE DE L'ENFANT

75-76

L'HOMME propose... L'an dernier, nous vous disions que notre numéro spécial sur la Bible n'était pas prêt, et nous le promettions pour cette année. En 1957, il est toujours en chantier. Que ceux d'entre vous qui l'attendaient (et ils sont nombreux) ne nous jettent pas la pierre. Il sera digne de son sujet, nous l'espérons, mais pour cela il faut encore du travail, bien plus que nous ne pensions dans le feu du premier enthousiasme.

Si les circonstances, le temps, retardaient notre numéro biblique, peut-être fallait-il y voir le signe qu'un autre thème était plus nécessaire, plus actuel, plus providentiel ? Nous avons cherché, et un sujet s'est imposé à nous : la Prière.

Voici donc un numéro sur la prière. Ni pis-aller, ni bouche-trou. Mais réponse à un besoin de notre temps, et aboutissement logique de nos numéros antérieurs. Disons pourquoi.



Réponse à un besoin d'aujourd'hui. Notre civilisation technicienne oscille entre deux vertiges : celui d'une puissance et d'une science qui domestiquent rapidement les énergies de la terre ; celui d'une angoisse croissante devant l'anéantissement possible des valeurs humaines, car l'homme même est en question. Pour dominer ces deux vertiges, un seul recours : la prière ; jamais elle n'a été aussi dramatiquement nécessaire à notre planète. Il y a vingt-cinq ans, Bergson demandait déjà un « supplément d'âme » pour convertir le *mécanique* en *mystique ;* nous n'avons guère avancé depuis, et nous ne savons si le prodigieux essor matériel de notre monde ira vers l'asservissement des âmes ou vers leur libération ; tout est possible, mais n'est que possible ; il dépend de notre appel à Dieu, de notre prière ardente, violente et suppliante, que la grâce s'empare de notre terre tourmentée et y enfante des fils de Dieu. « Seigneur, apprends-nous à prier » :

ce n'est pas un vœu tranquille, c'est le cri éperdu d'une civilisation angoissée.

Réponse à ce siècle qui « appelle au secours », notre cahier est aussi le treizième d'une série qui aboutit, par approfondissement intérieur, à cette découverte et à cette exigence de la prière. Il se situe donc dans la logique d'une recherche. De numéro en numéro et d'année en année, l'*Anneau d'Or* a voulu éclairer ses lecteurs sur les richesses insoupçonnées de l'amour, de la paternité, du sacrement de Mariage. Chaque fois, il nous est apparu que la famille est, comme dit saint Jean Chrysostome, une « église en réduction », une micro-église, où le Christ est vivant et priant, d'où il doit diffuser sa vie de prière dans son Corps mystique tout entier.

Mais nous l'avons laissé entendre plutôt que nous ne l'avons dit, décrit, analysé. C'est aujourd'hui le moment de montrer en pleine lumière ce mystère du Christ présent dans la famille. Et comment le montrer plus lumineusement que dans l'acte où la famille célèbre précisément son culte, sa consécration à celui de qui vient son amour ? Jamais le Christ n'est plus vivant, plus agissant, jamais l'amour humain n'est mieux lui-même, qu'à cet instant où le Seigneur se saisit d'une famille rassemblée pour lui communiquer son Esprit et lui faire dire : « Abba, Père ».



Car voilà bien le nœud, l'originalité de la prière chrétienne, et le centre où convergent tous nos numéros spéciaux. — La prière existe partout dans le monde, aussi bien dans les temples bouddhiques que parmi les tribus africaines ; la plainte, l'espoir, l'adoration montent de toute part vers le Dieu qui écoute. Mais la prière chrétienne, notre prière, n'est pas seulement ce long cri des hommes ; elle vient de Dieu, elle est donc divine. C'est l'Esprit de Dieu même, cet Esprit qui fondait jadis sur les héros, les rois, les prophètes d'Israël et qui en faisait les hommes nouveaux, des hommes-de-Dieu, ce même Esprit qui s'emparait d'une petite poignée de paysans galiléens pour en faire d'autres christs, c'est lui qui nous a été donné par le Fils, qui dit au fond de nous « Abba, Père », et qui intercède avec de mystérieux gémissements (Rom., 8, 15 ; Gal., 4, 6). Pour nous, prier c'est laisser en nous parler l'Esprit. Et c'est pourquoi nous ne pou-

vons avoir d'autre maître de prière que Dieu lui-même : « Seigneur, apprends-nous à prier ».



Articulé autour de cette idée fondamentale, notre numéro commence par un triptyque, où nous prenons conscience de ce mystère divin de la prière : Les grands priants de l'Ancien Testament ; Jésus, le grand priant ; l'Eglise en prière. Triple source, unique source, où nous devons toujours nous retremper.

Après quoi, trois grandes parties étudient ce mystère dans la prière personnelle, dans la prière familiale et dans la prière des enfants. Réfractée à ces différents niveaux de notre condition d'homme et de femme, de chrétiens mariés, de parents, la même réalité nous apparaîtra sous des couleurs différentes, et rien de ce qui fait notre vie la plus chaude et la plus intime ne pourra lui échapper.



A-Dieu-vat ! Nous regardons ce numéro s'éloigner vers le large, aborder très loin de nous, jusqu'à vos rivages... Vous le feuilletez, d'un esprit accueillant. Il vient se mêler à la rumeur de votre existence, prendre la couleur de votre vie. Il parle, mais le meilleur de sa parole est silence, car au-delà des mots, il veut éveiller en vous un dialogue intérieur avec le Maître de la Prière. Lisez-le — et surtout écoutez tout ce qu'il ne dit pas...

Esprit de la Haute Mer, Esprit de la Parole et du Silence, Esprit de Prière, Esprit de Jésus-Christ, ouvre les yeux de ceux qui liront ces pages... et puis, ferme leurs yeux, pour que dans le silence profond de leur âme, loin de tout sauf de Toi, ils entendent ce qu'aucune parole humaine ne peut dire... Seigneur, apprends-leur à prier.

LES GRANDS PRIANTS
de l'Ancien Testament

Le monde de la prière est un domaine immense et caché. Il constitue la plus haute sphère de l'existence humaine, où l'âme s'ouvre aux choses divines. Mais lui-même contient des royaumes divers. Il y a, au premier degré, la prière païenne, celle de tout homme qui prend conscience de son impuissance à se sauver et jette un cri d'appel, qui est la conversion fondamentale. Il y a, à l'autre extrémité, la prière du Christ, la parfaite « Eucharistie » (1) de Celui en qui toute promesse est déjà accomplie. Entre les deux, il y a la prière de l'Ancien Testament, qui participe de l'un et l'autre, à la fois possession et attente, présence et absence. C'est celle dont nous essaierons d'entrevoir le mystère à travers de grands témoins.



Le premier des saints d'Israël et l'un des plus grands est Abraham. C'est aussi l'un de ceux dont la vie apparaît le plus comme immergée dans la prière. Ce qui frappe d'abord en lui est ce sentiment intime — qui est le fond même de la religion — de la souveraine majesté de Dieu, qui pénètre sa prière d'une infinie vénération. Il rapporte à Dieu toute gloire et il sent qu'il n'est rien devant lui : « *Voilà que j'ai osé parler au Seigneur, moi qui suis poussière et cendre* » (Gen., 18, 27). Le péché est toujours pour l'homme de donner de l'importance à ce qui n'en a pas et de n'en pas donner à ce qui en a. La prière d'Abraham est cette conversion fondamentale d'un cœur qui reconnaît le primat de Dieu.

Le monde dans lequel s'avance Abraham est rempli de la présence divine. Plus tard, avec Moïse, Dieu se choisira un lieu où il fera demeurer son Nom. Mais pour Abraham le monde entier est ce temple où Dieu demeure et où l'homme est en sa présence. Un groupe d'arbres lui est un fragment de Paradis, une pierre lui est un autel. Yahweh lui apparaît au chêne de Moré. « *Et Abraham bâtit là un autel à Yahweh. Il passa de là à la montagne, à l'orient de Béthel. Là encore il bâtit un autel* » (Gen., 12, 6-8). Ce Dieu, dont la présence suscite en lui une telle vénération, est aussi un Dieu familier. Il semblerait que l'accumulation du péché n'a pas encore creusé ce fossé profond en présence duquel David et Isaïe éprouveront comme un vertige. Quelque chose subsiste encore de la familiarité paradisiaque, où Dieu circulait le soir dans le jardin. Ainsi dans la scène admirable des chênes de Mambré (Gen., 18, 1-15).

Ce Dieu caché est un Dieu proche. Mais en s'approchant de l'homme, il reste le Dieu saint dont l'intensité d'être est telle que l'homme peut à peine

(1) Du grec eukharistia : actions de grâces.

la supporter. Ce sentiment du poids trop écrasant de l'existence divine qui fait défaillir la fragilité de l'homme apparaît dans l'un des textes les plus chargés de cette expérience du numineux qu'a si bien analysée Otto : « *Comme le soleil se couchait, une profonde extase tomba sur Abraham, une terreur, une obscurité profonde tombèrent sur lui* » (Gen., 15, 12). C'est déjà vers les plus hauts sommets de la prière qu'Abraham nous conduit ici. Ce poids de Dieu sur le cœur qui arrache l'homme à la conscience de lui-même, tant il est saisi et comme absorbé par l'intensité de la gloire de Dieu, c'est l'expérience mystique elle-même. Mais c'est dans ces sommets que la prière révèle son essence, au terme des obscurs cheminements qui y conduisent.

Aussi Abraham est-il le témoin de ce Dieu vivant qui s'approche de l'âme — et parfois si près que sa présence trop lourde l'accable et la brûle. Mais la prière n'est pas pour lui seulement cette présence de Dieu. Car ce Dieu n'est présent que pour réaliser dans le monde un dessein d'amour et de salut. De ce dessein Abraham est le premier confident. Il est le premier de ces amis de Dieu que Dieu retire de leur vie familière et de leurs voies propres pour les introduire dans le monde inconnu de ses voies à lui : « *Dieu dit à Abraham : va-t'en de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai* » (Gen., 12, 1). Et l'Epître aux Hébreux, commentant ce passage, écrit : « *C'est par la foi qu'Abraham, obéissant à l'appel du Seigneur, partit pour un pays qu'il devait recevoir en héritage et se mit en chemin sans savoir où il allait* » (Hébr., 11, 8).

Abraham apparaît ici comme le chevalier de la foi, ainsi que Kierkegaard l'a nommé, c'est-à-dire comme celui qui ne s'appuyant pas sur lui et sur le monde familier de son expérience, croit sur la parole de Dieu que l'impossible est possible, c'est-à-dire que la puissance de Dieu peut soulever l'homme au-delà de l'homme. Comme le dit l'Epître aux Romains, « *devant la promesse de Dieu, il n'eut ni hésitation ni défiance, mais puisant sa force dans la foi il rendit gloire à Dieu, pleinement convaincu qu'il saura accomplir la promesse qu'il avait faite* » (4, 20-21). Ici nous entrons dans la prière biblique proprement dite. Elle n'est pas seulement cri d'appel jeté par l'homme vers Dieu du fond de sa captivité spirituelle. Elle est tranquille assurance, appuyée sur la fidélité de Dieu, par laquelle l'homme, en dépit de tous les démentis et de tous les échecs apparents, attend l'accomplissement de ce que Dieu a promis.

Tout ici vient de Dieu. C'est lui qui fait connaître à l'homme l'héritage qu'il lui destine et le fait confident de son dessein. L'âme de prière est celle qui entre dans ces voies et dans ces vues de Dieu, qui se laisse instruire par lui. C'est la Parole de Dieu qui est le rocher sur lequel la foi s'appuie pour affirmer la vérité souveraine de ce qui dépasse l'évidence apparente. C'est Dieu aussi qui est le terme de la prière : l'entrée dans la communion avec lui est l'objet de la promesse, la consommation de l'Alliance. Ainsi l'âme de prière est introduite par la foi dans le dessein de Dieu, qui est le sens dernier de l'existence humaine, dans le mouvement de l'histoire véritable.

C'est appuyée sur cette promesse, qui est la certitude que Dieu est Amour et qu'il est puissant pour réaliser les desseins de l'Amour, que l'âme puise l'audace de la prière, cessant de ramper dans les désirs de la chair et pénétrant le ciel dans le vol puissant de l'Esprit. C'est appuyée sur elle qu'elle puise

l'audace de l'intercession, qu'elle fait appel à Dieu contre Dieu, à la miséricorde contre la justice, ou mieux à la miséricorde qui est la justice, si la justice est la fidélité de l'amour à lui-même. Ainsi Abraham intercède pour Sodome :

« *Est-ce que vous feriez périr aussi le juste avec le coupable ? Loin de vous. Celui qui juge toute la terre ne rendra-t-il pas justice ?* » (Gen., 18, 23-25)

✶

Moïse est par excellence l'homme de la prière. Les quatre livres que l'Ecriture lui consacre nous le montrent dans une continuelle conversation avec Dieu. Le mystère de l'Alliance, qui est celui de Dieu venant vers l'homme pour l'attirer à lui et l'unir à lui, s'exprime concrètement dans ce dialogue continuel qui est toute la vie du Législateur d'Israël. Grégoire de Nysse, dans son admirable Vie de Moïse (1), a pu voir dans les différentes étapes de l'histoire de Moïse l'exemplaire même de l'itinéraire de l'âme vers Dieu. Nous ne pouvons ici que retenir quelques traits en renvoyant à ce livre pour une méditation plus approfondie.

La première rencontre de Moïse et de Yahweh est celle du Buisson Ardent. Moïse, qui fait paître ses troupeaux dans la solitude de l'Horeb, voit « *une flamme de feu au milieu d'un buisson* ». Il s'approche et la voix de Dieu l'appelle. Moïse répond : « *Me voici* ». Mais la sainteté de Dieu l'empêche d'approcher. « *Il se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu* ». Yahweh lui ordonne alors d'aller vers les enfants d'Israël pour les délivrer de l'Egypte. Moïse s'excuse, à cause de sa faiblesse. Dieu alors se fait connaître à lui sous un nom nouveau : « *Je suis celui qui suis* » (Ex., 3, 3-14).

Dieu se révèle ici à Moïse en relation avec la mission qu'il lui donne. La vie de tous les grands saints de l'Ecriture commence ainsi par une vision inaugurale. Dieu apparaît à Isaïe comme le Très-Saint, parce qu'il sera le prophète de la sainteté de Dieu. Jésus apparaîtra à Paul comme le chef du Corps mystique, car il sera l'Apôtre de l'Eglise. Mais ceci est vrai de toute âme. Chacune a sa voie propre de prière et qui correspond à sa mission propre. Et rien n'est plus important que de découvrir cette voie, même si elle est une toute petite voie. Elle est l'expression de la vocation spirituelle par laquelle Dieu appelle toute âme, comme Moïse, à la fois pour se faire connaître à elle d'une certaine manière et pour la faire témoigner de quelque chose de lui.

Or ce que Dieu fait comprendre à Moïse, c'est qu'Il est la réalité souveraine, auprès de quoi le reste est comme n'étant pas. Et par conséquent, si l'intelligence consiste à donner aux choses leur importance réelle, l'homme intelligent est celui qui donne à Dieu la première place, et c'est l'insensé qui dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu. C'est la prise de conscience de ce primat absolu de Dieu qui est la révélation propre de Moïse, achevant celle d'Abraham. Or c'est là ce qui constitue le fondement de toute prière, car la prière consiste essentiellement à s'occuper de Dieu d'abord, parce que Dieu est ce qui existe d'abord. La prière consiste essentiellement à se mettre dans le réel. Mais le monde vit dans le mensonge. Le démon est le grand illusionniste, le trompeur, qui fait miroiter à nos yeux le chatoyant tissu des valeurs

(1) Trad. fr. par J. Daniélou, 1956 (Le Cerf).

apparentes. Et c'est pourquoi la prière est une conversion, mais une conversion au réel.

Ceci a été admirablement vu par Grégoire de Nysse. Il écrit à propos de la révélation du Buisson Ardent : « *La connaissance de ce qui est résulte de la purification de l'opinion qui porte sur ce qui n'est pas. C'est la définition même de la vérité d'être une saisie certaine de l'être ; l'erreur, elle, est une illusion qui se produit dans l'esprit et qui donne l'apparence d'exister à ce qui n'est pas... Or il faut de longues périodes de recueillement pour parvenir à saisir ce qu'est vraiment l'être qui possède l'existence par nature et ce qu'est le non-être qui a seulement l'apparence d'exister* » (2, 22-23).

La prière est ainsi restauration de l'homme dans la vérité, restauration de l'ordre vrai des valeurs, accomplissement par l'homme de sa vraie nature. Car s'il est fait pour dominer le monde et pour le mettre à son service, il est fait aussi pour reconnaître la seigneurie de Dieu et se mettre à son service. Six jours lui ont été donnés pour dominer le monde, mais le septième lui a été donné pour confesser la seigneurie de Dieu. Un homme mutilé de l'adoration n'est plus un homme. C'est l'homme lui-même que nous défendons, quand nous refusons d'accepter que le monde moderne s'enferme sur lui-même et prétende à se passer de Dieu.

Ainsi prier, c'est s'ouvrir au sens de la grandeur éminente de Dieu. Une âme qui ne prie pas, il lui manque une aptitude à saisir un certain ordre — et le plus important — de grandeur. Et c'est toujours une médiocrité. Mais cette grandeur de Dieu ne s'exprime pas seulement dans ce qu'il est, mais dans ce qu'il fait. Le Dieu vivant est un Dieu qui intervient dans le monde. Nous vivons dans un monde où Dieu agit, où il a accompli les œuvres qui lui sont propres, créer, sauver, juger, demeurer, faire alliance. Ce sont là les *magnalia Dei* qu'exaltent les Psaumes. L'âme religieuse est celle qui ne se laisse pas éblouir par la grandeur des œuvres de l'homme, parce qu'elle admire davantage les œuvres de Dieu — et que l'Esprit-Saint, qui fait l'histoire sainte, introduit dans la prière à l'intelligence de cette histoire.

De ces grandes œuvres de Dieu, Moïse est le premier grand témoin. Abraham les attendait et y adhérait, par la foi pure. Mais Moïse les a déjà vues s'accomplir et son âme exulte dans l'admiration. Il inaugure le Magnificat qui retentira désormais d'écho en écho, dans la profondeur des âmes religieuses, jusqu'à la fin des temps. Ceci s'exprime dans deux des prières éminentes de l'Ancien Testament, les deux cantiques de Moïse, celui de l'Exode et celui du Deutéronome, où l'Eglise a si bien reconnu l'écho de la prière essentielle, qu'elle les fait encore chanter au moment le plus solennel de sa liturgie, dans la vigile pascale. « *Je chanterai Yahweh, car il a fait éclater sa gloire* » (Exode, 15, 1) (1). « *Il est le Rocher, son œuvre est parfaite* » (Deut., 32, 4).

Nous sommes ici dans la prière essentielle, celle qui est louange, glorification, action de grâces. Elle est reconnaissance des grandes choses que Dieu a opérées dans le monde. Elle rapporte à Dieu toute gloire. Moïse rappelle ce que Dieu a déjà accompli pour son peuple :

Il l'a trouvé dans une terre déserte,
il l'a entouré, il a pris soin de lui,
il l'a gardé comme la prunelle de son œil (Deut., 32, 10).

(1) Voir J. Daniélou : *Essai sur le mystère de l'histoire*, pp. 201-211.

C'est cette prière d'action de grâces, cette eucharistie (1) qui, prolongeant ses échos à travers la prière de tous les saints d'Israël, aboutira à l'Eucharistie suprême, celle où le Christ, après avoir rendu grâces, dans les mêmes termes que Moïse, instituera le signe et le sacrement de la parfaite action de grâces, celle par laquelle, en se faisant obéissant jusqu'à la mort, il rendra au Père une gloire parfaite, en sorte que par lui, avec lui et en lui, tout honneur et toute gloire sont rendus au Père tout-puissant.

Mais Moïse n'est pas seulement celui qui est introduit par l'Esprit à la connaissance des grandes œuvres que Dieu a accomplies. Il est aussi celui à qui Dieu donne l'intelligence de ses lois pour qu'il en témoigne auprès des hommes. Le sommet de sa prière, c'est ce moment unique où Dieu le sépare de la foule de son peuple, l'introduit sur le Sinaï dans le secret de sa face, fait de lui le confident de ses mystérieux desseins et lui enseigne les lois de l'existence selon Dieu, pour qu'il les enseigne à ses frères. La prière ne nous fait pas seulement connaître Dieu, elle nous fait connaître ce qu'est l'homme selon Dieu. Car l'homme est à lui-même un mystère. Seul Dieu peut lui dévoiler le sens dernier de ce qu'il est : « *Nous ne nous connaissons nous-même que par Jésus-Christ* », dira Pascal.

La prière nous fait découvrir nous-même et les autres — dans la lumière de Dieu. Elle ne nous sépare pas de l'existence. Elle nous introduit au contraire dans le sens profond de l'existence. Elle n'est pas séparée de notre vie humaine. Elle est le sens divin, spirituel de notre vie humaine. C'est là ce que Dieu révèle à Moïse sur le Sinaï en lui donnant le Décalogue, qui est l'expression de l'existence humaine selon les desseins de Dieu, c'est-à-dire la vraie et la seule science de l'homme, puisqu'elle est la science de l'homme tel que Dieu le veut, celle de l'homme véritable. Car l'homme ne se donne pas sa loi à lui-même. Ce qu'il est vraiment, c'est ce qu'il est aux yeux de Dieu. Et c'est donc dans la Loi qu'il trouve la vraie loi de son existence. Et il n'est d'autre accomplissement pour lui que dans la conformité avec cette Loi.

Mais les hommes veulent se conduire suivant leurs voies à eux. Tandis que Yahweh introduit Moïse, dans la prière, à la science de l'homme selon Dieu, les Israélites construisent le veau d'or, c'est-à-dire font, des choses créées, des absolus, les érigent en idole et se soumettent à leurs lois. Ainsi l'homme d'aujourd'hui, qui veut ne dépendre que de soi et se donne à lui-même son éthique ne quitte-t-il le service du Dieu vivant que pour tomber dans l'esclavage des idoles et des idéologies. Moïse, descendant de la montagne, le cœur rempli de Dieu, se heurte aussitôt à la dureté du cœur qui se refuse à Dieu, au drame du péché. Et ceci va donner une nouvelle dimension à sa prière.

Car la prière de Moïse va être la prière qui jaillit des profondeurs d'un monde pécheur. Ou plutôt elle va se situer au point de rencontre de deux mondes, celui des voies de Dieu et des voies de l'homme, de la Loi de Dieu et de la révolte de l'homme. Moïse appartient à ces deux mondes. Il est, dira Philon — et Grégoire de Nysse après lui — à la frontière de deux mondes, à la rencontre de deux cités, celles mêmes que définira Augustin en termes définitifs, la cité de Dieu, qui est celle de « *l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi* » et la cité de Mammon, qui est celle de « *l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu* ». Quand Moïse descend du Sinaï, le visage encore illuminé de

(1) Cf. note page 174.

la gloire de la face divine, il se heurte aux ténèbres de l'impiété, de l'impiété de ses frères. Il sera l'avocat de Dieu près de ses frères, mais aussi l'avocat de ses frères près de Dieu. Sa prière va devenir médiation, intercession, préludant à l'intercession suprême pour le monde pécheur de Celui qui prendra tout de l'homme sauf le péché.

Alors s'inaugure la prière qui ne cessera plus de se faire entendre, celle qui implore le pardon, la prière humble non seulement de la créature, mais du pécheur et de celui qui parle au nom du monde pécheur. Elle sera jusqu'à la fin l'écho de la prière de Moïse. Sa plus pure expression sera la prière de Néhémie : « *Nous avons très mal agi envers Toi. Mais souviens-toi de la parole que Tu as dite à Moïse ton serviteur. Si vous transgressez mes préceptes, je vous disperserai. Mais si vous revenez à moi je vous rassemblerai à nouveau au lieu que j'ai choisi. Nous sommes vos serviteurs et votre peuple, que vous avez rachetés par votre puissance. Ah ! Seigneur, que votre oreille soit attentive à notre prière* » (Néh., 1, 7-11). C'est la prière de conversion, l'appel du pécheur à la fidélité de l'Amour qui pardonne à ceux qui se tournent vers lui.

Mais au-delà du monde pécheur, au-delà de toute créature, le poids irrésistible de l'Amour attire invinciblement le cœur de Moïse vers la pleine réalisation de la promesse, vers la vision de la face du Père. C'est la prière de désir et d'attente, la soif de l'âme que la blessure de l'Amour a touchée un jour et que rien ne pourra désormais guérir que la possession du Bien-Aimé. Le Cantique des Cantiques décrira un jour cette quête de l'âme. Elle voudrait saisir Dieu, le contempler face à face. Mais il se dérobe encore sous les voiles : « *Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé* ». Ainsi déjà de Moïse : « *Montre-moi ta face* », à qui Dieu répond : « *Tu ne pourras voir ma face, car l'homme ne peut me voir sans mourir* ». Le poids de la gloire est trop lourd pour que l'homme encore charnel puisse le porter. Les voiles sont les voiles de la chair. Mais ils sont aussi pour Moïse le voile de l'Ancien Testament, le voile qu'il portait sur la face et que Jésus dévoilera, en l'écartant, ce voile de la chair et de la Loi, pour pénétrer le premier dans le Saint des Saints.

Ainsi la prière de Moïse exprime ici toute l'attente eschatologique (1). C'est l'attente d'Israël dont toute la prière est soif de l'accomplissement de la justice, de la venue de Yahweh et de sa manifestation. Ah ! qu'enfin le Dieu caché dans le secret du tabernacle fasse éclater sa gloire sur nos visages. Certes en Jésus-Christ l'homme est entré dans le secret de sa face. Et Jésus-Christ y introduit ses amis. Mais cette gloire de Jésus-Christ, qui nous introduit dans la demeure, est encore cachée sous les voiles. « Jesu quem velatum nunc aspicio ». C'est à ce dévoilement, où nous le contemplerons « revelata facie », qu'il nous attire irrésistiblement, emportés avec toute l'humanité priante depuis Moïse dans l'immense attente de la Manifestation.

*

Quand on parcourt l'histoire des grands priants de l'Ancien Testament, on est frappé de voir que le développement de ce mouvement de la prière qui les traverse, et qui est le gémissement même de l'Esprit dans leur cœur,

(1) Eschatologique : qui se manifestera à la fin du temps.

exprime toujours inlassablement les mêmes aspirations et revêt les mêmes attitudes. C'est vraiment la prière essentielle qui, au-delà de la multiplicité des mots, tend vers le silence, qui est, au-delà de la multiplicité des désirs, l'unité du cœur qui ne désire que Dieu seul et qui, précisément par sa répétition même, nous retire nous aussi de l'illusion des choses diverses pour nous attirer à l'unique nécessaire. Il est donc difficile de dire autre chose d'Elie ou de Daniel que ce que nous disons d'Abraham ou de Moïse.

Si pourtant une progression se montre, elle est moins dans l'apparition de quelque chose de nouveau que dans l'approfondissement des mêmes choses. C'est le propre des biens spirituels que, loin d'engendrer la satiété, leur possession en renouvelle la soif. Ainsi cette éducation de l'humanité que représente l'Ancien Testament, par laquelle Dieu familiarise progressivement l'humanité avec sa présence pour la rendre capable un jour d'être unie au Verbe lui-même, est-elle avant tout accoutumance de l'homme aux mœurs divines. Et c'est parce que ces mœurs sont toujours les mêmes qu'elles suscitent dans l'homme le sentiment d'une réalité toujours plus certaine. Et c'est parce que ces mœurs sont toujours meilleures, qu'elles suscitent dans l'homme une admiration qui ne fait que croître. Car ce Dieu familier est toujours étranger et il suscite toujours dans l'homme de chair la même stupeur, faite de crainte et d'exultation.

De cette croissance nous prendrons David pour exemple. Derrière lui déjà se déploie une longue période où Dieu a accompli des merveilles pour Israël. Son âme exulte devant la grandeur de son Dieu : « *Vous êtes grand, Seigneur Yahweh, car nul n'est semblable à vous et il n'y a point d'autre Dieu que vous, d'après tout ce que nous avons entendu de nos oreilles. Quelle autre nation y a-t-il sur la terre, comme votre peuple que Dieu est venu délivrer pour en faire son peuple et accomplir pour nous des choses grandes et des prodiges en faveur de notre terre ?* » (2 Sam., 7, 22-23) David est le type du magnanime, de celui qui a le sens de ce qui est vraiment grand, à savoir Dieu et les choses de Dieu, qui sait que tout est possible dans la puissance de Dieu et qui est bien au-dessus de la pusillanimité des hommes de la terre, toujours dans le doute et le découragement, sans énergie pour accomplir pour Dieu de grandes choses.

Mais si l'expérience de la grandeur de Dieu s'approfondit en David, celle de la misère de l'homme s'approfondit également. Sa prière pénètre plus avant dans ce double abîme : Abyssus abyssum invocat. « *L'abîme appelle l'abîme* », comme le dit un des psaumes qui lui sont attribués (41, 8). L'abîme du péché s'est creusé. Il est à la fois celui de l'accumulation du péché, dont le flot grandit depuis les origines et semble toujours prêt à submerger l'humanité. Le mouvement de l'histoire, pour la Bible, est aux antipodes de cet optimisme unilatéral des évolutionnistes ou des progressistes. Il connaît une croissance spirituelle de l'humanité qui monte vers le Christ. Mais il connaît simultanément une croissance du mal. L'humanité avance, mais simultanément dans le bien et dans le mal. Le drame spirituel y devient toujours plus profond. Cela seul est biblique.

Cette expérience du péché prend aussi chez David un aspect plus personnel. Moïse portait le poids du péché du peuple, David porte celui de son propre péché. C'est du fond des profondeurs de cet abîme que montent ces

prières qui resteront à jamais après lui l'expression même de la prière de l'homme pécheur :

Aie pitié de moi, ô Dieu, selon ta bonté,
selon ta grande miséricorde efface mes péchés.
Car je reconnais mes transgressions
et mon péché est constamment devant moi.
C'est contre toi seul que j'ai péché
et j'ai fait ce qui est mal à tes yeux...
O Dieu, crée en moi un cœur pur.
Ne me rejette pas loin de ta face (Ps. 51, 3-13).

C'est un son nouveau de la prière qui apparaît ici, une connaissance plus profonde et plus aiguë du péché, qui correspond à un sens plus haut de l'infinie sainteté divine. Car le sens du péché est lié au sens de Dieu. Et la connaissance plus intime de Dieu affine la conscience de l'âme.

Cet accent que David inaugure se retrouve désormais dans toute la suite de la Bible. Les Psalmistes successifs lui feront écho. Et elle trouve son expression non la moins admirable dans le dernier de ses successeurs avant le Christ, ce Maître de Justice, dont on a retrouvé à Qumrân les Psaumes, où cette connaissance du péché atteint son sommet (1).

Mais moi, fait d'argile, que suis-je ?
Pétri avec de l'eau, quelle est ma valeur ?
Je me suis tenu au bord du péché.
J'ai partagé le destin des réprouvés (3, 23-26).

Nous sommes au seuil du Nouveau Testament. Moïse avait révélé la Loi. Mais l'expérience a montré l'impuissance de l'homme, sans la grâce, à accomplir les œuvres de la Loi. Et le cœur se tourne alors vers le salut qui donnera la seule grâce : « *Sans Moi, vous ne pouvez rien faire* ».

Ce que David éprouve aussi, c'est la puissance du mal. La vie tout entière est traversée de dangers. Il comprend davantage qu'il est dans la main de Dieu et attend de Lui toute délivrance :

Yahweh est mon Rocher, ma Forteresse,
le roc où je trouve un asile,
car les liens de la mort m'environnaient,
les torrents de Bélial m'épouvantaient.
Dans ma détresse j'invoquai Yahweh,
et je criai vers mon Dieu (2 Sam., 22, 3-7).

Telle est la prière du « *pauvre* » selon la Bible, de celui que sa fidélité à Dieu expose sans cesse à l'épreuve, mais qui attend son salut de Dieu seul. Il sait que l'épreuve n'a qu'un temps et que Dieu délivrera les siens au jour qu'il a fixé. A travers l'expérience de la misère et du mal, sa foi s'affermit et sa prière se fait plus profonde.

Car en face de cet abîme du péché et du mal s'approfondit l'abîme de la

(1) Voir J. Daniélou : *Les manuscrits de Qumrân et les origines chrétiennes*, L'Orante, 1957.

miséricorde. La fidélité de Dieu à son alliance affermit la certitude que l'on peut compter sur son amour :

> *Je ne violerai pas mon alliance*
> *et ne changerai pas la parole de mes lèvres,*
> *Je l'ai juré une fois dans ma sainteté,*
> *je ne mentirai pas à David* (Ps. 89, 35).

Ainsi David ou son successeur sait-il désormais qu'il peut faire inlassablement appel à cet amour dont l'abîme est insondable :

> *Où sont, Seigneur, tes bontés d'autrefois*
> *Que tu jurais à David dans la fidélité.*
> *Souviens-toi de l'opprobre de ton serviteur* (Ps. 89, 50).

Ce n'est plus simplement la majesté, c'est l'Amour infini à qui la prière rend témoignage :

> *Célébrez Yahweh, car il est bon,*
> *car sa miséricorde est éternelle* (Ps. 107, 1).



La prière est la découverte de Dieu et de toutes choses en Dieu ; et l'adhésion à Dieu et au dessein de l'Amour de Dieu. Elle est, dans l'Ancien Testament, cette entrée progressive dans ce mystère de Dieu. Il apparaît d'abord dans la majesté de sa souveraine existence. Ensuite dans la sainteté de sa souveraine dignité. Il se dévoile enfin dans l'attirance de sa souveraine amabilité. Ainsi Dieu attire l'âme à le rechercher en attendant de béatifier l'âme qui l'a trouvé. Ce sentiment de l'intense réalité divine, qui remet toutes choses à sa place, cette sorte de silence de la création tout entière quand Dieu fait irruption violemment et suavement au milieu d'elle, ceci qui est l'âme de toute prière, sans doute l'Ancien Testament l'a-t-il exprimé par ses saints de façon incomparable — et nous achemine-t-il ainsi à comprendre la merveille unique du don qui nous est fait en Jésus-Christ, quand ce Dieu saint nous appelle à devenir ses fils et à l'aimer comme un Père.

JEAN DANIÉLOU

Rien n'empêche une femme en tenant sa quenouille ou en ourdissant sa toile d'élever sa pensée vers le Ciel et d'invoquer Dieu avec ferveur. Rien n'empêche un homme qui vient sur la place ou qui voyage seul de prier attentivement. Tel autre assis dans sa boutique, tout en cousant des peaux, est libre d'offrir son âme au Maître. L'esclave, au marché, dans les allées et venues, à la cuisine, s'il ne peut aller à l'église, est libre de faire une prière attentive et ardente. L'endroit ne fait pas honte à Dieu.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Prières de l'Ancien testament

PRIERES DES PATRIARCHES

Abraham intercède en faveur de Sodome. — Gn. 18, *3-5*, *23-33*.
Eliézer prie Dieu de rencontrer « celle qu'Il a destinée » pour épouse à Isaac. Gn. 24, *12-14*.
Jacob prie avant d'affronter Esaü. Gn. 32, *10-13*.

PRIERES DE MOISE

Action de grâces de Moïse et du peuple après le Passage de la Mer Rouge, Ex. 15, *1-21*.
Moïse demande à Yahvé le pardon pour le peuple infidèle. Ex. 32, *11-34*, *9*-Nb 14, *13-19*.

PRIERES ROYALES

David rend grâces de tout ce que Yahvé a fait pour lui et son peuple, 2 S 7, *18-29*.
Entrée de l'Arche d'Alliance à Jérusalem, sous David. 1 Ch. 16, *8-36*.
Psaume à la louange de Yahvé, Rocher d'Israël. 2 S 22.
David proclame Salomon l'héritier de son trône : louange à Dieu et prière de David en faveur de son fils. 1 Ch. 29, *10-20*.
Salomon demande la Sagesse. 1 R. 3, *4-9*.
Grande prière universelle lors de la dédicace du Temple, 1 R. 8, *10-61*.

PRIERES DES PROPHETES

Elie appelle le feu de Yahvé. 1 R. 18, *36-37*.
Elie rencontre Dieu sur le Mont Horeb. 1 R. 19, *1-18*.
Action de grâces-confiance en la restauration. Is. 26, *8-21*.
Action de grâces. Confiance en la restauration. Is. 26, *8-21*.
« Ah, si vous déchiriez les Cieux et si vous descendiez ». Is. 63, *7-64*.
Conversion du peuple pécheur. Jr. 3, *22-25*.
Cri d'espérance. Jr. 14, *8-9*.
Plainte, confiance, intercession de Jérémie persécuté. J. 17, *12-18* — 20, *7-13* — 32, *17-25*.
Grande supplication des exilés. Ba. 2, *11* à 3, *8*.
Prière de Jonas englouti par le poisson. Jon. 2, *3-10*.
Louange au Dieu miséricordieux, Mi. 7, *18-20*.
« Dans ta colère, souviens-toi d'avoir pitié ». Ha. 3, *1-19*.

PRIERES DES HUMBLES

Anne demande à Dieu un fils. 1 S 1, *11-12*.
Cantique d'Anne consacrant à Dieu son fils Samuel. 1 S 2, *1-10*.
Désespoir et protestation de l'innocent dans le malheur. Jb. 7, *7-21* — 13, *20* à 14, *22*.
Soumission au Dieu transcendant. Jb. 42.
Prière pour la restauration d'Israël. Eccli. 36, *1-17*.
Louange à Dieu après la délivrance d'un grand danger personnel. Eccli. 51, *1-12*.
Prières d'Ezéchias. Is. 37, *16-20* — Is. 38, *3* — 38, *10-20*.
Prière pour être épargné des dangers de la richesse et de la misère. Pr. 30, *7-9*.

RECUEIL OFFICIEL

Le livre des Psaumes, recueil de prières et méditations.
Prière d'offrande liturgique. Dt. 26, *5-10*, *13-15*.

DANS LA NUIT DE L'EXIL

Prières de Mardochée et d'Esther pour leur peuple persécuté. Est. 4, *17 a-i, k-z.*
Lamentations d'Israël. Lm. 1, *9-11, 20-22* — 2, *20-22* — 3, *19-24* — 3, *42-45, 55-56* — 5, *1-22.*

GRANDE ET PETITE HISTOIRE

Tobie s'en remet, avec son peuple pécheur, à la justice de Dieu. Tb. 3, *1-6.*
Sarra, au bord du suicide, implore Dieu. Tb. 3, *11-15.*
Prière de Tobie et Sarra en leur nuit de noce. Tb. 8, *4-8.*
Chant d'action de grâces, missionnaire et prophétique de Tobie. Tb. 13, *1-23.*
Judith exhorte le peuple à la confiance. Jdt 8, *17.*
Judith demande avec confiance la force de réaliser ce que Dieu lui a inspiré. Jdt 9, *2-14.*
Judith au moment de tuer Holopherne. Jdt 13, *4-5, 7.*
Action de grâces de Judith et du peuple. Jdt 13, *14-20.*
Cantique de Judith commémorant l'action d'éclat et remerciant le Seigneur. Jdt 16, *1-17.*
Cantique des trois jeunes gens dans la fournaise. Dn. 3, *26-45, 52-90.*
Confession des péchés du peuple et supplication. Dn. 9, *4-19.*

RETOUR D'EXIL

Esdras demande pardon et secours après de graves fautes du peuple. Esd. 9, *5-15.*
Néhémie prie pour les péchés du peuple, et pour la restauration de Jérusalem. Ne. 1, *5-11.*
Solennelle confession des péchés du peuple après la lecture de la Loi. Ne. 9, *5-37.*
En faveur du peuple persécuté. 2 M. 1, *24-29.*

LES DERNIERS TEMPS

Hymne à Dieu et à sa Sagesse. Sg. 9, *1-18.*
Dieu, sa création, son peuple. Sg 10, *20* — 12, *27.*
Dieu Père et Providence. Sg 14, *1-7.*
Dieu Bon, résolution de ne plus pécher et de chercher à le connaître. Sg 15, *1-3.*
Glorification de la Sagesse de Dieu manifestée dans l'histoire d'Israël. Sg 16, *2 à* 19, *22.*

Les références sont celles adoptées par l'Edition de la Sainte Bible traduite en français par l'Ecole Biblique de Jérusalem.

Hélas, on croira sur parole des psychiatres, et l'unanime témoignage des Saints sera tenu pour peu ou pour rien. Ils auront beau soutenir que cette sorte d'approfondissement intérieur ne ressemble à aucun autre, qu'au lieu de nous découvrir à mesure notre propre complexité, il aboutit à une soudaine et totale illumination, qu'il débouche dans l'azur, on se contentera de hausser les épaules. Quel homme de prières a-t-il pourtant jamais avoué que la prière l'ait déçu ?

GEORGES BERNANOS

JÉSUS, LE GRAND PRIANT

S'il y a un vrai priant, c'est en la participation et la communion de sa prière.

Monsieur Olier.

Quand prie Jésus

Jésus, à douze ans, monte à Jérusalem avec ses parents. L'enfant soumis échappe à leur tutelle. Après trois jours de recherche anxieuse, ils le retrouvent dans le Temple. « Ne saviez-vous pas, ne pouviez-vous pas deviner que je dois être auprès de mon Père ? » Premières paroles qu'on nous rapporte de lui ; expression spontanée de sa conscience d'enfant : il est tout occupé de Dieu, son Père ; il cherche sa présence, sa conversation, dans sa « maison », qui est « la maison de la prière ».

Jésus, à trente ans, entre dans sa carrière messianique. Il se fait baptiser par Jean dans le Jourdain. « Comme il sortait de l'eau, dit saint Marc, comme il était en prière, dit saint Luc, il vit les cieux se déchirer, et l'Esprit, tel une colombe, descendre vers Lui. Et des cieux vint une voix : « Tu es mon Fils bien-aimé ; tu as tout mon amour. » Cette vision révèle ce qui se passait dans l'âme du Christ en prière, en ce moment décisif.

« Aussitôt, continue saint Marc, l'Esprit l'entraîne au désert. » Qu'y va-t-il faire, durant quarante jours, sinon ce qu'y avait fait Moïse, ce qu'y avait fait Elie : « chercher la face de Dieu », la conversation avec celui qui, dans la solitude, « parle au cœur » ?

Avant de choisir ses douze apôtres, et de prononcer le grand « sermon » qui est comme la proclamation de la nouvelle loi, la « charte du royaume », « il s'en alla, dit saint Luc, sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu ».

Plusieurs fois, on le voit retourner dans la solitude après des journées chargées de prédication et de miracles — toujours pour prier.

Quand s'achève son ministère en Galilée, à ce tournant de sa carrière où il commence à parler de sa croix et de l'imminence immédiate du royaume, il prend avec lui ses trois privilégiés : Pierre, Jacques et Jean, et se retire avec eux sur la montagne pour prier. Or, « pendant qu'il priait, il fut transfiguré. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la lumière ». Et l'on entendit la voix du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, il a tout mon amour. » Ici, comme au baptême, on peut voir le reflet de sa prière dans son corps, qu'elle transfigure, et dans la vision dont sont témoins les trois apôtres.

Au retour des 72 disciples de leur mission fructueuse, où ils ont vu les démons soumis à son Nom, il tressaille de joie sous l'action de l'Esprit-Saint, et il rend grâces au Père...

Au tombeau de Lazare, sur le point d'exécuter son dernier et son plus

éclatant miracle, qui va provoquer le complot des Juifs et sa mort, il prie, sans avoir besoin de demander : « Père, je te rends grâces de m'avoir exaucé. »

Voici venue l'heure des ténèbres, où le Fils de l'homme doit être glorifié — à travers la passion et la Croix. Toute sa vie avait tendu vers cette heure, d'un grand désir mêlé d'angoisse. Maintenant qu'elle est venue, son âme est troublée — et le cri monte à ses lèvres : « Père, sauve-moi de cette heure ! — Mais c'est pour cette heure que je suis venu — Père, glorifie ton Nom ! »

Alors commence la Passion, par la Cène : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir. » Il célèbre avec les siens la Pâque de la nouvelle alliance, prononçant les grandes prières du rite ancien, auxquelles il donne un sens nouveau ; il prolonge, il développe la grande action de grâces sur « la coupe de bénédiction », par une autre toute nouvelle, dont le disciple bien-aimé nous a gardé les termes : « Père, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie... » Prière « sacerdotale », prière de notre grand prêtre, par laquelle il offre son sacrifice et déjà pénètre dans le ciel pour y être établi comme orant perpétuel, « toujours vivant pour intercéder pour nous ».

« Après le chant des psaumes, Jésus gagna, avec ses disciples, le jardin de Gethsémani. » C'est le moment du suprême combat ; c'est aussi le moment de la prière : « Priez, dit-il aux siens, pour ne pas entrer en tentation. » Pour lui, « en proie à la détresse, il priait d'une façon plus instante, et sa sueur devint pareille à de grosses gouttes de sang qui tombaient jusqu'à terre ». Il disait : « *Abba,* Père, tout t'est possible, éloigne de moi ce calice ! Toutefois, non ce que je veux, mais ce que tu veux... Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite ! » Alors, un ange le réconforta...

Sur la croix, de sa bouche brûlée de soif, de son cœur broyé par la torture, sort l'exclamation du Psaume 21 : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » — Cri de détresse, qui s'achève dans le Psaume en action de grâces triomphante, pour le salut procuré à toute la terre par la souffrance du Juste, pour le festin du royaume ouvert aux pauvres. Enfin, quand il le veut, ayant tout consommé, il expire dans une protestation d'abandon filial : « Père, entre tes mains, je remets mon âme... ».

Comment prie Jésus

Ce bref rappel ne suffit-il pas à nous montrer comme la vie du Christ est ponctuée de prière, ou plutôt, comme la prière l'imprègne du commencement à la fin ? Mais quelle est cette prière ?

On voit bien, du premier coup d'œil, qu'elle s'adresse toujours au *Père* — non comme au Père de tous les hommes, mais comme à Celui dont Jésus se sait le Fils à un titre tout particulier : « Père, dit-il, mon Père ». Au moment tragique de l'agonie, saint Marc nous rapporte l'expression même dont s'est servi Jésus, dans sa langue maternelle araméenne : *Abba.* C'était le mot familier, que les petits enfants employaient à l'égard de leur père (on voudrait traduire : *papa*) ; jamais les Juifs ne s'en servaient, tel quel, à l'égard de Dieu ; Jésus, au contraire, dut en faire l'invocation courante de sa prière ; cela en donne le ton, cela suffit à la caractériser.

Presque toujours, quand les termes nous en ont été conservés, elle a la forme d'une *action de grâces.* Au jardin, elle paraît d'abord être une demande :

que soit changée la volonté du Père ; mais la demande s'achève en un acte d'abandon filial.

Si nous voulons nous en faire une idée plus complète, il faut sans doute en chercher l'expression la plus développée. Or, mise à part la prière « sacerdotale », nous n'en avons pas de plus étendue que celle que nous rapportent saint Matthieu et saint Luc à la fin de la prédication en Galilée :

« A ce moment, Jésus tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint, et il dit : « Je te rends grâces (ou : je te confesse), Père, Seigneur du Ciel et de la terre, parce que tu as caché cela aux sages et aux habiles, et que tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. » Et Jésus ajoute aussitôt, comme un épanchement de son âme priante : « Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne connaît qui est le Fils, sinon le Père ; ni qui est le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler. »

« Pur écho de la sagesse d'Israël, écrit le P. de Grandmaison, et belles entre les divines, ces paroles se présentent à nous par surcroît comme un fruit fraîchement cueilli. Elles ont conservé presque intactes, sous la délicate transparence des mots grecs, les particularités les plus certaines du style sémitique oral. »

Comment oser toucher à ce fruit délicat, soumettre à l'analyse ces mots venus tout droit des lèvres du Fils de Dieu ? On voudrait les laisser pénétrer dans le cœur afin d'en percevoir les résonances profondes.

Il nous faut bien cependant noter ici les traits marquants de la prière de Jésus, qui s'y affirment :

Cette prière est une *action de grâces* très formelle. Elle est produite sous la poussée de l'Esprit-Saint, comme les oracles des prophètes, comme le cantique de Zacharie à la naissance du Précurseur, comme ces actions de grâces dont nous parle saint Paul, improvisées dans l'enthousiasme par des fidèles au milieu de l'assemblée chrétienne. L'Esprit se montre l'inspirateur de la prière, et spécialement de l'action de grâces — sans doute parce qu'il est d'abord le principe de la grâce, parce qu'il est lui-même le grand Don de Dieu, parce qu'il répand dans les cœurs l'amour de Dieu, qui de soi remonte vers Lui.

Mais l'Esprit sera surtout, chez les fidèles, l'inspirateur de la prière *filiale :* il prie en eux, dit encore saint Paul, et il leur fait crier : *Abba,* Père, avec la même privauté que le Fils Unique, dans le même mouvement d'affection filiale. C'est ce mouvement d'affection filiale qui soulève toute cette prière : en même temps qu'action de grâces — et cela revient au même — elle est « confession » du Père, adhésion amoureuse à sa volonté paternelle, parce qu'il se montre Père de tous les hommes, et plus encore des pauvres et des humbles, c'est-à-dire de ceux qui acceptent d'être ses enfants ; confession du Père, enfin et surtout, par celui qui a conscience d'être son Fils à un titre unique et transcendant : il y a entre eux connaissance réciproque, qui n'est point science abstraite, mais expérience d'une communion vitale, par compénétration, par identification dans l'être.

En un mot, nous avons là l'expression parfaite de la conscience filiale du Christ ; et celle-ci n'est que l'écho, dans la chair, de la relation éternelle du Fils au Père au sein de la vie divine, par laquelle le Fils se reporte au Père qui l'engendre, lui renvoyant l'amour reçu de lui, réfléchissant comme un miroir la gloire émanée de lui, dans l'Esprit qui est leur souffle commun.

De la même conscience filiale en résonance de la vie trinitaire, témoignent les visions du baptême et de la transfiguration, où le Père et le Fils se manifestent unis par l'amour, dans l'Esprit figuré par la colombe ou par la nuée.

Enfin, la prière de Gethsémani, à la lumière des précédentes, leur apparaît toute conforme. Elle aussi se montre la plus pure expression de la conscience filiale de Jésus. Si l'Esprit-Saint n'y est pas mentionné, nous reconnaissons son inspiration dans les paroles « *Abba,* Père », qu'il soufflera par la suite aux fils d'adoption. Si elle n'a pas la forme d'une action de grâces, elle en contient la réalité à son degré le plus parfait, puisqu'elle exprime le don total du Fils au Père, en reconnaissance de ce qu'il tient tout de lui.

De ces caractères essentiels et constants de la prière de Jésus, nous pourrions trouver confirmation dans les enseignements sur la prière qu'il donne à ses disciples.

Quand il leur livre la formule exemplaire du *Pater,* c'est, en effet, sur leur demande, en imitation et comme en écho de sa propre prière : « Un jour, quelque part, dit saint Luc, Jésus était en prière. Quand il eut fini, un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean-Baptiste l'a appris à ses disciples. Il leur répondit : Quand vous priez, dites : Père, que ton nom soit sanctifié, etc... »

Dans ce texte de notre prière quotidienne, il est facile de reconnaître les intentions de la prière du Christ : elle est adressée au Père, à son Père devenu le nôtre, orientée premièrement à la sanctification du nom du Père, c'est-à-dire à ce qu'il soit reconnu comme Père, et loué et honoré ; elle exprime l'adhésion amoureuse à sa volonté, impliquant le don total de soi.

Ne nous étonnons pas que notre prière ressemble de si près à la prière du Christ, puisque nous savons qu'il nous a admis à la même familiarité avec son Père ; mais trouvons-y du moins une raison de la dire avec une ferveur nouvelle, comme nous y invite saint Cyprien : « C'est une prière chère et familière à Dieu que celle qui lui redit ses paroles, qui fait monter à ses oreilles la prière du Christ. Quand nous faisons notre prière, que le Père reconnaisse les paroles de son Fils ; que celui qui habite en nous, dans notre cœur, soit aussi sur nos lèvres. »

A côté de la formule du *Pater,* l'évangile nous rapporte d'autres enseignements sur la manière de prier : « Quand tu prieras, entre dans ta chambre, ferme la porte, et là, dans le secret, prie ton Père qui voit dans le secret... » Tandis que le *Pater,* par son adresse à *notre* Père, semblait convenir surtout à la prière commune, il s'agit maintenant de la prière privée. On devine sa ressemblance avec celle du Christ, quand il se retirait sur la montagne, loin de la foule : il allait trouver son Père dans le secret, dans le fond de son âme, où le Père habitait, afin de lui parler seul à seul...

Jésus en état de prière

Un des enseignements les plus insistants que donne encore le Seigneur sur la prière, c'est qu'elle doit être fréquente, et même permanente : « Frappez, et l'on vous ouvrira... Il faut *toujours* prier, sans se lasser. » Les apôtres ont précisé cette doctrine : « Priez sans interruption », dit saint Paul, et il ajoute que cette prière continuelle est une action de grâces pour tout et partout,

disant aussi qu'elle se fait « dans le Seigneur », ou « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ », c'est-à-dire à son imitation et comme à sa place.

De fait, on peut se rendre compte que la prière n'a pas seulement « ponctué » la vie de Jésus, mais qu'elle l'a vraiment remplie tout entière. Comment en serait-il autrement, si sa prière explicite n'a toujours été que l'expression de sa conscience filiale, et si l'on ne peut douter qu'il ait gardé toujours vive sa conscience filiale ? L'évangile de saint Jean, avec plus d'évidence que les autres, nous montre en effet la conscience filiale de Jésus toujours en acte : il se déclare lui-même en intimité continuelle avec son Père, dans une attention toujours éveillée à sa présence, une intention toujours dirigée vers Lui, une dépendance de Lui incessante pour l'agir et le vouloir ; à tel point qu'il n'a plus aucune action, ni parole, ni sentiment, qui lui appartienne en propre : « Mon Père est en moi, et je suis dans le Père... Mon Père et moi, nous sommes un... Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père... Je fais toujours ce qui lui plaît, aussi ne me laisse-t-il jamais seul... Mes paroles ne sont pas de moi... Je ne fais rien de moi-même, c'est mon Père qui fait lui-même ses œuvres. »

Jésus est avec son Père dans une incessante communion d'amour : « Mon Père m'aime — J'aime mon Père. Je demeure dans son amour. » C'est un état qui perpétue la prière du Fils au Père dans l'Esprit, l'action de grâces plénière dans le don de tout l'être en retour d'amour.

Jésus, par son état de Fils, est en état de prière. Il est prière vivante.

Le rayonnement de sa prière

Cet état d'intimité avec le Père, qui est sa prière ininterrompue, rayonne en toute sa conduite, qui, inversement, témoigne de la source lumineuse d'où elle procède.

Parce qu'il se sait le Fils de Dieu, parce qu'il vit dans sa dépendance constante, il accomplit en lui, d'emblée, l'idéal que les Saints n'ont pu réaliser qu'imparfaitement, au terme de longs efforts : une personne qui ne s'appartient plus, mais qui est toute donnée, qui ne se referme plus sur soi, mais est tout ouverte aux autres ; en un mot, la plénitude de la charité. Parce qu'il demeure dans l'amour du Père, il reporte cet amour sur les hommes, comme il leur avait enseigné à le faire : les aimant tous parce que le Père les aime, miséricordieux comme le Père céleste est miséricordieux, parfait comme le Père céleste est parfait. C'est pourquoi il ne fait acception de personne, il compatit à toutes les détresses, il soulage toutes les infirmités, il accueille les pauvres, les boiteux et les paralytiques, il mange avec les pécheurs, il s'épuise à courir après la brebis perdue, il se laisse presser, accaparer par la foule, arracher par elle aux entretiens avec son Père, il se livre enfin tout entier dans sa passion, « jusqu'à l'extrême » de l'amour, selon ce qu'il avait encore enseigné : tendant la joue à ceux qui le frappent, se laissant dépouiller jusqu'au dernier vêtement, priant sur la croix pour ses bourreaux.

Cette charité effective n'est point chez lui résultat d'un effort tendu ; elle coule de source, de la source de son âme « pacifique », imprégnée de paix parce qu'elle « voit Dieu ».

De cette paix, nous trouvons un premier témoignage dans son assurance tranquille au milieu de toutes les circonstances. Sans doute, il se troublera à l'agonie, mais parce que c'est « l'heure des ténèbres », et qu'il a voulu cette

heure, afin de « prendre sur lui notre angoisse, pour nous donner sa joie » (St Ambroise), afin d'être « un pontife compatissant » (Héb.). Le reste de sa vie, bien qu'il aille vers cette heure, et qu'il le sache, et que son cœur en soit oppressé (« J'ai à être baptisé d'un baptême, et quelle n'est pas mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit consommé ! »), il demeure dans une parfaite sécurité entre les mains de son Père : à Nazareth, quand il prêche pour la première fois à la synagogue, et que ses compatriotes veulent le massacrer, lui « passe au milieu d'eux, allant son chemin ». Bien plus tard, quand il décide, pour aller au secours de son ami Lazare, de quitter la retraite où il s'était réfugié pour échapper aux Juifs, alors que ses disciples lui font remarquer le danger d'une telle conduite, il répond tranquillement : « Le jour n'a-t-il pas douze heures ? Si quelqu'un marche de jour, il ne trébuche pas. » Tant que l'heure des ténèbres n'était pas venue, il savait bien qu'il n'avait rien à craindre.

Même quand cette heure est venue : au Cénacle, où les disciples se sentent pris dans une atmosphère d'angoisse, où le Maître lui-même leur a dit sa tristesse de la trahison de Judas, c'est là que sortent de ses lèvres les paroles les plus sereines, c'est là qu'il révèle le secret de son assurance : une paix profonde dont son cœur déborde, tellement qu'il veut la léguer aux siens : « Que votre cœur ne se trouble pas... Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. »

Cette paix s'accompagne de joie, une joie plénière, qu'il veut aussi leur communiquer ; une joie qui a bien son origine dans le commerce d'amour entre le Père et le Fils : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés : demeurez dans mon amour... comme je demeure dans l'amour de mon Père. Je vous ai dit ces choses afin que ma propre joie soit en vous, et que votre joie soit plénière. »

Charité, joie, paix : Saint Paul nous dira que ces trois ne font qu'un, l'unique « fruit de l'Esprit ». C'est, en un mot, la sérénité de Dieu ; l'âme de Jésus en est pleine, parce que, dans l'Esprit qui la possède, elle est en relation constante avec le Père. Elle rayonne en toute sa conduite, et cette lumière sereine est la raison de l'extraordinaire attirance qu'il exerce : « Comme il longeait la mer de Galilée, il vit Simon et André qui jetaient leur filet dans la mer ; il leur dit : Venez à ma suite ; et aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent... En passant, il vit Lévy, fils d'Alphée, au bureau de la douane. Suis-moi, lui dit-il. Et se levant, il le suivit. » Les enfants se pressent autour de lui : leurs âmes limpides ne sont-elles pas ouvertes au rayonnement de sa lumière ? et si « leurs anges voient sans cesse la face du Père », ne sont-elles pas accordées à l'âme de Jésus, qui toujours la contemple en soi ?

Le sacrement de sa prière

Si la Croix est justement regardée comme le point culminant de la carrière de Jésus, nous avons le droit de voir le sommet de sa vie intérieure à la Cène — d'abord, parce que la Cène n'est point séparable de la Croix, que la passion commence au Cénacle, selon l'enseignement des Pères, et surtout parce que c'est là que sa vie a été offerte dans la plénitude de la liberté (ce qui ne pouvait être le cas quand Jésus était entre les mains de ses bourreaux, quand les facultés de son âme étaient broyées par l'atroce torture de la croix).

De fait, c'est au Cénacle que nous entendons s'exprimer le plus complètement l'âme priante de Jésus.

Nous l'entendons d'abord dans ce qui constitue l'acte essentiel de la Cène : ce que nous appelons *l'eucharistie.* C'est une prière : l'action de grâces sur le pain et le vin, habituelle aux repas juifs. Le récit liturgique, suppléant à l'extrême sobriété des récits évangéliques, en souligne la solennité, et son orientation au Père :

« Au soir de sa passion, il prit du pain, dans ses mains saintes et vénérables, et, levant les yeux au ciel, vers Vous, Dieu, son Père tout-puissant, Vous rendant grâces, il le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez, mangez-en tous, car c'est mon corps (donné pour vous). Et de même, après le repas, prenant aussi ce calice illustre en ses mains saintes et vénérables, encore une fois Vous rendant grâces, il le bénit, et le donna à ses disciples en disant : Prenez, et buvez-en tous, car c'est le calice de mon sang (versé pour vous)... »

L'action de grâces double sur le pain et sur le vin devient action de grâces sur le Corps et le Sang du Seigneur en tant qu'immolés sur la Croix. Elle est de ce fait l'offrande volontaire du sacrifice du lendemain. Par cette action, le Fils se « livre » (comme disent les liturgies grecques), il se donne à son Père, par amour, en reconnaissance de ce qu'il tient tout de lui ; c'est l'action de grâces la plus complète, incluant le don total de soi.

Nous reconnaissons la prière habituelle du Christ, exprimée de la manière la plus condensée, mais aussi concrétisée dans ce rite du pain et du vin — afin que ce rite puisse être répété en mémoire de Lui, et qu'en le refaisant, on refasse sa prière parfaite, incluant son sacrifice. Comme elle est le sacrement de la présence du Christ — et parce qu'elle l'est — l'eucharistie est le sacrement de la prière du Christ. Chaque fois qu'une messe est célébrée, c'est le Ressuscité toujours vivant qui la célèbre par l'instrument du prêtre visible ; c'est lui qui reproduit sa prière du Cénacle, pour que nous y participions, pour que nous la fassions nôtre, pour que nous y insérions notre propre eucharistie, soulevée par la sienne, pour qu'il nous donne au Père dans le don qu'il fait de Lui.

Sa prière suprême

Comme saint Jean nous a conservé les derniers entretiens du Christ avec ses apôtres, où sont révélées sans paraboles les vérités les plus sublimes, ainsi nous a-t-il laissé, en conclusion de ces entretiens, la prière suprême du Christ, qui est comme la somme et le sommet de toutes ses prières, en même temps que le développement de son eucharistie de la Cène.

On y retrouve en effet les thèmes et la tonalité de la prière habituelle du Christ, avec des variations et des harmoniques nouvelles, qui en font mieux soupçonner les richesses profondes.

C'est une action de grâces au *Père,* au Père *saint,* au Père *juste,* où le Fils lui rend la gloire qu'il a reçue de Lui ; une confession du Père, où le Fils reconnaît qu'il est la source de tout don, de tout amour, de toute vérité ; une conversation du Fils avec le Père habitant en Lui, où tous deux se complaisent à mettre tout en commun ; une donation totale du Fils s'offrant en sacrifice. On y perçoit l'écho des relations éternelles du Père et du Fils au sein de la

vie divine, et l'on y reconnaît une mise en acte de l'état de prière du Christ, avec l'expression de sa joie plénière.

C'est aussi une demande pour les hommes, afin qu'ils participent à la connaissance, à l'amour, à la gloire, à l'unité du Père et du Fils.

C'est enfin, tout simplement, la prière par excellence : une « élévation de l'âme vers Dieu », si parfaite qu'elle réalise ce qu'elle exprime : par elle le Fils monte au Père, il *est*, dès maintenant glorifié, consacré, établi auprès de Lui. Et il entraîne les siens à sa suite.

Levant les yeux au ciel, Jésus dit :

PERE... glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie...
Je t'ai glorifié sur la terre...
Maintenant, Père, glorifie-moi
de la gloire que j'avais près de toi avant que fût le monde...
J'ai manifesté ton Nom aux hommes
que tu as tirés du monde pour me les donner.
Ils étaient à toi, et tu me les as donnés...
Maintenant ils savent que tout ce que tu m'as donné vient de toi...
Tout ce qui est à moi est à toi,
et ce qui est à toi est à moi.

PERE SAINT, garde en ton Nom ceux que tu m'as donnés...
Maintenant je viens à toi,
et je dis cela pour qu'ils aient en eux-mêmes ma joie dans sa plénitude...
Consacre-les dans la vérité : ta parole est vérité.
Pour eux, je me consacre moi-même,
afin qu'ils soient eux aussi consacrés en vérité...
Que tous soient un.
Comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi,
Qu'eux aussi soient un en nous...
Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée,
pour qu'ils soient un comme nous sommes un :
moi en eux et toi en moi,
pour qu'ils soient parfaitement un.

PERE, ceux que tu m'as donnés,
je veux que là où je suis
ils soient aussi avec moi,
pour qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée
parce que tu m'as aimé avant la création du monde.

PERE JUSTE, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu,
et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé.
Je leur ai révélé ton Nom, et je le leur révélerai,
pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux
et moi en eux.

Désormais, la prière du Christ peut devenir celle des chrétiens, parce que l'Esprit du Fils sera dans leur cœur, y répandant l'amour du Père ; parce que le Fils lui-même sera en eux, priant en eux.

JEAN JUGLAR

JÉSUS PRIAIT

Quand tout le peuple eut été baptisé, et au moment où Jésus, baptisé lui aussi se trouvait en prière, le ciel s'ouvrit, et l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, tel une colombe. Et une voix vint du ciel : « Tu es mon Fils bien-aimé ; tu as toute ma faveur. » Luc, 3, 21-22.

Le lendemain matin, encore en pleine nuit, il se leva, sortit et se retira dans un lieu solitaire ; et là il priait. Marc, 1, 35.

Sa réputation se répandait de plus en plus, et des foules nombreuses accouraient pour l'entendre et se faire guérir de leurs maladies. Mais lui se retirait dans les solitudes et priait. Luc, 5, 15-16.

En ces jours-là, il s'en alla dans la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu. Luc, 6, 12.

Environ huit jours après ces paroles, prenant avec lui Pierre, Jean et Jacques, il gravit la montagne pour prier. Or, pendant qu'il priait, l'aspect de son visage changea et ses vêtements devinrent d'une blancheur fulgurante. Luc, 10, 28-29.

Mais moi j'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille pas. Luc, 22, 32.

Je prierai le Père, et Il vous donnera un autre Défenseur pour être à jamais avec vous : l'Esprit de vérité que le Monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit ni ne le connaît. Jean, 4, 16-17 a.

LA PRIÈRE DE JÉSUS

Il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit Saint, et dit : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. Luc, 10, 21.

Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je te rends grâces de m'avoir exaucé. Je savais bien, moi, que tu m'exauces toujours, mais c'est pour la foule qui m'entoure que je parle ainsi, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'a senvoyé. »
Jean, 11, 41-42.

Maintenant mon âme est bouleversée. Et que dire ? Père, sauve-moi de cette Heure ! Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette Heure. Père, glorifie ton Nom. Du ciel alors vint une voix : « Je l'ai glorifié et le glorifierai encore. »
Jean, 12, 27-28.

Ainsi parla Jésus ; puis, levant les yeux au ciel il dit : « Père, l'Heure est venue : glorifie ton Fils, afin que le Fils te glorifie, et que selon le pouvoir que tu lui as donné sur toute créature, il donne la Vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Et la Vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. Je t'ai glorifié sur la terre, en accomplissant l'œuvre que tu m'avais donnée à faire. A ton tour, glorifie-moi maintenant, Père, auprès de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde existât.
J'ai manifesté ton Nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde. Ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont observé ta parole. Ils savent à présent que tout ce que tu m'as donné vient de toi, car les paroles que tu m'as données, je les leur ai données ; et ils les ont reçues, et ils ont reconnu vraiment que je suis sorti d'auprès de toi, et ils ont cru que c'est toi qui m'as envoyé. C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, car ils sont à toi.

L'heure arrive, — déjà même elle est là ! — où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité ; car c'est ainsi que le Père veut ses adorateurs. Dieu est esprit, et ses adorateurs doivent l'adorer en esprit et vérité. Jean, 4, 23-24.

Quand vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui aiment à prier bien en évidence dans les synagogues et les carrefours, afin d'être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont déjà leur récompense. Pour toi, quand tu veux prier, entre dans ta pièce la plus retirée, ferme la porte à clef, et prie ton Père qui est présent dans le secret : et ton Père qui voit dans le secret te le revaudra. Dans vos prières, ne rabâchez pas à la manière des païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles ils se feront exaucer. Ne leur ressemblez pas, car votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous le lui demandiez. Matthieu, 6, 5-8.

Cette espèce de démons ne peut s'en aller que par la prière. Marc, 9, 29.

Un jour, il priait. Lorsqu'il eut fini, un de ses disciples lui dit : « Seigneur ! apprends-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples. » Il leur répondit : « Quand vous priez, dites : « Père que ton Nom soit sanctifié ; que ton Règne arrive ; donne-nous chaque jour notre pain quotidien ; remets-nous nos péchés, car nous-mêmes remettons à quiconque nous dit ; et ne nous soumets pas à la tentation. » Il leur dit encore : « Si l'un de vous ayant un ami s'en va le trouver au milieu de la nuit pour lui dire :
Mon ami, prête-moi trois pains, car un de mes amis m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui offrir, et que de l'intérieur l'autre lui réponde : Ne m'ennuie pas, la porte est fermée. Maintenant, mes enfants et moi sommes au lit, je ne puis me lever pour te les donner... Je vous le dis, même s'il ne se lève pas pour les lui donner en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son impudence et lui donnera tout ce dont il a besoin.
« Et moi, je vous dis : demandez et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et à qui frappe on ouvrira. Et quel est parmi vous le père auquel son fils demandera du pain et qui lui remettra une pierre ? Ou encore, s'il demande un poisson, à la place du poisson lui remettra-t-il un serpent ? Ou encore, s'il demande un œuf, lui remettra-t-il un scorpion ?
Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui l'en prient ! »
Luc, 11, 1-13.

Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et à qui frappe on ouvrira. Quel est celui d'entre vous auquel son fils demanderait du pain et qui lui remettrait une pierre ? Ou encore, s'il demandait un poisson, lui remettrait-il un serpent ? Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le lui demandent ! Matthieu, 7, 7-11.

Puis il leur dit une parabole sur ce qu'il leur fallait toujours prier sans se décourager : « Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu et qui se moquait des hommes. Il y avait aussi dans cette ville une veuve qui venait le trouver, en disant : Rends-moi justice contre mon adversaire. Il s'y refusa longtemps. Puis il se dit : J'ai beau ne pas craindre Dieu et me moquer des hommes, néanmoins, comme cette veuve m'importune, je vais lui rendre justice, pour qu'elle ne vienne pas sans fin me rompre la tête. »
Et le Seigneur dit : « Ecoutez ce que dit ce juge inique. Et Dieu ne ferait pas justice

à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, tandis qu'il temporise à leur sujet ? Je vous dis qu'il leur fera prompte justice. » Luc, 18, 1-8 a.

Mais tout ce qui est à moi est à toi et ce qui est à toi est à moi, et en eux je suis glorifié.
Désormais je ne suis plus dans le monde, mais eux sont dans le monde, tandis que je m'en vais à toi. Père saint, garde-les dans ton Nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous.
Quand j'étais avec eux, je les gardais dans ton Nom que tu m'as donné. Et je les ai conservés, et aucun d'eux ne s'est perdu hormis le fils de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie. Mais maintenant je m'en vais à toi et je parle ainsi, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux-mêmes ma joie dans sa plénitude.
Je leur ai donné ta parole, et le monde les a pris en haine, parce qu'ils ne sont pas du monde, de même que moi je ne suis pas du monde. Je ne demande pas que tu les retires du monde, mais que tu les préserves du mal. Ils ne sont pas du monde, de même que moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par la vérité : ta parole est la vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. Et pour eux, je me sacrifie moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés en vérité.
Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui, par leur parole, croiront en moi, afin que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'ils soient en nous eux aussi, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un ; moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde reconnaisse que c'est toi qui m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.
Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.
Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont reconnu que c'est toi qui m'as envoyé. Je leur ai révélé ton Nom et le leur révélerai, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi aussi en eux. » Jean, 17, 1-26.

Il leur dit : « Priez, pour ne pas entrer en tentation. » Puis il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre environ et, fléchissant les genoux, il priait en ces termes : « Père, si tu le veux, éloigne de moi ce calice ; cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la tienne. »
Alors lui apparut, venant du ciel, un Ange qui le réconfortait. En proie à la détresse, il priait de façon plus instante, et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre. Se relevant de sa prière, il vint à ses disciples, qu'il trouva endormis de tristesse. « Qu'avez-vous à dormir ? leur dit-il. Levez-vous et priez, pour ne pas entrer en tentation. » Luc, 22, 40-46.

Mon Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font. Luc, 23, 34.

Vers la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri : « Eli, Eli, lema Sabachtani ? » C'est-à-dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Matthieu, 27, 46.

Jésus dit en un grand cri : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Et, ce disant, il expira. Luc, 23, 46.

JÉSUS RECOMMANDE DE PRIER

Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin de vous montrer les fils de votre Père des cieux. Matthieu, 5, 44-45 a.

La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux ; priez donc le Maître de la Moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson. Luc, 10, 2.

Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, la tête haute, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ou bien encore comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes revenus. Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! Je vous le dis, ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non. Car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaissera sera élevé. Luc, 18, 10-14.

Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le Royaume des Cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux. Matthieu, 7, 21.

Je vous le dis en outre ; si deux d'entre vous sur la terre se mettent d'accord pour demander quoi que ce soit, en vérité, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois se trouvent réunis en mon Nom, je suis présent au milieu d'eux. Matthieu, 18, 19-20.

Je vous le dis, tout ce que vous demanderez dans vos prières, croyez que déjà vous l'avez reçu, et vous l'obtiendrez. Et quand vous êtes debout pour prier, pardonnez, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses. Matthieu, 11, 24-25.

Veillez donc et priez en tout temps, afin d'avoir la force d'échapper à tout ce qui doit arriver, et de paraître avec assurance devant le Fils de l'homme. Luc, 21, 36.

Tout ce que vous demanderez en mon Nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous me demandez quelque chose en mon Nom, je le ferai. Jean, 24, 13-14.

Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez. Jean, 15, 7.

En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, Il vous le donnera en mon Nom. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon Nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.
En ce jour-là, vous demanderez en mon Nom, et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous ; car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti d'auprès de Dieu. Jean, 16, 23-24 et 26-27.

Simon, tu dors ! Tu n'as pas pu veiller une heure ! Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation ; l'esprit est ardent, mais la chair est faible. Marc, 14, 37 b-38.

L'EGLISE EN PRIÈRE

« Si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas ! » (1).
L'Eglise pourrait en toute vérité reprendre à notre adresse ce reproche que Jésus faisait à ses apôtres.

Voilà vingt siècles qu'elle assure la présence du Dieu inaccessible dans notre bas monde. Et nous ne la connaissons pas.

Que des incroyants aient des réactions de journalistes et ne voient d'elle que ses atours, c'est normal après tout.

Mais nous les chrétiens, ses fils, les membres de son Corps, la chair de sa chair, que nous n'ayons jamais sérieusement contemplé son visage ; nous qui vivons de sa Parole — qui est le Verbe même de Dieu — nous qui nous nourrissons de son pain eucharistique — qui est le Corps même de Dieu — que jamais nous n'ayons pénétré son mystère, voilà qui passe l'entendement.

Nous savons bien qu'elle enseigne, et infailliblement, puisque ses leçons nous ont été apprises dès l'enfance. Nous n'ignorons pas qu'elle régente, et avec autorité, puisque nous discutons parfois ses ordres. Nous lui demandons la vie divine et nous croyons qu'elle la possède en plénitude — et en exclusivité — ...ou au moins nous devrions le croire.

Mais avons-nous consciemment pénétré dans sa vie profonde ? Même aux meilleurs d'entre nous, n'est-elle pas restée extérieure ? Savons-nous même qu'elle est autre chose qu'un groupe religieux à prétentions universalistes, qu'une institution merveilleusement agencée ? Savons-nous qu'elle est une personne : l'Epouse du Christ ?

Non pas une personne physique, bien sûr, dont chacun des membres n'aurait aucune existence autonome. Mais pas non plus une personne morale, comme la nation ou le parti, groupements fondés sur la naissance ou l'opinion, dont l'être n'est fait que de l'adhésion de leurs membres.

Elle est une personne « mystique », c'est-à-dire mystérieuse, qui préexiste à ceux qui la composent, puisqu'elle les a tous mystérieusement enfantés à une vie qui n'est pas de ce monde ; comme son Maître, elle est « d'en haut », alors qu'eux sont « d'en bas » (2).

Ceux qui, à seule fin d'être désobligeants, accusent l'Eglise d'être vieille, ont certes tort de se vouloir désobligeants. Mais, pour le fond, ils seraient fort surpris de savoir combien ils sont dans le vrai. Oui, l'Eglise est vieille, très vieille, car ses origines remontent aux jours de l'éternité. Comme la Sagesse divine qu'exprime son être de grâce elle pourrait prendre à son compte la parole inspirée : « Avant les siècles, dès le commencement, Dieu m'a créée ; éternellement je subsisterai » (3). Car, au dire de saint Paul, c'est « dès avant la création du monde que Dieu nous a élus » (4) en Jésus-Christ. C'est dans l'aujourd'hui divin qui est au-dessus de toute durée que l'Eternel s'est choisi un Peuple de fils destiné à être « saint et immaculé en sa présence » (5) ; et ce Peuple des rachetés s'origine dans ce vouloir créateur et reçoit de lui un

(1) *Toutes les notes sont groupées à la fin de l'article.*

être de grâce qui surpasse toutes ses réalisations historiques : l'Eglise a l'âge du Christ, et c'est l'âge même de Dieu.

Mais de Dieu aussi elle a l'inaltérable jeunesse. Cela ne se voit guère, c'est entendu. Car Dieu permet que chaque siècle de son existence terrestre creuse sur son front de nouvelles rides et que la trop charnelle habileté de ses fils maquille son beau visage. L'homme de peu de foi est dérouté et ne la reconnaît pas ; et c'est sa grande souffrance que d'être ainsi regardée comme une étrangère par ceux qui devraient être ses enfants. Mais ceux dont l'œil est assez perçant pour aller jusqu'à son âme ne s'y trompent pas ; ils savent bien qui elle est : la Fille chérie de Dieu, l'Epouse nécessaire de Jésus-Christ, le Temple de l'Esprit, la Mère de la création nouvelle.

Si nous ne la connaissons pas, c'est peut-être que nous ne l'avons jamais regardée prier. C'est dans la prière, et dans la prière seule, que l'homme exprime ce qu'il a de plus authentique en lui et qu'il peut, tout bas, prononcer son vrai nom en présence de Celui devant qui le mensonge n'a pas de sens. L'Eglise s'exprime tout entière dans sa prière : son message et sa mission, sa gloire et ses blessures, sa foi et son amour, son espérance et sa lassitude, sa durée et son éternité, l'infirmité de sa condition terrestre et l'invulnérabilité de son être profond.

Nous dont la prière est souvent laborieuse, parfois si terne et insignifiante, écoutons prier la Sainte Eglise. A travers sa liturgie, elle dialogue mystérieusement avec son Epoux divin. En elle, aussi, Jésus continue par son Esprit sa prière terrestre au Père, et lui présente, dans le même Esprit, l'Univers entièrement assumé pour qu'il soit intégré dans le cycle de la vie trinitaire.

LE DIALOGUE DE L'ÉPOUX ET DE L'ÉPOUSE

L'Eglise est le Corps du Christ ; elle est aussi son Epouse. Il n'y a là aucune contradiction. « Les maris doivent aimer leur femme comme leur propre corps », écrit saint Paul (6) ; et c'est parce que la femme appartient à son mari qu'elle est son corps dont il est la tête, le « chef ». C'est parce que l'Eglise est le Corps du Christ qu'elle est aussi son Epouse. Il y a identité de vie : « deux en une seule chair » (7). Mais cette identité ne supprime ni la dualité des personnes, ni même la distance. L'Eglise n'est pas Jésus-Christ ; elle est le Corps de Jésus-Christ parce qu'elle est son Epouse à jamais féconde, et sa servante aussi, qui se veut toujours obéissante et humble, discrète et effacée. Jésus-Christ n'est pas l'Eglise ; il est le Chef de l'Eglise, et il est par là même son Epoux « qui pour elle s'est livré afin de la sanctifier en la purifiant par un bain d'eau qu'une parole accompagne » (8) ; mais il est également son Seigneur, qui la guide souverainement par son Esprit à travers les méandres de l'Histoire jusqu'au jour de sa Manifestation.

Cette situation n'abolit pas le dialogue, elle l'instaure et le dicte : le dialogue de l'Epoux et de l'Epouse.

Car prier, ce n'est pas monologuer ; c'est tour à tour écouter et parler, s'ouvrir à la grâce et contempler, recevoir beaucoup plus que donner.

Ensemble, ils revivent l'histoire du salut

Jésus-Christ parle : c'est toujours Dieu qui a le premier mot (quand on veut bien lui laisser la parole, s'entend). L'Eglise le sait qui, à chacune de ses

saintes liturgies, ayant préparé encens et luminaires, se découvre et se lève pour écouter les « paroles évangéliques par lesquelles les fautes de ses enfants sont détruites » (9). La liturgie est une halte, un bain de sacré qui nous lave de la banalité du quotidien. Comme aux soirs d'intimité l'époux narre à son épouse toute sa vie passée dont les épisodes apparemment sans lien le conduisaient mystérieusement jusqu'à elle, tout au long de l'année liturgique le Christ racontera à son Eglise par le détail les épisodes de son aventure terrestre qui l'ont conduit à cette vie qu'ensemble ils mènent pour le salut du monde : et son Incarnation, et les bergers autour de la crèche, et sa silencieuse enfance, et son jeûne de quarante jours, et le poids de sa mission lourd pour ses épaules humaines, et le conflit qui allait chaque jour s'envenimant avec les Pharisiens, et ses souffrances bien détaillées, et le grand cri qu'il poussa sur la croix. Chemin faisant, il rappelle les enseignements qu'il a semés en Palestine, ses paroles qui sont « esprit et vie » (10) et qui déjà ont germé dans tant de terres sans jamais rien perdre de leur puissance fécondante.

L'Eglise recueille ces paroles et les médite en son cœur. Elle sait que « tout est accompli » (11) de l'œuvre rédemptrice, et que cependant tout reste à faire. Les peuples sont toujours en attente et c'est l'Epouse maintenant qui doit manifester l'Epoux. Elle sait qu'elle prolonge l'Incarnation, et qu'il lui faut « enseigner toutes les nations et les baptiser » (12) au nom de la Trinité sainte. Elle sait qu'elle est actuellement crucifiée dans ses membres et que c'est dans la logique même de son mystique mariage. Elle évoque ceux qui furent ses premiers fils et qui de leur sang ont fécondé ses travaux ; plus que par leurs reliques cachées au creux de ses autels, ils prennent part au dialogue par leur invisible présence et leur incessante prière : *communicantes...* Silencieusement, elle goûte l'âpre douceur de compléter en sa chair ce qui manque à la passion du Christ (13), de ne faire qu'un avec son Epoux crucifié.

Et glorifié aussi ; car avec les Apôtres, avec Thomas, c'est uniquement sur son corps ressuscité qu'elle a contemplé ses cinq plaies. Sa foi, c'est la foi de Pâques. Un instant au Cénacle elle avait cru son Seigneur perdu pour toujours, et qu'elle était, à peine née, vouée à la morne solitude du veuvage. Et voici qu'il lui a été rendu, et que désormais il ne la quittera plus : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui » (14). Désormais, pour elle, le Golgotha sera toujours baigné de la sereine lumière du Saint Sépulcre ; l'un et l'autre, elle les perpétuera dans l'unique mémorial de l'autel ; ses sacrements rediront tous le même refrain : « il est mort et il est ressuscité » (15) et chacun à leur manière ils feront mourir en ses enfants l'Adam pécheur en les revêtant du Christ de Pâques (16) ; aux siens jusqu'à la fin des temps elle prêchera la mort pour la vie, et de renoncer à l'homme de péché pour vivre comme des créatures nouvelles.

Plus de joie pour la Vie que de peine pour la mort

Sa prière et sa liturgie sont toutes pénétrées de cette certitude fondamentale. Elle n'acceptera pas d'entrer dans la Semaine Sainte et d'entreprendre la lecture solennelle de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'elle n'ait auparavant processionné avec les enfants des Hébreux, avec eux « annoncé par avance la résurrection de la vie » (17), avec eux chanté l'Hosanna au « Victorieux triomphant » (18). Au soir même du Vendredi Saint, à genoux devant

la croix découverte « sur laquelle le salut du monde est pendu » (19), aux plaintes de son Epoux abreuvé d'opprobres elle ne répondra que par l'affirmation de son invincible certitude :

L'Epoux : Mon peuple, que t'ai-je fait ?
En quoi t'ai-je contristé ?

Réponds-moi.
Parce que je t'ai tiré du pays d'Egypte
Tu as préparé une croix pour ton Sauveur.

L'Epouse : O Dieu Saint,
O Saint et Fort,
Saint Immortel, pitié pour nous.

L'Epoux : Je t'ai conduit à travers le désert pendant quarante ans,
Je t'ai nourri de la manne,
Je t'ai fait entrer dans une terre riche,
Et toi, tu as préparé une Croix pour ton Sauveur.

L'Epouse : O Dieu Saint,
O Saint et Fort,
Saint Immortel, pitié pour nous.

L'Epoux : Qu'aurais-je dû faire pour toi que je n'aie fait ?
Je t'ai planté comme ma vigne resplendissante,
Et tu m'as donné des fruits amers,
Tu as étanché ma soif avec du vinaigre,
Tu as percé de la lance le côté de ton Sauveur.

L'Epouse : O Dieu Saint,
O Saint et Fort,
Saint Immortel, pitié pour nous (20).

Une telle obstination dans la louange, et à un telle heure, pourrait surprendre. Car enfin, l'Eglise n'ignore pas que c'est à elle que ces reproches s'adressent. Non pas bien sûr qu'il « lui faille imputer les faiblesses et les blessures de certains de ses membres » (21). Mais s'il est vrai que le péché ne peut porter atteinte à sa pureté essentielle, il est tout de même le péché de ses enfants. Et l'Eglise sait bien qu'il remonte loin, jusqu'aux siècles de sa préhistoire alors qu'elle n'existait qu'en germe dans « l'Israël de la chair » (22) sur lequel Dieu « avait étendu le pan de son manteau pour couvrir sa nudité » (23). Epouse d'Iahvé, et souvent infidèle à l'Alliance avec lui conclue, le Peuple de la Promesse a abusé de ses grâces et bafoué son amour au point de n'être pas capable de le reconnaître sous les traits du Fils de l'Homme « quand vint la plénitude des temps » (24). Et l'Eglise n'ignore pas non plus que ses fils d'aujourd'hui, ceux de l'Israël nouveau, sont solidaires par leurs fautes personnelles de ceux d'hier et ont, en toute vérité, « préparé une croix pour son Sauveur ».

L'Epouse sait tout cela. Mais elle sait aussi que depuis le matin de Pâques de l'an 30 elle est devenue une « créature nouvelle » (25), et qu'elle a

trouvé l'innocence de « l'homme nouveau, tel qu'il avait été créé selon Dieu ins une justice et une sainteté inentamées » (26). C'est fait et ce n'est plus faire. Elle sait que les fautes des siens, de tous les siens (car qui n'est cheur à quelque degré ?), ne peuvent rien pour ternir en elle sa splendeur couvrée ; et c'est pourquoi chaque Vendredi Saint, devant la croix dressée la neuvième heure, elle a l'étrange audace de chanter sa victoire perçue à vers la victoire de son Epoux :

Nous adorons ta croix, Seigneur,
C'est ta Sainte Résurrection que nous chantons et glorifions,
Car voici que par le bois de la Croix
La Joie a submergé l'Univers (27).

'attente du Retour préparé par l'avènement mystique

« Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui » (14). Que peut encore désirer Epouse ? Rien et tout. Il est bien vrai que ses épousailles avec « Celui que ieu a constitué l'héritier de toutes choses et par qui il a fait les siècles » (28) ont comblée au-delà de toute mesure : elle est « un seul corps avec lui » (29) ; le a part à son universelle royauté ; par lui elle est Fille de Dieu ; l'Esprit int lui a été donné « comme arrhes de son héritage » (30).

Mais précisément, qui reçoit des arrhes vit encore dans l'espérance. Eglise possède le tout du trésor divin, mais elle ne le possède que dans obscurité. Tout est à elle comme elle est au Christ et comme le Christ est à ieu (31) ; mais à son corps terrestre il manque que la foi ait fait place à la mière et que la possession ait évacué l'espérance.

Les Anges de l'Ascension ont dûment averti l'Eglise : « Comme vous vez vu monter au Ciel, ainsi il reviendra » (32). Et Jésus-Christ lui rappelle ns cesse ses promesses de déchirer à nouveau le voile du temple et de ntroduire dans le Saint des Saints pour toujours : « Vous verrez le Fils de homme paraître sur les nuées du Ciel avec puissance et majesté » (33). le médite les visions de Jean l'Apôtre : « Le Trône de Dieu et de l'Agneau ra dressé dans la ville et les serviteurs de Dieu l'adoreront : ils verront sa ce et son nom sera sur leurs fronts. De nuit il n'y aura plus ; ils se passeront lampe et de soleil pour s'éclairer, car le Seigneur Dieu répandra sur eux lumière et ils régneront pour les siècles des siècles » (34). Et elle entend Epoux lui redire : « Voici que mon retour est proche et j'apporte avec moi salaire que je vais payer à chacun en proportion de son travail. Je suis Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le Principe et la Fin » (35).

Au « voici que je viens » de l'Epoux répond, répété à satiété par toute liturgie de l'Avent, le cri d'impatience joyeuse et craintive de l'Epouse : Venez, Seigneur Jésus, venez » (36).

Il est venu déjà ; c'était en Palestine au temps de César Auguste. Sa issance du sein d'une vierge était une grande révélation ; car elle n'était e la réplique temporelle et la terrestre manifestation de son autre naissance i se passe en dehors du temps dans le sein du Père. Ce petit enfant était Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu » (37). Sa issance terrestre était une épiphanie. Et tout en même temps l'aboutissement in grand projet que Dieu nourrissait depuis l'éternité : consommer son iance avec l'homme. L'Incarnation, Noël, ce sont les Noces du Fils du Roi ec la nature humaine. Cela aussi l'Eglise le contemple avec attendrissement

et en célèbre la mémoire comme du plus joyeux avènement : « Aujourd'hui la lumière nous enveloppera de son éclat, car le Seigneur nous est né » (38). « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix aux hommes aimés de Dieu » (39).

Mais ce n'était là qu'un début et une annonce ; le début du « salut de notre Dieu que doivent contempler toutes les contrées de la terre » (40) ; l'annonce de « la venue triomphante de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ » (41). L'Eglise attend et espère la réalisation de l'annonce, et elle fait passer son attente dans sa prière. Mais aussi elle désire d'un désir ardent que « tous les peuples de la terre connaissent le Sauveur envoyé par notre Dieu » (42). Car si elle est Epouse, elle est Mère en même temps (peut-on être Epouse sans être Mère de quelque manière ? Un amour n'est pas vrai qui ne se veut pas fécond). A l'instant où, nouvelle Eve, elle sortait du côté du nouvel Adam, elle ne savait pas encore qu'elle était la Mère des vivants. Mais l'Esprit de la Pentecôte a soufflé sur elle « pour se répandre sur toute chair » (43) et, au don des langues qu'elle a reçu, elle a compris sa mission de « prêcher l'Evangile à toute créature » (44), et que déjà elle portait en ses flancs toutes les nations de l'univers. Depuis ce jour, pour chaque âme humaine « elle souffre les douleurs de l'enfantement » (45). Et comme une jeune épouse s'entretient gravement avec son époux de l'espoir qu'elle cache en son sein fécondé, l'Eglise, grave et pieuse, prie son Seigneur pour les civilisations qu'elle devra baptiser, et pour « cette foule innombrable de toute nation, de toute tribu, de toute race, de toute langue » qui devra « prendre place devant le trône de Dieu et l'Agneau » (46). Constamment cette pensée la hante : car son Epoux est roi et « il faut qu'il règne » (47). Avant que ne sonne l'heure de son avènement définitif et glorieux, il faut que silencieusement et au fil des jours il s'instaure dans chaque destinée particulière et au sein de chaque groupe humain. Pierre par pierre, âme par âme, l'Eglise se construit elle-même, Jérusalem céleste, dans sa prière et son action ; et ainsi elle hâte le Jour du Seigneur tant désiré.

Dialogue de l'Epoux et de l'Epouse. Beaucoup plus qu'un dialogue en vérité ! Car le Mystère de la Sainte Liturgie fait infiniment plus qu'évoquer le passé et aspirer à l'avenir : ils les rend l'un et l'autre présents. L'année liturgique n'est pas une succession d'anniversaires s'efforçant d'essuyer périodiquement la poussière qui s'accumule sur des souvenirs morts ; elle est le déroulement toujours nouveau du mystère du Seigneur que chaque année l'Eglise revit très véridiquement. A chaque Pâque nouvelle, la mort et la résurrection d'un Dieu qui, pour avoir voulu s'insérer dans le temps, n'en est pas moins de tous les temps, se réalise sacramentellement dans l' « Action » liturgique, et par elle mystiquement dans chacun des membres de l'Eglise. Chaque fête de Noël, en évoquant l'avènement historique de Bethléem, réalise l'avènement secret du Seigneur dans les âmes en même temps qu'elle rend présent par avance le glorieux retour du Fils de l'homme. Et le même Souffle qui jadis remplit le Cénacle traverse à chaque nouvelle Pentecôte la Maison de Dieu pour la construction du Corps du Christ. En bref le Mystère vécu en Palestine se prolonge, en se renouvelant, dans les « Saints Mystères ». C'est là un aspect essentiel de la liturgie, qui demanderait de longs développements et qui déborde notre cadre. Il fallait néanmoins que nous le signalions ; car le dialogue de l'Eglise avec Jésus-Christ est inséparable des gestes que par son

sprit Jésus-Christ refait cycliquement dans les rites sacrés confiés à l'Eglise. ı prière de l'Eglise s'achève en action, « jusqu'à ce qu'Il revienne » (48).

SOLI DEO

L'Eglise nous est apparue face à Jésus-Christ. Il nous faut maintenant les ntempler ensemble, non plus se regardant et s'interpellant l'un l'autre, mais udés en un seul corps, confondus dans la même extase, et faisant monter ɛrs le Père une unique prière.

Non pas que soit résorbée la distinction entre l'Epoux et l'Epouse, entre Tête et le Corps. Entre celui qui est Fils de Dieu par droit de naissance et lle qui est Fille de Dieu par adoption, la distance demeure que l'amour seul anchit. L'Eglise n'est pas Jésus-Christ ; elle est son Corps, donc le signe de . présence, le lieu de son action, son moyen d'expression. Jésus-Christ n'est ıs l'Eglise ; il est sa Tête, donc son Seigneur, son Sauveur, son centre vital.

Mais ils sont unis indissolublement et pour toujours. Jésus-Christ sans Eglise ne se conçoit pas ; pourquoi le Verbe se serait-il fait chair s'il n'y ait eu ce grand corps à sauver et cet Univers par lui à faire retourner au ère ? L'Eglise sans Jésus-Christ ne serait rien que de disgracieux : un corps ns tête, une boussole affolée, une girouette religieuse en recherche, dans la rection que lui imprime la brise du jour, d'un Dieu inconnu et muet. Que Eglise missionne, sanctifie, commande, prie, c'est Jésus-Christ, son Chef, qui ır elle prie, commande, sanctifie et missionne.

'Eglise " se rassemble " dans l'Esprit de Jésus

Quand l'Eglise veut prier, elle commence comme chacun par se recueillir ; *se recueillir*, c'est d'abord *se rassembler*. Autour de son chef Jésus, évidem-ıent. Mais il faut être catholique pour de bon et ne pas se faire d'illusion : n'y a pas d'unité mystique des chrétiens qui ne soit en même temps visible qui ne se manifeste par l'union avec celui qui est le représentant du Christ, ɔn « Vicaire » : le Pape, centre de l'Eglise universelle, l'Evêque centre de Eglise locale. Au seuil du canon de chaque messe et au cœur de la liturgie ıscale, la communauté affirme la communion avec eux (49) ; pour éviter ɔute équivoque et pour qu'il soit bien entendu qu'elle ne se rassemble pas ıtour d'une « hiérarchie » abstraite et désincarnée, elle les nomme par leur ɔm et évoque leur visage. En d'autres circonstances, au bréviaire et dans la ɔlennelle fonction du Vendredi-Saint, elle priera pour eux, parce qu'ils sont ɛs hommes et qu'il est bien lourd de tenir la place du Christ parmi ses frères. Iais toujours elle prie avec eux, car chacun à leur rang, ils sont l'image isible de son Seigneur.

Elle rassemble ses membres, ou plus exactement elle demande à Dieu e les rassembler. Ils sont répandus sur toute la terre, immergés dans le rofane et parfois dans le péché. Mais s'ils n'ont pas renié leur baptême, s sont malgré tout mystérieusement présents à son sacrifice comme à la prière e ses prêtres et de ses moines : ils y ont part.

Ses membres, ce sont aussi ceux qui, parvenus au terme, attendent, dans vision de Dieu, la résurrection de leur corps charnel. Elle nomme le récurseur, qui a tracé la voie à son Epoux, Pierre et Paul, et les Douze, les saints initiaux... les grands saints balayeurs du monde », comme les

appelait Péguy ; elle évoque ses martyrs, ses docteurs, ses confesseurs, ses vierges, ses saintes femmes, et tout ce peuple des rachetés où les âmes souffrantes elles-mêmes ont leur place et qui constituent son corps.

Avant tous ceux-là elle évoque « la Bienheureuse Marie toujours Vierge, mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ » (50). Il faut bien lui assigner une place à part. En tête du peuple de Dieu, puisqu'elle est la première des rachetés ; mais au-dessus du peuple de Dieu, puisqu'il est sorti de son *fiat.* Dans la série, et en dehors de la série. Notre sœur, et notre mère. Elle est le « type » (51) parfait de l'Eglise : en elle par avance, l'Eglise a été purifiée ; en elle par avance l'Eglise a consenti au salut ; en elle par avance l'Eglise a enfanté des âmes innombrables ; en elle par avance l'Eglise a été glorifiée. Comment ne serait-elle pas présente à la prière de l'Eglise ?

Tel est le corps de l'Eglise dont chaque membre trouve sa place exacte selon son rapport à la Tête, le Christ, qui est le centre d'unité. Le corps ne serait rien s'il n'était animé de l'Esprit de Jésus. L'Esprit de Jésus, c'est le Saint-Esprit. Ce serait trop peu de dire qu'il vit dans l'Eglise, il est lui-même la vie de l'Eglise. Il parle infailliblement par ses chefs, il inspire ses prophètes, il suscite ses missionnaires, « il répartit ses dons à chacun selon son bon plaisir pour la construction du Corps du Christ » (52).

D'ordinaire, l'Eglise ne prie pas l'Esprit-Saint (53) ; car c'est lui-même qui fait jaillir en elle et articule la prière : « c'est en Lui, nous dit saint Paul, que nous crions : Abba, Père » (54) ; « c'est Lui qui intercède pour nous par des gémissements ineffables » (55).

C'est donc une prière inspirée que la prière de l'Eglise. Et qui monte vers le Père par l' « unique médiateur entre Dieu et les hommes » (56), son Epoux divin. Le refrain est connu, et répété à satiété : « *Per Dominum nostrum Jesum Christum...* » L'Eglise ne se lasse pas de le redire. Elle a appris de son Maître que « personne n'allait au Père si ce n'est *par* lui » (57). Inlassablement, par la force de l'Esprit, elle rassemble l'adoration, la louange, l'action de grâces, l'imploration, la contrition de toute créature et elle les fait confluer en Jésus-Christ qui les présente au Père teintées de son sang.

L'adoration du Très-Haut par tout le créé

Ce n'est plus là le dialogue abandonné et quasi familier de l'Epoux et de l'Epouse. C'est une liturgie auguste et solennelle. Jésus-Christ est Dieu certes ! mais « il s'est fait en tout semblable à nous » (58). Il n'intimide pas son Epouse ; entre eux l'amour a absorbé tout autre sentiment. Dieu ne cesse pas pour autant « d'habiter une lumière inaccessible, lui qu'aucun homme n'a jamais vu ni ne peut voir » (59). Même au cœur du Nouveau Testament il reste « le Très Haut », le « Dieu caché », l' « Insaisissable ». L'Incarnation elle-même n'a rien changé à cette inéluctable « nature des choses » qui fait qu'entre l'Infini et le fini il n'y a pas de commune mesure. Pas de prière au sens strict du mot qui ne doive commencer par cette élémentaire prise de conscience du néant de la créature devant l'immensité divine, en quoi consiste l'adoration.

L'Eglise le sait qui est une créature et dont le Chef est « le premier-né de toute créature » (60). La transcendance de Dieu, jamais elle ne la perd de vue. Notre sens religieux est-il à ce point émoussé que nous ne percevions plus que faiblement cette approche de la Grandeur que traduit le chant d'une

éface ? « *Oui, il est digne et juste, équitable et salutaire que nous vous ndions grâces toujours et partout, Seigneur, Père saint, Dieu tout-puissant et ernel, par le Christ notre Seigneur.* » On pense à la parole entendue par inte Catherine de Sienne : « Je suis celui qui est, tu es celle qui n'est pas ». Eglise sait bien qu'elle est « celle qui n'est pas » ; mais que lui importe ? agit-il d'elle pour le moment, ou de celui « qui vit et règne aux siècles des ècles » ? Et n'est-il pas possible, et souhaitable, et bienheureux de s'anéantir totalement dans l'adoration qu'on en arrive à oublier jusqu'à son existence ême pour ne plus penser qu'au seul Vivant ? Ce qui importe avant tout, ce ii, à la limite, importe seul, c'est « que soit béni le nom du Seigneur, dès aintenant et jusque dans l'éternité » (61).

Nous trouverions d'autres enseignements à poursuivre la méditation de la éface. Par la louange à la Majesté divine, l'Eglise rejoint les chœurs géliques : « *laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates...* » ır le chant de la création entière est harmonisé en un choral unique. hosanna de l'Eglise est aux dimensions du monde créé. Et ce ne sont pas ulement les Anges qui y exécutent leur partie. Car l'Eglise n'est pas mani-éenne. Pour elle la matière n'est pas l'ennemie de l'esprit, elle en est le gne. Aux yeux de l'homme que le péché n'a pas aveuglés, elle reflète Dieu ont elle est le très véridique sacrement. Les rites sacrés et porteurs de grâce iliseront en les transfigurant l'eau purifiante et régénératrice, l'huile d'allé-esse et le chrême du salut, et la cire en fusion qui nourrit la lumière, et le in et le vin du Mémorial suprême. Pour le service de la louange, l'Eglise nvoque terres et mers, montagnes et fleuves, oiseaux et poissons, et cette armée des cieux » que forment les astres (62). Elle harmonise l'univers aternel dans le chant du même « Sanctus » qui avec une sereine assurance onte jusqu'à la Trinité sainte par le Christ Jésus, grand chantre de la éation. Et chacun de ses hymnes, chacun des psaumes dont elle parsème la urnée de ses clercs et de ses moines se terminera par une exclamation de uange aux Trois Personnes dont « dès le principe » l'Univers chante la gloire qui seront acclamées dans les siècles des siècles.

e péché, matière à prière

Adorer, contempler, et dans l'adoration contemplative littéralement se rdre, c'est une occupation qui ne se peut soutenir longtemps sur la terre. ıelques privilégiés y parviennent pendant d'indicibles instants qui semblent happer à la durée ; puis, ils sont, comme nous, récupérés par le temps et ils ntent à nouveau la pesanteur de leur corps. La contemplation n'est pas ici-bas : elle est le lot de ceux qui voient, alors que sur cette terre nous ne uvons que croire.

L'Eglise est de la terre en même temps que du ciel. Il ne lui est pas ssible d'oublier longtemps son corps et le poids de son existence historique. péché, vous pensez si elle le connaît ! Voilà vingt siècles qu'elle se mesure ec lui ; vingt siècles qu'il la persécute et qu'elle l'exorcise ; vingt siècles 'il lui mange ses enfants et qu'elle les lui dispute ; vingt siècles qu'il fforce de la défigurer en s'insinuant dans sa chair ; vingt siècles qu'elle le busque et le terrasse. Vingt siècles et bien davantage en vérité, car depuis révolte de l'Eden elle est mystérieusement engagée dans la lutte contre Bête.

Le péché du monde : il a mille visages, mais qui ne peuvent faire illusion sur sa triste monotonie. Ici c'est Caïn qui tue Abel et c'est l'image de tous les meurtres individuels et collectifs, et de tous les manques d'amour sur lesquels germent les haines. Et voici aux pieds de la tour de Babel, œuvre de l'orgueil humain, les hommes incapables de travailler ensemble, le triomphe de l'individualisme, et les chrétiens qui ne parlent plus la même langue et qui se tournent le dos. Là c'est l'adultère de David, qui sépare ce que Dieu a uni, et l'iniquité de Sodome qui monstrueusement pervertit le plan divin. Là encore Salomon l'idolâtre ouvre la marche à tous ceux qui diviniseront la créature. Et partout les pauvres écrasés, la loi du plus fort universellement respectée, l'aveuglement cultivé avec art afin qu'il soit loisible de « pécher sans même le savoir » (63). C'est tout. Et tout était en germe dans la révolte d'Adam et tout s'est ramassé, et condensé, et synthétisé dans la trahison de Judas.

L'Eglise ne dit pas : « Rien de tout cela ne me concerne ; je suis l'Epouse sans tache de Jésus-Christ, je n'ai rien à voir avec toute cette boue ! ». Non, elle ne récite pas la prière du pharisien, elle ne refait pas le geste de Pilate. Précisément parce qu'elle est l'Epouse de celui que « Dieu a constitué péché pour nous » (64), elle sait ce que comporte d'exigences la solidarité humaine. Parce qu'elle est la nouvelle « Mère des vivants », elle ne peut être indifférente aux fautes de ses enfants. Elle ne se tient pas au balcon pour contempler l'aventure humaine ; elle entre dedans. Avec son Chef divin, elle assume le péché du monde et, humblement, en demande pardon à Dieu.

« Seigneur, ne nous traitez pas selon les péchés que nous avons commis, ne nous châtiez pas à la mesure de nos crimes. Seigneur, ne gardez pas le souvenir de nos péchés d'antan : hâtez-vous de nous prévenir de vos miséricordes, car nous sommes bien malheureux ! Accourez à notre aide, ô Dieu notre Sauveur ; pour votre gloire délivrez-nous et pour l'honneur de votre Nom soyez indulgent à l'égard de nos fautes. » (65).

Ainsi prie l'Eglise tout au long du Carême. Sur la tête de ses fils, elle verse les cendres de la pénitence. Elle veut qu'ils s'affligent de leurs péchés et que les *confiteor* et les *miserere* reviennent souvent sur leurs lèvres et pénètrent leur cœur de contrition.

Mais elle n'entretient pas l'illusion que l'homme puisse se convertir tout seul. Laissé à lui-même, il est bien incapable de se réconcilier avec Dieu. « C'est Dieu qui, dans le Christ, se réconcilie le monde » (66), et c'est lui qui « par le Christ » a donné à son Eglise « le ministère de la réconciliation » (67). « *Per Christum Dominum nostrum* » encore et toujours !

La jubilation pascale de l'Eglise rachetée

Par la Croix et le Saint Sépulcre, par le mystère de l'autel et par la Pâque nouvelle, le péché est anéanti et le monde racheté. C'est alors que l'adoration de l'Eglise conjuguée avec la contrition de ses fils se mue en action de grâces.

Car la Rédemption est au centre de sa pensée, comme la Nuit sainte de Pâques est au centre de son culte. C'est dans « cette admirable condescendance de la bonté divine à notre égard » (68) que l'Eglise prend conscience de la paternité de Dieu. Car il n'est aucunement question dans ses chants d'un conflit imaginé par une théologie aberrante entre un Dieu irrité et son Fils

i s'immole pour l'apaiser. Non pas ! C'est à l'amour sans prix d'un Père i jamais n'a cessé de nous chérir que nous devons ce Christ dont le sang us régénère : « pour sauver un esclave tu as livré ton Fils » (69). Parce e, « le vieil homme ayant été fixé à la croix » (70) pour toujours, l'Homme uveau a surgi d'un tombeau à jamais déserté, l'Eglise a vécu intensément ns son expérience religieuse le rêve du pécheur dégoûté de lui-même qui ile que tout soit anéanti de son passé coupable et qu'il lui soit permis de partir à zéro avec une âme neuve et allègre. Pour ses fils, le rêve est devenu lité, le passé est aboli : « ils sont séparés des vices du monde, restitués à la ice, associés à la sainteté » (71). Dans sa joie débordante elle s'oublie qu'à bénir la faute d'Adam « qui lui a valu d'avoir un tel et un si grand dempteur » (72). Elle bénit cette nuit bienheureuse « qui seule a pu conître l'instant et l'heure où le Christ est ressuscité du séjour des morts » (73).

Au cours de l'année liturgique, toute l'action de grâces de l'Eglise se érera à cette nuit normative « qui a réalisé l'union de la terre et des cieux, l'homme et de Dieu » (74). Qu'elle célèbre la naissance de l'Emmanuel ou descente de l'Esprit, l'Assomption de Marie ou le triomphe de ses saints, st toujours de l'avènement de l'Adam nouveau qu'elle loue le Père. *Exsultet* de la résurrection est le prototype unique de ses chants, car il n'est grâce que celle de la liberté recouvrée, et toute joie désormais a une eur pascale.

a hiérarchie des intentions de l'Eglise

Par Jésus-Christ et dans son mystère rédempteur l'Eglise a la certitude tre aimée du Père : elle est Fille de Dieu, et cohéritière. Mais cela ne npêche pas de sentir l'indigence de sa condition terrestre. La supplication le Christ avait ébauchée ici-bas, il la continue dans l'Eglise par son Esprit. « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom il vous l'accora » (75). Inlassablement, au nom du Seigneur, l'Eglise demande.

Elle demande, chose étrange, que « son sacrifice soit accepté » (76), « il soit porté par les mains du Saint ange sur l'autel des cieux en présence la divine majesté » (77). Singulière prière ! Comme si elle n'était pas ucée d'avance ! Comme si Dieu pouvait être sourd au grand cri qui monte rnellement de la Croix ! Comme si le Père pouvait refuser le sang que lui re l'obéissance parfaite de son Fils ! Comme si, en un mot, Dieu n'avait pas, fois pour toutes, ressuscité Jésus !

Mystérieuse conjonction de l'action toute-puissante de Dieu et de la liberté l'œuvre humaine ! Par Jésus-Christ l'homme est racheté, mais il doit adhérer s la Foi à sa rédemption ; par Jésus-Christ l'homme est libéré, mais il lui t vouloir et conquérir la liberté ; par Jésus-Christ l'homme est « une noule créature » (78), mais il faut qu'il accepte de devenir ce qu'il est. Tout fait et tout reste à faire. Le Père a agréé l'offrande de son Fils et l'a lté en récompense de son obéissance (79) ; mais pour être configuré au rist ressuscité, l'homme doit librement s'offrir avec lui.

La Rédemption n'est pas automatique ; elle se présente comme une option ant chaque liberté humaine. Jésus-Christ ne s'offre pas seul, mais avec lui a plénitude du créé » (80) qu'en lui il récapitule. Et l'homme peut, par son is, se retrancher de cette bienheureuse plénitude. C'est là la redoutable onnue ; c'est là le motif de l'angoisse de l'Eglise et l'objet de sa prière.

On pourrait dire l'unique objet de sa prière. Car comment l'Eglise prierait-elle à une intention qui, de près ou de loin, ne toucherait pas à sa mission de salut ? Le salut seul est important ; et parce qu'aucune valeur créée n'est sans rapport avec le salut, toute valeur créée est importante. Aussi la prière de l'Eglise englobera-t-elle toutes les personnes humaines, toutes les causes justes, tous les intérêts vitaux de l'humanité : en ce sens, elle est universelle.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit pas hiérarchisée, car le rapport de toutes choses au salut du genre humain n'est pas égal, aussi direct et primordial.

Ouvrons l'Evangile ; lisons-le page par page avec la volonté d'y trouver les intentions que, dans sa prière, le Christ a explicitement formulées à son Père. Elles furent nombreuses, il nous est loisible de le penser. Mais l'Evangile n'en a relevé qu'une, une seule, et c'est au dix-septième chapitre de S. Jean. Jésus « ne prie pas pour le monde mais pour ceux que le Père lui a donnés ». Il demande au Père « de les garder du Mauvais », de les « consacrer dans la Vérité ». Plus précisément, et comme si c'était là le signe indiscutable de leur éloignement du mal et de leur consécration, il demande à son Père leur unité : « Que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous afin que le monde croie que tu m'as envoyé ». Et la même prière « *qu'ils soient un* » se répète, insistante, dans les mêmes termes comme un leitmotiv.

Que les chrétiens soient divisés, que leur commun amour de Jésus-Christ et du Père n'aille pas jusqu'à l'unité intégrale de la foi et jusqu'à la « communion » à la même table eucharistique, c'est en vérité un grand scandale ; et c'est à cause de cela que le monde ne croit pas que le Père a envoyé son Fils. Mais il est sans doute un scandale plus grand encore et plus étonnant : c'est qu'ils n'en souffrent pas, qu'ils semblent trouver que c'est bien ainsi, qu'ils consentent allègrement à s'ignorer, qu'ils ne s'efforcent même pas de se rejoindre dans la prière suprême de Jésus-Christ.

L'Eglise en souffre, elle, car chaque schisme la frappe dans sa chair et y ouvre une plaie que seule la fin de la sécession cicatriserait. Elle en souffre tellement que deux fois au cours de chaque messe et dans les prières solennelles du Vendredi-Saint, elle demande au Père de lui donner « la paix et l'unité » (81). La paix est toujours précaire, même entre les hommes qui professent la même foi, mais dont les mentalités différentes peuvent à chaque instant interrompre le dialogue et briser la communion. Quant à l'unité, l'Eglise la possède, certes ; mais chaque fois qu'une civilisation ou un groupe humain échappe à sa catholicité, son témoignage d'unité en est appauvri et son œuvre d'évangélisation compromise (82).

Car toute la prière de l'Eglise s'organise autour de sa mission : faire connaître et aimer Jésus-Christ, seul chemin qui conduit au Père. Elle prie d'abord pour elle-même, pour ses chefs, pour « tout le peuple saint de Dieu », car « si le sel s'affadissait avec quoi le salerait-on ? » (83) : la vie intérieure de l'Eglise conditionne son témoignage et son action. Elle prie ensuite pour la paix du monde et pour les chefs des nations (84) ; car il n'y a pas de cloison étanche entre le spirituel et le temporel, et le Royaume qui n'est pas de ce monde doit s'ébaucher dès ici-bas dans une cité pacifique et juste. Elle prie pour tous ceux qui peinent, car, comme son Maître, elle a été envoyée « porter

Bonne Nouvelle aux pauvres » (85) et aucune douleur humaine ne la laisse
idifférente. Elle prie pour ceux de ses fils qu'un long exil a rendus étrangers
son langage et à ses manières, mais auxquels cependant elle manque doulou-
eusement, comme ils lui manquent. Elle prie pour ce peuple d'Israël, son
ıcêtre dans la foi, qui s'est laissé aveugler par la lumière qui devait le sauver.
lle prie enfin pour les « infidèles » victimes de toutes les formes d'idolâtrie,
afin qu'ils se tournent vers le Dieu vivant et vrai et vers son unique Fils
ésus-Christ » (86).

Prière centrifuge, si l'on peut dire, dans laquelle on ne pense à ceux
1 dedans que pour sauver « ceux du dehors » (87), où les riches ne cultivent
urs richesses que pour les donner aux plus pauvres, et où tout est conçu
en vue de la construction du Corps du Christ » (88) « afin que Dieu soit
ut en tous » (89).



Il n'eût sans doute pas été inutile de nous livrer à une étude plus ana-
tique et plus technique de la prière de l'Eglise. A étudier en détail la
mposition de ses divers offices, où sont dosées harmonieusement psalmodies,
ctures et méditations sur des neumes grégoriens — à nous pencher sur le
autier et sur l'utilisation que la liturgie en a faite — à comparer dans
ınnée liturgique la place du temporal et du sanctoral, nous eussions certes
énétré plus avant dans l'intelligence de cette fonction de la prière par laquelle
Eglise continue l'œuvre du Christ, Religieux de Dieu. Il y eût fallu de gros
res, et ils ont déjà été écrits.

Il n'était pas question pour nous de faire œuvre de science, mais seulement
répéter à notre Mère la demande suppliante que les disciples adressaient
Jésus : « Apprenez-nous à prier » (90). Humblement et d'une manière
alhabile, nous avons essayé de déchiffrer sa réponse. Et l'Eglise nous est
parue tour à tour « assise aux pieds de Jésus et écoutant ses paroles » (91)
mme Marie de Béthanie, et debout dans le temple du Grand Roi, entourée
son peuple « comme le Cèdre du Liban couronné de sa frondaison » (92),
ur « adorer le Tout-Puissant et présenter ses supplications au Miséri-
rdieux » (93). « Sept fois le jour » (94), et la nuit encore, elle chante ainsi
gloire du Père et converse avec son Epoux. Inlassablement, elle fait passer
ns sa prière sa louange et sa confiance, ses angoisses et ses besoins, et tout
spoir d'un monde en attente confuse du Royaume qui vient.

Toutes les dévotions privées, si autorisées qu'elles soient, toutes les mé-
odes d'oraison inventées par l'expérience chrétienne n'aboutissent qu'à de
uvres soupirs auprès du grand souffle que l'Esprit fait passer dans la Sainte
turgie. Avec une ferme assurance, nous pouvons entrer dans ses voies ; ce
nt les voies de la communion des Fils de Dieu que l'Esprit conduit au Père
r le Christ Jésus.

MARCEL DEVIS

(1) Jean 1, *14.* — (2) Jean 8, *23.* — (3) Eccli. 24, *9.* — (4) Eph. 1, *4.* — (5) Ibid — (6) Eph. 5, *28.* — (7) Ibid. — (8) Eph. 5, *26.* — (9) Paroles que prononce le prêtr en baisant le livre des Evangiles. — (10) Jean 6, *64.* — (11) Jean 19, *30.* — (12) Matt 28, *19.* — (13) Col. 1, *24.* — (14) Cantique 2, *16.* — (15) Rom. 14, *9.* — (16) Gal. 3, 27. — (17) Antienne *Ingrediente Domino.* — (18) Antienne *Cum Angelis*, de la processio des Rameaux. — (19) Antienne *Ecce Lignum crucis*, chantée par le prêtre au momen où il découvre la croix. — (20) « Impropères », chantées le Vendredi-Saint pendan l'adoration de la croix. — (21) Encyclique *Mystici Corporis.* — (22) I Cor. 10, *18.* — (23) Ezèch. 16, *8.* — (24) Gal. 4, *4.* — (25) II Cor. 5, *17.* — (26) Eph. 3, *24.* — (27 Chant de triomphe *Crucem tuam*, chanté à la fin de l'adoration de la croix. — (28 Heb. 1, *2.* — (29) Eph. 3, *6.* — (30) II Cor. I, *22* ; 5, *5.* — (31) I Cor. 3, *23.* — (32 Actes I, *11.* — (33) Matt. 26, *64.* — (34) Apoc. 22, *4-5.* — (35) Apoc. 22, *12-13.* — (36) Apoc. 22, *20.* — (37) Credo de Nicée, chanté à chaque messe dominicale. — (38) Introït de la messe de l'aurore de Noël. — (39) Luc 2, *14.* — (40) Ps. 97, *3.* — (41) Tite 2, *13.* — (42) Ps. 97, *3.* — (43) Actes 2, *17.* — (44) Marc. 16, *15.* — (45) Apoc 12, *2.* — (46) Apoc. 7, *9.* — (47) I Cor. 15, *25.* — (48) I Cor. II, *26.* — (49) On peu regretter que des missels français, par ailleurs très soignés, aient traduit, au début du canon, *una cum* par une simple particule de coordination : nous n pensons pas que le prêtre prie « *pour l'Eglise... et pour le pape* » mais qu'il pri pour l'Eglise, « *en union avec le pape* ». C'est d'ailleurs ainsi que l'expression *una cum* de l'*Exsultet* a été traduite. La remarque n'est pas sans importance. — (50) Canon de la messe. — (51) On appelle *type*, dans l'interprétation des livre saints, un personnage de l'Ancien Testament qui, par un trait de son caractère ou un événement de sa vie, évoque prophétiquement par voie d'analogie un personnage du Nouveau Testament. On dira que Melchisédech est le *type* de Jésus-Christ parce qu'il était prêtre et roi, Isaac parce qu'il gravit la montagne en portant le bois de son sacrifice..., etc. De même, un événement peut être le *type* d'un autre : le passage de la Mer Rouge qui marque l'heure de la libération des Hébreux est le *type* du baptême par lequel le nouveau peuple de Dieu est libéré des ténèbres du péché et de la mort... La liturgie chrétienne est en grande partie bâtie sur la *typologie* (lire par exemple le texte de l'*Exsultet* ou de la bénédiction des Fonts), et il est indispensable à qui veut la goûter pleinement et s'en nourrir de se familiariser avec cette forme de pensée. — (52) I Cor. 12, 11 ; Eph. 4, *12.* — (53) Il n'y a pas, dans la liturgie, de fête d'une personne divine considérée indépendamment des deux autres. La Pentecôte n'est donc pas la fête du Saint-Esprit mais le mémorial de la Mission de l'Eglise. Il n'y a pas une seule *oraison* qui soit adressée au Saint-Esprit, et les quelques antiennes ou hymnes qui le prient ont été introduits à une époque relativement récente. — (54) Rom. 8, 5. — (55) Rom. 8, *26.* — (56) I Tim. 2, *5.* — (57) Jean 14, *6.* — (58) Heb. 4, *15.* — (59) I Tim. 6, *16.* — (60) Col. I, *15.* — (61) Verset de louange souvent répété par la liturgie. — (62) Tel est le sens de l'expression *Deus Sabaoth*, Dieu des armées. — (63) Répons chanté lors de la bénédiction des cendres ; *quae ignoranter peccavimus.* — (64) II Cor. 5, *21.* — (65) Trait récité aux messes de carême trois fois par semaine. — (66) II Cor. 5, *19.* — (67) II Cor. 5, *18.* — (68) Chant de l'*Exsultet*, à la bénédiction du cierge pascal. — (69) Ibid. — (70) Rom. 6, 6. — (71) Chant de l'*Exsultet.* — (72, 73, 74) Ibid. — (75) Jean 16, 23. — (76) *Orate fratres.* — (77) Prière *Supplices*, après la consécration. — (78) II Cor. 5, *17.* — (79) Philip. 2, *9.* — (80) Col. I, *19.* — (81) On trouve cette demande, à peu près dans les mêmes termes, au début du canon, dans la première prière préparatoire à la communion, et dans la première des grandes oraisons du Vendredi-Saint. — (82) L'Eglise est une et ne peut pas ne pas être une. Mais cette unité visible ne serait pleinement *apologétique* que si tous ceux qui se réclament du Christ étaient visiblement présents dans l'unique Eglise. L'unité, elle aussi, est à la fois faite et à faire. C'est pourquoi le nouvel office de la semaine sainte n'hésite pas à introduire la prière pour les schismatiques et les hérétiques par cette rubrique significative : « *pro unitate Ecclesiae* ». — (83) Matt. 5, *13.* — (84) *Exsultet* et prières du Vendredi-Saint. — (85) Luc 4, *18.* — (86) Toutes ces intentions se trouvent formulées dans les oraisons du Vendredi-Saint. — (87) I Tim. 3, 7. — (88) Eph. 4, *12.* — (89) I Cor. 15, *28.* — (90) Luc II, *1.* — (91) Luc II, *39.* — (92) Eccli. 50, *12.* — (93) Ibid. — (94) Ps. 118, *164.*

la prière personnelle

Lettres sur l'Oraison

Voici, extraites d'une correspondance qui sera peut-être publiée un jour, quelques lettres adressées à des laïcs — hommes et femmes — qui s'efforcent de faire place à l'oraison dans des vies souvent lourdes de responsabilités familiales, professionnelles, sociales, apostoliques. On a choisi de préférence celles qui abordent des points de vue laissés de côté ou insuffisamment traités dans le compte rendu d'enquête et les témoignages sur l'oraison que vous lirez plus loin.
Il faut chercher dans ces lettres, non pas un traité de l'oraison, mais quelques conseils essentiels et quelques réponses à ceux qui, engagés sur la voie de la prière, demandent secours et encouragement.

PRÉSENCE A DIEU

1 Je partage votre impression, que votre vie spirituelle en ce moment plafonne. Après avoir réfléchi et prié, je suis arrivé à la conviction qu'il en sera ainsi tant que vous ne ferez pas, dans votre vie, une plus large place à la prière. Et par prière j'entends essentiellement ce qu'on est convenu d'appeler l'*oraison mentale*. — Oraison, de *oratio*. « *Orare* », « c'était pour les Romains, adresser une prière aux dieux, plaider une cause et en un sens dérivé, faire un discours ». — L'oraison mentale est un entretien de l'âme avec Dieu. C'est ainsi que les spirituels l'ont toujours comprise. « L'oraison, oserai-je dire, est une conversation avec Dieu », écrivait Clément d'Alexandrie. Pour saint Benoît c'est « vaquer à Dieu ». Pour sainte Thérèse d'Avila « l'oraison mentale est un commerce d'amitié où l'on s'entretient seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé ». Pour Dom Marmion : « Un entretien de l'enfant de Dieu avec son Père des cieux, sous l'action du Saint-Esprit ».

Ces mots de conversation et d'entretien risquent pourtant de favoriser une équivoque, en laissant croire que l'oraison consiste essentiellement et uniquement à parler intérieurement à Dieu. Or elle est un acte vital, qui nous engage tout entier.

Un mot, à la condition qu'on lui donne toute sa densité de sens, exprimerait assez bien l'activité intérieure de l'homme qui prie : le mot de *présence*. Prier c'est être présent à Dieu. Permettez-moi, pour vous faire saisir ma pensée, d'évoquer un événement qui a dû rester très vivant en votre mémoire. J'étais allé vous rendre visite. En m'ouvrant la porte, vous m'apprenez que votre fille Monique a très probablement une méningite, et me conduisez dans sa chambre, plongée dans une demi-obscurité. Votre femme est assise auprès du petit lit, silencieuse, intensément attentive à ce pauvre visage émacié ; parfois elle écarte doucement une mèche de cheveux sur le front de Monique ; quand l'enfant ouvre les yeux, elle lui répond par un sourire — cette sorte de sourire qu'il n'y a pas de mots pour décrire. Qu'elle mette de l'ordre dans la chambre ou qu'elle prenne hâtivement son repas à la salle à manger, la mère reste présente, intensément, à sa fille. Pas une fibre de son être, pas

une seconde de sa vie qui ne soit orientée vers Monique. Ainsi en est-il, ou du moins devrait-il en être de l'oraison : une orientation profonde de l'âme, ın échange au-delà des mots qui, sans négliger la parole, est fait de bien autre chose, une attention, une présence à Dieu de tout l'être, du corps et de l'âme, de toutes les facultés en éveil.

Faut-il maintenant plaider auprès de vous la cause de l'oraison ? Je m'y emploierai dans une prochaine lettre, si vous n'êtes pas convaincu de sa nécessité. Mais je ne vous cache pas que j'aurais comme mauvaise conscience à devoir le faire. N'est-ce pas quelque peu scandaleux d'avoir à multiplier les arguments pour inviter l'enfant à venir auprès de son Père, s'ouvrir à ses confidences, vivre dans son intimité, lui exprimer amour et gratitude ? N'est-ce pas étrange qu'il faille insister pour que des êtres doués d'intelligence s'essayent à connaître Ce qu'il y a de plus intéressant ? pour que des êtres faits pour aimer aiment Ce qu'il y a de plus aimable ? pour que des êtres libres se mettent au service du Seigneur plutôt que des vassaux ? pour que des êtres faits pour le Bonheur ne se contentent pas de plaisirs minuscules ?

" LES INSONDABLES RICHESSES DU CHRIST "

Je suis heureux d'apprendre votre résolution de retraite. Rien, en effet, 2
n'est plus important pour vous, en ce moment, que de faire place à l'oraison dans votre vie. Ce faisant, vous vous engagez dans une magnifique et terrible aventure, je ne vois que l'amour qui puisse en donner une idée. Vous y rencontrerez les plus grandes joies et les plus grandes épreuves. Joies et épreuves, mots trop faibles d'ailleurs : vous y découvrirez le sens de votre vie et, si vous jouez le jeu sans tricher, qui est de donner au Christ tout pouvoir sur soi, vous connaîtrez cette plénitude que réserve l'amour à ceux qui ne se soustraient pas à ses exigences, — cette plénitude unique que réserve le plus haut amour.

Excusez ces anticipations. J'en reviens à votre lettre et à votre demande : Voulez-vous me guider ? Je n'ai pas hésité un instant à vous répondre oui, mais par contre je me suis longuement demandé quels conseils je devais vous donner. Devais-je commencer par vous entretenir des différentes formes d'oraison et des méthodes variées ; devais-je vous parler des grands mobiles de la prière : la louange, l'adoration, le repentir, la demande... La réflexion et surtout le souvenir de ceux que j'ai vus prendre un sûr départ dans la voie de la prière, m'ont clairement désigné le sujet de cette première lettre.

Vous voulez apprendre à prier ? Recherchez la connaissance du Christ. Je ne parle pas d'une connaissance purement intellectuelle, mais d'une connaissance de foi et d'amour. Et d'abord croyez fermement que le Christ n'est pas un personnage perdu dans les brumes de l'histoire, mais un vivant, Le Vivant, qui se tient à votre porte et qui frappe, comme il le dit lui-même. C'est de ce Christ-là, de ce Christ tourné vers vous, qui veut nouer des relations personnelles avec vous, qu'il faut entreprendre de rechercher ce qu'il pense de vous, ce qu'il veut de vous, ses sentiments à votre égard. Et pour ne pas vous égarer dans la spéculation, ou les illusions, un seul moyen : empoigner votre Évangile et ne plus le lâcher, et chercher, chercher inlassablement. Peu à peu,

avec une certitude croissante, le vrai visage du Christ s'imposera à vous, et sa grâce aidant — car il est plus pressé encore de se faire connaître que vous de le connaître — vous découvrirez les « insondables richesses » de son amour, comme dit saint Paul.

L'oraison ainsi comprise, le problème se trouve résolu — qui d'ailleurs est souvent mal posé — de savoir si l'oraison doit être méditation. Si par méditation on entend parler d'une méthode rigoureuse, au schéma inflexible, il faut dire qu'elle ne s'impose pas, encore qu'elle soit utile à certains tempéraments. Si l'on conçoit la méditation comme un exercice intellectuel sans rapport avec l'amour, il faut s'en défendre comme d'une oraison tronquée et périlleuse : « Malheur à la connaissance qui ne se tourne pas à aimer. » Mais si par méditation on entend cette recherche empressée de la connaissance du Christ que l'amour exige, stimule, relance sans cesse, parce que celui qui aime aspire à connaître toujours mieux afin d'aimer toujours plus, alors oui, mille fois oui, l'oraison doit être méditation.

Je suis sûr que beaucoup de chrétiens se découragent de faire oraison parce qu'ils ne parviennent pas à aimer le Christ, et ils ne l'aiment pas parce qu'ils négligent de le connaître : on n'aime pas une ombre, on n'aime pas qui on ne connaît pas. Seule la découverte du prodigieux amour dont le Christ nous aime peut faire jaillir en nous et l'amour et la prière.

En vous conseillant de chercher d'abord la connaissance du Christ, j'ai le sentiment d'être dans le droit fil de la pédagogie divine. N'est-ce pas ainsi que Dieu a fait avec les apôtres et les disciples pour se les attirer ? Jésus est venu à eux, leur offrant sa merveilleuse amitié ; ils l'ont vu, touché, entendu ; ils ont été conquis ; ils se sont donnés. Puis le Christ un jour, sur cette parole déconcertante : « Il vous est utile que je m'en aille », les a quittés. Il leur a fallu alors accéder à une religion plus intérieure ; mais il n'en reste pas moins que la découverte de l'amitié du Christ fut pour eux l'expérience décisive. Ainsi de la vie d'oraison : si d'étape en étape elle doit conduire les chrétiens à une très haute union avec Dieu, elle ne peut avoir de meilleur départ que la découverte émerveillante du prodigieux amour, à la fois humain et divin, que nous offre le Christ.

UN QUATRE-VINGT-SEIZIÈME

3 A la lecture de votre lettre, j'ai été sur le point de vous faire une longue épître, indignée et véhémente, en réponse à la petite phrase que vous avez osé m'écrire : « Je n'ai plus le temps de faire oraison. » J'y voulais accumuler des arguments nombreux et irréfutables, plaider les droits de Dieu, droits à votre louange, à votre offrande, à votre soumission ; vous rappeler les invitations à la prière partout présentes dans la Bible ; vous vanter les bénéfices de l'oraison qui équilibre et unifie notre vie, aiguise le regard de l'esprit, affermit la volonté. Ce projet à peine formé, je l'ai abandonné : que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà ! Et pourtant je veux vous convaincre — j'ai envie de dire : vous confondre.

Prenez donc un mètre. Placez-le devant vous, déplié, là, sur votre bureau. Coupez les quatre derniers centimètres. Il vous en reste 96. Et admettez que chaque centimètre représente un des 96 quarts d'heure de la journée. Main-

tenant, partant de la gauche, comptez 32 ou 36 centimètres, c'est-à-dire 32 ou 36 quarts d'heure : cela représente votre temps de sommeil. Ajoutez 36 ou 40 cm. : c'est votre temps de travail ; 4 ou 5 : vos déplacements ; 6 ou 8 : les repas... et puis regardez à l'extrême droite le dernier petit quart d'heure, le 96e ; bien peu de chose par rapport à l'ensemble : et pourtant c'est lui que vous disputez au Seigneur ! Vous trouvez vraiment que c'est faire à Dieu la part trop belle ?

Ce petit quart d'heure, pour qui le consacre à Dieu, transfigure miraculeusement les 95 autres : il leur communique sa vibration de prière.

CONDUITE DE L'ORAISON

4

Je ne viens pas vous entretenir des méthodes d'oraison, comme vous me le demandez — vous les trouverez facilement dans tout traité sur la prière. Je veux seulement vous donner quelques conseils pour la conduite de votre oraison.

Ne cherchez rien d'original dans cette lettre. Je me contenterai de vous présenter les « advis » classiques que les auteurs spirituels adressent à celui qui entreprend de faire oraison. Mais gardez-vous d'y voir des recettes à l'efficacité garantie ; cherchez plutôt à en saisir l'esprit.

Une image me vient, qui me rappelle de vieux souvenirs, du temps que j'étais jeune : les coureurs sont là sur la ligne, penchés en avant, tous les muscles bandés, prêts à la détente. C'est vrai de l'oraison comme de la course : il importe de prendre un bon départ. Faute de quoi, au bout de cinq minutes, on se retrouve tout étonné d'être sur un prie-Dieu : tandis que le corps est venu à la prière, la pensée est restée aux affaires.

Je vous conseille donc vivement de veiller aux gestes et attitudes du début de l'oraison. Une génuflexion très bien faite — acte de l'âme autant que du corps ; une attitude nette et forte, d'homme éveillé, présent à soi-même et à Dieu ; un signe de croix, lent, chargé de sens. Lenteur et calme sont d'une grande importance pour rompre le rythme précipité et tendu d'une vie affairée et pressée comme la vôtre. Quelques instants de silence : comme un coup de frein, ils contribueront aussi à vous introduire au rythme de la prière et à opérer la rupture nécessaire avec les activités précédentes.

Prenez conscience alors, je ne dis pas de la présence de Dieu mais de Dieu présent : un vivant, le Grand Vivant, qui est là vous attendant, qui vous voit, vous aime, qui a son idée sur cette prière qui commence.

Veillez aux attitudes intérieures plus encore qu'à celles du corps. Les attitudes fondamentales de l'homme en face de Dieu : dépendance et repentance.

Dépendance : non pas la vague soumission de l'homme qui parfois doit renoncer à un projet pour faire la volonté de Dieu, mais une dépendance bien plus radicale, celle du torrent (qui se supprime s'il se coupe de la source), du sarment (qui sèche et pourrit s'il est séparé du cep), du corps humain (qui n'est même plus un corps mais un cadavre quand est rompu le lien qui l'attachait à l'âme).

Repentance : ce sens aigu de notre indignité foncière en présence de la

Sainteté de Dieu. Comme saint Pierre tout à coup qui se prosterne devant le Christ : « Retire-toi de moi, je ne suis qu'un pécheur ».

Ces deux attitudes sont importantes pour aplanir en vous les voies du Seigneur.

L'âme ainsi disposée, demandez la grâce de l'oraison, car je vous l'ai déjà dit, l'oraison est un don de Dieu avant d'être une activité de l'homme.

Vous pourrez alors adopter l'attitude corporelle la plus favorable à la liberté de l'âme. Aux heures et aux jours où le corps risque d'entraîner l'âme dans son relâchement ou sa torpeur, maintenez-le en éveil et en alerte. D'autres fois, pour que, fatigué ou tendu, il ne se rappelle pas tout le temps à votre attention, accordez-lui une attitude de repos et de détente.

Ainsi préparée, l'oraison proprement dite peut commencer. Qu'en attendrez-vous ? — Que Dieu prenne possession de vous-même. Et le seul moyen c'est de mettre en œuvre ces trois grandes facultés surnaturelles que le Seigneur vous a données précisément pour entrer en contact avec lui (c'est la raison pour laquelle on les appelle les vertus *théologales*) : la foi, l'espérance, la charité.

Exercez votre foi. Je ne vous demande pas de spéculer sur Dieu, mais de penser à lui en méditant ce qu'il vous dit de lui par la Création — où tout parle de ses perfections —, par la Bible, et surtout et d'abord par son Fils qui ne s'est incarné, n'a vécu, n'est mort qu'afin de nous révéler l'amour infini du Père. C'est le grand mérite d'un saint Bernard, des franciscains des 13ᵉ et 14ᵉ siècles, de saint Ignace de Loyola, d'avoir rappelé aux âmes de prière que Jésus-Christ est, si l'on peut ainsi dire, le grand sujet de méditation.

Mais l'important n'est pas de penser beaucoup, c'est de beaucoup aimer. La foi ayant mis en mouvement la charité, exercez celle-ci. A nouveau je viens d'employer le terme « exercer ». Ne vous y trompez pas, je ne préconise pas un volontarisme effréné. L'exercice de la foi et de la charité devrait être aussi naturel et souple que la respiration. Encore faut-il imposer la respiration artificielle aux asphyxiés que l'on veut ranimer. — Exercer la charité consistera non pas tant à faire surgir en vous émotions, ferveurs et sentiments, qu'à adhérer, qu'à communier de toute la force de votre volonté aux volontés de Dieu mieux comprises. N'est-ce pas le propre du véritable amour d'épouser les intentions et les intérêts de l'être aimé ?

C'est aussi le propre de l'amour de désirer l'union — et le bonheur qu'elle promet. Quand il s'agit de Dieu, ce désir se nomme « espérance ». Exercez donc aussi l'espérance.

Cette oraison telle que je viens de la décrire est appelée « oraison théologale ». On en médit parfois, comme d'un passe-temps pour rentier. A en croire ses détracteurs, si elle convient aux moines elle n'est pas l'affaire de ceux qui sont engagés dans les rudes combats de l'action. — Savoir ! — Il faut avoir souci d'efficacité, disent-ils. On pourrait leur répondre que louange et adoration priment l'action. Mais déjà, au seul plan de l'efficacité où ils se placent, cette oraison se défend sans peine. « L'agir suit l'être », disaient les vieux scolastiques ; or l'oraison théologale, parce qu'elle est un prodigieux renouvellement de notre être remis en contact avec son Créateur, multiplie

notre efficience. Il n'est que de lire la vie des saints, d'une sainte Thérèse d'Avila par exemple, pour s'en convaincre.

Défendre l'oraison théologale, ce n'est pas pour autant condamner cette autre forme d'oraison appelée « oraison pratique ». Il n'y a d'ailleurs aucune raison à opposer ces deux types d'oraison ; il y a même tout intérêt à les rapprocher et à les combiner.

Qu'il soit nécessaire de réformer sa vie, de réfléchir sur nos affections, nos pensées, nos comportements afin de les rectifier, c'est plus qu'évident. C'est là précisément l'objet de « l'oraison pratique ». Pourquoi ne serait-ce pas la conclusion normale d'une oraison théologale ? Le regard de foi, après avoir contemplé Dieu, se tournerait vers notre vie ; la charité, après avoir renouvelé notre intimité avec le Christ, nous inciterait à l'imiter dans nos tâches quotidiennes. Un de mes amis n'achève jamais son oraison sans ce qu'il appelle « la méditation sur l'agenda ». Il considère sa journée, la présente au Seigneur ; il énumère ceux qu'il doit rencontrer, et son énumération se fait intercession.

Allez-vous penser, au terme de cette lettre, que l'oraison est un exercice bien peu simple, décourageant pour ceux dont l'existence est déjà si compliquée ? Ne vous attardez pas à cette impression. Les actes les plus vitaux paraissent compliqués quand on les analyse : descendre un escalier, respirer, aimer ; mais pour qui les pratique couramment, ils deviennent d'une grande simplicité. C'est justement ce dernier mot qui désigne une forme d'oraison à laquelle parvient celui qui persévère dans la prière : « l'oraison de simplicité ». Saint Jean de la Croix la décrit en ces termes : « Gardez pour Dieu une attention pleine d'amour, simple, candide, comme fait quelqu'un qui ouvre les yeux pour regarder avec amour. »

J'ajouterai une dernière remarque avant de vous quitter. Pas plus qu'on ne devient ébéniste, musicien, écrivain, du jour au lendemain, pas plus on ne devient homme de prière sans un laborieux apprentissage. Pour s'en étonner, il faudrait ne posséder qu'une bien pauvre idée de la prière, il faudrait n'avoir jamais pénétré dans un monastère où l'on voit des jeunes hommes qui, pour s'initier à la prière, n'ont pas hésité à tout quitter, ou l'on croise de vieux moines dont la limpidité et la douceur du regard en disent long sur les secrets d'une vie d'oraison.

DIEU M'APPELLE

5

Veillez à vos dispositions quand vous allez à l'oraison. Désir de ferveur ou de pensées exaltantes, besoin de s'évader des tâches quotidiennes, accomplissement résigné d'une obligation, autant de dispositions impures. Non moins impur, ce sentiment d'avoir une heureuse initiative et ce contentement de soi qui l'accompagne. La seule attitude religieuse authentique, et donc qui puisse bien nous disposer aux grâces du Seigneur, consiste à venir à l'oraison *parce que Dieu nous y appelle.* Mais, me direz-vous, je suis bien loin d'avoir, chaque fois que je m'y rends, le sentiment d'être appelé par Dieu. Aussi bien, ce qui importe, ce n'est pas *d'avoir le sentiment,* mais *d'avoir la conviction* d'accomplir la volonté du Seigneur.

Vous pensez peut-être que je passe d'une idée à l'autre, de l'idée d'appel de Dieu à l'idée de volonté de Dieu. A vrai dire c'est tout un : la volonté de Dieu est appel. Je préfère cependant l'idée d'appel, car la volonté de Dieu, pour qui ne la comprend pas bien, fait figure d'abstraction ; tandis que se dire : Dieu m'appelle, entraîne irrésistiblement à penser qu'il est là, qu'il attend son enfant et qu'il a certainement quelque chose d'important à lui dire et à lui donner.

Vous le verrez, cette pensée d'être à l'oraison parce que Dieu vous y appelle, et en réponse à cet appel, éliminera la tension, l'inquiétude, la présomption, le contentement de vous-même et vous établira dans une humilité, une sécurité, une confiance très paisibles.

CROIRE AU SOLEIL

6 Vous butez contre l'obstacle classique : le sentiment de n'arriver à rien, de perdre son temps à l'oraison, ou peut-être, qui sait ? la secrète humiliation de n'offrir à Dieu qu'une prière informe, désespérément vide. Et déjà vous voilà découragé. Vous oubliez qu'à l'oraison vous n'êtes pas seul : il y a Dieu et vous. Il ne faut pas juger de la valeur de ce temps de prière du seul point de vue de votre activité à vous. Dieu aussi agit. Dieu d'abord. Et peut-être bien que son action est plus importante que la vôtre !

Quand vous prenez un bain de soleil, pas besoin de vous affairer pour qu'il vous réchauffe et vous pénètre : il suffit que vous soyez là, offert à son rayonnement. De même à l'oraison : il n'est que de s'exposer au Soleil.

Mais encore faut-il croire au Soleil et à son action. C'est notre foi qui importe. Elle seule perçoit l'action sanctifiante de Dieu, elle seule nous ouvre et nous livre à cette action.

Ne commencez donc jamais votre oraison sans prendre conscience de Dieu présent, sans vous offrir à son amour actif et efficace.

Et persévérez : il dépend de cette persévérance que Dieu, peu à peu, vous transforme, vous divinise.

Quand vous êtes tenté de vous décourager, regardez chez les saints le terme où les a conduits la fidélité à l'oraison. Et le désir si fort qui vous avait mis en marche vers Dieu, celui d'une très grande union avec lui, se réveillera en vous. Tenez ! lisez ce texte de saint Jean de la Croix, il a de quoi vous rendre courage : « L'âme arrive à être toute remplie des rayons de la divinité et toute transformée en son créateur. Car Dieu lui communique surnaturellement son être, de telle sorte qu'elle semble être Dieu-même, qu'elle a ce que Dieu a, et que tout ce qui est à chacun semble être une même chose par cette transformation. On pourrait même dire que, par cette participation, l'âme paraît être plus Dieu qu'elle n'est âme, quoiqu'il soit vrai qu'elle garde son être et que celui-ci soit distinct de l'être divin, comme le verre reste distinct du rayon qui l'éclaire et le pénètre. »

L'ORAISON, UN DON DE DIEU

7 « Dieu me demande de croire, je m'y efforce ; d'aimer mon prochain, je m'y exerce ; d'être pur, je lutte pour y parvenir » : telle est la réaction

spontanée de beaucoup de chrétiens. C'est touchant, c'est preuve de bonne volonté et de générosité. Mais c'est simpliste, signe d'une foi encore puérile, ignorante de cette vérité présente à toutes les pages de l'Ecriture, que l'homme sans le secours divin est incapable de plaire à Dieu, de répondre à son attente. Croire au Christ : impossible si Dieu n'intervient pas ; « nul ne vient à moi, si mon Père ne l'attire ». Aimer : impossible par soi-même ; c'est l'Esprit Saint, dit saint Paul, qui diffuse en nos cœurs la charité. Etre pur : cela aussi est à attendre du Seigneur ; « Dieu, crée en moi un cœur pur. » Il en est de même pour la prière. Le croyez-vous assez ?

Vous avez compris qu'il fallait faire place à l'oraison dans votre vie et vous vous y exercez, mais vous y réussissez mal, et alors vous vous accusez de manquer de savoir-faire, de volonté, de persévérance. N'est-ce pas plutôt de manquer d'une foi adulte que vous devriez vous reprocher ? Ne comptez-vous pas trop uniquement sur vous-même ? Vous voulez faire oraison ? demandez donc à Dieu la grâce de l'oraison. Eh oui, que votre prière soit pour demander la prière. La prière, cette flamme en nous qui monte vers Dieu, il faut la demander comme Elie appelait le feu du ciel sur le bois qu'il venait d'entasser. Demandez avec persévérance, humilité ; impatiemment, importunément. N'oubliez pas que le Christ a fait l'éloge de l'ami importun, cet homme qui ne cède pas tant qu'il n'a pas gain de cause.

RÉAGIR A DIEU

En psychologie comme en biologie, on s'attarde longuement à l'étude de la *réaction*. La réaction étant définie : la réponse d'un être vivant à une excitation. Je me demande pourquoi, en spiritualité, on s'arrête si peu à cette notion. Et pourtant, en un sens, il faut dire de la vie spirituelle — et notamment de la prière — qu'elle est la réaction de l'homme mis en présence de Dieu. 8

L'adoration, l'offrande, la louange, la crainte, l'action de grâces, la consécration, toutes les attitudes religieuses fondamentales de l'homme en prière ne se comprennent bien que de ce point de vue.

Quand vous vous trouvez brusquement face à la Transcendance de Dieu, comme Moïse au désert, ou que tout simplement vous en prenez conscience par une méditation laborieuse, n'êtes-vous pas irrésistiblement entraîné à vous prosterner, comme le bédouin à l'heure de la prière, à prosterner non seulement votre corps mais votre intelligence, votre cœur, votre vie entière ? — Se prosterner et adorer c'est, en hébreu, le même mot.

Quand vous découvrez que tout vient de Dieu, ne ressentez-vous pas le besoin de faire retour à Dieu de tout votre être, dans un élan d'offrande et de soumission ?

Quand vous contemplez la Splendeur divine, ou, tout simplement, son reflet dans les créatures, l'admiration ne vous monte-t-elle pas du cœur aux lèvres pour un chant de louange ? — Que de psaumes sont nés de cette contemplation !

Si Dieu vous laisse entrevoir sa Sainteté, comme à Isaïe dans le Temple, n'éprouvez-vous pas ce sentiment que les Anglais désignent par *awe*, une crainte révérencielle, un frémissement de tout l'être, une prise de conscience aiguë, non seulement de votre petitesse aux pieds de la Majesté, mais encore

de votre péché ? « Malheur à moi, je suis perdu, s'écriait Isaïe, car je suis un homme aux lèvres impures. »

S'il vous arrive de dénombrer les grâces multiples dont vous avez été l'objet, ne jaillit-elle pas de vous, l'action de grâces, cet élan de la créature reconnaissante envers le créateur, ce bondissement de l'enfant vers son Père ?

Et si un jour quelque chose vous apparaît de l'Amour infini dont vous êtes aimé, l'exigence ne s'impose-t-elle pas à vous, irrépressible, de vous consacrer à Dieu dans un élan de tout votre être ?

Saisissez-vous maintenant ce que je vous disais : la prière est en nous réaction de notre âme mise en présence de Dieu ? Et sans doute, en toute prière toutes ces attitudes intérieures ne sont pas nécessairement explicites : l'une ou l'autre domine ; mais le fond religieux d'où jaillit notre prière est fait de ces grands sentiments qu'une oraison persévérante y accumule peu à peu.

Prétendre tirer de soi ces activités religieuses fondamentales sans commencer par méditer les perfections divines serait aussi absurde que, pour un miroir, de prétendre faire surgir la lumière de lui-même.

Je vous conseille donc vivement de commencer vos oraisons par la méditation des grandeurs de Dieu, puis de « réagir » personnellement, « en esprit et en vérité », à ce que vous aurez découvert. Un jour viendra sans doute où méditation et oraison se dissocieront : à l'oraison vous éprouverez le besoin d'être tout paisiblement orienté vers Dieu, sans aucun travail de votre intelligence ; mais n'anticipez pas.

L'ESSENTIEL

9 « Fidèle depuis six mois à l'oraison quotidienne, m'écrivez-vous, je ne suis pas sûre d'avoir eu plus de quatre ou cinq bonnes oraisons. » Que voulez-vous dire ? Que toutes vos oraisons, en dehors de ces quatre ou cinq, n'auraient pas plu au Seigneur ? Mais vous n'en savez rien. Qu'elles ne vous ont pas donné satisfaction à vous-même ? Je veux bien le croire. S'ensuit-il pour autant qu'elles n'aient pas été bonnes ? Je vous en prie, ne vous laissez pas prendre à ce piège, que tous les débutants rencontrent, de juger de leur oraison d'après la ferveur, le recueillement, les belles idées, ou les résultats tangibles. Il en est de l'oraison comme des sacrements : sa valeur et son efficacité sont d'ordre surnaturel et donc échappent à nos mesures d'homme.

Si vous aviez bien saisi ce qui fait l'essentiel de l'oraison, vous ne vous laisseriez pas décourager par ce que vous appelez « l'assaut des distractions ».

L'oraison est un acte complexe. Tout l'homme entre en jeu : le corps et l'âme, l'intelligence, le cœur, la liberté. Mais il importe de bien discerner l'essentiel, ce qui, venant à manquer, prive l'oraison de toute valeur.

Serait-ce la part du corps ? Evidemment non. Autrement il faudrait dire que le paralysé, du fait qu'il ne peut pas adopter des attitudes de prière, ne peut pas prier. Ce qui serait absurde.

Serait-ce les paroles ? Mais il est trop clair que les paroles, dans la prière comme dans les relations humaines, ne peuvent jamais être l'essentiel.

Serait-ce la sensibilité, la ferveur ? Mais alors c'est bien décevant, car il suffit de si peu de chose pour perturber cette sensibilité : un souci, une peine,

une joie, une passion, un mal de dents. Vraiment il n'est pas concevable que la valeur de notre oraison puisse être à la merci du moindre événement, intérieur ou extérieur.

Ou les réflexions ? Certes la méditation est importante : la connaissance de Dieu suscite l'amour de Dieu. Mais si elle était l'essentiel de l'oraison, celui qui n'est guère doué au plan de l'intelligence serait condamné à des oraisons médiocres, la perfection spirituelle étant réservée aux intellectuels.

Ou l'attention à Dieu ? S'il en est ainsi, vous allez couler dans le désespoir, vous que les « distractions » assaillent. Car très souvent il ne dépend pas de nous de les éliminer, notre attention comme notre sensibilité est terriblement fragile. Aussi difficile de la maintenir en direction de Dieu que de garder en marchant l'aiguille de la boussole immobile dans la direction du nord.

Alors, que reste-t-il ? les sentiments : un amour fervent, une confiance vive, une reconnaissance émue ? Nos sentiments, il est vrai, à l'inverse de notre sensibilité et de notre imagination, manifestent une certaine stabilité. Et cependant il faut bien reconnaître qu'ils échappent en partie à notre contrôle, qu'on ne leur commande pas : la ferveur du cœur ne dépend pas de notre décision.

Quel est donc l'essentiel de la prière ? C'est la volonté. Mais je vous en prie, ne voyez pas simplement dans la volonté ce mécanisme psychologique qui nous fait prendre une décision ou nous contraint à faire ce qui nous déplaît. La volonté, en bonne philosophie, c'est l'aptitude de notre être profond à s'orienter librement vers un bien, un homme, un idéal, disons à s'engager, pour employer un mot à l'ordre du jour. Quand notre être profond se tourne vers Dieu et se livre à lui librement et délibérément, c'est alors qu'il y a prière vraie, même si notre sensibilité est inerte, notre réflexion pauvre, notre attention distraite. Et notre prière vaut ce que vaut cette orientation et ce don foncier.

Tandis que sensibilité, attention, sentiments même sont fugaces, changeants, notre volonté, elle, est infiniment plus stable et permanente. Les agitations de la sensibilité n'entraînent pas forcément notre volonté, les distractions de l'imagination ne sont pas nécessairement des distractions de la volonté. J'en appelle à votre expérience. Ne vous est-il jamais arrivé, à l'oraison, prenant tout à coup conscience d'avoir été emportée par les distractions, de rentrer en vous-même et de retrouver, calme et tenace, votre volonté orientée vers Dieu et désireuse de lui plaire ? En elle rien n'a bougé.

Vouloir prier, c'est prier.

Cette formule, je le sais bien, a le don d'irriter beaucoup de nos contemporains qui ont la superstition de la spontanéité. A leurs yeux tout ce qu'on s'impose à soi-même est artificiel, conventionnel, postiche. Mais je vous connais assez pour savoir que vous ne donnez pas dans cette infantilisme.

Idéalement, il est vrai, la prière jaillissant de notre volonté profonde devrait mobiliser sur son passage tout nous-même. Rien de nous en effet ne devrait rester étranger à notre prière, pas plus qu'à notre amour. Dieu nous veut tout entier : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton pouvoir. » Aussi bien faut-il s'efforcer d'éliminer les bruits et les activités parasites, de nous rassembler, de nous recueillir tout entier afin de nous offrir tout entier. Mais, je le répète, il n'est heureu-

sement pas nécessaire d'y parvenir pour que notre oraison soit de bonne qualité.

Qui veut parvenir à éliminer distractions et agitations doit compter plus sur la grâce divine que sur ses propres efforts. Il n'en reste pas moins qu'il est bon de connaître et de pratiquer quelques règles classiques.

Un vieil auteur — un peu misogyne sur les bords — enseignait : « Les distractions à l'oraison sont comme les femmes, n'y faites pas attention et bien vite elles vous laisseront tranquille ! »

— Se désoler d'avoir été distrait : une autre manière d'être distrait.

— Inscrire sur l'agenda la pensée qui vient, suffit parfois pour s'en délivrer : le coup de téléphone qu'il ne faudra pas manquer de donner dans la journée...

— Choisir l'heure la moins favorable aux distractions — pour beaucoup, c'est la première du jour.

— Ecrire ses pensées ou ses prières aide l'esprit à se fixer quand il est trop agité.

— Faire de ses sujets de distraction des sujets d'oraison : tel grand fils qui préoccupe parce qu'en ce moment sa foi vacille...

ABBA, PÈRE

10 Je reviens sur le sujet de ma dernière lettre, sans même attendre votre réponse. J'y recherchais, vous vous en souvenez, ce qui dans l'oraison est l'essentiel. Après avoir vu successivement que cet essentiel ne pouvait consister dans la part que le corps, ou l'intelligence, ou le sentiment prennent à la prière, j'en concluais qu'il réside dans le rôle de la volonté. C'est vrai et c'est faux. Aussi je vous écris à nouveau pour ne pas risquer de vous induire en erreur. C'est vrai en ce sens que celui qui prie ne peut rien faire de plus ni de mieux que cet acte de volonté, par lequel il se tourne vers Dieu et se livre à lui. Mais la prière du chrétien n'est pas seulement acte de l'homme, elle est aussi, et d'abord, acte de Dieu, et il est bien évident que l'action de Dieu y est plus essentielle que celle de l'homme. C'était sous-entendu dans ma pensée en vous écrivant ; était-ce sous-entendu dans la vôtre en me lisant, je me le suis demandé.

Une impressionnante scène biblique nous donne une illustration très suggestive de ce qui se passe dans la prière chrétienne. Manoah et sa femme ayant reçu la visite de l'Ange de Yahvé, offrent en sa présence au milieu des champs un sacrifice au Seigneur. Ils entassent le bois, placent le chevreau, allument le feu. Et voici que tout à coup l'Ange est comme aspiré par la flamme et remonte de la terre au ciel.

Un être mystérieux soulève la prière du chrétien, l'oriente, l'emporte jusqu'au Père Tout-Puissant : l'Esprit Saint. Saint Paul nous expose cet admirable enseignement dans les termes les plus explicites : « L'Esprit vient en aide à notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il convient ; mais l'Esprit lui-même prie pour nous en un murmure que nos mots sont impuissants à traduire. » Cette prière de l'Esprit en nous, voilà ce qui fait l'étonnante grandeur de notre prière. Nous venons à l'oraison fatigués de cœur et d'esprit,

balbutiant de pauvres choses, qu'importe ! de ce bois mort l'Esprit fait jaillir une flamme vive.

Dans cette prière de l'Esprit impossible à saisir, un mot pourtant se perçoit qui revient sans cesse : Abba, Père. « Parce que vous êtes fils, écrit saint Paul, Dieu a envoyé en vos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père. » Ainsi, la substance de notre prière est cette tendresse filiale du Fils pour son Père que l'Esprit Saint fait surgir en notre âme. Pas étonnant alors que notre prière d'homme soit agréable à Dieu !

Tant que nous ne sommes que des apprentis dans le domaine de l'oraison, nous n'avons pas conscience de cette prière de l'Esprit Saint, nous ne percevons pas ce cri : Père ! Père ! qui pourtant retentit dans les profondeurs de notre être. Nos sens intérieurs encore bien mal éduqués sont insensibles à cette présence de l'Esprit en nous. Mais cependant parfois, avec une joie profonde, et de plus en plus souvent au fur et à mesure que s'affine notre sens spirituel, nous entrevoyons quelque chose de la vie frémissante de l'Esprit du Christ. « L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes fils de Dieu » (Rom. 8, 16). Entendez par là que nous découvrons en nous un élan d'amour pour le Père dont nous sommes bien obligés de convenir qu'il ne vient pas de nous. Alors prier est tout simple, il n'est que de consentir, d'adhérer (ces deux mots lourds de sens pour les spirituels) à ce qui se fait en nous, il n'est que de se livrer à la prière de l'Esprit Saint, comme l'huile de la lampe à la flamme qui l'aspire.

Très souvent rien ne nous révèle la mystérieuse activité de l'Esprit. Il ne faut pas moins y consentir et y adhérer, mais alors dans la foi pure et précisément par cet acte de volonté dont ma lettre précédente vous entretenait.

Je ne saurais trop vous recommander, quand vous commencez votre oraison, de poser un acte de foi, précis et vigoureux, en l'Esprit du Christ qui veut prier en vous. Et, comme on signe un chèque en blanc, de lui donner votre accord anticipé et sans réserve.

GRATUITEMENT ?

Connaissez-vous ce très curieux récit, au début du livre de Job ? « Un 11
jour, comme les Fils de Dieu venaient se présenter devant Yahvé, Satan aussi s'avançait parmi eux. Yahvé dit alors à Satan : « D'où viens-tu ? » — « De parcourir la terre, répondit-il, et de m'y promener. » Et Yahvé reprit : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a point son pareil sur la terre : un homme intègre et droit, qui craint Dieu et se garde du mal. » Et Satan de riposter : « Est-ce gratuitement qu'il t'aime ? N'as-tu pas dressé une haie devant lui, devant sa maison et son domaine alentour ? Tu as béni toutes ses entreprises, ses troupeaux pullulent dans le pays. Mais étends la main et touche à ses biens, je te jure qu'il te maudira en face ! »

Est-ce *gratuitement* qu'il t'aime ? ricane Satan. Est-ce à toi-même qu'il est attaché ou à ces dons qu'il a reçus de ta main en grande abondance ?

L'insinuation est perfide, elle est grave. Le prétendu amour de Job pour Dieu, ne serait-ce qu'un vil amour de soi habilement maquillé ? Et Job est mis à l'épreuve, et Job fait la preuve que son amour pour Dieu est bien authentique.

Une phrase de votre dernière lettre m'a alerté : « Je ne puis me défendre, m'écriviez-vous, d'une certaine tristesse de ne plus connaître, à l'oraison, cette intimité avec le Christ qui ces dernières années m'a tant aidée au milieu des épreuves familiales que vous savez. » Je me suis demandé en vous lisant si vous êtes assez vigilante pour dépister ce qui peut se mêler de recherche de soi dans votre oraison. Dieu me garde de décourager votre désir d'intimité avec le Christ : je suis bien convaincu qu'il est une grâce. Mais est-il assez dépouillé ? Est-ce gratuitement que vous aimez le Christ ?

Depuis la fameuse retraite de 1949, Dieu, pour vous encourager dans la vie d'oraison, vous a fréquemment accordé le vif sentiment de sa présence et de son amour ; votre prière fut souvent joie et ferveur ; ne vous y êtes-vous pas habituée ? Ne vous seriez-vous pas laissé aller, inconsciemment, à pratiquer l'oraison plus pour retrouver la douceur de la présence du Seigneur que purement pour sa gloire ? C'est du moins la question que je vous invite à vous poser. C'est bien difficile en effet, quand Dieu nous accorde des grâces sensibles, que ne se mêle pas à notre amour pour lui un subtil amour de soi, que ne s'insinue pas dans notre volonté de le glorifier un certain désir égoïste de jouir de lui.

Aussi bien une purification s'impose. Et sans doute « l'aridité spirituelle » qui est vôtre en ce moment n'a-t-elle pas d'autre explication. Faites confiance à la grâce du Seigneur au travail en vous, mais en même temps ne lui refusez pas votre concours.

Voici ce que je vous recommande. Dès le début de votre oraison, affirmez à Dieu que vous y venez parce que c'est sa volonté et pour lui plaire, que vous vous mettez à son entière disposition sans conditions, que vous acceptez d'avance de ne trouver aucune grâce sensible, que vous lui demandez même de ne pas vous en accorder si cela peut lui procurer plus de gloire, si cela peut contribuer au progrès de son Règne. Oh, je sais bien que ce n'est pas sans un instinctif mouvement de recul qu'on parle ainsi au Seigneur. Mais cette façon de faire purifie miraculeusement le cœur.

La purification des âmes d'oraison avancerait beaucoup plus vite si elles se livraient ainsi à la main de Dieu qui est pressé d'émonder sa vigne afin qu'elle porte un fruit plus abondant et savoureux. Mais si elles se découragent ou, comme des enfants gâtés, réclament de nouvelles grâces sensibles, comment leur purification pourrait-elle progresser ?

Engagez-vous courageusement dans cette voie. Je dis « courageusement » non par manière de parler mais bien parce que le mot s'impose. Cette phase de purification est rude. Il faut grand courage pour y persévérer, pour accepter la mort apparente de la sensibilité, de l'intelligence, du cœur. Car c'est bien cela : notre sensibilité, à force d'être sevrée de toute douceur, semble mourir ; notre intelligence, privée de toute lumière, paralysée dans sa méditation, elle aussi semble mourir, et notre cœur devient insensible et comme incapable d'aimer. On comprend le vieil auteur qui parle du « sacrifice d'oraison ».

Une grande foi aussi est nécessaire pour ne pas se laisser aller à penser que ce temps de l'oraison est temps perdu, pour se convaincre que cette mort prépare une résurrection, pour se rappeler que « le grain de blé, s'il accepte de pourrir en terre, portera beaucoup de fruit ».

L'oraison, avec les épreuves qu'elle nous réserve, est vraiment le creuset où notre amour pour Dieu se purifie.

LA GLOIRE DE DIEU D'ABORD

Je n'ai jamais voulu vous dire que pour accéder à une oraison plus parfaite, il fallait bannir la prière de demande. Si ma dernière lettre vous l'a fait penser, c'est que je me suis bien mal exprimé. 12

En parlant des sentiments de joie, de ferveur, d'amour que l'on rencontre parfois à l'oraison, que vous y avez vous-même souvent trouvés, je vous invitais à ne pas les demander et même à y renoncer pour autant que Dieu le désire. En effet, il faut savoir renoncer à la présence sensible de Dieu pour accéder à une plus parfaite intimité avec lui. Il faut consentir à la nuit pour accéder à la vraie lumière. N'y a-t-il pas déjà quelque chose d'analogue dans l'amour humain ? « Beata, éteins cette lampe qui ne me permet de voir que ton visage. » Mais de ce que je vous conseille de ne pas désirer et de ne pas demander de grâces sensibles, ne concluez pas qu'il faille abandonner toute prière de demande.

Le Christ lui-même nous a enseigné à demander au Père ce dont nous avons besoin : le pain quotidien, son pardon, sa protection. Mais il est bien vrai qu'il nous a fait prier d'abord pour que le Nom du Père soit sanctifié, que son Règne arrive, que sa volonté soit faite. Premiers, en effet, sont les intérêts de Dieu. « Premiers », ce n'est pas simple priorité dans le temps — comme si, ayant d'abord prié pour le Règne de Dieu, nous avions alors le droit de solliciter pour nos intérêts personnels. C'est une priorité absolue. Nos demandes de pain, de pardon, de grâces, doivent être en référence à la gloire de Dieu, lui être adressées non pas d'abord pour notre bonheur ni même pour notre salut, mais bien pour que son Nom soit sanctifié dans toute notre vie, pour qu'en nous et par nous son règne arrive et sa volonté soit faite. Ainsi comprise, la prière de demande est parfaitement pure et elle est une grande chose.

Je reviens à la question des grâces sensibles. N'allez pas croire, après ce que je vous en ai dit, qu'il vous faille les redouter ou les dédaigner. Ce qui importe, c'est de ne pas venir à l'oraison pour elles, c'est aussi de ne pas s'imaginer que la ferveur soit meilleure que la foi pure. Ceci dit, sachez accueillir d'un cœur simple et reconnaissant les dons de Dieu. Sachez vous accommoder de l'abondance comme de la disette. « Qu'en tout Dieu soit glorifié », disait saint Benoît à ses moines.

CE N'EST PLUS MOI QUI PRIE...

Je comprends très bien le sentiment qui vous a fait m'écrire : « Mon oraison quotidienne me paraît dérisoire. Je ne puis imaginer que cette prière balbutiante d'une créature minuscule intéresse le Dieu Parfait. » Vous avez une conscience aiguë de la misère de la créature et de la Majesté de Dieu : c'est là une vue de foi précieuse, la grâce n'y est certainement pas étrangère. Mais il est une autre vue de foi que je voudrais vous faire saisir aujourd'hui, pour vous donner une haute idée de votre oraison quotidienne, si misérable qu'elle vous paraisse. 13

Prenons d'abord, voulez-vous, un peu de recul et de hauteur. Avant de parler de votre oraison, parlons de l'oraison du Christ. Bérulle, en une page que j'aime beaucoup, célèbre le caractère unique de la prière de Jésus-Christ : « De toute éternité, il y avait bien un Dieu infiniment adorable, mais il n'y avait pas encore un adorateur infini ; il y avait bien un Dieu digne d'être infiniment aimé et servi, mais il n'y avait aucun homme, ni serviteur infini propre à rendre un service et un amour infini. Vous êtes maintenant, ô Jésus ! cet adorateur, cet homme, ce serviteur infini en puissance, en qualité, en dignité pour satisfaire pleinement à ce devoir et pour rendre ce divin hommage. Vous êtes cet homme aimant, adorant et servant la majesté suprême comme elle est digne d'être aimée, servie et honorée. »

Ce texte nous fait penser à Jésus se retirant dans la solitude des montagnes, la nuit, pour prier. Et surtout au Calvaire où le parfait adorateur a rendu à Dieu un culte parfait.

Se demandera-t-on : Le culte parfait du Fils, cette prière de Jésus, n'ont-ils pas rendu vaine la prière des hommes, la supplantant définitivement ?

On peut répondre déjà que cette prière du Christ, loin d'écarter les prières humaines — toutes ces prières balbutiantes depuis les origines de l'humanité, tous ces sacrifices de toutes les religions et de tous les temps — les tire, se les incorpore et les offre à Dieu, et leur fait trouver en elle un sens et une efficacité admirables. Mais il est une réponse plus merveilleuse encore. Sa prière, le Christ veut qu'elle retentisse partout dans l'univers, de la brousse équatoriale aux glaces polaires, de l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident. Il veut que le plus modeste chrétien en prière ait bien mieux à offrir que des paroles hésitantes et des sentiments malhabiles, qu'il dispose de la prière même du Fils de Dieu. Il veut que tous les hommes puissent s'emparer de sa prière, la faire leur et la présenter à Dieu.

Ce n'est pas encore assez dire. Jésus-Christ ne veut pas seulement que sa prière soit nôtre comme un bien entre nos mains dont nous pouvons disposer ; il la veut implantée, inviscérée au plus profond de nous-même, à la racine de notre être, âme de notre âme, et que nous puissions répéter en toute vérité après saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi... », je prie, mais ce n'est plus moi qui prie, c'est le Christ qui prie en moi. C'est l'Esprit Saint, l'Esprit du Fils, qui fait retentir en moi le cri de l'amour filial : Abba, Père ! Ainsi la prière du Christ, bien loin d'éliminer la prière des hommes, la valorise admirablement.

De même qu'en la nuit de Pâques, dans l'église obscure, la flamme du cierge pascal se communique peu à peu à la multitude des petits cierges aux mains des fidèles, de même la prière du Christ gagne de proche en proche, à travers le monde, et se met à flamber dans les âmes.

En tous les chrétiens c'est son Fils que le Père reconnaît ; en leur prière, c'est la prière de son Fils que le Père entend.

LA LÉGENDE DU CHEVROTIN

14 Pourquoi vous fatiguer à poursuivre Dieu, comme s'il était extérieur à vous ? Il est en vous. C'est là qu'il vous donne rendez-vous, qu'il vous attend ; c'est là qu'il se fera trouver quand il le jugera bon. Pour faire comprendre cette grande réalité à leurs enfants, les mères hindoues racontent la légende

du chevrotin : « Une fois, il y a de cela bien des années, le chevrotin porte-musc des montagnes est hanté par un souffle de parfum musqué. Il s'élance de jungle en jungle, à la poursuite du musc. Le pauvre animal renonce à la nourriture, à la boisson, au sommeil. Il ne sait pas d'où vient l'appel du musc, mais il est contraint de le poursuivre à travers ravins, forêts et collines jusqu'à ce qu'enfin, affamé, harassé, épuisé et marchant au hasard, il glisse de la cime de quelque roche et tombe mortellement brisé, corps et âme. Son dernier acte avant de mourir est d'avoir pitié de lui-même et de se lécher la poitrine... Et voici que sa poche à musc s'est déchirée en tombant sur le rocher et répand son parfum. Il halète profondément, essaye de respirer le parfum, mais il est trop tard. Oh, mon fils bien-aimé, ne cherche pas au dehors le parfum de Dieu, pour périr dans la jungle de la vie, mais cherche ton âme, et vois, il sera là. »

Ce Dieu au dedans de vous n'est pas un Dieu silencieux, il parle ; mais pour l'entendre il faut faire silence. « Le Père dit une Parole, c'est son Verbe, et c'est son Fils. Il la dit dans un éternel silence, et c'est en silence que l'âme l'entend » (Saint Jean de la Croix).

Faire silence, c'est difficile dans notre monde effroyablement bruyant. Je ne parle pas seulement des bruits matériels mais de tous ces événements, nouvelles à sensation, menaces variées que la publicité, cette sorcière des temps modernes, crie sur les toits, sussure à nos oreilles. Tout cela vient agiter nos sens, notre imagination, notre pensée, notre cœur, tout cela mène en nous une folle sarabande et perturbe notre prière. Cependant le silence intérieur est possible. Pour y parvenir, il faut s'y exercer avec patience et douceur. Les moyens violents n'ont jamais été de bons moyens de pacification. Et c'est bien de pacification qu'il s'agit, pacification de toutes nos facultés afin qu'elles deviennent disponibles à Dieu, immobiles, à l'écoute. Ce dernier terme évoque une certaine qualité de silence : le recueillement. C'est une attention tout éveillée, prête à percevoir la voix intérieure. « Bien des sages, écrit Claudel, nous avaient dit déjà que pour entendre il nous suffirait peut-être d'écouter : comme c'est vrai ! Mais maintenant ce n'est pas avec notre appareil auditif, ce n'est même pas avec notre intelligence tendue que nous nous mettons en guet : c'est avec notre être tout entier que nous écoutons l'Etre exister. »

Et sans doute me direz-vous une fois de plus que vous désespérez de parvenir au silence intérieur, à ce recueillement sacré. Vos seuls efforts, il est vrai, n'y peuvent suffire ; il faut qu'intervienne la grâce divine. Mais cette grâce, comment Dieu la refuserait-il ? Il souhaite bien trop que le silence s'instaure en votre âme afin que soit rendu possible le dialogue du Père et de son enfant. Faites confiance, persévérez dans l'oraison et le Christ apaisera et ramènera à lui vos facultés vagabondes, comme ce berger dont parle sainte Thérèse d'Avila, qui à la nuit tombante joue du pipeau pour rassembler ses brebis éparses dans les prairies.

AU COUDE A COUDE

Pour trouver Dieu, il faut nous rendre où Dieu nous attend. Car il a fixé 15
lui-même des lieux de rencontre. Pour les Hébreux ce fut, pendant leur séjour au désert, « la Tente du rendez-vous ». Après l'installation en Canaan c'est Jérusalem, et à l'intérieur de Jérusalem, le Temple. Nulle part ailleurs on ne

peut offrir de sacrifices. Le Temple, c'est la « Maison de Dieu », que les Prophètes appellent encore la « Maison de la prière ». Et les prières que chacun fait chez soi ou à la synagogue sont elles-mêmes orientées vers le Temple. Ainsi le prophète Daniel tenait-il toujours ouverte la fenêtre de sa chambre qui regardait dans la direction de Jérusalem.

Mais le Temple n'était qu'une image, une anticipation prophétique de cette définitive maison de Dieu qu'est l'Eglise, ce grand rassemblement de tous les fidèles de la terre et du ciel. C'est l'Eglise qui est le « Temple Saint » comme dit saint Paul, « la maison spirituelle », la nouvelle maison de la prière.

Veut-on prier : il faut se rendre à la Maison de Dieu, il faut entrer *dans l'Eglise,* je veux dire reprendre conscience de son appartenance à l'Eglise. Qui s'isole, jamais ne rencontrera Dieu, car c'est dans l'Eglise qu'il nous attend. « Hors de l'Eglise, pas de salut », parce que, hors de la famille de Dieu, hors de la Maison de Dieu, nous ne pouvons pas trouver Dieu (1).

Je crains que vous ne soyez tenté par un certain individualisme spirituel. Et que là soit l'explication de vos découragements. Priez donc dans l'Eglise, spirituellement uni à tous vos frères.

Priez *au milieu d'eux,* joignez votre voix aux leurs, à la prière des prêtres et des fidèles, des hommes d'hier, de ceux d'aujourd'hui et de ceux de demain.

Priez aussi en leur nom, considérez-vous en service commandé, prêtez votre voix, votre âme à la communauté tout entière qui par vous veut s'adresser au Père. Le Christ ne nous a-t-il pas invités à dire : « *Notre* Père... Donnez-*nous...* » Le chrétien ne doit pas prier seulement en son nom personnel et demander pour soi seul.

Ce n'est pas tout. Il vous faut encore prier *par* tous vos frères. Sachez que dans la grande communion fraternelle vous disposez d'eux. Claudel l'a exprimé de manière inimitable dans « Un poète regarde la Croix ». Ecoutez-le : « Nous ne disposons pas seulement de nos propres forces pour aimer, comprendre, et servir Dieu, mais de tout à la fois, depuis la Vierge bénie à la cime de tous les cieux jusqu'à ce pauvre lépreux africain qui une sonnette à la main se sert d'une bouche à moitié pourrie pour exhaler les répons de la Messe. Toute la création visible et invisible, toute l'histoire, tout le passé, tout le présent et tout l'avenir, toute la nature, tout le trésor des saints multiplié par la Grâce, tout cela est à notre disposition, tout cela est notre prolongation et notre prodigieux outillage. Tous les Saints, tous les anges sont à nous. Nous pouvons nous servir de l'intelligence de saint Thomas, du bras de saint Michel, et du cœur de Jeanne d'Arc et de Catherine de Sienne et de toutes ces ressources latentes que nous n'avons qu'à toucher pour qu'elles entrent en ébullition. Tout ce qui se fait de bien, de grand et de beau d'un bout à l'autre de la terre, tout ce qui fait de la sainteté, comme un médecin dit d'un malade qu'il fait de la fièvre, c'est comme si c'était notre œuvre. L'héroïsme des missionnaires, l'inspiration des docteurs, la générosité des martyrs, le génie des artistes, la prière enflammée des clarisses et des carmélites, c'est comme si c'était nous, c'est nous ! Du Nord au Sud, d'Alpha jusques à Omega, et du Levant à l'Occident, cela ne fait qu'un avec nous, nous revêtons, nous mettons en marche tout ça. »

(1) Il ne faudrait pas en conclure que la prière du non-chrétien soit sans valeur. Mais c'est par l'Eglise, qui l'assume et l'offre, qu'elle monte à Dieu.

Entrez donc dans le jeu loyalement et généreusement. Ne commencez jamais votre oraison sans vous joindre à la foule des croyants, sans vous sentir au coude à coude avec vos frères de partout.

Et puis priez avec eux, en leur nom, par eux. Oh, que de fois vous serez surpris, alors que vous étiez arrivé à la prière accablé de votre faiblesse et de votre pauvreté, de vous découvrir riche et fort.

CONNAITRE POUR AIMER

16

Vous avouerai-je que votre dédain pour la méditation ne me paraît pas totalement pur. Vous avez raison de penser que l'oraison ne doit pas être un exercice intellectuel mais un temps d'intimité avec Dieu, que l'intelligence doit céder le pas au cœur. Mais je crains que pour sauver la primauté de l'amour, vous ne méconnaissiez la place que la connaissance de Dieu doit tenir dans l'oraison. Vous cédez là à une pente où les femmes se laissent facilement entraîner alors que les hommes versent plus spontanément du côté de l'intellectualisme. Les deux tendances sont périlleuses. Je suis le premier à alerter les hommes sur le danger qui les menace, d'autant plus redoutable pour eux que leur vie intérieure est à compartiments et qu'entre l'intelligence, le cœur et la volonté il n'y a pas toujours de porte de communication. La connaissance ne les conduit pas nécessairement à aimer. Mais l'oraison affective que vous appréciez, et avec raison, recèle cet autre péril, qu'un amour insuffisamment nourri par la connaissance dégénère en sentimentalisme.

A vrai dire, ce rejet un peu méprisant de la méditation n'est pas le seul fait des femmes, mais de votre génération. C'est sans doute une réaction contre des méthodes de méditation que nos contemporains accusent d'emprisonner l'âme plutôt que de lui donner des ailes. Mais il est regrettable que le discrédit plus ou moins mérité dans lequel sont tombées certaines méthodes s'étende à l'effort de connaissance de Dieu. Je suis convaincu que beaucoup de chrétiens sont déçus par la pratique de l'oraison parce que celle-ci, n'étant pas fondée sur cette connaissance, leur paraît creuse et inefficace — et l'est en effet. Leur foi n'étant pas vivante, leur amour de Dieu est tiède, leur oraison languissante.

Rappelez-vous la conférence à laquelle vous assistiez avec votre mari il y a un mois. Je vous disais de l'amour conjugal qu'il décline quand les époux renoncent à aller chaque jour à la découverte l'un de l'autre. De même dans nos relations avec Dieu : l'amour périclite quand se relâche l'effort de connaissance. La connaissance et l'amour, la foi et la charité, ont partie liée.

Ne vous résignez donc pas à une foi assoupie. Réveillez-la. Comment ? Comme le matin vous faites émerger du sommeil votre petit Marc : il ouvre difficilement ses paupières lourdes de nuit, ne reconnaît rien, et coule à nouveau dans le sommeil. A votre appel renouvelé il s'éveille à nouveau, son regard s'accroche à votre regard qui lui sourit ; il sourit à son tour et brusquement s'intéresse à la journée que vous lui promettez belle. Offrez donc au regard de votre foi ce qui peut capter son attention, faites-le se tourner vers le visage de Dieu qu'il ne discernait plus dans le demi-sommeil.

Mais ce n'est pas en quelques instants ni en quelques semaines qu'on réveille une foi assoupie, qu'on lui fait acquérir agilité, pénétration, vie intense. Au noyé qu'on retire du fleuve il faut, pour le rappeler à la vie, une respiration artificielle prolongée. Pour la foi, le grand moyen de la ranimer, de l'enrichir,

de la vitaliser, c'est l'oraison, une oraison-méditation. Ceux qui ont une foi vive, parce qu'ils l'entretiennent au long des jours par l'étude et la réflexion, n'ont plus qu'à aimer Dieu quand ils viennent à l'oraison, ils y sont préparés. Aux autres de s'exercer patiemment, laborieusement à la connaissance de Dieu. Leur foi finira bien par s'éveiller et vivre, par stimuler leur amour et soulever leur prière.

Récitez de temps en temps cette prière de saint Augustin ; elle suscitera en vous le besoin de connaître et encouragera votre recherche : « Seigneur mon Dieu, mon unique espérance, écoute-moi ! ne permets pas que par lassitude je cesse de te chercher, mais fais que je cherche ardemment ta face. Donne-moi la force de chercher, toi qui m'as fait te trouver, et qui m'as donné l'espoir de te trouver de plus en plus. Devant toi est ma force et mon infirmité : garde ma force, guéris mon infirmité. Devant toi est ma science et mon ignorance : là où tu m'as ouvert, accueille mon entrée ; là où tu m'as fermé, ouvre à mon appel. »

LE ROYAUME DU SILENCE

17 C'est à vous plus qu'à moi de savoir si vous devez quitter la forme d'oraison active qui a été vôtre jusqu'à présent, pour une forme plus passive. Je veux bien toutefois vous donner quelques éléments de jugement.

Si à l'oraison vous vous sentez porté à rester l'âme silencieuse et immobile auprès de Dieu que vous ne voyez pas, mais que vous savez bien être là ; si toute parole vous paraît superflue, beaucoup moins explicite et vraie que votre être silencieux offert au regard du Seigneur ; si en quittant l'oraison vous êtes paisible et comme renouvelé, alors ne cherchez pas davantage, c'est que l'Esprit Saint vous a introduit dans le royaume du silence.

Mais ne vous attendez pas à ce que ce royaume soit un paradis terrestre. A certaines heures il vous faudra un grand courage pour résister à la tentation de vous enfuir de cette patrie austère et désertique. Que la promesse du Seigneur, consignée dans le petit livre du prophète Osée, soit votre force : « Je le conduirai au désert, et là je parlerai à son cœur. »

Méfiez-vous d'une autre tentation en sens inverse, celle de vous cramponner à cette nouvelle forme de prière, craignant de déchoir si vous retournez en arrière. Vous connaîtrez en effet des jours où le silence sera vide, où ne rien faire serait perdre votre temps. Revenez donc humblement à cette oraison que vous connaissez bien, qui consiste à penser à Dieu, à lui parler doucement, à lui présenter pour qu'il les bénisse ceux que vous allez rencontrer dans la journée, les tâches que vous devez accomplir.

Parfois il vous arrivera d'hésiter sur ce que vous avez à faire. Ce sera comme si, tout au fond, l'âme était éveillée et attentive à Dieu en une zone inaccessible au bruit tandis que, dans la périphérie, imaginations, pensées, sentiments, émotions, passions sont déchaînés. Ne vous inquiétez pas alors, soyez tout simplement d'accord avec votre âme profonde. Quant au reste, tout cela qui s'agite et vous sollicite, traitez-le par le désintérêt, désavouez-le : désavouer, c'est rendre inoffensif.

HENRI CAFFAREL

Quand les laïcs découvrent L'ORAISON

Dans ce cahier consacré à la prière, il nous a semblé souhaitable de faire une place importante à l'oraison, cet entretien personnel du chrétien avec son Dieu. Il nous a paru non moins évident qu'il fallait, à côté des articles théoriques, donner la parole aux « praticiens » de l'oraison, aux praticiens laïques, puisque ce cahier s'adresse à des laïcs — ces praticiens venant témoigner que l'oraison est possible dans des vies d'hommes ou de femmes mariés, chargés d'enfants et de responsabilités professionnelles et familiales ; qu'elle est non seulement possible mais nécessaire, mais efficace.

L'intérêt que présentent les témoignages de laïcs sur leur vie de prière nous était apparu nettement lors d'un référendum fait auprès de nos lecteurs en 1953. A la question posée : « Quel est l'article de l'année écoulée que vous avez le plus apprécié ? », le plus grand nombre avaient répondu : « Quand les laïcs découvrent l'oraison ». Sous ce titre, en effet, le n° 50 avait donné le résultat d'une enquête auprès de 32 hommes et femmes mariés.

Nous nous sommes demandé si cette enquête, faite en 1953 et dont les résultats ont été déjà publiés, pouvait encore présenter un intérêt pour les lecteurs de ce numéro spécial. Nous avons pensé que oui. Mais nous n'avons pas voulu reproduire purement et simplement l'article de 1953. Nous avons enquêté à nouveau auprès d'un plus large public afin de nuancer et d'enrichir les résultats de la première enquête.

Une fois de plus nous nous sommes adressés aux Equipes Notre-Dame où les 600 foyers cadres du mouvement (ainsi que de nombreux autres foyers) font oraison chaque jour. Nous avons interrogé 160 d'entre eux.

Nous avons également recouru à une autre source : une enquête semblable menée, il y a une dizaine d'années, auprès de 30 veuves qui consacrent chaque jour une demi-heure à l'oraison. Pour la plupart veuves de la dernière guerre, presque toutes ayant des enfants encore jeunes et travaillant pour subvenir à leurs besoins.

Les témoignages qu'on va lire émanent de France, de Belgique et de Suisse. Leurs auteurs ne sont ni des chômeurs ni des rentiers comme le suggérait, doucement ironique, un ami devant qui j'évoquais ces hommes et

ces femmes qui font oraison chaque jour. Les hommes ont des professions variées et en général très exigeantes : ingénieurs, employés, chefs d'industrie, médecins, professeurs ; les femmes qui, pour la plupart, ne travaillent pas, sont presque toutes mères de nombreux enfants. Pour les veuves, je l'ai déjà dit, des tâches professionnelles viennent s'ajouter à leurs tâches ménagères et familiales. En un mot, ceux que nous avons interrogés sont bien des laïcs engagés en pleine vie, en plein monde. D'où l'intérêt et la portée de leurs réponses. Pas de littérature, pas de considérations théoriques, mais des expériences. Brefs, concrets, francs, humbles, ils livrent aussi bien leurs difficultés et leurs échecs que leurs efforts et leurs succès.

Voici donc les résultats de ces différentes enquêtes. J'ai cru préférable d'en présenter les résultats d'une façon très objective, en m'effaçant derrière mes correspondants. Je citerai les extraits les plus caractéristiques, selon un ordre qui est celui des enquêtes : Comment avez-vous fait la découverte de l'oraison ? Comment la pratiquez-vous ? Quelles difficultés y rencontrez-vous ? Quels résultats avez-vous constatés ? Quels conseils donneriez-vous à un ami pour l'engager à faire oraison ?

Découverte de l'oraison

Le questionnaire d'enquête adressé aux foyers comportait d'abord une définition sommaire de l'oraison : Faire oraison, c'est consacrer à Dieu un moment où on se tient en sa présence et où, sous l'impulsion des vertus de foi, d'espérance, surtout de charité, on s'entretient filialement avec lui. La méditation se distingue de l'oraison en ce qu'elle met l'accent sur la réflexion. Mais il faut se garder de durcir la distinction : normalement la méditation s'achève en oraison, et toute oraison comporte une part de considérations.
On n'ouvre pas un traité de spiritualité sans y trouver l'oraison en bonne place, tous les auteurs étant unanimes pour en faire, avec l'Eucharistie, le fondement de la vie spirituelle. En pratique, si j'en juge par mon dossier, rares sont les prêtres qui la conseillent aux laïcs. En seraient-ils encore à considérer les « gens du monde » comme inaptes, je ne dis même pas à la perfection, mais à une vie spirituelle profonde ? Les trois enquêtes donnent à ce sujet le même résultat : les 7/8 de nos correspondants ont complètement ignoré l'oraison, pour les foyers jusqu'à leur entrée aux Equipes Notre-Dame, pour les veuves jusqu'à leur entrée dans leur groupement. Et pourtant presque tous sont de famille chrétienne, ont fait leurs études dans des maisons religieuses, ont participé à des mouvements de jeunesse, ont entendu bien des sermons.

~ Je n'avais pas d'objections contre l'oraison, j'étais dans une totale ignorance. Je n'en avais entendu parler, ni au collège religieux, ni à l'Université catholique où j'ai fait mes études, ni dans la prédication paroissiale. J'avais l'idée que l'oraison était un exercice pour gens de couvent. Je n'avais jamais entendu dire d'un laïc, ni même d'un prêtre séculier, qu'il fît oraison.

~ J'estimais qu'elle s'adressait uniquement aux prêtres, religieux et religieuses. Au besoin à quelques laïcs confits en dévotion et disposant de loisirs.

Une petite minorité avait cependant entendu parler de l'oraison. On est heureux de découvrir parmi eux une femme dont la mère a été son maître à prier.

~ Déjà, pour me préparer à ma communion solennelle, maman m'avait appris à lire chaque jour un chapitre d'un livre qui s'appelait : « Jésus vient », et à y réfléchir. C'est donc à ma mère, formée elle-même par un père profondément chrétien, que je dois d'avoir éprouvé ce besoin de la méditation. Le mot oraison est venu plus tard, au cours de retraites, à ma sortie de pension.

~ J'avais huit ou dix ans quand j'ai vu maman prendre un quart d'heure de silence au milieu de la matinée pour faire oraison. C'était pendant les grandes vacances. Comme je pensais que ma mère avait une vie spirituelle profonde, je l'ai admirée mais sans envisager que cela me serait demandé un jour, croyant que c'était une forme de vie spirituelle réservée à des adultes très saints.

~ C'est le chanoine L. qui, ayant créé parmi les étudiants les *cercles de militants*, m'a pour la première fois parlé de l'oraison dont il faisait une obligation à ses membres.

~ J'ai entendu parler de l'oraison par les auteurs spirituels que j'ai lus au moment de ma conversion à la religion catholique, et dans les entretiens que j'ai eus alors avec un père dominicain, mais je la croyais réservée aux mystiques et aux religieux.

~ Avant ma captivité je n'avais pratiquement aucune notion de l'oraison. Je ne me souviens guère d'en avoir entendu parler, ni au collège (tenu par des religieux), ni dans les cercles d'étudiants catholiques dont j'ai fait partie ; je pensais que c'était le lot des religieux. C'est en captivité que j'en ai éprouvé le besoin. Certainement les cercles d'action catholique au camp y ont contribué, mais je me souviens plutôt d'une impulsion intérieure. J'ai commencé alors à faire oraison sur les conseils de mon directeur spirituel.

~ En ce qui me concerne, le mot « découverte » est impropre : je n'ai pas eu à un moment donné de ma vie la révélation soudaine qu'il me fallait prier suivant une discipline particulière ou bien que la prière s'imposait à moi comme une exigence nouvelle.
La nécessité de l'oraison s'est affirmée peu à peu au cours de ma captivité en Allemagne : elle répondait pour moi comme pour beaucoup de camarades à un besoin de l'homme, du chrétien qui voit s'effondrer toutes les valeurs temporelles auxquelles il a cru, au besoin de l'âme qui cherche en Dieu une explication et un but à la souffrance.

~ Je considère la découverte de l'oraison comme une des plus grandes grâces reçues du Seigneur. C'est à 18 ans que j'ai fait cette découverte, à la suite d'une épreuve physique qui venait de m'ébranler profondément, contrecarrant à chaque instant mes goûts, mes désirs. Pour y faire face j'ai compris qu'une seule chose pouvait me sauver : la prière. Chaque jour, je montais dans ma chambre et lisais saint Paul : j'y réfléchissais, demandant aide et réconfort, tâchant d'être totalement réceptive au Seigneur pour avoir la force de vivre la journée. Il m'arrivait de le faire plusieurs fois par jour. Jamais je n'ai été déçue : toujours je repartais calmée, acceptant plus ou moins mon épreuve ; souvent confuse de recevoir tant de joie au fond du cœur malgré mes souffrances parfois torturantes. Durant douze ans j'ai tenu, et je le dois très spécialement à l'oraison qui m'était devenue un véritable pain quotidien.

'ne moniale audacieuse ne craint pas de jeter sa sœur à l'eau...

~ Ma sœur, postulante dans un monastère et que j'étais allée voir, m'envoya « faire oraison » pendant une demi-heure à la chapelle, pendant qu'elle allait faire la même chose.
Je ne connaissais de l'oraison ni le nom ni l'objet. A mes questions elle répondit : « Tu te mets en présence du Seigneur et tu lui parles. Comme tu n'y arriveras pas au début, prends un livre, lis-le posément en pensant que le

Seigneur te parle par ce livre. Si ce que tu lis t'amène à réfléchir sur quelque chose des Mystères de Dieu, arrête-toi à ces réflexions. Lorsque tes réflexions seront épuisées, reprends ta lecture et ainsi de suite. Surtout prie l'Esprit-Saint de t'aider ».
Je partis donc à la chapelle, munie de mon Missel. Je lus pendant une demi-heure à la suite, car il ne me venait pas de réflexions.
Quelques jours plus tard je fus frappée, au cours d'une lecture, par une citation de sainte Thérèse d'Avila : « Je promets le salut éternel à toute personne qui fera un quart d'heure d'oraison par jour ».
Comme j'avais le sentiment très net d'avoir un gros retard à rattraper,, je commençai à tenter de faire oraison tous les jours. Je crois que je n'ai jamais interrompu depuis. Je ne saurais plus m'en passer.

Nos correspondants signalent que l'obligation de l'oraison quotidienne a soulevé pour eux — il fallait s'y attendre — des objections variées. Ces objections, surmontées au début sans grande conviction, par esprit de discipline, ont été définitivement écartées lorsqu'ils ont constaté les bienfaits de l'oraison dans leur vie. Plus loin nous relèverons ces résultats. Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur les objections le plus souvent signalées.

~ Ma grande objection était que je ne trouverais jamais le temps nécessaire, mais bien vite je me suis rendu compte que c'était de la mauvaise foi. Ce sont souvent les gens qui parlent le plus de leur manque de temps qui se plongent chaque jour dans leur journal une demi-heure durant (roman-feuilleton y compris parfois), ou qui palabrent vingt minutes de suite au coin d'un trottoir avec un ami. Il ne faut pas parler de manque de temps, mais de manque de conviction.

~ Il y a des gens très occupés pour qui l'objection manque de temps est sérieuse. J'estime cependant que c'est une fausse objection. En tous cas, pour moi qui suis occupé aussi, la question se pose ainsi : mon temps est précieux et j'ai horreur de le perdre bêtement. C'est justement parce que ce temps, je le considère comme une chose précieuse, que je tiens tous les jours à en consacrer quelques instants à Dieu. Qu'est-ce que ça signifie, de donner à Dieu seulement les choses qui ne vous gênent pas beaucoup, par exemple de l'argent pour les œuvres, et de lui refuser ce qu'on considère comme précieux ?

~ Dans les journées un peu encombrées, il m'arrive de me dire : « Si on m'appelait maintenant, à la minute précise, pour aller voir un malade à opérer, j'irais sans l'ombre d'hésitation. Alors ? Si j'ai la possibilité de consacrer à un malade une demi-heure qui mettra, certes, tout le reste en retard, comment ne pas prendre dix minutes pour Dieu ? »
Raisonnement impeccable en apparence, mais qui ne tient pas compte de ce stimulant physique et intellectuel extraordinaire qu'est l'exercice de ma profession, surtout pour une urgence, même au sortir d'une matinée écrasante et prolongée jusque vers 15 heures parfois. Alors qu'à ce moment, toute tentative d'oraison est parcourue de toutes les préoccupations des malades vus ou à voir. L'expérience m'a déjà montré qu'à genoux, devant le tabernacle, je pouvais parfaitement me découvrir tout à coup réfléchissant intensément et avec logique à une opération difficile. Sans parler des cas de fatigue vous entraînant dans un doux sommeil.

~ Au début, nous doutions de la possibilité de faire entrer cette pratique dans notre vie si remplie déjà par nos charges familiales et professionnelles. Mais aujourd'hui, nous nous rendons compte que consacrer dix minutes au Seigneur constitue un stimulant sérieux dans l'accomplissement de notre tâche journalière et facilite une organisation plus ordonnée de notre temps. Finalement c'est du temps de gagné.

~ Je craignais qu'elle ne soit l'occasion d'un repliement sur moi-même, une

recherche de sentimentalité trop grande. Actuellement elle fait partie de ma vie ; sincèrement je crois que je ne pourrais plus m'en passer.

~ Mes principales objections étaient : la difficulté de trouver le temps nécessaire, un peu de scepticisme quant au bienfait que j'en pourrais tirer, une certaine crainte aussi à la pensée que je me trouverais chaque jour, pendant quelques minutes, plus directement en présence de Dieu.
Par la suite cette crainte s'est accrue, quand j'ai réalisé tout ce que cela allait entraîner comme engagements dans ma vie.
J'appréhendais l'effort de vie chrétienne que l'oraison doit exiger si elle est sincère. Je craignais d'avoir à avancer, à cause d'elle, dans une voie de sainteté, de renoncement qui répugnait à ma nature et à ma sensibilité.
Autre objection : la crainte de ne pas faire une bonne oraison, lorsque je n'étais pas porté à prier par un élan sentimental intérieur préalable. Je croyais en effet que seul cet élan affectif est valable et qu'il ne sert de rien de se mettre à prier dans la sécheresse du cœur.

lus ou moins convaincus, ils se sont mis à l'oraison.
es objections d'un de nos amis ont été balayées par cette très juste réflexion u'il s'est faite un jour :

~ Les vies de saints, les auteurs spirituels insistent tant sur la nécessité de l'oraison qu'une âme de bonne volonté ne peut, en toute bonne foi, la « laisser tomber ».

La pratique de l'oraison

vant de voir comment nos correspondants s'y prennent pour faire oraison, emandons-leur ce qu'ils entendent par oraison.

~ L'oraison, c'est pour moi l'expression de ma dépendance totale vis-à-vis du Seigneur.

~ Faire oraison, c'est jeter l'ancre de ma volonté en Dieu.

~ Me mettre en sa présence, le regarder, rester sous son regard.

~ Un prêtre me donna une définition lumineuse de l'oraison, qui depuis me sert de guide : « Quand vous faites oraison, vous vous tournez vers Dieu comme la fleur se tourne vers le soleil ».

~ L'oraison est force, elle est lumière de la journée, l'instant qui donne à tous les autres moments sa richesse ; elle est source, elle est moyen, par lequel l'Esprit-Saint éclaire et vivifie ; elle est assimilation de l'Ecriture, qui devient vie. L'oraison est écho au Veni Creator : Eclairez notre esprit, Versez l'amour dans nos cœurs, Soutenez la faiblesse de notre corps.

~ A la base, le grand désir de mieux connaître Dieu, son amour, sa volonté sur moi. Le souci aussi de calquer sur l'amour de Dieu pour nous la conduite que je désire avoir envers mon prochain.

~ Faire oraison, c'est se faire une âme de silence en face de Dieu, c'est ramener tout son être pour l'occuper à la seule recherche de Dieu, c'est abandonner toutes les préoccupations intérieures et extérieures qui dans la prière verbale motivent la demande ou l'action de grâces, pour se retirer au plus profond de soi-même et laisser à Dieu la pleine disposition de son âme, c'est être présent, de cette présence silencieuse des êtres qui aiment, qui attendent tout de l'être

aimé, qui veulent tout connaître de lui, qui n'ont qu'un désir : s'identifier à lui. C'est, dans la certitude de la foi, se pénétrer de la pensée de Dieu ; c'est, à la lumière de l'Esprit-Saint et de l'Ecriture sainte, essayer de pénétrer un peu dans le mystère de la vie trinitaire à laquelle nous savons être conviés, c'est se découvrir soi-même en toute humilité, face à Dieu.

Consultons maintenant notre dossier pour voir comment des laïques en plein dans la vie pratiquent cette oraison.
Trouver une heure et un lieu où le calme soit assuré, ce n'est pas facile pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui, dont la vie professionnelle et familiale est harcelante. Et pourtant c'est une condition nécessaire à l'oraison. Le Christ déjà le soulignait : « Lorsque tu veux prier, entre dans ta chambre et, ta porte bien fermée, prie ton Père qui est présent dans le secret ».
La difficulté est accrue quand les époux veulent faire oraison ensemble. Quelques-uns, des jeunes ménages surtout, ont cru que c'était souhaitable et faisable. Mais ce fut un échec. Ils oubliaient que l'oraison est un *seul à seul* avec Dieu.

~ Il nous a fallu beaucoup de temps pour nous détacher de la pensée que l'oraison devait se faire à deux. Or faire son oraison à deux est très difficile, très souvent la gêne qui en résulte devient une bonne raison pour s'en dispenser : on n'a pas les mêmes heures, ni le même rythme de pensée et de prière.

Une exception pourtant, que je vous livre.

~ Nous avons adopté la formule de l'oraison à deux : prier ensemble au foyer est une garantie d'une oraison plus régulière et plus substantielle. Il est indispensable de s'en tenir à une heure fixe et de ne pas déroger à cette heure, hors les cas de force majeure. Nous introduisons notre oraison par une lecture spirituelle de deux à quatre minutes, puis l'un ou l'autre, tous les deux parfois, faisons une prière personnelle à haute voix, suivie d'un temps de silence afin de permettre à chacun de converser seul à seul avec Dieu.

Ce peut être, pourtant, stimulant de la faire côte à côte.

~ Je n'arrive à la faire chaque jour que depuis que je la fais le soir, avant de me coucher, en même temps que mon mari fait la sienne. Nous nous entraînons mutuellement à la régularité et je pense que la prière simultanée de l'autre est un soutien pour chacun de nous : si deux se réunissent pour prier, le Seigneur est au milieu d'eux.
Nous faisons cette oraison à genoux côte à côte au pied du lit pendant dix minutes. Quand nous nous trouvons séparés, j'ai beaucoup plus de peine à faire mon oraison régulièrement.

Dans la plupart des foyers, mari et femme prient à l'heure et dans le lieu qui convient le mieux à chacun.

~ Pour Marie-Françoise, le seul moment qui puisse convenir se trouve le matin au réveil. Ensuite, dans le déroulement d'une journée de mère de famille tiraillée constamment entre le ménage, les enfants, etc..., il n'est plus possible d'avoir un instant de calme. Par contre, M.-F. trouve dans la journée, pendant certains travaux manuels, le temps de penser à Dieu. Pour mon compte, il me semble difficile de faire oraison à la maison : le mieux est d'entrer dans une église en allant au travail, ou au retour. Le samedi et le

dimanche, je n'arrive pas facilement à trouver une coupure dans le cours de la journée et parfois l'oraison est négligée. Je rencontre, ces deux jours, les mêmes difficultés que M.-F.

L'heure optima est pour certains hommes la première heure de la journée.

~ Le moment le plus favorable est sans contredit le matin après le lever, car tout est calme dans l'appartement et chez les voisins, ainsi que dans ma tête.

Il est impressionnant d'apprendre que plusieurs vont quotidiennement à la messe. Pour deux d'entre eux, dont un Parisien — chose incroyable ! — cela exige qu'ils se lèvent à 6 heures du matin. Leur oraison précède ou suit la messe.

~ Il faut saisir l'heure où l'on est le mieux disposé (et physiquement, et spirituellement), suivant les époques et même suivant les jours. Les jours de travail, j'essaye de la faire avant la messe, ce qui m'oblige toutefois à me lever à 6 heures du matin. Si je ne la fais pas le matin, je suis obligé de la faire le soir, au retour du travail, à l'église. Mais à Bruxelles les églises ferment à 19 h. ou 19 h. 30, je n'arrive pas toujours à temps. Dans ce cas je la fais après souper, à la maison, en m'isolant. Mais je n'arrive plus aussi facilement à me concentrer, à cause de la T. S. F. des voisins, du téléphone, des bruits de la rue... Les jours où je ne travaille pas, je choisis une heure située en fin de matinée, étant en général très dispos à ce moment-là. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui pensent que l'oraison doit orienter ou clore la journée et qui, par conséquent, s'imposent de la faire au début ou à la fin de la journée.

Pour le plus grand nombre, l'heure favorable est au retour du travail.
Quelques femmes signalent qu'elles placent l'oraison après la messe ou qu'elles entrent dans une église le matin en faisant leur marché. Plus nombreuses, celles qui situent l'oraison au début de l'après-midi, lorsque la vaisselle est terminée, les écoliers partis et les jeunes enfants au lit.

~ Les jours où je n'ai pas pu assister à la messe de 7 h. et y faire un quart d'heure d'oraison, ce qui est vraiment le moment privilégié entre tous, dès le début de la matinée j'organise mon travail rapidement afin de pouvoir intercaler dans cette matinée le quart d'heure d'oraison que je ferai à l'église au moment où je sortirai pour faire mon marché. Je dis bien à l'église, car l'expérience m'a appris depuis longtemps que c'est un leurre de compter trouver régulièrement à la maison un quart d'heure où l'on soit sûr d'être tranquille... les enfants, le téléphone, tout conspire pour qu'on ne le soit pas.
J'ai bien souvent remarqué que l'oraison en face du Tabernacle est plus facile ; à défaut, il faut un lieu en ordre (on prie très mal dans une pièce en désordre) qui soit aussi un lieu silencieux. Et il faut aussi que l'on ait un espoir motivé de pouvoir y être un instant tranquille. On prie très mal avec la préoccupation de quelque chose qui va vous déranger d'une façon imminente.

Cette remarque sur l'oraison plus facile devant le tabernacle, je la retrouve dans beaucoup de lettres.
La présence des enfants n'est pas toujours un obstacle. Telle mère a su obtenir que son enfant comprenne et respecte son temps d'oraison. Et n'est-ce pas là le

meilleur moyen de faire acquérir à un enfant l'estime de la prière ? Il y a bien des chances pour que la petite fille s'en souvienne toute sa vie.

~ Ma petite fille de cinq ans respecte très bien le temps que je consacre à la prière et reste à genoux près de moi ou s'en va sur la pointe des pieds.

L'attitude à genoux semble rallier beaucoup de suffrages. Elle est plus virile. L'effort physique qu'elle exige favorise l'effort spirituel.

~ Il me semble (c'est un homme qui écrit) que l'attitude à genoux s'impose — à la rigueur sur un coussin : l'attitude ne doit-elle pas être digne, virile, solide ? La soumission du soldat qui parle à son chef et l'écoute se traduit dans son attitude. De même nous dans la prière.

Une femme, tout en étant du même avis, apporte une nuance marquée au coin du bon sens spirituel, et sans le savoir fait écho à sainte Thérèse.

~ L'attitude me semble sans grande importance. Si l'on est vraiment fatiguée, que l'on fasse oraison assise ou même étendue. Mais la position à genoux demande un effort physique qui se répercute dans l'être spirituel et aide à la recherche de Dieu.

~ C'est l'attitude assise, écrit une autre, qui me permet de conserver le plus d'immobilité, immobilité qui fait oublier le corps.

~ L'attitude ne semble pas avoir une grande importance, pourvu que ce ne soit pas une attitude molle, mais vraiment une attitude de prière. Ce qui me semble essentiel, c'est de ne pas faire oraison en faisant autre chose, pour gagner du temps, comme par exemple éplucher ou remmailler. Il me semble qu'il faut être tout entière à Dieu *seul,* pendant ce temps qui lui est consacré.

~ Le corps doit être à l'aise pour que l'âme soit libre. Si on n'a ni trop faim, ni trop froid, la prière en est facilitée.

Après ce rapide coup d'œil sur les conditions de temps, de lieu et d'attitude, abordons le contenu de l'oraison. Le questionnaire d'enquête demandait : Comment alimentez-vous votre oraison ? La réponse de l'expérience est très nette. Il est souvent utile d'amorcer son oraison par la méditation d'une prière liturgique, d'une page de la Bible, éventuellement d'un livre de spiritualité.

~ Dès le départ, un acte de foi, explicite ; foi en la présence de Dieu, au tabernacle et en soi-même, foi en son amour, en son regard sur nous, en sa puissance au travail en nous. Un acte de contrition aussi. Enfin, je crois beaucoup aux petits moyens de « plier la machine » : faire un « vrai » signe de Croix, dire lentement son Confiteor ou le Veni Creator, par exemple, aide beaucoup à certaines heures.

~ J'essaie de parler à Dieu comme à un Père, comme j'aimerais que mes enfants le fassent avec moi ; avec, pourtant, un respect accru.

~ Certains jours, mon oraison s'amorce facilement et spontanément à partir d'une pensée ou d'une prière liturgique suggérant l'adoration et l'action de grâce. Il arrive qu'un mot, une phrase d'une prière prend tout à coup un relief nouveau (Agnus Dei : ces deux mots ont pris pour moi certain jour une valeur insoupçonnée jusque là). Quand rien ne s'impose à moi, j'ai recours à l'Evangile, j'en lis une page. Très souvent, d'ailleurs, ma prière part dans une direction toute différente de celle que normalement aurait dû suggérer cette page. Parfois je lis le chapitre tout entier sans réussir à m'imprégner de la scène ou

des paroles, sans avoir l'impression de rencontrer Dieu, ni de tirer profit des minutes écoulées. Je me dis alors que Dieu me demande tout simplement de me mettre en sa présence en état d'ouverture la plus complète possible et de me laisser faire par l'Esprit-Saint. De nous-mêmes nous ne sommes bons à rien ; lui seul est notre maître de prière.

~ Une simple phrase d'Evangile comme « Je suis la Voie, la Vie, la Vérité », peut être goûtée indéfiniment.

~ A laisser l'oraison suivre l'inspiration du moment, comme je l'ai fait jusqu'ici, je crains d'en arriver à m'écouter moi-même en croyant écouter le Seigneur. C'est pourquoi je commence maintenant mon oraison par la lecture d'un texte sacré par lequel Dieu a voulu s'exprimer lui-même.

D'autres sont arrivés à cette conviction, qui rejoint les avis classiques des auteurs spirituels : il faut préparer l'oraison.

~ Il me semble comprendre maintenant la raison de mes perpétuels insuccès. L'oraison n'est pas une activité à quitter et à reprendre toutes les 24 heures, mais plutôt le temps fort d'une vie spirituelle sans solution de continuité et régulièrement alimentée.

~ Si l'oraison prépare la journée, inversement la qualité de la journée prépare celle de l'oraison.

~ Ne pas faire l'effort nécessaire pour alimenter sa foi, conduit à des oraisons stériles.

~ Mon oraison s'alimente dans les textes que j'ai pu lire les jours précédents. Je pense qu'il est très fructueux de prendre appui sur des textes liturgiques ou en concordance avec le temps liturgique.

~ Chaque soir je fais une lecture, qui souvent me servira de point de départ le lendemain pour mon oraison. Mais dans certains cas, le point de départ est une circonstance de la journée, la demande d'un conseil à Dieu, l'exposé d'un ennui, ou au contraire l'expression de ma joie. Commencée ainsi, mon oraison en arrive à une conversation affectueuse avec Dieu. Il n'y a rien de très rigide dans ma façon de faire.

~ Si je ne prépare mon oraison par une lecture je reste absolument sec, n'ayant pas un tempérament très contemplatif. Et quant à ma femme, c'est dans la vie de nos enfants qu'elle trouve l'aliment de sa prière : la pureté de leur regard, leur confiance, leur abandon...

Remarque plus inattendue — inutile de préciser qu'elle vient d'un homme — le journal promu à la dignité de lecture spirituelle.

~ Mon oraison prend pour point de départ souvent une prière vocale méditée. Parfois aussi mon oraison s'alimente dans les lectures profanes. Tel article de journal ou de revue m'a obligé à penser aux pauvres, aux affligés, aux païens, et de ce fait m'incite, à l'heure de l'oraison, à porter devant Dieu la misère humaine et à prendre conscience de ma responsabilité de chrétien trop infidèle aux enseignements du Christ.

Une femme, sans se douter peut-être qu'elle rejoignait la plus solide tradition biblique, s'élève de l'amour conjugal, et par lui, à l'amour divin.

~ Ayant été mise dans l'obligation de faire oraison, je me suis « jetée à l'eau » sans bien savoir comment m'y prendre. Et puis subitement une lumière...

Il fallait sans doute et avant tout se faire un état d'âme d'intimité avec Dieu. Mais alors, c'est tout simple, je suis entraînée à cette « gymnastique-là » par notre vie conjugale. Quand je veux contribuer à faire de nos soirées passées ensemble des moments d'intimité vraie, je fais taire en moi tout ce qui bourdonne de soucis domestiques, de soucis d'enfants, de travaux à faire ; je cherche à me faire, cœur, intelligence, et âme, libérée de tout cela, disponible à mon mari, à l'écoute de ses soucis, de ses pensées, de ses défaillances. Et puis peut-être parlons-nous de nos enfants, de mes soucis propres, de mon travail, mais dans un climat purifié.
La référence à notre vie conjugale aura été pour moi la première initiation à l'oraison.
Il me semble que pour nous apprendre à faire oraison les prêtres devraient nous dire : vivez intensément votre vie conjugale, purifiez-la ou tout au moins efforcez-vous de le faire par tous les moyens dont vous disposez.
C'est ce que j'ai compris. Plusieurs fois, ayant l'impression de piétiner, j'avais eu envie de me plonger dans Sainte Thérèse par exemple, et puis quelque chose m'arrêtait en me disant qu'il y a une autre biographie à consulter : celle que nous écrivons chaque jour à deux.

Il est bon, au début de l'oraison, de fixer son esprit sur une grande idée de foi. Un correspondant nous présente, comme sur une panoplie, les grandes idées-forces dont il choisit l'une ou l'autre au commencement de sa prière.

~ Voici quelques-unes des grandes orientations qui m'aident :

Le Père cherche des adorateurs. Nous sommes choisis, délégués pour cela. Ceci fait partie de ma vocation propre.
Il ne faut pas venir à l'oraison pour recevoir, mais pour donner, se donner.
C'est l'Esprit qui prie en moi. Seule ma *volonté* d'adhésion est nécessaire et non le sentiment.
Faire oraison, c'est entrer dans la prière du Christ, insérer notre prière dans la sienne. Aucun attrait, aucun sentiment n'est nécessaire, seulement la Foi qui est la base de l'oraison, son aliment. Réciproquement l'oraison est absolument nécessaire à la culture de la foi.
Faire oraison, c'est s'offrir à Dieu par le Christ : « Me voici ». Tel que l'on est, avec ses péchés, sa fatigue, ses soucis, ses joies... Me laisser vider pour que ce soit le Christ qui prie ma prière.
Faire oraison, c'est me mettre dans le point de vue de Dieu, considérer ses intérêts, entrer dans ses desseins et considérer nos désirs comme du regard même de Dieu. C'est accepter et désirer que Dieu « mette son œil dans mon cœur ».

De nombreux correspondants, après s'être exercés plus ou moins longuement à la méditation, en arrivent à une forme d'oraison simplifiée, paisible, silencieuse, dont ils soulignent avec beaucoup de conviction le grand bienfait.

~ J'avais beaucoup moins besoin de livre pendant l'oraison. J'éprouvais aussi de moins en moins le besoin de « dire quelque chose au Seigneur ». Peu à peu, j'arrivais même à ne plus rien dire du tout, pendant de longs moments. Mon oraison devenait une simple Présence au Seigneur.

~ C'est au cours d'un déplacement qui m'a procuré plusieurs mois de solitude que cet attrait du silence est devenu plus habituel et que j'ai vu qu'il allait prendre une place sérieuse dans ma vie. Jusqu'alors la prière faite avec des mots me semblait d'un genre sûr et rassurant, c'était une forme recommandée par l'Eglise, dans laquelle on était certain de ne pas se tromper, tandis que l'autre, ce silence, je comprenais mal sa signification. Depuis j'ai compris que cet état de silence dans lequel on n'entre pas volontairement, mais auquel on est introduit, à l'improviste, au cours d'un moment de prière du type courant, est une forme de relation très étroite avec Dieu.

Plus tard encore, chaque fois que je retrouvais ce silence, après toutes ces années qui ont été difficiles, préoccupées, tendues, c'était comme une source, une eau vive, qui s'écoulait en moi, sous forme de détente, de paix, d'assurance et de force.
J'appelle cela une prière silencieuse, mais ce n'est pas tout à fait exact : cette prière, cet état de silence dans lequel Dieu me met, est caractérisé par une extrême attention à Dieu, attention toute tournée vers l'intérieur ; mais il y a de temps en temps, dans ce silence même, et à un rythme lent, des mots, des formules très courtes de désir et d'amour qui servent à orienter cette attention, à lui donner son sens. Ils sont d'une importance secondaire, je crois, car plus loin, plus profondément, quand Dieu le veut, il n'y a plus rien qu'un silence total, et toujours cette extrême attention toute vide et toute réceptive.

~ Pour moi l'oraison c'est la détente, le rafraîchissement, c'est la respiration, le déploiement de l'âme qui retourne vers sa source, en pensant à la Création, à la vie de Jésus, au Christ dans l'Eglise.

~ Rien n'est acquis : après des périodes où tout semble facile, je traverse des périodes de grande difficulté.
Il ne faut pas se cramponner à un mode d'oraison : si je ne puis m'en tenir à l'oraison d'adoration silencieuse, même en la relançant par une oraison jaculatoire, une phrase qui revient en mémoire, un texte de l'Ecriture... je ne dois pas hésiter à en revenir à l'oraison méditée et même à la lecture en présence de Dieu.

Le départ est bien pris ; n'empêche que sur la route les obstacles vont surgir.

Difficultés de l'oraison

Ceux-là mêmes qui se sont engagés bravement dans la voie de l'oraison doivent chaque jour réaffirmer leur résolution, repousser des objections sans cesse renaissantes, surmonter des obstacles variés.

~ La difficulté majeure, pour moi, c'est la paresse, une certaine répugnance à me plier à un ordre régulier, la lassitude de certaines périodes de fatigue ou de grossesse. C'est banal et sans doute assez courant. Je tâche de surmonter ces obstacles en m'accrochant à l'idée que Dieu veut avant tout cet effort de ma volonté qui lui ouvre la porte ; lui se charge du reste.

~ La difficulté, c'est de « s'y mettre ». L'horaire d'une journée, même le mieux établi, subit des à-coups et c'est l'oraison qui est négligée, semblant de moindre importance.

~ On parvient à faire oraison le jour où, en ayant compris l'importance, on en a la volonté ferme. Mais il importe de trouver l'heure favorable qui permet à l'oraison de devenir une habitude régulière. C'est là une des plus grosses difficultés.

~ La principale difficulté pour moi est de faire le silence intérieur, de m'oublier moi-même en présence de Dieu, de me dépouiller du personnage que plus ou moins consciemment je joue devant les autres, d'être simple et sincère avec moi-même, d'essayer de me connaître avec le regard du Christ sur moi.

~ Quand cela ne marche pas, c'est parce que je ne fais pas l'effort de volonté nécessaire. Parce que je ne suis pas capable d'offrir à mon Créateur 10 minutes sur 1.000, 1 % de ma vie consciente !

~ Peur du vide : ne pas avoir le courage de sauter dans le trou, essayer de se raccrocher à une idée, à une lecture, une image. Peur de ce moment de rencontre avec Dieu, qui est exigence et envahissement. Peur d'être obligé d'aller trop loin, d'être emmené « là où on ne voulait pas aller ». Tentation à cause de cela de lâcher l'oraison.

~ Les difficultés de l'oraison sont multiples ; la première à vaincre est la paresse spirituelle : il est tellement moins fatigant de trouver une course urgente (ou prétendue telle) ou un rangement à effectuer, que d'essayer de se mettre en la présence de Dieu, que de rechercher ce qu'il attend de nous et de prendre les résolutions qui s'imposent. Ceci dit, il n'en reste pas moins vrai qu'il est difficile de trouver le temps. Si ce moment est trop resserré entre des occupations prenantes, on a un mal inouï à trouver le recueillement intérieur indispensable. Difficulté aussi de trouver le silence extérieur quand on est une mère de jeunes enfants qui font irruption à tous moments ; cependant le silence extérieur est la condition du silence intérieur. La volonté de faire oraison étant active, les circonstances extérieures étant obtenues, toutes les difficultés ne sont pas vaincues. Il reste les distractions, le manque d'attrait, la sécheresse, la paresse encore qui nous fait quelquefois tomber dans une espèce de rêverie, si loin de cette ouverture volontaire de l'âme, de ce bain de soleil à la lumière divine qui constitue, à mon avis, l'essentiel de l'oraison. Et dans ces difficultés, il n'est pas toujours simple de démêler ce qui est culpabilité, tentation ou permission de Dieu.

~ La grande difficulté, écrit une femme, me paraît provenir de l'énorme disproportion entre mon goût pour les choses de la terre et mon goût pour celles de Dieu.

~ Je crois à la nécessité de la méditation, mais je n'en éprouve pas vraiment le besoin. Je n'ai même pas toujours une gêne quand je m'aperçois que je ne l'ai pas faite, en tous cas moindre que celle que j'éprouve si je m'aperçois que je ne suis pas rasé.

~ La principale difficulté est le vide intérieur que nous éprouvons ; c'est très joli de faire silence, mais rien ne vient et nous nous mettons à rêver sous prétexte de faire oraison, pour nous réveiller très loin de notre point de départ. Ou bien l'oraison devient une espèce d'analyse psychologique, où nous passons en revue nos défauts.
Nous avons l'impression qu'elle n'est qu'une recherche de nous-même un peu plus subtile et que Dieu nous échappe toujours, parce que notre moi fait toujours écran à sa présence en nous.
Et puis, nous nous lassons. Viennent des époques un peu exceptionnelles, vacances ou occupations nouvelles, nous abandonnons l'oraison alors qu'elle avait été intégrée au cadre de notre vie normale.
D'où découragement, lassitude devant des efforts à reprendre sans cesse. Nous comprenons la phrase de saint Bonaventure : « Nous ne vaquons à des exercices de piété qu'avec répugnance, et malgré nous, nous nous y tenons à peu près comme des chiens attachés à un pieu. »

A l'heure de l'oraison, tous nos défauts se donnent rendez-vous. Et Celui qui a tenté le Christ dans le désert, habilement les utilise ou pour nous dissuader de prier, ou pour fausser et corrompre notre oraison.

~ L'obscurcissement du jugement, qui empêche de voir que Dieu est et doit être réellement Premier. On invente des prétextes, on discute... On se fabrique des raisons pour se persuader qu'on devrait supprimer l'oraison : santé, travail, service à rendre, apostolat.
La propension à discourir avec Dieu, à se payer de mots, à se croire fidèle, généreux, parce que cette demi-heure d'oraison est abondante en « considérations spirituelles » !

Imposer à Dieu ses façons de voir, de juger. Lui demander des raisons. Ne pas le traiter en Dieu. Ne pas accepter ce qui, dans ses exigences, nous déconcerte. L'orgueil : non seulement se croire très évolué à cause de ses hautes considérations, mais de parti-pris refuser de se servir d'un livre — j'entends surtout de l'Ecriture Sainte — prétendant qu'on est assez avancé pour s'en passer, alors que l'Evangile, aux heures de sécheresse ou de trop grandes distractions, est un merveilleux tremplin.

~ Introspection. Se regarder indéfiniment, ressasser ses misères, se plaindre soi-même, analyser sa vie plus ou moins dure, les difficultés, la solitude, faire la martyre : venir à l'oraison pour soi, et non pour Dieu. Manque d'amour. Prolonger l'oraison aux moments de ferveur, simplement pour la satisfaction qu'on y trouve et se croire alors « très bien ».
S'attacher au cadre, croire qu'on fait une meilleure oraison ici ou là.
Trouver dur, anormal, le pain sec à l'oraison ; s'en décourager, en prendre prétexte pour l'abréger ou la supprimer ; redouter de venir à l'oraison, aux moments de bataille plus rude, et se laisser arrêter par cette répugnance. Ne pas avoir le courage d'aller jusqu'au bout : lésiner, compter son temps, s'arrêter une minute avant.

~ Attendre, comme un chien fouetté, que la demi-heure soit écoulée, en se laissant assaillir par tout ce qu'on a à faire. Un seul moyen de s'en tirer quand cela arrive : se punir comme un enfant : « Tu resteras cinq minutes de plus ». Pour moi, cette tentation d'abréger s'est évanouie à force de me punir de cette manière : rester cinq minutes de plus, dix minutes, gratuitement, pour réparer.
Mollesse au départ. Se laisser aller à rêvasser, tourner en rond, parce qu'on n'a pas la volonté de se mettre énergiquement, tout entier, corps et âme, devant Dieu. S'asseoir trop vite si on arrive fatigué (à moins de ne pouvoir faire autrement).
Manquer de courage pour chasser les distractions de l'esprit, souvenirs, bruit, bavardage intérieur, images, pour faire réellement le vide total.

~ Erreurs de jugement. — Pendant plus d'un an j'ai fait oraison avec un « esprit de performance » qui ne peut que conduire à un échec.

~ Il faut se méfier de la tentation de « juger » son oraison. Je crois qu'il est très dangereux d'essayer de voir « où on en est », car on risque très fort de se tromper, de se faire des illusions ou au contraire de se décourager. Ce qui importe, ce n'est pas de savoir si son oraison est bonne ou non, c'est de la faire.

~ L'illusion cérébrale, c'est-à-dire croire que pour prier il faut « avoir des idées »... Le remède, c'est de se persuader qu'il suffit d'être dans le besoin.
Illusion du sensible : croire que notre prière n'a de valeur que si nous sentons quelque chose (états d'âme, témoignages intérieurs...). Le remède, c'est d'aller à la prière pour nous perdre, en acceptant même souvent de ne pas voir ce que nous donnons.
Le manque de silence et le détachement : c'est du dedans que viennent les principaux obstacles. Nous sommes pleins de nous-mêmes, de nos soucis, de nos rêves... Le remède, c'est la recherche du silence intérieur. « Lorsque tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi ta porte et prie ton Père qui est dans le secret ».
Le manque de familiarité avec la Doctrine...

Que nos amis se rassurent, les saints eux-mêmes ont connu des difficultés et des tentations à l'oraison. Ecoutez la savoureuse remarque de saint Nicolas de Flüe : « Dieu sait faire que la prière ait un tel goût, qu'on y aille comme à la danse ; et encore qu'elle ait un tel goût, qu'on y aille comme au combat ».

Les traités spirituels consacrent de nombreuses pages aux moyens de surmonter les difficultés rencontrées à l'oraison : fatigue, négligence, distractions. Notre dossier contient, lui aussi, sur le sujet, des réflexions que les meilleurs auteurs ne désavoueraient pas.

~ Pour triompher de la fatigue, je m'efforce de toujours faire mon oraison le matin avant toute autre activité. Pour m'aider à triompher de la sécheresse et des distractions, je fixe au début de l'oraison mon esprit sur une pensée qui m'a été suggérée par ma lecture spirituelle.
Pour triompher de ma négligence, je m'astreins à un horaire rigoureux. Je demande le secours de Dieu en commençant l'oraison. Je me répète qu'il m'est nécessaire de m'alimenter spirituellement pour bien servir le prochain.
Quand je ne parviens pas à trouver un peu de facilité pour prier, je recours à un moyen qui s'est toujours avéré efficace : je m'efforce d'être plus généreux envers le prochain.

~ Je choisis comme moment d'oraison le début de l'après-midi, après le départ de mon mari et de mes écoliers. Si une distraction trop obsédante ne peut être chassée (souci de santé pour un des miens par exemple), je prends cette distraction comme thème d'oraison, j'essaye de voir ce dont il s'agit, sous l'angle de Dieu. Et enfin je m'efforce de repousser avec patience les distractions mineures.

~ L'expérience montre que lorsque le temps dont je dispose est trop juste, l'oraison est rarement bonne. L'important, je crois, est donc de faire en sorte que le temps disponible soit suffisant pour qu'on n'ait pas à s'en soucier.

~ Il me paraît indispensable de franchir le seuil de l'église avec l'intention bien arrêtée de laisser à la porte tout ce qui serait étranger à ma prière, comme un vieux manteau sale que je laisserais là, en bas de l'église, pour y entrer dans une tenue convenable. Je parle de ce vêtement de petites préoccupations matérielles, de soucis sans importance qui dans la vie courante recouvre l'être vrai et profond, et qui risquerait de devenir distractions. Quand on a fait ainsi durant de nombreuses années, le plus difficile n'est plus de laisser le vieux manteau au bas de l'église, mais de sortir de l'oraison pour aller le reprendre, pour rentrer dans la vie courante.

~ On s'aperçoit bientôt qu'avoir du goût ou du dégoût au moment d'une oraison, c'est de peu d'importance. Ce n'est pas cela qui doit arrêter une oraison. C'est la route commune, je pense, de traverser des jours où l'oraison est si difficile qu'on peut se demander si le temps qu'on y consacre peut s'appeler un temps d'oraison plutôt qu'un temps de distraction. C'est dans des périodes comme celles-là qu'on découvre que ce qui compte, c'est une patience qui ne perd jamais courage. Et dans ce temps de disette, je suis sûr qu'on a plus de mérite qu'au temps d'abondance. Pour l'oraison comme pour beaucoup d'autres choses, c'est dans les difficultés que se forge ce qui doit devenir solide et durable.

~ Parfois, pour éviter les distractions, je me suis obligé à prendre quelques notes.

~ Je crois aussi que la pratique fructueuse de l'oraison est fortement liée au sérieux de nos efforts de conversion et que toute lâcheté de notre part, toute période médiocre dans notre vie entraînent un affaiblissement de l'oraison.

~ Les jours où les soucis, les inquiétudes sont trop cuisants, inutile de chercher des pensées élevantes. Cela ne mord pas, on se sent aride, révolté. Je me contente de me servir de ces soucis, de me mettre un quart d'heure en face du Seigneur et de lui dire : « Voilà ma révolte, je n'en peux plus, priez

en moi. Mon esprit n'y est pas, mais qu'importe : ma volonté me maintient disponible en face de vous, uniquement pour votre bonheur et votre gloire.
Il y a aussi les jours de fatigue, les soirs de lessive où ce quart d'heure est un quart d'heure de sommeil, où seul mon signe de croix a été une prière. Qu'importe, je sais que, parce que j'ai voulu que ce moment soit à Dieu, ses rayons m'ont pénétrée et que ce quart d'heure a été aussi fructueux que les jours où j'ai la sensation de prier vraiment.
Je crois que, quand on a compris que notre prière n'est rien, mais que seule compte « la prière de l'Esprit-Saint en nous », alors l'oraison paraît dilatante, réconfortante, parce qu'elle est l'affaire de Dieu et non la nôtre. Que je sente quelque chose ou que je ne sente rien, que j'aie des distractions ou non, peu importe, rien n'est plus gênant : l'essentiel est que ma volonté veuille bien se mettre à la disposition de Dieu dans le silence.

Il est une difficulté redoutable entre toutes, où achoppent souvent les novices de l'oraison : les spécialistes la désignent par les termes d'aridité ou de sécheresse. Qui veut en triompher doit comprendre pourquoi Dieu la permet, et comment il faut s'y comporter.

~ Lorsque je me sens trop sec, je dis lentement phrase par phrase, en laissant un temps entre celles-ci, le « Notre Père », et souvent une phrase me porte à réfléchir.

~ Pour moi la principale difficulté c'est la sécheresse. Que de fois je reste devant Dieu les mains vides. Il m'a fallu longtemps pour comprendre que cela aussi est une manière de faire oraison, puisque cette pauvreté m'aide à m'humilier devant Dieu. L'important c'est de ne pas se décourager.
Au début, je pensais qu'une oraison n'avait aucun fruit si elle se passait en distractions, en vague à l'âme malgré les efforts qu'on pouvait faire. Mais maintenant j'ai compris que ce qui compte, c'est l'effort et non le résultat, c'est l'orientation vers Dieu de notre volonté profonde qui aspire à le rejoindre, c'est l'offrande pure et simple de ces dix minutes, même si celles-ci paraissent vides, même si je regarde plusieurs fois l'heure à ma montre pendant ce temps.
Aux périodes d'aridité, il ne faut sous aucun prétexte lâcher l'oraison. Si on ne réussit pas à trouver quelque lumière et quelque ferveur, il faut subir la sécheresse en restant tout bonnement à la disposition de Dieu pendant le temps de l'oraison. Il faut subir avec patience les distractions, en tirer humilité quand on s'en aperçoit, saisir l'occasion d'offrir aux regards de Dieu sa faiblesse et sa pauvreté. Parfois cela suffit pour faire jaillir la petite étincelle d'amour de Dieu en quoi consistera notre oraison de ce jour. Il importe de garder une confiance inébranlable en Dieu, qui nous donnera d'autres grâces quand il le jugera bon ; garder cette confiance en Dieu, c'est encore faire oraison.

~ Parfois je sens un besoin de faire oraison et une vraie joie de parler à Dieu. A ce moment-là le temps passe vite et les minutes ne comptent pas. A d'autres jours, j'ai de grandes difficultés : début aride, sensation de vide, la prière n'accroche pas.

~ Quand mon oraison est difficile, je me dis que le seul fait d'y être présent, c'est déjà prier. Que vouloir faire oraison, c'est déjà faire oraison. D'autre part, je me répète que dans l'oraison ce n'est pas ce que nous faisons qui compte le plus, mais ce que fait en nous l'Esprit de Dieu. Et ce qu'il fait, il ne nous en donne pas toujours connaissance.

~ Mes idées vagabondent et tournent autour des sujets les plus divers sans jamais s'arrêter. Si bien que pour moi le temps de l'oraison prend l'aspect d'un kaléïdoscope. Cette sensation est très pénible, et chaque jour je repousse ce moment qui me rebute.

Le remède me vient en rédigeant ce papier. Peut-être devrais-je me mettre à mon bureau pendant dix minutes, pour écrire mon oraison à partir d'un texte choisi à l'avance ? Ce moyen me forcerait peut-être à me fixer, et rendrait ce temps d'oraison moins stérile.
On m'a bien dit aussi que ceci n'était qu'impression de stérilité, que cette sécheresse était bonne.

~ Je crois qu'il faut être assez simple pour ne pas se fâcher contre soi-même, pour accepter d'être ce que l'on est. Il faut avoir même le courage de dire à Dieu que l'on s'ennuie. Il ne faut surtout pas céder à la tentation de filer, de se dire qu'on perd son temps. Il faut en perdre pour rencontrer Dieu. Dieu fait attendre. Il veut que nous lui prouvions notre amour par notre attente. Il nous éprouve. Saint François de Sales, je crois, a dit : « Dans l'oraison demeurez comme une statue, rien que pour plaire à Dieu. Cette statue, un jour, Dieu l'animera. »

~ La découverte progressive que c'est le Christ qui en moi fait oraison au Père a été singulièrement encourageante lors des nombreuses périodes de sécheresse.

~ Il m'est arrivé bien souvent de me trouver très vide, bonne à rien ; alors je reste aux pieds du Seigneur et je lui dis que je l'aime, tout comme un petit chien reste roulé en boule près de son maître et lève de temps à autre la tête vers lui pour lui rappeler sa présence muette.

~ Ne pas attacher d'importance au « goût » que l'on peut avoir à faire oraison : on risquerait de se rechercher soi-même au lieu de rechercher Dieu. Il faut se garder d'être plus satisfait un jour que l'autre de la manière dont on a fait oraison, c'est à Dieu seul qu'il appartient de juger de la qualité de notre oraison ; nous n'y connaissons rien.

~ Penser qu'un effort n'est jamais inutile et que le seul fait de se recueillir quelques minutes en présence de son Créateur est générateur de grâces.

~ L'oraison devient de plus en plus pour moi un besoin vital, surtout depuis que j'ai compris qu'elle pouvait fort bien être assez sèche et vide en apparence et que l'essentiel était de donner ce temps à Dieu en essayant de faire le silence en moi pour le trouver.

Ce n'est pas toujours l'obscurité ; parfois le soleil apparaît entre les nuages ; parfois l'amour et la joie de Dieu font irruption dans l'âme.

~ On m'avait toujours parlé de la nécessité d'apporter à l'oraison un amour viril et généreux et de me méfier du sentiment, de la sensibilité. J'en étais arrivé à redouter la moindre ferveur, craignant de me rechercher moi-même au lieu de rechercher Dieu. Un prêtre m'a montré qu'il risquait d'y avoir là un certain mépris des dons du Seigneur. Du moment qu'on ne vient pas à l'oraison pour trouver des satisfactions sensibles, mais pour s'offrir à Dieu, du moment qu'on ne s'imagine pas la ferveur être meilleure que la foi pure, il n'y a pas de danger dans les lumières, joies, élans que Dieu nous donne. Pourquoi ne pas accueillir ses dons d'un cœur simple et reconnaissant ?

Mais il ne faut pas s'attendre à ce que le baromètre se tienne au « beau fixe ». Notre progrès spirituel exige que lumière et nuit alternent. Pendant la lumière le désir s'éveille ; pendant la nuit le désir se fait purification et prière instante.

~ Au début, tout était facile. J'avais le goût de prier de longs moments et je me sentais toute pleine de joie, de vraie joie : le Seigneur semblait me faci-

ciliter au maximum ce que j'avais entrepris avec beaucoup d'incertitude. Assez régulièrement je priais chaque jour environ dix minutes. Puis je fus alitée durant plusieurs mois, j'avais beaucoup de temps. Je faisais deux ou trois fois par jour une demi-heure d'oraison ou bien je lisais la Bible. Les psaumes de louange, les litanies des saints, me transportaient de joie et je me sentais très, très proche du Seigneur.
Je recouvrai la santé et je continuai régulièrement à prier environ dix minutes par jour. L'oraison m'était facile. Cela a duré plus de deux ans. Puis, petit à petit, cette grande lumière dans laquelle j'étais a diminué progressivement d'intensité, et depuis trois ans c'est l'obscurité avec seulement, de temps à autre, quelques lueurs.

L'habitude de l'oraison se perd plus vite qu'elle ne s'acquiert. Tout est alors à recommencer.

~ Si je lâche l'oraison un jour, avec de prétendues bonnes raisons, cela va encore ; si je lâche deux ou trois jours, j'ai beaucoup de mal à reprendre, j'éprouve à nouveau une espèce de crainte, de dégoût qui fait que tous les prétextes sont bons pour y échapper. C'est pourquoi la grande affaire est d'y tenir à tout prix, de la faire passer avant le reste en comptant sur la grâce de Dieu pour mieux remplir, après, les tâches qui nous semblent si urgentes. Se répéter que c'est plus important que le reste. Il y a aussi les difficultés des périodes de facilité : on a alors tendance à trouver que tout va très bien, on s'imagine avec satisfaction que cette facilité et cette ferveur viennent de soi ; on n'est jamais aussi près de lâcher.

Heureux les foyers où mari et femme s'entraident.

~ Dès mes fiançailles mon fiancé m'a appris à prier sans formules, d'une façon spontanée. Cela était un premier pas vers l'oraison. Nous avons prié longtemps ensemble de cette façon puis, après six ou sept ans de mariage et au fur et à mesure que l'intimité avec Dieu grandissait, nous l'avons fait chacun de notre côté en silence, parfois au même moment, parfois séparément.

~ Pour parvenir à la persévérance dans l'oraison, pas de meilleur secours que l'entraide mutuelle du mari et de la femme. Il faut de temps en temps se demander le soir si on a fait son oraison, et si l'un des deux ou les deux ne l'ont pas faite, garder dix minutes avant de se coucher, même s'il est très tard. C'est ce secours qui m'a été le plus utile à certains moments où le relâchement menaçait.

Les réunions d'une équipe de foyers peuvent être une excellente école d'oraison. En voici un témoignage entre beaucoup.

~ La décision prise en équipe de méditer chaque jour a été un magnifique stimulant ; sans elle, jamais je ne serais arrivé à l'oraison quotidienne.
La réunion d'équipe a été une véritable école d'oraison : chacun prenait une part active à la prière. Ainsi, Dieu parlait à chacun par la voix des autres. C'était profondément émouvant, au cours de la réunion, de sentir ce passage du Seigneur.

Effets de l'oraison

C'est à cette dernière question de l'enquête que nos correspondants ont répondu avec le plus d'empressement : Quels sont les effets de l'oraison dans votre vie ? Ils sont unanimes pour affirmer que non seulement leurs rapports avec Dieu

se sont approfondis, mais aussi que dans les domaines familial, professionnel, social, leur vie en a été éclairée et transformée. Réponse péremptoire à ceux qui voient dans la vie spirituelle le refuge des âmes faibles, un édifiant prétexte pour s'évader des responsabilités.
La lecture des textes suivants ne doit pas laisser croire que celui qui s'adonne à l'oraison en doive nécessairement constater les effets. Aussi bien l'effet essentiel, l'approfondissement de notre union à Dieu, ne saurait être perceptible. D'ailleurs celui qui prie ne doit pas chercher d'abord un résultat mais la pure gloire de Dieu.

~ L'oraison a été l'éveil de toute ma vie intérieure consciente, la découverte de l'action de Dieu en moi, de ses appels, de ses orientations, de ses interventions.

~ L'oraison m'a appris la vérité : devant Dieu tout est simple, impossible de se payer de mots. Elle est la grande maîtresse d'humilité : devant le vide, la nuit, je me sens un tout petit enfant.
Seuls devant Dieu, nous sommes forcés de nous dépouiller, nous ne pouvons plus « bluffer », nous regarder avec satisfaction.

~ L'oraison m'est absolument nécessaire pour entretenir la faim de Dieu et le désir de le connaître davantage.

~ L'oraison est le moyen dont Dieu se sert pour m'aider à le connaître mieux, à éveiller mon amour pour lui. Toute lecture spirituelle ne devient une source de richesse pour mon âme que par l'oraison où se fait l'assimilation enrichissante. Avant de faire oraison, je ne pouvais rien acquérir de durable par la lecture, par suite de perte de mémoire, et je restais tous les jours aussi vide. La pratique de l'oraison m'a permis de comprendre que cet appauvrissement spirituel était une grâce, étant nourri d'une façon fort différente et nourrissante pour mon âme. J'étais ainsi débarrassé de l'orgueil intellectuel.

~ On est moins centré sur soi lorsqu'on a essayé pendant une demi-heure d'être totalement et uniquement centré sur Dieu.

~ L'oraison aide à tenir sa vie en main, à ne pas vivre selon le temps, le moment et l'humeur.

~ Elle nous aide à supporter les crises d'humeur de l'épouse, et aussi les nôtres !

~ L'oraison équilibre ma vie : elle est comme la quille qui équilibre le bateau et lui permet de rester stable contre vents et marées.

~ Attentive au Seigneur dans le silence, l'âme apprend ce qu'il désire d'elle. Le silence, le vide de l'âme permet l'attention à l'impulsion intérieure de l'Esprit-Saint, qui ne pourrait être perçue dans le bruit et l'action.

~ Maintenant je puis faire oraison à toute heure du jour et de la nuit, dans la foule ou dans ma chambre ; je puis instantanément rentrer en moi-même et y rencontrer Dieu sans me forcer, sans passer d'abord dix minutes à m'isoler de mes occupations.

~ L'oraison vous remet d'aplomb physiquement, psychiquement, moralement. Ce n'est là qu'un bénéfice extérieur, mais il ne m'a jamais manqué.

~ L'oraison permet de donner à la vie quotidienne son sens d'éternité, de service de Dieu et du prochain.

~ A présent, pour moi, une journée sans oraison est une journée passée dans le brouillard.
L'oraison quotidienne, si elle porte sur les vérités essentielles, *incite certainement à une progression dans une vie chrétienne* plus profondément vécue. Or l'égoïsme et le désir de réussir dans la vie sur le plan humain sont très fréquemment en conflit avec les exigences de cette vie chrétienne. Dès lors on se sent écartelé.

~ Suivant que je fais oraison ou non, ma journée est toute différente.
L'oraison apporte paix et joie. Cela est frappant. Le jour où je fais oraison, j'aime mon travail, je le fais avec joie.
Elle permet une plus grande intimité avec Dieu. Je pense davantage à Dieu au cours de la journée ; je cherche à faire bien ce que je fais.
Elle transforme notre attitude à l'égard des autres. Elle nous empêche d'être replié sur nous-même et nous ouvre aux autres. A l'égard de mon mari, je cherche davantage à le faire parler, à l'écouter, je partage plus sa vie, ses soucis, ses joies.
A l'égard de mes enfants, je suis plus calme avec eux ; il me semble les aimer davantage. Je suis plus disponible pour eux. Je prends le temps de les faire parler, de les écouter lorsqu'ils me parlent. Plutôt que de chercher seulement à les faire obéir, j'ai à leur égard une attitude plus constructive : j'essaie de leur expliquer, de leur faire comprendre ce qu'ils doivent faire, et pourquoi. Je profite des petites occasions de la journée pour leur parler de l'amour infini dont Dieu nous aime, de la façon dont il désire nous aider.
A l'égard des autres aussi, mon attitude est différente. Je deviens peu à peu moins fermée. Je vais plus vers eux, j'essaie de penser avant tout à eux, à ce dont ils ont besoin. J'essaie de leur rendre des services. Je prie plus pour eux. L'oraison m'a surtout amenée à compter de plus en plus sur Dieu, à devenir de plus en plus humble, au fur et à mesure que je réalisais ma pauvreté et combien tout vient de Dieu qui est amour infini. Cela a simplifié d'une façon extraordinaire ma vie chrétienne.

~ L'oraison est à ce point entrée dans ma vie qu'il me serait difficile de m'en passer. C'est vraiment la nourriture quotidienne de l'âme, aussi essentielle que la nourriture du corps. Au cours de l'oraison tout se décante, se clarifie, et *nous découvrons un peu mieux chaque jour la volonté de Dieu.* Surtout, nous arrivons petit à petit à aimer cette volonté. L'oraison nous pousse au don de nous-même, elle nous fait désirer partager avec notre prochain toutes les richesses dont Dieu nous a fait le don gratuit.

~ L'oraison a cela de très bon qu'elle m'a habitué à consulter Dieu. Trop souvent, avant de la pratiquer, j'oubliais de chercher quelle était sa volonté.

~ Dieu reste près de nous tout le jour quand nous avons tâché de l'approcher. Il donne une grâce de réponse.

~ Ma faible expérience de l'oraison m'a fait cependant sentir l'utilité de celle-ci ; en effet la difficulté à trouver chaque jour un moment pour prier m'a forcé à *penser à Dieu souvent au cours de la journée,* afin de profiter du moment favorable quand il se présenterait.
En outre cette pensée incessante rend peu à peu la préoccupation de Dieu essentielle dans ma vie. Il semble que cette idée souvent présente à l'esprit interdit bien des faiblesses.

~ Je crois que malgré la pauvreté de mon oraison, cette discipline à laquelle je me soumets quand même, a une influence salutaire sur mes rapports avec Dieu ; ces dix minutes de pauvreté que je lui réserve à peu près journellement me gardent davantage en contact avec lui, me font penser plus souvent à lui et il m'arrive assez souvent d'avoir au cours de la journée des élans qui me remettent en sa présence.

~ Il n'y a aucun doute que l'oraison, jointe à l'usage fréquent des sacrements, nous permet avec le temps une pratique de plus en plus facile de devoirs qui autrefois semblaient impossibles, rebutants, hors de notre portée. Mais encore elle conduit à *un affinement progressif de nos idées morales,* nous ne pouvons plus supporter de nous-mêmes certaines choses qui ne nous choquaient absolument pas auparavant et dont nous nous apercevions à peine ; d'approximative et stéréotypée, notre vie morale devient de plus en plus souple, nuancée et exigeante. Il n'y a pas de palier à atteindre et cet affinement moral s'accentuera tout au long de notre vie.

~ Lucidité du regard pour discerner les motifs plus ou moins cachés de nos réflexes, pour reconnaître, dès leur apparition, tous les glissements ou toutes les menaces, pour débusquer toute tentation.

~ L'exercice de l'oraison a développé chez moi le sens et *l'esprit de prière,* le désir de rencontrer Dieu plus souvent et de mieux connaître sa volonté Il nous a été également d'un secours très efficace au cours des périodes où nous devions *pratiquer la continence.* C'est grâce à elle aussi que notre confiance en la providence de Dieu s'est affermie.

~ On ne sort jamais de l'oraison sans éprouver le besoin d'aimer plus ceux qui nous entourent. C'est un coup de téléphone pour demander à quelqu'un de ses nouvelles, offrir un service, c'est une observation à la femme de ménage faite avec maîtrise et sourire, c'est un accueil encourageant au premier des enfants rencontré, c'est le mari qui travaille à son bureau que l'on va embrasser furtivement dans un don et une fraîcheur qui est un renouvellement de toutes les promesses du mariage.

~ Je sais gré à l'oraison de me faire donner chaque jour *ce petit geste d'amour pur* qui est comme une bénédiction pour le reste de la journée où on n'est plus trop souvent qu'une machine poussive, grinçante, aveugle. Je dis petit geste, car il s'agit chaque fois de quelque chose qui n'est pas redoutable, qui ne prend pas de temps, qui ne vient pas bouleverser le sacrosaint programme de la journée.

~ Mon comportement vis-à-vis des autres en a été aussi transformé. Je me sens très vulnérable à toute misère, qu'elle soit physique ou morale, dans ma rue, dans mon quartier, à la grande détresse du monde.

~ L'oraison rend notre vie spirituelle présente dans la vie familiale et professionnelle ; elle éclaire, même si on n'en est pas toujours conscient, les activités profanes qui auparavant nous semblaient sans aucun rapport avec la vie chrétienne.

~ Je ne puis envisager ma vie de chrétien sans contacts fréquents avec Dieu. C'est un moyen sûr de se ressaisir, de réparer ses erreurs, de rechercher la vérité et l'orientation qu'il faut donner à sa vie.

~ Dans ma vie familiale et professionnelle, l'oraison m'a certainement apporté une aide très efficace. Je fais, tant à la maison que dans ma profession, des efforts de compréhension et d'adaptation qui résultent des réflexions faites et des résolutions prises au cours de l'oraison. Et puis, bien plus souvent j'ai recours à Dieu.
On peut donc dire que par l'oraison on arrive progressivement à remplir toute sa vie de la présence de Dieu.

~ Ce n'est que peu à peu que l'on découvre les effets de l'oraison. C'est grâce à elle qu'on apprend à voir les choses avec le regard de Dieu, ainsi que les gens sur lesquels nous porterons désormais des jugements plus sereins et

plus compréhensifs. Les difficultés nous paraissent beaucoup moins catastrophiques.

~ La souffrance prend un sens et les besoins des autres et du monde nous apparaissent plus clairement. C'est une *autre échelle des valeurs* que peu à peu nous acquérons. Est-il excessif de dire que peu à peu, au fil des années, Dieu nous donne, du monde et de ceux que l'habitent, une vision qui se rapproche de la sienne.

~ L'oraison incline peu à peu mes pensées, mes réactions, mon comportement humain dans une direction religieuse. J'ai l'impression que la pratique habituelle de l'oraison m'apporte détente, paix et joie spirituelles, qu'elle me conduit à moins d'égoïsme dans la vie conjugale, qu'elle effectue dans mon intelligence *un déplacement de l'ordre des valeurs.* Ainsi qu'elle m'a amené à moins désirer la réussite matérielle, la richesse, à considérer la profession comme un service social plutôt que comme un moyen de réussite personnelle, à considérer — et à désirer — que les institutions civiques et politiques, économiques aussi, doivent être perfectionnées dans une vue chrétienne pour le bien et l'épanouissement matériel et moral des personnes humaines qu'elles régissent, dussent des réformes profondes me retirer certains privilèges actuellement réservés à la classe sociale dans laquelle je vis.

~ Je n'avais jamais compris jusque-là à quel point l'Evangile, comme toute la Bible, sont vivants au XXe siècle, et les terribles exigences qui en découlent.

~ J'ai pris l'habitude de penser à Dieu à tout instant de la journée. Peut-être mes pitoyables tentatives d'oraison aux feux rouges ont-elles eu cela de bon que partout, chez moi comme dehors, en me lavant les mains avant d'opérer, voire en opérant, dans le métro, n'importe où, ma pensée va vers Dieu. Cette sensation de présence ne m'ayant pas été coutumière auparavant, je la rapporte à un effet de cette prière plus intime.
Mes jugements sur le monde, sur les miens, sur le prochain, en sont nettement influencés.

~ Il est incontestable que la pratique de l'oraison m'a rapproché de Dieu et m'a amené à penser plus souvent à Dieu dans la journée. M'a-t-elle permis de pratiquer les vertus chrétiennes avec plus de facilité et de courage ? Peut-être, mais dans une faible mesure ; elle m'a par contre très certainement permis d'y *voir beaucoup plus clair.* Elle m'a permis également de voir ce qui se présente dans ma vie familiale et professionnelle un peu moins de mon point de vue personnel, un peu plus au point de vue du règne de Dieu. Suis-je pour cela devenu meilleur dans ma vie familiale et professionnelle ? Je suis bien incapable de le dire. Mais du moins la différence entre ce que je fais et ce que je devrais faire m'apparaît beaucoup plus clairement.

~ Il me semble *impossible d'avancer sur le plan spirituel sans pratiquer régulièrement l'oraison.* Pour des raisons spéciales nous devons respecter la continence totale. Pendant les vacances de cet été nous avons négligé l'oraison, immédiatement nous avons retrouvé la tension dans notre ménage, tension due à des efforts qui manquaient du soutien nécessaire. Après la mauvaise expérience de cet été, j'ai eu la conviction que faire un effort spirituel sans oraison était aussi vain que de faire un effort physique sans manger. *Au point de vue professionnel,* c'est à l'oraison que je dois d'avoir compris le rôle que j'ai à jouer dans mon travail ; placé entre le patron et les ouvriers, j'essaye d'être mieux que celui qui doit surveiller, de faire ce travail avec un grand esprit de charité.

~ Il y a une faim spirituelle qui se fait de plus en plus vive, elle englobe les autres que l'on voudrait voir préoccupés aussi de Dieu. D'où ce désir de faire partager la Bonne Nouvelle, de la savoir mieux connue. Car nous comprenons mieux le message ; et des passages d'Evangile, même lus rapidement

comme ceux de la Messe, nous accrochent bien plus et nous aimons en parler entre époux ou avec les enfants.
L'oraison nous aide à repenser toute notre vie en fonction de Dieu. J'espère qu'elle nous conduira à vivre uniquement pour lui.

Ce n'est pas seulement la vie personnelle de celui qui fait oraison qui est transformée, c'est aussi la vie familiale et très spécialement la prière familiale. Dans un foyer, la découverte de l'oraison par les parents a entraîné l'initiation des enfants à l'oraison.

~ Mes journées restent imprégnées de ce moment de tête à tête avec le Seigneur : l'idée pensée avec lui se prolonge dans la vie.
Vraiment, je ne peux plus m'en passer ; les quelques jours où je n'ai pu faire oraison m'ont paru mutilés de « l'essentiel ».
Pour notre vie familiale. — La prière en famille est transformée depuis que nous faisons « faire oraison aux enfants ». Nous nous arrêtons avec eux et leur lisons un chapitre du livre « Miche de Pain ». De tous les livres essayés, ce dernier nous paraît le plus adapté à l'âge de nos quatre aînés (11, 10, 9, 7 ans), après quoi nous nous mettons à genoux et je leur donne l'idée maîtresse de la lecture — à repenser en face du Seigneur. Deux minutes de profond silence, dans une tenue impeccable. Je leur rappelle chaque jour que « Jésus est à genoux avec nous », puisque « là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux » ; après quoi la prière continue, dans un parfait recueillement. Depuis le 27 janvier que nous avons commencé à « leur faire faire oraison », la prière est toujours aussi recueillie, plus de terne laisser-aller, plus de fous-rires, plus de disputes.
Nous n'avons jamais aussi bien senti la présence du Saint-Esprit dans les âmes de nos petits, priant ensemble. Parfois, nous abandonnons « Miche de Pain » et c'est l'un des enfants qui donne l'idée qui orientera ces deux minutes d'oraison.
Pas une fois les enfants n'ont paru lassés et agacés, bien au contraire. Ils nous réclament « leur oraison » et je repense à cette phrase de M. l'abbé Caffarel : « Il vous sera terrible de voir s'engager vos enfants dans l'adolescence si vous ne leur avez pas appris à prier ».

Conseils à un ami

Le premier conseil à donner à un ami, pour le convaincre de faire oraison, ne serait-il pas de lire le chapitre précédent sur les effets de l'oraison ? Il y a dans ces lignes une telle force de conviction et des témoignages si probants que l'ami en question pourrait bien en être ébranlé.
Mais je donne la parole à mes correspondants.

~ Si quelqu'un me demandait conseil, je lui dirais de faire avant tout une retraite ; il faut avoir le loisir de prier pendant un moment suivi pour en sentir la nécessité et avoir ensuite le courage de s'y forcer.

~ Je lui citerais mon cas personnel : J'avais abandonné cette chose pour moi sans intérêt jusqu'au jour où, brusquement, après mon retour d'Indochine, il m'est apparu clairement qu'il était complètement idiot de vouloir le royaume de Dieu autour de moi et en moi, si je ne commençais par me mettre à la disposition de mon Père. Prétendre obéir à Dieu sans commencer par l'écouter, quel illogisme !

~ Veiller à l'heure du coucher, souvent trop tardive, afin de pouvoir se lever assez tôt le matin pour faire l'oraison avant toute chose, sitôt qu'on est prêt à commencer sa journée.

~ Ne pas considérer que l'oraison est une entreprise personnelle dont le succès dépend de nos efforts et de notre savoir-faire. « L'oraison ne consiste pas à beaucoup penser mais à beaucoup aimer » (Sainte Thérèse d'Avila).

~ Qu'il essaie de faire du Christ un véritable ami, qu'il consultera dans toutes les circonstances, auquel il fera part de ses peines et de ses joies. Bien vite, il verra que les dix minutes d'oraison seront trop courtes.

~ Quand on fait oraison, on ne doit pas essayer de faire quelque chose d'autre en même temps pour gagner du temps — comme un ami qui, en faisant oraison, se rasait ; une jeune femme qui, toujours en faisant oraison, allait chercher son lait et son ravitaillement de la journée ; et ces jours-ci, une autre femme qui se demandait avec quelle occupation elle pourrait faire oraison les jours où elle est pressée !
Il faudrait qu'une bonne fois pour toutes on explique qu'on ne se moque pas de Dieu à ce point-là ; que si on n'a pas le courage de donner à Dieu un temps qui ne soit que pour lui seul, entièrement consacré à lui, il vaut mieux y renoncer. Bien sûr le temps est précieux, mais c'est justement parce que nous le considérons comme précieux, qu'il faut l'offrir à Dieu.

~ Je crois que les premiers mois de l'oraison devraient être particulièrement mis au point ; on dit facilement dans les conférences sur l'oraison que s'ennuyer dix minutes devant Dieu cela n'est rien, que c'est connu, fréquent, normal, et que cela s'appelle l'aridité ; mais je crois que, pour les débutants, il vaudrait mieux essayer qu'ils ne s'assomment pas trop pendant leur oraison, qu'au contraire ils y prennent goût ; c'est ce goût et cette estime de l'oraison qu'ils auront alors acquis, qui les aideront plus tard à traverser des périodes d'aridité.
J'aimerais qu'on présente, à l'usage des débutants, plusieurs types possibles d'oraison : les types classiques qui se servent d'un livre spirituel ou de la parole de Dieu pour démarrer, — les types un peu moins classiques, comme cette « réflexion religieuse personnelle » recommandée par la J. E. C. à ses militants, qui consiste à prendre le soir un moment pour revenir sur sa journée et voir s'il n'y a pas eu des circonstances où Dieu nous appelait à faire quelque chose que nous n'avons pas fait ; c'est une formule moins étroite que l'examen de conscience qui, lui, est très « statique ». Ou bien, par exemple, cette oraison de prévoyance morale que j'ai pratiquée pendant des années et qui consiste à ne pas regarder tellement en arrière, mais devant soi, car ce qui est raté est raté. Ce qu'il y a de plus utile dans le passé, c'est de nous aider à préparer l'avenir : l'important c'est de prévoir que telle difficulté sur laquelle hier peut-être déjà nous avons achoppé, va se représenter et qu'il faut arriver à voir clair, avec l'aide de Dieu, dans la manière de l'aborder, de la surmonter ou de l'éviter.
Des formes d'oraison comme celle-là n'ont peut-être pas grande utilité dans les couvents de contemplatifs où on vit une existence tout unie, bien réglée et toujours pareille ; mais je pense que pour des laïcs elle est très précieuse : elle aide à vivre, ou plutôt à dominer sa vie si l'on peut dire, au lieu d'être emporté par elle comme un bâton dans un torrent. Il y a des quantités de situations dans une vie de laïc qui gagnent à être regardées paisiblement dans la prière avant d'avoir à les vivre : vie conjugale, éducation des enfants, rapports avec notre entourage, choix de nos activités, organisation de notre temps, etc...

~ Si malgré tous nos efforts de dépouillement intérieur, les distractions nous assaillent trop et que nous n'arrivions pas à faire le silence, restons humblement à la porte, comme un enfant turbulent mais attentif, et prêts à répondre au moindre appel du Seigneur.

~ De toute façon je conseillerais de veiller à la netteté de la mise en route de l'oraison : actes de foi très ferme, d'adoration, d'humilité. Il me semble que cela est valable pour tous les tempéraments, tous les stades.

~ D'abord, et à genoux, commencer par m'unir de tout mon cœur à l'Eglise, à tous les prêtres, à tous les moines qui, dans le monde entier, derrière le Saint-

Père, disent à longueur de jour et de nuit leur louange au Seigneur. M'offrir derrière eux, à ma petite place, tel que je suis, pour toutes les intentions de cette grande Eglise priante. Offrir aussi pour mes enfants, les nommer chaque jour, avec ce qui me préoccupe le plus pour eux, et affirmer au Seigneur ma volonté d'être là, pour nous tous, en union avec ceux qui déjà sont près de Dieu.

~ Je parlerais à cet ami d'une façon de faire oraison qui m'aide beaucoup : laisser le Christ en moi adorer le Père, lui rendre grâces, faire la volonté de son Père, s'offrir en réparation.
Alors on ne cherche pas à faire des discours, à éprouver de la ferveur ; le seul travail de l'âme consiste à ne pas gêner ce tête à tête, cette adoration, cette offrande du Fils à son Père. L'âme repousse paisiblement tout ce qui voudrait faire écran. L'âme n'est plus occupée d'elle-même. Tout au courant de la journée, au milieu des occupations, il est facile de reprendre la pensée du matin : « Je veux qu'en moi le Christ fasse la volonté du Père, qu'il aime le prochain, etc., etc... »

~ Au début, s'appliquer simplement à balayer les distractions qui se présentent, à les chasser pour revenir sans cesse aux pieds de Dieu.
Se quitter.
L'oraison est un acte d'adoration, de foi, d'humilité : demander la foi, l'humilité.
Ne pas se torturer, ne pas croire que c'est difficile, qu'il faut dire à Dieu des choses très belles. Renoncer à épater Dieu, se taire.
Courage, volonté de rester là, se cramponner parfois pour ne pas sortir avant la fin.

~ Demander à Dieu la grâce d'oraison. Si nous ne trouvons que l'aridité, l'ennui, nous dire que c'est justement parce que Dieu est tellement grand, et nous, tellement petit, insignifiant que nous ne pouvons rien comprendre, rien voir, rien sentir. Il ne s'agit pas de sentir, il s'agit de croire, d'adorer, de nous donner à Dieu qui est invisible. La nuit alors ne semble-t-elle pas normale, et si l'on est donné à Dieu pour lui uniquement sans que rien de nous-même y trouve la moindre joie, Dieu sait ainsi que notre amour est sans égoïsme.

~ Les longs moments de méditation devant le Saint Sacrement apportent beaucoup. C'est une idée qui me paraît aussi essentielle que celle-ci : *seul Dieu peut nous apprendre à méditer.* Sans son aide, nous pouvons faire des moments de réflexion sur nous-mêmes très profitables mais qui ne sont pas vraiment de l'oraison.
A la manière du brave homme de l'Evangile disant au Seigneur : « Je crois, mais augmentez ma foi », le prier soi-même : « Seigneur, je cherche à méditer, mais augmentez ma méditation, enrichissez-la, nourrissez-la pour que ce soit un moyen, non de me trouver moi-même, mais de vous trouver, vous. »

~ Se mettre en face du Seigneur : la créature en face de son Créateur et de son Rédempteur. Il est Lumière, Don, Amour : se laisser inonder de sa lumière, remplir de ses dons, réchauffer de son Amour. Je prends parfois un thème, un verset de psaume, une parole du Christ, mais j'essaie que ce soit un approfondissement sous le regard de Dieu, à la lumière de l'Esprit-Saint. Je préfère par-dessus tout tendre à cette rencontre, vers cette présence : Dieu est là, je me tais, je regarde.

~ Tant qu'on ne s'est pas séparé de son intelligence raisonneuse et bavarde pour faire oraison, on ne sait pas être en contact direct avec Dieu.

~ Etre une page blanche, ignorante à la minute présente, aussi bien de son péché que de ses vertus, offerte à la main créatrice de Dieu.
Me quitter totalement, quitter mon imagination, mon intelligence, ma sensibilité, n'être plus que la fine pointe de ma volonté qui prononce un « Ecce »,

un « Fiat » incessant. Oser même quitter ma misère, mon péché, pour me livrer sans mauvaise conscience, enfouie dans le Christ réellement présent et vivant en moi, à l'amour sans réserve du Père.
Se perdre, mais non pas s'anéantir : ma volonté reste bien vivante, enracinée en lui, et adhérente à chaque minute, sans réserve, à sa Volonté. Et oser se croire aimé, de l'Amour générateur du Père pour le Fils.

~ Chaque âme est conduite par Dieu, dans l'oraison, d'une manière toute personnelle. Ce que Dieu demande dans l'oraison, c'est que nous y venions avec la confiance du petit enfant qui sait que même s'il n'en prend pas conscience, son père lui donne toujours ce qu'il lui faut.

~ Commencez par une courte prière : « Veni, Sancte Spiritus », pour demander à l'Esprit-Saint et à la Vierge de vous aider. Puis, essayez de calmer en vous l'agitation, le bruit de la vie, de faire le vide. Mettez-vous en la présence de Dieu, pendant un court moment contemplez à la lumière de Dieu votre misère, votre incapacité foncière à rien faire par vous-même et demandez-lui de faire lui-même en vous l'oraison. Puis jetez-vous dans sa miséricorde qui suppléera à vos déficiences.
Si vous avez du mal à vous fixer dans cette présence de Dieu en vous, prenez un texte et lisez lentement : évangile, psaume, ou tout auteur que vous aimez. Cela peut être aussi une phrase retenue, un souvenir de retraite, de lecture antérieure, qui sera un aliment pour votre âme. Que ce texte soit court ; répétez-le plusieurs fois pour l'assimiler.
Chassez les distractions sans agitation, vous en servant pour vous humilier ou, s'il le faut, pour changer l'orientation de votre oraison.
L'essentiel est de faire tout ce qui dépend de nous pour que notre capacité de Dieu soit le plus large possible, car il me semble que c'est cela l'oraison. Il faut que ce soit quelque chose de très simple. Devant Dieu présent en nous, se montrer tel qu'on est, dans la vérité et la confiance. Sachant que nous ne sommes rien par nous-mêmes, ayons l'audace, comme saint Paul, de nous revêtir de Jésus-Christ pour parler au Père et lui exprimer son adoration, sa louange, sa foi, sa confiance, son amour.
Enfin, même si nous n'éprouvons rien, disons-nous que notre oraison doit s'unir à la prière de l'Eglise universelle, que nous sommes en service commandé, et que cette oraison peut être simplement pour nous le devoir de monter la garde. Ce qu'il faut, c'est être toujours en esprit de disponibilité.

~ Faire oraison, quand on le peut, une demi-heure, trois quarts d'heure et même une heure, car c'est un tout autre aspect de l'oraison que l'on découvre alors.

✶

L'oraison est une nécessité vitale. Et nous l'avons vu, ceux qui en ont fait l'expérience ne peuvent plus s'en passer. Mais en fait, la plupart des chrétiens ne s'en doutent pas. Personne ne le leur a dit. Les parents oublient qu'ils devraient être les maîtres à prier de leurs enfants, et nous, prêtres, que nous sommes les maîtres à prier du peuple de Dieu. Quand des fidèles viennent confesser leurs lâchetés, orgueil, impureté, trop souvent nous nous contentons de les presser de faire effort pour ne pas recommencer, au lieu d'attirer leur attention sur la cause : leur état de moindre résistance, qui les rend terriblement vulnérables — au lieu de leur recommander ce qui seul leur permettra d'acquérir une vitalité spirituelle, et donc de résister aux menaces du dehors et du dedans : la prière.

Le grand secours spirituel, pourrait-on objecter, n'est-il pas plutôt l'Eucharistie ? Sans doute. Mais l'Eucharistie dans l'âme qui ne prie pas, c'est

semence en terre non labourée ; elle ne peut produire ses fruits. Je crois pouvoir le dire avec assurance après vingt-sept années de ministère : le chrétien qui ne consacre pas chaque jour un minimum de dix minutes à un quart d'heure (la 96e partie de sa journée !) à cette forme de prière qu'on appelle l'oraison, restera toujours infantile, ou plutôt il dépérira. Il connaîtra de graves crises, dont il ne sortira pas glorieux, et dont peut-être même il ne sortira pas de longtemps.

Mais plutôt que m'attarder sur l'aspect négatif de la question, je préfère terminer en évoquant, et les réponses qu'on vient de lire, et tant d'hommes et de femmes que je connais bien, non moins chargés d'enfants, non moins accaparés par les travaux professionnels et ménagers et dont la vie chrétienne s'approfondit, rayonne, parce que l'oraison est leur aliment quotidien. Ils ont compris que c'est vital. Ils en vivent.

HENRI CAFFAREL

PUISQUE nous sommes si rebelles à la prière, puisque toute notre éducation en ce sens est à faire, pourquoi ne pas commencer humblement par nous approcher de Dieu, sans essayer d'abord de Lui parler ou de L'entendre, pourquoi ne pas nous mettre, simplement, en sa présence — et, puisque nous immobiliser devant Lui nous fait si peur, pourquoi ne pas commencer par vivre, tout naturellement, de longs moments près de Lui ? (Munissons-nous d'un équivalent mental de la T. S. F. ou du chapelet, un roman, un ouvrage de mains ?). Qu'y a-t-il d'irrespectueux à aller lire un livre à l'Eglise ? Si votre père ou votre femme est seul au salon et que vous descendez lire en sa compagnie, lui faites-vous offense ou plaisir ? Et la qualité d'une occupation ne change-t-elle pas totalement avec la compagnie dans laquelle nous l'accomplissons ? Je pense que pour apprivoiser des gens modernes au Seigneur, il faut qu'ils puissent partager avec Lui au moins une de leurs occupations naturelles. Peu à peu, ils prendront goût à la Présence et arriveront à préférer, un jour, le Seigneur à leur lecture. Comme l'enfant qui joue en compagnie de sa mère, sans lui parler, sans la regarder, sans se retourner et presque sans s'interrompre. Mais enlevez-lui sa mère, et il saura que toute sa joie de jouer était due à cette présence, et qu'il communiait le plus profondément avec elle justement sans rien dire, sans paroles et sans recherche, dans un paisible et fervent silence, comme nous devrions le faire en priant.

LOUIS EVELY

Témoignages sur l'oraison

Le compte rendu qui précède a puisé sa matière dans les nombreuses réponses à nos enquêtes. Son intérêt et sa force tiennent à la multiplicité des points de vue, à leur concordance en même temps qu'à leur complémentarité. Sa lacune est de nous laisser ignorer la physionomie spirituelle de nos correspondants. Aussi s'imposait-il de publier quelques réponses dans leur intégralité pour faire surgir devant nos lecteurs des visages d'hommes et de femmes d'aujourd'hui qui croient à l'oraison et nous expliquent sans prétention comment ils la comprennent et l'intègrent à leur vie. Il ne faut pas s'attendre à les voir coiffer le bonnet des docteurs et enseigner ex professo. Une enquête les avait interrogés, ils ont répondu au fil de la plume, loin de penser que leurs réponses seraient publiées un jour. Qu'on ne cherche donc pas dans ces pages de courts traités sur l'oraison, on serait déçu. Il faut y entrer avec sympathie, comme on se mêle à une conversation familière, prêt à réagir et à participer aux échanges.

NOUS FAISONS ORAISON DEPUIS ONZE ANS

Ce n'est pas le moindre intérêt de cette première réponse que de nous présenter un ménage où mari et femme s'efforcent d'être fidèles à l'oraison depuis onze ans. Il semble bien que le secret de cette fidélité soit l'entraide spirituelle qu'ils s'apportent l'un à l'autre depuis le jour, déjà lointain, où la jeune fille écrivait à son fiancé dont elle était séparée pour lui proposer de se « retrouver » tous les matins auprès du Seigneur en faisant oraison chacun de son côté. Abordez ces pages sans appréhension, leurs auteurs ne sont ni intimidants ni pédants. Jugez-en plutôt : « Je fais donc oraison depuis onze ans, écrit l'épouse, avec des hauts et des bas. Et après avoir écrit ce chiffre, je suis catastrophée de constater que je n'ai guère fait de progrès et que même souvent l'oraison est moins bien faite qu'au temps de mes fiançailles. »

MON vrai premier contact avec l'oraison a eu lieu au cours de mes fiançailles, et c'est à celle qui n'était encore que ma fiancée que je le dois. Nos fiançailles furent en effet assez longues, et se terminèrent par une séparation de neuf mois que, d'un commun accord, nous avons cherché à rendre aussi féconde que possible. C'est ainsi qu'un jour, dans une de ses lettres, ma fiancée me proposa de nous « retrouver » chaque matin dans une oraison que nous appelions du nom bien pompeux de « méditation » ! Je crois pouvoir dire sans exagération que depuis ce jour (voici onze ans), l'oraison quotidienne a fait partie de ma règle de vie (ce qui ne veut pas dire que je n'y aie jamais failli !... tant s'en faut !).

Pour autant qu'il m'en souvienne, je n'ai pas eu de grosses difficultés au début : je trouvais le temps nécessaire, je bénéficiais des conseils de mon directeur de conscience et surtout, je crois, j'étais puissamment stimulé par le fait que ma fiancée me l'avait suggérée et que je la faisais en même temps qu'elle. C'est ainsi que sans peine j'ai contracté la bonne habitude de l'oraison quotidienne dont j'ai rapidement senti le bienfait.

Ces méditations, note l'épouse de son côté, *faites presque à la même heure, étaient au fond plus un trait d'union entre nous deux*

qu'avec le Seigneur. (Son scrupule lui fait honneur, mais on la rassure volontiers. Et d'abord, se donner pour lieu de rendez-vous la présence de Dieu est un authentique hommage à Dieu. Et puis, si on en juge par les résultats, onze ans de fidélité à l'oraison, on ne peut s'empêcher de penser qu'ils avaient pris un bon départ.)

Pratique de l'oraison

Je m'efforce de faire oraison chaque jour et j'ai, honnêtement, le sentiment d'y être assez fidèle. Mes « infidélités » portent plus généralement sur la durée que sur la fréquence. Depuis que nous sommes responsables de notre équipe, je me suis engagé à faire chaque jour les dix minutes d'oraison prévues par la Charte. J'avoue ne dépasser que très rarement ce minimum et tomber parfois en dessous. Les périodes de vacances, voyages, et d'une façon générale celles où le rythme de vie est momentanément changé, amènent des perturbations. Lorsque les périodes en question sont relativement longues (les vacances par exemple), après un certain délai de tâtonnements, j'arrive en général à retrouver quelque régularité. Cela demande, bien entendu, un effort assez important qui m'a été grandement facilité par le fait d'être « responsable » de l'équipe. Cette « responsabilité » me paraît, d'une façon générale, être un facteur extraordinaire de progrès dans tous les domaines !

Depuis bientôt onze ans que je m'essaie à l'oraison quotidienne, je tâche d'être fidèle au matin, afin de donner dès le départ son orientation à ma journée. J'ai souvent cru pouvoir attribuer une journée particulièrement bonne au fait que mon oraison avait été meilleure que d'habitude et que, de ce fait, j'avais pu conserver mieux le contact avec Dieu, avoir plus fréquemment une rapide pensée vers lui au milieu de mes occupations professionnelles. Lorsque je ne fais pas oraison dès le matin (en général parce que je n'ai pas eu le courage de me lever à l'heure !) je m'efforce d'y consacrer les dix minutes prévues après le repas de midi (parfois dans une église), soit tout à fait en fin de journée, mais dans ce dernier cas, je n'ai pas l'impression d'en retirer le même bienfait. Et si je ne me suis pas précisé à l'avance le temps et le lieu, il y a bien des chances pour que j'oublie de faire oraison ce jour-là. Cependant j'ai un ultime « repêchage » au moment de la prière du soir où ma femme et moi nous disons l'un à l'autre si nous avons fait notre oraison. Alors je prolonge cette prière par les dix minutes d'oraison. Malheureusement, bien souvent il est tellement tard que je n'en ai plus le courage !

Etant donnée l'heure de mon oraison du matin, c'est à la maison que je la fais. A ce moment, les enfants dorment encore et je n'ai donc habituellement pas de peine à me recueillir, puisque tout est calme et silencieux.

Je pratique l'oraison presque toujours sous la même forme : en partant d'un texte. Tantôt c'est une prière (Notre Père, Je vous salue Marie, prière scoute...), tantôt une phrase ou un passage d'Evangile ou d'Epître, etc... J'essaie de découvrir les richesses plus ou moins apparentes de ce texte, de les approfondir et d'en tirer une application pratique, que je concrétise autant que possible par une « résolution de journée ». Les premiers temps, c'était surtout un effort de réflexion beaucoup plus qu'une prière, qu'un entretien filial avec Dieu. Aussi, suivant que le point de départ choisi était plus ou moins inspirant, le temps d'oraison variait-il entre deux et cinq minutes. C'est à l'Equipe que je dois d'avoir

fait de nets progrès. Je suis arrivé à remplacer peu à peu la simple réflexion, ou plus exactement à la transformer en un entretien avec Dieu et à y ajouter la prière d'adoration et de louange.

En règle générale, le texte qui sert de point de départ, de support à mon oraison, a été choisi avec ma femme, la veille au soir, après notre prière en commun. Je crois que de faire ce choix ensemble, cela nous a toujours aidés à rester fidèles à l'oraison. De plus, nous pouvons ainsi essayer, parfois, une mise en commun sur ce que notre méditation nous a fait découvrir. Il est très intéressant de remarquer que, très souvent, un même texte nous a conduits à des réflexions extrêmement différentes : cette mise en commun nous permet donc de découvrir des idées que, sans cela, nous n'aurions peut-être jamais soupçonnées.

Ce choix en commun du texte à méditer nous a conduits, à une certaine période, à lire ensemble tout le Nouveau Testament par petits fragments, en soulignant tous les passages qui nous paraissaient pouvoir être le point de départ de nos oraisons. Cela nous a procuré toute une pépinière de textes, dans laquelle nous avons abondamment puisé pendant des années. Mais à un certain moment, nous avons éprouvé le besoin de changer de méthode pour sortir de la routine. Nous avons alors utilisé le livre « La joie dans la foi », du P. Valentin, qui nous a beaucoup apporté et nous a, en outre, fait découvrir de nouveaux aspects de ce que pouvait être l'oraison. Après ce livre nous sommes revenus à l'Evangile, mais au lieu de partir de simples phrases, nous partions de passages entiers (une parabole, le récit d'un miracle...)

Certains jours, je n'arrive pas à amorcer l'entretien avec Dieu. Alors je lis et relis le texte choisi, et s'il le faut je poursuis ma lecture plus loin que prévu, jusqu'à ce que l'étincelle jaillisse ou bien... jusqu'à ce que les dix minutes soient écoulées ! Mais j'ai remarqué plusieurs fois que ces jours-là, si je ne me décourage pas et que je relise plusieurs fois le même passage en essayant de bien l'assimiler, l'entretien finit par s'amorcer et qu'il est sensiblement plus riche que la moyenne, arrivant à déborder largement le temps minimum prévu.

Effets de l'oraison

J'ai la conviction absolue que l'oraison m'a beaucoup apporté, mais évidemment très progressivement et assez insensiblement. Il me paraît difficile de bien démêler la part qui revient à l'oraison dans les progrès !

Il me semble cependant pouvoir affirmer que j'y ai appris à sentir mieux la présence de Dieu et à rapporter à lui tous les actes de ma vie quotidienne, à m'entretenir avec lui, à lui confier mes joies, mes difficultés, mes peines, à le remercier, lui rendre grâces des petites choses comme des grandes, à voir chaque jour un peu plus clairement quelle est sa volonté sur moi. J'ai entrevu cet idéal mais, bien entendu, je ne prétends pas l'avoir atteint ; j'en suis même fort loin !

Par l'oraison j'ai mieux compris que ma vie n'était pas compartimentée en spirituel et en matériel, ni en vie professionnelle, familiale, civique... mais qu'elle formait un tout, que tous mes efforts en quelque domaine qu'ils s'exercent, devaient et pouvaient contribuer à l'édification du Royaume. Ayant compris cela, je compte beaucoup sur l'oraison pour arriver à le mettre en pratique.

L'épouse joint son témoignage à celui de son mari sur les bienfaits de l'oraison :

L'oraison m'a rendu Dieu plus présent, plus proche. Au début cela

m'a fait faire un bond. Mais j'ai, depuis plusieurs années, l'impression de piétiner. En rédigeant cette réponse, je vois tous les fruits que l'on peut tirer de l'oraison, si elle est faite régulièrement : plus grande intimité avec Dieu, progrès spirituel, force pour la journée entière et dans tous les domaines, impression de vivre chaque journée en compagnie de Dieu, guidée par lui. Je sais bien que malgré la perte apparente de temps, les journées avec oraison sont bien meilleures que les autres !

L'oraison m'apporte beaucoup dans ma vie familiale. Le jour où j'ai fait oraison, je suis plus calme avec les enfants, j'organise mieux mon travail et de ce fait, toute l'ambiance de la maison s'en ressent. Je suis persuadée que l'on y puise des grâces pour toute la journée.

D'autre part, ayant beaucoup d'activités extra-familiales, je sens bien que si je veux faire du bon travail, je dois tout mettre dans la main du Seigneur ; et si je ne veux pas tomber dans l'activisme, je dois réserver une grande place à la prière et à l'oraison. Ces temps derniers, j'ai commis l'erreur contraire ; il est grand temps que je donne un coup de barre.

BRANCHER SON ORAISON SUR LA BIBLE

Les Pères de l'Eglise et les moines du haut moyen-âge ne parlaient pas d'oraison mais de *lectio divina*, la lecture des Saintes Ecritures. Ils lisaient, méditaient, priaient, contemplaient. Ils aimaient à dire que dans la lecture de la Bible c'est Dieu qui nous parle, tandis que dans la prière nous parlons à Dieu. Le correspondant qu'on va lire, qui n'est pas Père de l'Eglise mais mère de nombreux enfants, au vingtième siècle, a refait pour son compte personnel l'expérience des vieux moines, à savoir qu'il est indispensable de commencer par écouter Dieu avant de lui parler.

UNE chose importante à dire et à répéter : l'oraison n'est pas quelque chose de statique, destiné à demeurer toujours identique, durant toute l'existence du chrétien ; l'oraison c'est au contraire quelque chose de vivant qui, comme la vie, évolue et grandit ; qui, comme la vie encore, a des périodes de crises et de transformations pour aboutir à un palier plus élevé qui, lui non plus, n'est pas définitif.

Pour que cette évolution puisse se faire, pour que l'oraison ne reste pas à l'état de bourgeon fragile ou dépérissant, il faut donner à l'oraison le climat favorable, et ce climat c'est celui de la connaissance de l'Ecriture Sainte.

Quel que soit le type d'oraison à laquelle on s'adonne, même si des années durant c'est une oraison à prédominance morale, orientée sur la vie de tous les jours, l'oraison ne pourra pas évoluer comme elle le devrait si elle reste en dehors de la connaissance de la Bible, ce livre qui est fait justement pour nous apprendre ce que nous avons besoin de savoir en matière de vie spirituelle.

Il faut dire et répéter que Dieu a mis à notre portée un certain nombre de moyens pour avancer dans la vie spirituelle et que c'est par ces moyens qu'il fait ordinairement passer sa grâce et ses lumières ; si pour une raison ou pour une autre nous ne voulons pas nous servir de ces moyens, n'ayons pas la présomption de penser que Dieu est bien assez puissant pour nous octroyer sa grâce et ses lumières par des voies plus directes. Nous porterons la responsabilité de nous être

privés de ces grâces, par notre présomption, notre négligence, en n'utilisant pas ce qu'il avait préparé pour nous venir en aide. Les Sacrements, la Bible et la prière, ce sont les moyens par excellence ; des moyens tellement classiques si l'on peut dire, que jusqu'à la fin du monde, je pense, on les retrouvera à la base de toutes les spiritualités chrétiennes, aussi diverses par ailleurs qu'elles puissent être !

C'est curieux comme de parler de se mettre à la lecture de la Bible, cela effraye les gens ; ils trouvent tout de suite un monceau d'objections : « C'est inintelligible, on n'y comprend rien, ça n'a aucun rapport avec la vie réelle ! etc... » et effectivement, cela a bien l'air d'être au-dessus de leurs forces.

Toute réflexion faite, je crois qu'il faut commencer par insister simplement sur la lecture de l'Evangile : simplement se mettre à lire régulièrement, quotidiennement l'Evangile. Et tout de même, on ne peut pas objecter que l'Evangile, ce soit inintelligible !

Obtenir cela, je crois que ce serait déjà un résultat énorme. Il me semble certain que si on arrivait à décider tous les gens qui font oraison à fréquenter régulièrement l'Evangile, on aurait obtenu un résultat sérieux.

Il y a tant et tant de connaissances spirituelles qu'on peut apprendre simplement par l'Evangile ; il me semble qu'on peut passer des années rien qu'à cela, et que d'ailleurs il ne faudra jamais le quitter.

C'est par l'Evangile qu'on arrive à être conquis par la personne du Christ, séduit au point de comprendre que la chose importante de ce monde c'est de le faire entrer de plus en plus dans notre existence. Atteindre à cela, c'est important ; pour moi il me semble que c'est comme un plan de clivage dans la masse des chrétiens : il y a ceux qui demeurent au-dessous de ce niveau-là et qui végètent, et il y a tous ceux qui sont au-dessus et qui vivent.

Je crois aussi que d'avoir pratiqué quelques années l'Evangile, cela mène, par une pente insensible et comme nécessaire, à se préoccuper tout de même un peu de cette Loi et de ces prophètes dont il est souvent question dans l'Evangile : j'en arrive à me demander si l'Evangile longuement lu et relu, ce n'est pas la porte la plus accessible de la Bible (en tous cas, c'est bien cet itinéraire-là que j'ai suivi personnellement) car l'Evangile vous met dans un état d'esprit, vous familiarise avec certaines notions qui permettent d'entrer ensuite plus facilement dans la Bible.

Il faudrait dire et redire ce que saint Augustin pensait de l'étude de la Bible : c'est l'activité de l'esprit par laquelle la foi est engendrée en nous, nourrie, défendue, fortifiée. J'aime ces quatre verbes.

Comment pourrait-on convaincre tous ceux qui persévèrent dans l'oraison que leur prière va s'évanouir en fumée, ou se perdre dans les illusions, si elle n'est pas justement nourrie, fortifiée, rectifiée par toutes ces lumières spirituelles qu'on trouve dans l'Ecriture Sainte ?

On parle souvent de l'épreuve qu'est l'aridité en matière d'oraison ; je crois justement que le meilleur remède c'est d'avoir déjà l'habitude régulière de la lecture de l'Ecriture Sainte. Quand l'oraison est difficile et vide on se cramponne à l'Ecriture Sainte, dont la lecture est un exercice davantage soumis au contrôle de la volonté, et là on peut espérer trouver un peu de la force nécessaire pour traverser le vide de cette période d'aridité.

Oui, mais l'oraison et encore en plus cette lecture, cela peut sembler lourd ! il faut trouver le temps, c'est vrai, mais encore et bien plus il

faut trouver le courage de s'y appliquer et d'y persévérer ; où le trouver, ce courage ?

Une fois de plus, il faut se rappeler qu'une véritable vie spirituelle est au fond un équilibre assez complexe et délicat ; il est nécessaire que plusieurs éléments vivent et croissent ensemble en s'entraidant mutuellement dans cette croissance. La pratique de l'oraison nécessite pour s'épanouir la lecture de l'Ecriture Sainte, mais elle requiert encore, et d'abord, le recours fréquent à l'Eucharistie. Car c'est le Christ qui crée en nous ce « vouloir et ce faire » conforme à ses desseins, dont parle l'épître aux Philippiens.

ASPECTS DE L'ORAISON

POUR aider à entrer dans l'oraison, dès le départ, poser un acte de foi explicite : foi en la présence de Dieu au tabernacle et en soi-même, foi en son amour, en son regard sur nous, en sa puissance de travail en nous. Un acte de contrition aussi (à certains jours l'oraison peut-elle d'ailleurs être autre chose ?) ou le Confiteor, prié lentement.

Une image m'aide beaucoup. Dans l'été 1951, devant faire prendre des bains de soleil à ma fille, j'ai pensé : l'oraison, est-ce autre chose ? Un bain de Dieu. Pour cela se découvrir devant lui, sans rien laisser dans l'ombre, se découvrir chaque jour un peu plus pour que sa lumière aille jusqu'au fond. Si le soleil est à ce point bienfaisant pour le corps, combien plus la Lumière, la Chaleur de Dieu pour l'âme, à condition de se découvrir et de ne pas réduire les doses.

Etendre du linge, à la campagne, drap, serviette, en pleine lumière, sans laisser un pli, pour que le soleil entre partout, enlève les taches. L'oraison, c'est cela : déployer son âme devant Dieu, bien tirer pour qu'Il ait la joie de pouvoir entrer partout.

Ainsi comprise, l'oraison me paraît merveilleusement simple. Se tenir là, sans bouger, exposé à Dieu. Peu importe qu'on puisse ou qu'on ne puisse pas rien tirer de soi, là n'est pas la question. L'essentiel est de croire et de savoir que Dieu est là et d'avoir la volonté de fond d'être là, nous aussi.

L'oraison est un don de Dieu, à demander, à demander inlassablement. Du jour où nous sommes décidés à faire oraison — ce qui est déjà une grâce première — il ne faut pas cesser de demander à Dieu de mettre lui-même en nous l'oraison qu'il attend. A demander avant de nous mettre en oraison.

Pour que Dieu puisse mettre en nous cette oraison, il nous faut être ouverts, c'est là notre part, mais cela aussi est à demander, dès le début de l'oraison. Impossible d'être ouvert si Dieu ne lève pas les obstacles, ne renverse pas les barrières. Lui demander de nous délier, de tout ouvrir, tout faire craquer, pour que le Christ puisse vraiment prier en nous. Pas besoin d'employer des mots, des formules : c'est un désir, un élan que l'Esprit-Saint met en nous.

*

Etre convaincu de ceci : l'oraison n'est pas pour nous mais pour Dieu seul. Ce n'est pas un moment de confort intérieur, de ronronne-

ment bien au chaud : pour moi, en tous cas, cela a toujours été une bataille. Etre résolu à ne rien chercher pour soi, à ne rien attendre sinon, bien sûr, qu'il nous donne l'Amour ; mais ce n'est pas d'ordre sensible et ce peut être donné au milieu de la bataille. Dire une fois pour toutes, ou chaque jour, mais le dire explicitement, que nous ne voulons rien : pas de joie, pas de consolation, pas de lumière, jusqu'à la fin de notre vie, pourvu que Dieu soit glorifié et que la Rédemption avance.

Je trouve que cela met dans l'ordre et dans la paix, à un point extraordinaire. Le dire, le redire dans les oraisons les plus difficiles... l'actualiser au cours des journées, de manière à arriver à cette demi-heure, à ce rendez-vous quotidien, entièrement détaché de soi, sans gourmandise spirituelle. Cela n'empêche pas, certes, les tentations, mais le fond est d'accord. Cet entier détachement est lui aussi une grâce : la demander. Demander à Dieu de nous mettre là, en face de lui, en lui, uniquement pour lui.

Ce point de plus en plus me paraît essentiel : être là pour Dieu seul. C'est tout.



Il m'est très aidant d'arriver à l'oraison au nom de tous les autres. De plus en plus il m'est impossible d'être devant Dieu sans que ce soit à la place de tous ceux qui ne prient pas, soit qu'ils ne savent pas ou qu'ils ne veulent pas prier. Etre là, à la place de ceux qui ne sont jamais là. S'ouvrir à la place de tous ceux qui se ferment ou se dérobent. Il me semble qu'il faut absolument que tous ces êtres prient en nous, que le seul moyen de redonner une âme à tout ce monde matérialisé est de se faire prière en son nom, pour lui infuser en quelque sorte du spirituel. Rien ne m'aiguillonne et ne me pousse comme de me dire que de mon oraison plus ou moins fidèle dépend l'ouverture des autres à Dieu, dépend que le travail de Dieu avance ou n'avance pas dans le monde. Beaucoup plus que par mon « action ». L'oraison me paraît être le grand moment où je peux entrer vraiment dans le travail de Dieu, dans la Rédemption du monde. Se savoir là, au nom des autres, chargée de mission, est une aide puissante pour faire oraison.

Mais il est des heures où la prière paraît impossible. Ce qui m'aide beaucoup, en pareil cas : supplier le Christ de m'emmener dans sa Prière et me laisser emmener, couler, blottir dans cette prière du Christ. Offrir au Père cette prière du Christ en moi, offrir ses silences, sa solitude, sa fatigue, ses prières la nuit. Je demande à la Vierge de m'obtenir cela : être enfoncée dans la prière de Son Fils.

Et puis, prier à travers tous ceux qui savent prier, les saints, ceux que j'aime particulièrement, tous les autres, certains êtres de l'Ancien Testament, les anges, mon mari, mon bébé, tous ces êtres qui voient Dieu, alors que pour moi tout est noir. Prier aussi avec tous ceux qui prient sur la terre : les monastères, les malades, les prêtres, le Pape...

Et quand, à certains jours, je n'ai pas autre chose que de la fatigue et du sommeil à présenter à Dieu, je pense que l'essentiel est d'être là, présente avec le Christ qui a pris les Trois au Thabor et au jardin des Oliviers, sachant qu'ils finiraient par s'endormir. Il en a bien voulu quand même. Quand je suis particulièrement fatiguée, je prie ces « Trois » de venir à mon secours ! et j'essaie de me glisser dans toute la fatigue du monde, dans celle des serviteurs de Dieu, j'essaie aussi d'offrir toute la fatigue de ceux qui travaillent seulement pour l'argent.

Enfin, moyen merveilleux, aiguillonnant, pour les moments durs où il faut vraiment s'éperonner pour avancer : se mettre à genoux, faire oraison ou un chemin de croix devant la carte du monde pour le salut de ce monde.

HISTOIRE DE MON ORAISON

Des laïcs, toujours plus nombreux, se mettent à l'oraison. Sont-ils guidés au départ ? Très insuffisamment, si nous en jugeons par nos enquêtes. Sont-ils formés pour aller loin dans les voies de l'oraison ? Il ne semble pas. Combien sont déconcertés quand leur oraison se transforme. Heureux ceux qui ne se découragent pas et continuent de chercher en tâtonnant un sentier qu'ils ne trouvent personne pour leur montrer. Ils le découvriront peut-être, mais que de temps perdu ! Témoin ces lignes relevées dans la lettre qui accompagnait le témoignage qu'on va lire : « Il me semble que bien trop souvent cela a été un lourd handicap pour moi de me dire : « Est-ce que je me trompe ? Est-ce que tout cela est de l'illusion ? Est-ce qu'il faut que je continue dans cette voie ? C'est trop évident que je ne suis pas dans de bonnes conditions pour cette recherche d'une vie plus proche de Dieu, etc. En plus de cela, j'étais bourrée de complexes d'infériorité : j'ai passé des années à souffrir du manque de temps et à me dire que cette recherche demandait beaucoup plus de temps et de calme que je ne pouvais en disposer. A d'autres moments, je me suis dit que cette recherche n'était pas faite pour des gens mariés, puisqu'il semble que tous ceux qui ont « réussi » dans cette voie étaient des gens qui vivaient dans une continence parfaite. Quelle peine cela m'a donné, de surmonter toute cette ignorance et ces complexes ! Ma marche en fut rendue plus difficile et plus lente. »

Il est bien vrai que sur les sentiers de la prière, les dangers sont nombreux : illusions, illuminisme... Mais c'est un bien curieux moyen d'en préserver les chrétiens que de leur barrer les voies d'accès à Dieu. Aussi nous a-t-il paru souhaitable de donner ce témoignage d'une mère de famille nombreuse qui, fidèle à l'oraison depuis de longues années, a déjà franchi plusieurs étapes.

C'EST à 17 ans que j'ai adopté la pratique de l'oraison.

Pourquoi m'y suis-je mise ? Les motifs exacts m'échappent. J'appartenais à une famille de bourgeoisie catholique, de ces bonnes familles où il est admis comme une chose évidente qu'elles sont tout simplement les fondements de l'Eglise, les remparts de la moralité, et tout et tout ! je n'ai pas l'intention de faire le procès d'un christianisme bourgeois, simplement je veux dire que le christianisme où je vivais n'avait rien de particulièrement attirant et que c'était bien le dernier de mes soucis de devenir « une bonne chrétienne ».

Malgré une bonne instruction religieuse, je n'avais pas du tout saisi que la foi est une vie et pas un ensemble de bonnes habitudes religieuses.

Entre 14 et 15 ans, j'ai perdu une sœur que j'aimais d'une affection exclusive ; sa mort a été pour moi un choc vraiment grave, dont personne ne m'a aidé à sortir sainement. J'ai pensé avec cette violence excessive dont je ne suis jamais parvenue à me corriger : « Ça ne m'arrivera pas deux fois ; maintenant que je sais à quel point on peut être vulnérable dans ses affections, jamais je n'aimerai plus personne ».

A seize ans, j'ai traversé une crise grave : il me semblait que la vie n'avait aucun sens ; que rien ne vous aidait à vivre ; que ce n'était qu'un problème, un affreux problème sans solution. Heureusement mes études, que j'aimais, m'ont été un excellent dérivatif.

Entraînée par deux amies, je suis partie faire une retraite. Le premier soir, on nous a fait tourner en rond dans le parc en récitant des

:hapelets. Je me suis demandé si j'allais pouvoir tenir le coup pendant leux jours et j'ai envisagé de reprendre le train dans l'autre sens. Je rois que je suis restée uniquement par ce que ce n'est pas dans mon aractère de faire des esclandres, et aussi parce que le prédicateur vait l'air sympathique.

Tout cela, c'était vraiment une bien mauvaise préparation à la râce qui allait fondre sur moi les deux jours suivants. Car le lendemain t le surlendemain, ce fut pour moi un éblouissement : ce sens de la ie que je cherchais avec tant de désespoir depuis des mois, il était à, dans cette religion où jamais je n'aurais pensé à aller le trouver. e ne sais pas quels mots on peut employer pour décrire une pareille llumination ; ce n'était d'ailleurs pas qu'une lumière, c'était en même emps une Présence en moi qui me remplissait de paix, de joie et de onheur. Je me souviens d'être rentrée de cette retraite en me disant ue n'importe quoi pouvait m'arriver, rien ne serait capable de m'en-ever ce bonheur. J'avais alors dix-sept ans.

Cette impression de Présence de Dieu en moi a duré plusieurs emaines, peut-être plusieurs mois, avec des périodes d'absence qui me lésespéraient ; puis tout de même cette impression s'est évanouie et l a bien fallu que j'apprenne à vivre sans cette joie, difficilement.

Les débuts

C'est pendant cette période-là que j'ai commencé à faire oraison ; as régulièrement d'ailleurs ; de temps en temps j'entrais dans une glise pour y prier vingt minutes ou une demi-heure, tous les huit ou uinze jours ; à certains moments c'était comme un besoin pour moi ; lus tard il m'est arrivé que cela me coûte, mais pas souvent.

Le contenu de cette oraison ? Surtout d'ordre moral : la réforme le mon caractère difficile, l'organisation de ma vie de jeune fille et le toutes mes activités, la lutte contre le découragement et le pessi-nisme. Il y avait aussi beaucoup le désir de faire entrer Dieu davan-age dans ma vie ; et puis le problème de ma vocation, qui m'a beau-oup et très longtemps tourmentée.

Je me demandais si, après une telle grâce de lumière, il ne me allait pas envisager de donner ma vie au Seigneur et j'examinais de uelle façon je pourrais le faire. J'ai d'abord pensé rester célibataire lans le monde, à m'occuper de catéchismes et de dispensaires. Il m'est pparu, en y réfléchissant, que c'était une solution bâtarde. Alors, reli-ieuse ? la seule pensée de la vie religieuse me faisait horreur ; j'ai ourtant bien lutté contre cette horreur et accepté d'avance cette pers-ective. Un jour j'ai écrit dans mon journal : « Je ne sais pas pourquoi l me semble qu'entrer au couvent ce serait perdre ma route et souffler ur mon plus grand rêve : devenir une sainte ».

Puis mes pensées se sont orientées vers le mariage qui me semblait le plus en plus une vocation splendide ; j'ai consulté deux prêtres qui ne connaissaient l'un et l'autre et tous les deux ont été d'avis que je 'avais pas d'autre vocation ; j'en ai été très heureuse.

Peu après j'ai rencontré A. et bientôt nous nous sommes mariés.

Mariage

Notre mariage a été un changement radical de genre de vie, de lieu le résidence et d'habitudes. Nous étions très heureux et très amou-eux et nous avons eu coup sur coup deux enfants dont nous étions rès fiers. Tout cela est peut-être suffisant pour expliquer le brusque

recul de ma vie religieuse : plus de messe en semaine et plus d'oraison du tout. Tout de même, une telle dégringolade m'inquiétait et, en 1938, je suis allée neuf jours de suite à la messe pour demander au Seigneur de reprendre dans ma vie la place qu'il avait perdue.

J'allais être exaucée, mais pas comme je le supposais : ce fut la guerre, la séparation, le départ de la ville que nous habitions et le commencement d'une série d'années très difficiles. Tous les Français en ont vu de dures ces années-là, mais je crois que nous avons eu bien notre compte.

C'est en 1940 que j'ai repris l'habitude de la messe une ou deux fois en semaine, et après l'exode, celle de l'oraison.

Cette année 40-41 a été particulièrement difficile pour nous ; nous étions « réfugiés » dans un petit village de Savoie où nous ne connaissions personne et nous avions la vie dure et pauvre ; cela ouvre des horizons d'avoir fait, une fois dans sa vie, l'expérience de la vraie pauvreté, mais c'est dur ; afin de tenir le coup dans toutes ces difficultés matérielles j'allais de temps en temps à l'église pour prier et chercher le courage et l'optimisme ; je l'ai toujours trouvé, d'ailleurs.

Puis nous sommes rentrés dans la zone où nous avions nos familles et amis. Nos difficultés ne se sont pas terminées pour autant. J'ai continué à prier à intervalles irréguliers et à trouver dans le Seigneur mon équilibre. C'est au cours de ces années-là aussi que je me suis remise à lire presque quotidiennement l'Evangile. Je ne crois pas qu'on puisse lire quotidiennement l'Evangile sans finir par être séduit, captivé par la personnalité du Christ.

Est-ce sous l'influence conjuguée de cette lecture et de l'oraison que mes pensées se sont orientées vers l'insuffisance que j'avais de la connaissance du Christ ? Je me disais : Comme c'est étrange que ce Christ que j'ai reçu peut-être plus de mille fois dans l'Eucharistie, je ne puisse rien en savoir de plus que par l'évangile ; rien qui ressemble à une connaissance directe, vivante ; quand on croise quelqu'un dans la rue, rien que de voir sa démarche, ses yeux, son sourire, on a déjà de ce quelqu'un une connaissance vivante ; mais du Christ qui est pourtant devenu la raison de toutes mes actions et le moteur de toute ma vie, rien qui ressemble à une connaissance directe.

Ce désir d'une connaissance plus grande et plus vivante n'a fait qu'augmenter les années suivantes, sans que j'y attache tellement d'importance, parce que je ne me doutais absolument pas où cela allait me mener.

Un risque à courir

A la fin de 1946, c'était devenu une vraie faim, une vraie soif d'une proximité plus grande et d'une connaissance de Dieu plus profonde ; en janvier 47 j'ai compris que c'était probablement un appel à une vie plus proche de lui. Je n'ai pas pu m'empêcher d'envisager la chose sous l'aspect d'un risque à courir et j'ai pensé : Si je me fais illusion dans une histoire comme cela, je risque d'avoir peine à retrouver mon équilibre ensuite : il me faudra peut-être plusieurs mois pour y arriver ; tant pis, il faut risquer, je risque et je dis : « oui ».

Quoique j'aie dit oui si catégoriquement, j'ai continué à hésiter ; il me semblait avoir devant moi une porte lumineuse, toute grande ouverte, que je ne pouvais pas me décider à franchir. Deux mois de suite j'ai prié : « Seigneur, il y a certainement une autre voie que cette porte à franchir ; montrez-la moi, cette autre voie ! « Mais plus je priais, plus

l me semblait que cette porte était justement la voie que le Seigneur oulait que je prenne. J'ai fini par me décider.

C'est à ce moment-là qu'est entrée dans ma vie cette faim de l'Eucharistie qui ne m'a presque jamais quittée depuis, une faim qui, à ertains moments, a été un désir brûlant.

J'étais tout de même assez troublée de tous ces sentiments noueaux et je me suis demandé si vraiment tout cela venait de Dieu ou si 'était une sorte de trouble mental à forme mystique. Mais notre vie tait redevenue beaucoup plus calme et je me sentais une femme parfaiement heureuse avec mes huit enfants et mon mari. Il me semblait u'une femme heureuse n'avait pas beaucoup de raisons de faire des roubles mentaux.

J'aurais cependant bien voulu trouver un conseil sur ce qui me emblait être un appel du Seigneur. J'ai parlé à mon vieux confesseur le ce désir d'une connaissance vivante et personnelle du Christ ; il m'a épondu : « Vous n'êtes pas la première à me parler de cela ; j'y ai ien réfléchi, mais j'ai adopté comme principe de décourager tous ceux ui m'en parlent. Non, je ne crois pas que, sauf exceptions extraordiaires, cette connaissance soit possible. » Le pauvre homme avait dû voir bien des déceptions avec les précédents pénitents qui lui avaient arlé de cela ! J'ai aussi demandé l'opinion d'un religieux de nos amis ui m'a dit : « Non, pour arriver à cette connaissance il faut des onditions de calme et de silence qu'il n'y a pas dans la vie du monde ; ertainement ce n'est pas cela que vous cherchez ». J'ai passé pluieurs jours de désarroi à me demander ce qu'alors je pouvais bien hercher.

Chaque fois que j'ai traversé une période semblable de désarroi, ù j'ai perdu de vue mon but, il me semblait que ma vie perdait son nité, que je ressemblais au bateau naufragé dont les mâts et les planhes s'en vont au gré des vagues ; je ne pouvais maintenir mon unité ntérieure qu'en marchant sur cette route de désir et de connaissance lu Christ. Aussi j'ai continué à marcher.

La nécessité d'une oraison beaucoup plus fréquente et régulière 'est imposée à moi.

L'année d'après, mon oraison s'est transformée ; elle est devenue à ertains jours, comme un état : je priais et je restais là dans des sentiments très simples, à savourer le paisible bonheur d'être auprès du eigneur.

A ce moment-là j'ai reçu la grâce d'aimer le Seigneur d'un amour arfaitement « senti » et je me rendais très bien compte que cet amour e venait pas de moi, qu'il m'était donné. Je n'ai traversé toutes les nnées difficiles qui ont suivi qu'à cause de cet Amour...

J'ai retrouvé cette Présence du Seigneur en moi que j'avais connue 17 ans ; comme autrefois elle me remplissait de joie.

Tout cela, c'était probablement pour me donner du courage pour out ce qui allait suivre.

L'épreuve

C'est un jour bien déterminé de 1948 qu'ont commencé à fondre ur moi ces épreuves spirituelles si vives qu'elles ont de violentes répercussions sur le corps sous forme de douleur extrême ou d'angoisse ffreuse. Mais j'ai plusieurs raisons de croire qu'à moins d'en avoir reçu a mission comme saint Jean de la Croix, on n'a pas à raconter ces hoses-là. On le ferait d'ailleurs très mal : on peut encore, à l'aide de uelques détails précis, dire à quel point l'âme et le corps souffrent,

mais il n'y a rien pour exprimer comment, dans le même temps, le Seigneur est là pour vous soutenir, je dirais presque pour « vous porter ». Dans ces épreuves on ne peut que dire : « Seigneur, je sais très bien, d'expérience vécue, que vous m'infusez le courage au fur et à mesure du besoin ».

A ce moment-là aussi m'a été donné un début de connaissance de moi-même : c'est très curieux qu'on puisse vivre je ne sais combien d'années d'existence chrétienne à la surface de soi-même, sans avoir aucune espèce d'idée de ce que l'on peut être réellement au-dessous de cette surface. Mais Dieu s'est chargé de me le montrer progressivement ; c'était une lumière à la fois impitoyable et douce qui, sans cesse, me découvrait la racine de telle ou telle de mes pensées ou de mes actions ; et toujours j'y voyais de l'orgueil, de l'égoïsme, de la dureté envers les autres, trop de complaisance envers moi-même. Jamais ça n'était pur ; d'ailleurs je crois maintenant que rien d'humain ne peut être pur quand c'est mis en référence avec cette transparente lumière qui vient de Dieu. Même quand cette lumière m'apprend des choses désagréables, je l'aime : c'est bon de voir la vérité.

Aussi l'humilité des saints ne m'étonne plus. Je me serais, autrefois,, demandé si, dans leurs protestations d'humilité, les saints n'exagéraient pas tout de même un peu. Mais maintenant je sais que Dieu a le moyen de faire demeurer ses amis dans une juste connaissance de ce qu'ils sont.

Bien entendu j'étais toujours fidèle à l'oraison. Dix minutes à un quart d'heure par jour ; pas encore tout à fait quotidienne à ce moment-là, elle l'est devenue bien vite.

Transformation

C'est au printemps de 1950 qu'elle a pris une double orientation qui me semble complémentaire.

D'abord une orientation vers une prière de demande à intentions beaucoup plus larges, amenée par la méditation du discours après la Cène : dans ce discours qui est vraiment le sommet du message du Christ, il est plusieurs fois question de la prière de demande ; on voit que le Christ y attache beaucoup d'importance pour ses disciples.

Il me semblait qu'il m'était donné, à moi, la responsabilité de demander pour les autres, de prier sans cesse pour leurs besoins et pour ceux du monde.

J'ai compris tout cela avec une certaine inquiétude en me disant que c'était peut-être imagination et orgueil. Très souvent, du reste, quand l'Esprit-Saint m'entraîne dans un sens, je commence par raisonner, me dire que je me trompe, et me faire des tas d'objections ; et puis, au cours des mois qui suivent, j'y vois plus clair et mes objections tombent.

La seconde orientation nouvelle de mon oraison a été, à d'autres moments, une pente vers le silence. Il m'est devenu évident qu'alors Dieu me mettait lui-même dans un état de silence en me demandant d'y rester.

Allais-je pouvoir continuer ainsi pendant longtemps, sans que personne me dise que tout cela était bon ?

C'est un peu plus tard qu'un prêtre m'a dit sans hésiter : « Allez, marchez ! »

Ces deux façons d'être à l'oraison durent toujours ; j'ai continué à me faire, de temps en temps, des objections : à propos de cette prière

pour tous les besoins des autres et du monde, je me disais : Ce n'est pas possible ! est-ce que Dieu peut demander de pratiquer régulièrement ce genre de prière d'intercession à une mère de famille toujours occupée et bousculée comme moi, alors qu'il a dans ses couvents des quantités de religieux et de religieuses qui sont faits pour cela ?

Et puis, un jour, j'ai compris définitivement que, comme le dit aussi le P. Voillaume dans son livre : « Au Cœur des Masses », c'est tout chrétien, quel que soit son genre de vie, qui a une vocation contemplative ; et qui dit vocation contemplative dit par là-même incessante prière pour les autres.

L'autre orientation de mon oraison, celle vers le silence, a été beaucoup plus longue à évoluer et je crois que j'ai perdu beaucoup de temps à ne pas comprendre suffisamment son importance.

C'est au cours d'un déplacement qui m'a procuré plusieurs mois de solitude que cet attrait du silence est devenu plus habituel et que j'ai vu qu'il allait prendre une place sérieuse dans ma vie.

Jusqu'alors la prière faite avec des mots me semblait d'un genre sûr et rassurant, c'était une forme recommandée par l'Eglise, dans laquelle on était certain de ne pas se tromper, tandis que l'autre, ce silence, je comprenais mal sa signification.

Depuis j'ai appris que cet état de silence dans lequel on n'entre pas volontairement, mais auquel on est introduit à l'improviste, au cours d'un moment de prière du type courant, est une forme de relation très étroite avec Dieu.

Plus tard encore, chaque fois que je retrouvais ce silence, après toutes ces années qui ont été difficiles, préoccupées, tendues, c'était comme une source, une eau vive, qui s'écoulait en moi, sous forme de détente, de paix, d'assurance et de force.

J'appelle cela une prière silencieuse, mais ce n'est pas tout à fait exact : cette prière, cet état de silence dans lequel Dieu me met, est caractérisé par une extrême attention à Dieu, attention toute tournée vers l'intérieur ; mais il y a de temps en temps, dans ce silence même, et à un rythme lent, des mots, des formules très courtes de désir et d'amour qui servent à orienter cette attention, à lui donner son sens. Ils sont d'une importance secondaire, je crois, car plus loin, plus profondément, quand Dieu le veut, il n'y a plus rien qu'un silence total, et toujours cette extrême attention toute vide et toute réceptive, vécue comme une disponibilité parfaite à ce que Dieu veut faire de moi.

Peut-être est-ce parce qu'on ne peut pas être attentif à la fois à ce qui se passe au dedans et au dehors de soi, qu'au moment de cette prière attentive tournée vers l'intérieur on perd un peu le contact avec tout ce qui se passe autour de soi et qu'on n'a plus très bien la notion du temps qui s'écoule. C'est d'ailleurs très gênant pour les gens occupés, qui ont leur existence organisée à la montre.

Oraison et action

Evidemment il m'est devenu de plus en plus clair que mon quart d'heure d'oraison quotidienne ne me permettait plus d'entrer dans cette oraison et d'en sortir en si peu de temps. J'ai donc pris comme objectif de trouver une fois par semaine un moment plus long, une demi-heure à trois quarts d'heure, pour me livrer à la prière. Objectif que j'ai eu bien de la peine à réaliser tant que mes derniers enfants étaient petits, d'autant plus que s'il est possible de trouver trois quarts

d'heure quand on y tient absolument, cela devient plus compliqué quand il faut trouver en même temps le calme et le silence, et cela à un moment de la journée où l'on ne soit pas trop fatigué.

J'ai donc pris l'habitude d'aller passer ce moment de prière hebdomadaire dans une église pas très loin de chez soi, qui n'est pas ma paroisse, où il y a une petite chapelle déserte, et où personne ne me connaît. J'estime en effet que cela ne regarde personne que je puisse avoir besoin d'une longue prière.

Trouver du temps pour prier a été une de mes plus grandes difficultés pendant ces dernières années. Et pourtant j'ai fait deux ou trois fois l'expérience que de disposer de trop de temps ne me convenait pas non plus : une vie de prière qui n'a pas son prolongement dans l'action me donne une impression de malaise, de quelque chose de tronqué et d'incomplet qui ne va pas.

Plus je marche sur cette route, plus je comprends qu'il puisse y avoir des contemplatifs purs, mais moins je comprends qu'il puisse exicter des actifs purs, c'est-à-dire des gens qui croient que l'action se suffit et qu'elle a le droit de remplir à elle seule une vie qui se veut chrétienne. Ceux-là, il me semble qu'ils ne feront jamais rien d'autre de leur vie que de brasser du vent. Car c'est dans la prière qu'avec Dieu nous nous rendons compte des vrais problèmes auxquels il faut nous attaquer; c'est avec lui que nous déterminons les points d'insertion exacts de notre action ; c'est avec lui également que nous débrouillons calmement les situations difficiles où nous serions tentés de nous énerver ou de perdre courage.

L'action gagne à être réfléchie et priée ; tandis que de se précipiter dans l'action tête baissée et quelquefois à côté de ce qu'il aurait fallu faire, cela ne mène à rien de bon.

Excusez-moi pour cette disgression... c'est une affaire qui me tient tellement à cœur que ces relations action et contemplation...

J'en reviens à ce qui fait l'objet de cette lettre.

Une impasse ?

Sous l'influence de l'oraison et, je crois aussi, de la lecture assidue de la Bible, mes idées se sont modifiées ; un jour j'ai compris que ce que je cherchais, rencontrer Dieu, trouver Dieu, était dans l'état de la vie présente un objectif irréalisable. Que c'était, au fond, assez puéril de s'imaginer qu'un être fragile, étroit et misérable comme une créature humaine, puisse, avant l'éternité, supporter la rencontre de l'immensité de Dieu, et cela totalement et définitivement. Rencontrer comme cela Dieu tout d'un coup, ce sont des formules sommaires et séduisantes à l'usage des gens qui ne connaissent ni Dieu ni l'homme. Et il m'a semblé que je marchais depuis des années au milieu de quantités de difficultés pour atteindre un but qui était en train de s'évanouir devant moi.

Quelle amertume ! et malgré cette immense déception je voyais aussi qu'il fallait continuer à marcher avec foi, sans savoir ce que je pouvais espérer.

La foi : combien d'étapes sur cette route ne sont en fin de compte que des étapes vers une foi plus pure !

J'ai donc continué à marcher en ayant l'impression d'être dans la situation d'un danseur de corde raide qui se demande combien de temps il va pouvoir encore tenir sur son fil !

Je dois dire que bien souvent, depuis lors, il m'a fallu lutter contre

le découragement et l'amertume : tenir le coup si longtemps, et pour en arriver à quoi ? Je pouvais dire comme Jérémie :

Tu m'as séduit, Yahvé, tu as été le plus fort !
Ah ! serais-tu pour moi comme un ruisseau trompeur aux eaux [décevantes ?

Même cet Amour qui m'avait fait traverser ces années difficiles, il me semblait qu'il s'était usé à lutter si longtemps.

Pourtant je retrouvais de temps en temps cette prière silencieuse qui était rassasiante, nourrissante, et comme une infusion de vie qui me remplissait de sérénité, de paix profonde, d'assurance et de force pour marcher encore.

Et cette prière m'était une nécessité vitale. Quand un surcroît inattendu d'occupations m'en privait pendant un certain temps, rien n'allait plus, on aurait dit que la route où je marchais depuis des années n'aboutissait qu'à une désespérante impasse d'où je ne voyais aucun moyen de sortir.

En même temps qu'une eau vive, une source de paix, d'assurance et de force, cette prière silencieuse n'a jamais cessé d'être un appel pressant à aller plus profond dans le silence de Dieu.

Puis vint la mort de ma fille, que mes soins de jour et de nuit ne purent conjurer. Il m'a semblé alors que ma vie n'était qu'un échec sur tous les plans importants... sur ce plan familial et aussi sur le plan spirituel où tant de peine n'avait abouti à rien. Et ces deux échecs ne faisaient que se rendre plus douloureux l'un l'autre.

A certains moments j'ai cru y laisser mon équilibre mental et nerveux. Moi qui ai toujours eu une pitié légèrement condescendante pour les gens qui font de la neurasthénie, j'ai compris la fragilité, la délicatesse d'un équilibre mental, qui peut se détraquer sous l'influence d'une souffrance trop vive.

Il m'avait semblé, quelques années auparavant, être en train de vivre l'aventure la plus grande et la plus exaltante qu'il puisse être donné de vivre à une créature humaine... Ah, que ce temps était loin !

Je me suis mise à aller à la messe presque tous les jours, je m'y raccrochais si l'on peut dire ; enfin j'y ai rencontré de nouveau cette oraison rassasiante, plus pacifiante que jamais, qui me sortait pour quelques heures ou pour la journée de mon désespoir et me ramenait à des pensées plus justes. Cette oraison s'est faite de plus en plus pressante et sensible, comme si Celui qui la mène avait absolument voulu me faire rapidement surmonter ma dépression.

Quelquefois maintenant, parvenue à cet état d'extrême attention toute silencieuse dont j'ai parlé plus haut, il me semble que ce Seigneur bien-aimé que j'ai cherché si longtemps est là tout proche, tellement proche que c'est comme si je le touchais sans le voir. Il me semble tout à fait être dans la situation d'un aveugle qui aurait marché très lontemps dans sa nuit pour atteindre quelque chose et qui maintenant croit l'avoir trouvé, croit le tenir et qui gémit, toujours dans sa nuit : « Ah ! si seulement je pouvais voir ! ».

Ma prière est celle du psalmiste : « Dessillez mes yeux, Seigneur, faites luire sur moi la lumière de votre visage ».

Et maintenant j'ai une fois de plus repris la route. Je ne sais pas où je vais et j'aime autant ne pas le savoir... Ma vie est pour l'instant, je m'en rends très bien compte, comme une voûte en construction qui resterait là à attendre sa clef de voûte ; et cette clef de voûte c'est le Seigneur lui-même et la vie d'union à lui.

" PRIEZ SANS CESSE "

Les auteurs spirituels ne parlent pas seulement d'oraison mais de *vie d'oraison*. C'est que l'oraison ne doit pas être seulement un exercice, qui a sa place dans nos journées au milieu de bien d'autres choses, mais devenir comme l'âme de nos journées, l'âme invisible mais partout présente. Ainsi la vie tout entière devient prière. Le texte qu'on va lire, d'inspiration bien parisienne, témoigne de cet esprit de prière en plein monde moderne. Nous remercions Dom Massabki de nous avoir autorisés à publier ces pages extraites de son livre : « Le Christ, rencontre de deux amours », à paraître aux éditions de *La Source*.

LE souvenir de Dieu ne me quitte guère.

La foule, généralement, me porte à prier. Elle est comme une invitation à la prière, comme l'assise même de ma prière.

Durant mon trajet quotidien jusqu'au bureau, de Sèvres-Lecourbe à la correspondance Trocadéro, en métro aérien, tout en regardant défiler les immeubles, je songe à tous ceux qui les habitent, j'offre leur vie à Dieu et j'appelle sur eux ses grâces. Le clocher gris de Saint-Léon me fait me souvenir de la divine présence, et j'ai une pensée d'amour pour l'Hôte du tabernacle.

En passant sur la Seine, je prie pour les mariniers, pour tous les mariniers de tous les fleuves, de toutes les rivières, de tous les canaux du monde ; je prie pour les pêcheurs aperçus sur la berge. Quelquefois les cheminées des usines — des usines Citroën, je crois — dans le lointain m'invitent à prier pour le peuple des travailleurs, à offrir sa vie rude et laborieuse.

Et puis, quand le soleil est là, la lumière est si belle dans cet espace où rien ne l'arrête. Le pont de l'Alma, le Palais de Chaillot, les immeubles des quais de la Seine prennent des tons variés suivant les saisons, les jours, les heures. Les vitres étincellent au levant et au couchant comme des pierres précieuses. Les jours clairs, on aperçoit le Sacré-Cœur et mon cœur va ces jours-là plus spécialement vers Celui qui veille nuit et jour sur la capitale. Le ciel changeant, coloré de gris, de bleu, de rose, de blanc, de vert pâle, de poudre d'or, a, certains jours, beaucoup de charme. On a si peu l'occasion à Paris d'en apercevoir une aussi grande étendue ! Les arbres sont beaux. J'aime les jeux de la lumière dans leur parure, diverse suivant l'époque de l'année, et les jeux du vent dans leur feuillage.

Sur ce pont du métro de Passy, je donne rendez-vous à la louange. Je loue Dieu pour la nature. Je le loue d'avoir donné à l'homme l'intelligence, et de l'avoir associé à son pouvoir créateur, de lui avoir rendu possible de construire des œuvres harmonieuses, ou utiles à la vie de l'homme et au progrès de l'humanité. J'admire les beaux immeubles qui dominent la Seine du haut de la rue Raynouard, ceux du commencement de l'avenue de Suffren, et ce Palais de Chaillot, et ces ponts innombrables, en pierre ou en fer, ce métro, si « pénitentiel », mais si pratique, tous ces résultats des recherches et des efforts séculaires de l'homme, tous ces progrès dans sa marche vers la conquête de l'univers. Et je remercie pour tout cela, et je prie pour l'extension du bien-être, pour l'avènement sur la terre du règne de l'homme — de l'homme soumis et ordonné à Dieu.

Ainsi je vais chaque jour, semant un peu partout, du matin au soir, mes minuscules prières, comme un laboureur sème de petits grains dans son champ.

Je ne croise jamais une femme qui porte visiblement un enfant

dans son sein sans exprimer à Dieu mon désir que le petit être qui se forme en elle reçoive le baptême et la grâce du salut.

Tous ceux que je rencontre portent mon esprit naturellement vers Dieu. Grâce à eux, je me meus fréquemment en Dieu.

Je prie pour ceux dont je vois le visage fatigué ou triste. J'étends ma prière à tous ceux qui sont ainsi, fatigués et tristes.

Si je vois des ouvriers occupés à un travail pénible, ou désagréable, ou même simplement insipide (les balayeurs des rues, les laveurs de carreaux, les boueurs, les nettoyeurs de wagons, les employés qui poinçonnent les billets ou gardent les portillons, les ouvriers de la voirie qui étendent du goudron ou cassent des pavés par des températures élevées en été, ou sont exposés en hiver, dans une quasi immobilité, à disposer géométriquement des pavés sur les chaussées à réparer, ou encore ceux qui manient la pelle et la pioche par tous les temps pour réparer les canalisations d'eau, de gaz ou d'électricité...), j'offre leur travail, leur vie, leur souffrance, leurs amertumes. C'est pour eux, les petits, les humbles, les pauvres, les fatigués, que le Maître est venu. C'est vers eux qu'il veut se pencher. Le royaume des cieux est pour eux avant d'être à ceux qui sont riches des biens de ce monde. Demandons-lui de venir à eux.

Si je vois quelque joli visage de femme, ou quelque... Adonis, je pense à la Beauté increéée dont ces créatures ne sont que le reflet. Je pense à la vision que nous aurons un jour de Celui qui est la Beauté et qui a mis tant de beautés diverses dans le monde. Je pense à l'émerveillement qui nous saisira quand nous nous verrons les uns les autres à la résurrection de la chair. Je prie pour ceux qui font ici-bas mauvais usage de ce don redoutable de la beauté.

Si je vois un couple heureux et charmant, je me réjouis. Je remercie pour le bonheur de ces deux êtres qui sans doute ne savent pas se tourner vers l'auteur de leur joie. Je prie pour que leur amour soit pur, dans l'ordre, bien compris, durable.

Si je vois un couple qui manque de décence et de retenue, je demande à Dieu de redresser tout ce qu'il voit dévier dans cet amour.

Si je croise un prêtre — plus que toute autre créature, il me rappelle Dieu — je demande à Dieu de le rendre saint, je m'offre pour lui, j'implore Dieu pour son apostolat.

Tous ceux qui passent sur mon chemin sont une occasion de m'unir à Dieu, une occasion de prière faite pour eux.

Au spectacle, au concert, je prie pour les spectateurs, pour ceux qui sont sur scène.

L'humanité entière est en moi. Tous les hommes peuplent mon cœur d'une indéniable présence.

La création, les créatures, les choses fabriquées ramènent mon esprit vers Dieu, incessamment.

Mes occupations quotidiennes actuelles entretiennent cet esprit de prière. Attachée au service du personnel et spécialement au fichier, je suis tenue au courant des mariages, des naissances, des deuils dont je dois prendre note. C'est alors une occasion de prière pour ceux qui unissent leur vie, qui voient le jour ou qui ont quitté ce monde. D'autres fois, c'est une demande de secours, une mutation, une modification de traitement se rapportant à l'un des quelque 4.000 agents de nos exploitations disséminées par toute la France, qui lance ma pensée vers Dieu pour le prier de descendre vers celui-ci, vers celle-là, dont j'ignore le visage mais dont je connais le nom.

Quand je dis : « je prie » pour cette multitude, cela ne veut pas

dire que je récite des chapelets à longueur de journée et que je me confine en dévotions au lieu d'accomplir mon devoir d'état ! Cette « prière » consiste en une « élévation-éclair » de mon âme vers Dieu, qui occupe mon esprit une seconde et ne me détourne pas de mes obligations professionnelles. Comme un petit enfant tire la main d'une grande personne pour faire arrêter son attention sur ce qu'il voit lui-même, ainsi je dis simplement, çà et là, au long de mes journées : « PERE, regardez celui-ci. PERE, je vous offre ceux-ci. Je m'offre pour ceux-là. PERE, j'ai pitié de cette foule, ayez pitié d'elle, vous qui êtes plus puissant que moi ». Cette prière n'est même pas toujours formulée. Elle se résume souvent dans une intention ardente que le PERE comprend sans avoir besoin de mes paroles. Il sait que pour tous cela revient à dire : « PERE, prenez soin de cette foule qui erre dans sa course vers le bonheur. PERE, donnez-leur votre Vie. Jésus, aimez-les, prenez-les, gardez-les, déchargez-les. Esprit-Saint, venez en eux ».

Tout cela sans contention d'esprit, sans obsession, comme étant la respiration simple, normale, naturelle de mon âme.

ORAISON ET ENGAGEMENT

Nous avions prévu dans ce numéro spécial un article sur ce sujet de la prière et de l'action.

Celui à qui nous l'avions demandé n'ayant pu le rédiger à temps, nous avons puisé dans nos enquêtes ces quelques pages. Elles ne remplacent pas l'article. Elles ont du moins le mérite d'aborder le problème franchement et de montrer vigoureusement qu'une vie de prière authentique, loin d'arracher le chrétien aux tâches de l'Eglise et de la Cité, lui fait acquérir une lucidité, un courage, un amour qui donneront à son action une singulière efficience. Mais il est bien évident qu'il faudra reprendre le sujet, analyser de plus près les rapports de la prière et de l'action (de l'action apostolique et de l'action temporelle) et leur influence réciproque.

NOUS vivons à une époque où beaucoup de valeurs sont remises en question. On critique ces valeurs, on en remarque surtout les petits côtés, les déviations, on les renie... Puis, le temps passant, on s'aperçoit que sous les déviations critiquées, il y avait tout de même quelque chose de bon. Et à partir de cette constatation, peu à peu ces mêmes valeurs, débarrassées de leurs scories, sont redécouvertes et appréciées.

Il semble que la notion de prière soit, chez nos contemporains, en train de traverser une crise de cet ordre... une crise qui en fin de compte serait bonne si elle pouvait mener à une conception plus pure de la prière.

Pour l'instant, dans certains milieux, c'est à peine si on peut parler de la nécessité de la prière dans une vie chrétienne, sans s'attirer un flot de remarques méprisantes sur ces chrétiens qui « cultivent leur petite vie intérieure » dans « un petit jardin secret bien fermé », etc..., au lieu de voir l'urgence criante de tout ce qu'il y a à faire autour d'eux, au lieu de comprendre qu'ils devraient en masse se jeter dans la bagarre de ce monde, et employer toutes leurs forces à « en réformer les structures ». Et la prière fait à beaucoup l'effet d'une évasion à l'usage des tempéraments pusillanimes et rêveurs qui y trouvent un refuge contre les difficultés de la vie et y puisent bonne conscience, ce qui est vraiment un comble !

Admettons qu'il ait pu exister et même qu'il existe encore quelques chrétiens qui ressemblent à ce portrait caricatural.

Mais parce que certains chrétiens ont et donnent de la prière une idée fausse, est-ce une raison pour nous obstiner à croire que la prière c'est vraiment cela ?

Remarquons d'abord que si la prière peut être utilisée comme moyen d'évasion, l'action peut l'être également, et que l'évasion dans l'action donne, elle aussi, très bonne conscience. Elle a même le grand avantage d'être infiniment plus spectaculaire et plus glorieuse.

En effet, il n'est pas tellement exceptionnel de rencontrer un père de famille pas très enthousiasmé à l'idée de passer ses dimanches et ses soirées dans un logement trop petit, en compagnie d'enfants bruyants et d'une épouse à bout de nerfs... quel bon prétexte alors, conscient ou inconscient, que l'engagement dans l'action ! Il n'est pas non plus invraisemblable qu'une mère de famille, lassée de passer son existence dans les couches, les biberons et la vaisselle, arrive à apprécier beaucoup la diversion d'un engagement dans l'action !

Ainsi rencontre-t-on quelquefois des chrétiens très bien intentionnés qui se jettent dans l'action tête baissée, à corps perdu, quelquefois d'ailleurs juste à côté de ce qu'il aurait fallu faire (mais ça n'a pas d'importance), qui s'agitent beaucoup, parlent beaucoup (d'action et d'engagement, bien entendu !). Et quand on peut juger cela avec un certain recul, on s'aperçoit que toute cette activité a été très superficielle, qu'elle n'a rien marqué, rien changé sérieusement, qu'aucun résultat profond et durable n'a été atteint. Et pourtant celui qui s'est ainsi démené avait si bonne conscience et croyait si bien faire !

A cela il ne faut pas se contenter de rétorquer qu'il aurait suffi d'un peu de réflexion préalable, que jamais aucun actif doué de bon sens n'a nié que la réflexion soit tout de même nécessaire à l'action. Car ce n'est pas à ce simple niveau de réflexion que se situe la source de l'action véritable. Cette source, elle se situe à un niveau qui n'est pas sans rapport avec la réflexion, mais qui est beaucoup plus élevé qu'elle, je veux dire au niveau de la prière.

*

Peut-être que si nous voulions y voir clair dans ce débat, et y voir clair d'une façon chrétienne, nous pourrions ouvrir l'Evangile pour savoir ce que Notre Seigneur en pensait. Il semble qu'il en pensait des choses tout à fait précises ! Relisons, par exemple, l'Evangile de saint Jean ; nous tombons sur cette phrase : « Qui demeure en moi comme moi en lui, porte beaucoup de fruit, car hors de moi vous ne pouvez rien faire » *(Jean* 15, 5). *Le contexte dans lequel est située cette phrase nous invite à vivre comme des branches de vigne qui puisent leur vie dans le cep qui est le Christ. Il rend cette affirmation plus catégorique encore : « Hors de moi vous ne pouvez rien faire ».*

Bien entendu, notre orgueil renâcle à l'énoncé d'une affirmation aussi nette, qui semble indiquer que par nous-mêmes nous ne sommes bons à rien. Et pourtant, notre orgueil a beau renâcler, 99 *chrétiens sur* 100 *ont beau s'estimer parfaitement capables de faire quelque chose par eux-mêmes, il n'est pas possible de rejeter une affirmation du Seigneur aussi claire et aussi catégorique que celle-là. Il faut chercher à la bien comprendre, c'est tout.*

*

La Genèse, quand elle nous raconte la création du monde en six Jours, dans un récit imagé, nous dit que le septième Jour, son œuvre étant achevée, Dieu se reposa. Mais elle ne nous dit pas ce que Dieu a fait le huitième Jour. D'aucuns s'imaginent peut-être que Dieu continue à se reposer de son travail créateur, et qu'actuellement encore, du haut de son ciel, il regarde sereinement comment se débrouille cette création qu'il a lancée dans l'espace... On ne peut faire à Dieu pire injure, me semble-t-il, que de supposer qu'il se désintéresse à ce point de ce qu'il a créé. Parce que Dieu a créé le monde, Dieu maintenant a partie liée avec le monde : il faut absolument que celui-ci atteigne le but pour lequel Dieu l'a fait, qui est de former le maximum d'êtres capables d'entrer dans sa Vie, de participer à son bonheur.

Pour que ce but soit atteint, Dieu ne cesse d'être présent dans le monde (la Bible le dit assez), ne cesse d'y agir, d'y travailler pour l'orienter, le pousser presque malgré lui (je veux dire malgré toute sa pesanteur, son inertie, malgré tous ses refus) vers ce but extraordinaire de salut qu'il lui a fixé.

Que Dieu ne cesse d'être au travail, ce n'est pas là une hypothèse toute gratuite, Notre Seigneur lui-même nous le dit : Un jour où les Juifs lui cherchaient querelle parce qu'il avait guéri un infirme le jour du Sabbat, jour où normalement on doit se reposer, Jésus répond : « Mon Père agit toujours, et moi aussi j'agis » (Jean, 5, 17).

« Mon Père travaille toujours » : on ne saurait mieux dire que dans la longue série des jours que vit notre monde, il n'y en a pas un où Dieu cesse de s'occuper de sa création.

✶

Ainsi Dieu a créé le monde dans un but parfaitement défini ; il a ses vues sur la façon dont doit se dérouler, pour y atteindre, et notre histoire à chacun, et celle de l'univers. Mais il veut que l'homme, qu'il a créé libre, coopère à son grand dessein. Cette coopération nécessaire de l'homme à l'œuvre de Dieu est peut-être une des données fondamentales du sens de l'Histoire et le refus de cette coopération est probablement l'explication de périodes noires comme celle que le monde traverse actuellement.

Aussi Dieu ne cesse d'adapter ses interventions aux situations créées par l'aveuglement des hommes. Inlassablement, il dirige le monde vers ce but final qu'est notre salut à tous.

Une fois qu'on a bien réfléchi à tout cela, il apparaît avec évidence que les vrais, les grands actifs, ceux qui marquent l'évolution de l'histoire de l'Eglise d'abord et du monde ensuite, ce ne sont pas ceux qui ont élaboré, ou même réalisé des plans personnels très remarquables, mais ceux qui savent comprendre ce que Dieu attend d'eux : alors ils marchent dans le même sens que Dieu, si l'on peut dire ; Dieu les guide et soutient leur action et, au moment où il le voudra, quelquefois très longtemps après leur mort, il donne à cette action une efficacité sans proportion avec ce qu'ils ont effectivement réalisé de leur vivant. C'est cela l'action vraie, solide et qui demeure !

C'est ainsi que je comprends cet « hors de moi vous ne pouvez rien faire ».

✶

Aussi, me semble-t-il, tout le problème de l'action, au plan collectif comme au plan individuel, consiste à être assez perméable à Dieu pour

qu'il puisse nous faire comprendre ce qu'il nous est utile de connaître, ses desseins sur nous et sur le monde qui nous entoure ; et aussi d'être assez docile pour savoir demeurer, toute notre vie durant, dans la ligne de cette volonté de Dieu sur nous et sur le monde.

Cette lucidité d'abord, cette docilité ensuite, où les trouver si ce n'est dans une vie de prière ?

Tous ceux qui ont fait l'expérience de la prière personnelle, une expérience sérieuse bien entendu, peuvent être témoins des changements qu'elle apporte dans une existence. Peu à peu, dans ce contact avec Dieu qu'est la prière, nos idées se modifient : nous voyons les choses, les circonstances de notre vie, notre entourage, nos difficultés avec un regard neuf, un regard moins personnel, moins égoïste, plus ouvert. Je crois qu'on peut dire sans exagération que dans la prière nous apprenons, lentement, progressivement, non sans peine, à voir les choses un peu comme Dieu les voit. Et nous apprenons, au fil des années, à nous voir nous aussi comme Dieu nous voit.

Ce meilleur jugement sur nous-mêmes et sur ce qui nous entoure, cette lucidité vraie, n'est-ce pas la meilleure racine de l'action ? Voir les vrais problèmes et le point précis par où les attaquer, n'est-ce pas avoir déjà à moitié résolu les difficultés de l'action ?

Et ce regard neuf sur les autres, cette meilleure compréhension de ce qu'ils sont, de leurs difficultés vraies, c'est d'une importance capitale dans les rapports avec eux où nous entraîne l'action.

La prière n'est pas seulement source de lucidité, elle est aussi source de force. Souvent, devant les résistances de toute nature qu'il faut vaincre pour faire avancer une œuvre quelle qu'elle soit, nous serions tentés de nous irriter, ou de nous décourager, ou d'agir à tort et à travers « pour en sortir ». Mais si l'habitude de la prière est prise, quel secours dans cette prière habituelle qui est pacification, détente, infusion de force et d'assurance, de courage pour tenir encore !

Source de lucidité, source de force, la prière est aussi source d'amour, et quelle source ! Il n'y a pas de doute que le véritable amour n'est pas celui dont notre cœur, étroit et égoïste est capable, mais celui dont le Seigneur aime ses créatures. Dans la mesure où son Amour à lui prendra place dans notre cœur, nous saurons aimer les créatures comme elles méritent d'être aimées.

Notre action sera prodigieusement efficace dès que le Dieu « qui ne cesse d'agir » aura trouvé en nous des âmes totalement disponibles.

Aussi je crois que tous ceux qui ont fait l'expérience de la prière pressentent pourquoi les vrais actifs, les grands actifs, ceux qui, comme saint Augustin, saint Bernard, saint Dominique, saint Ignace marquent l'histoire de la chrétienté, sont aussi de grands hommes de prière.. Car la prière, chez ceux qui la pratiquent avec une certaine intensité, est telle infusion de Vie et de Force, que cette Vie et cette Force issues de cette source qu'est Dieu ne peuvent faire autrement que se répandre autour par le moyen de l'action et contribuer puissamment à la réalisation du grand Dessein de Dieu.

C'est pourquoi on ne dira jamais trop de la prière que c'est elle qui fait les grands hommes d'action de l'Eglise.

PEUR DE LA PRIERE

On va bien prendre des bains de soleil. Pourquoi y a-t-il si peu de gens qui aient l'idée de prendre des bains de silence ? Est-ce parce que nous sentons la présence en nous de quelqu'un (appelons cette personne ANIMA, car il n'y a pas de doute qu'elle appartienne grammaticalement, quoique sans visage, à ce genre qui est le féminin), de quelqu'un envers qui nous avons eu des torts et à qui il est de toute importance de ne pas laisser la liberté de prendre la parole ? Toute la civilisation moderne est basée sur la nécessité de cette précaution primordiale : cafés, théâtres, cinémas, journaux, radio, réunions mondaines, et pour boucher le suprême interstice, si vraiment il n'y a pas d'autre moyen, un livre ! n'importe quel roman policier, où l'on tue, du moins, le temps ! Non pas le temps en réalité, mais l'éternité : cette éternité dont nous portons en nous le sentiment et à l'égard de qui nous avons des comptes à régler. Demain ! Paul Claudel.

Du silence, du temps... c'est difficile, tu n'en as pas. Personne n'en a, c'est difficile pour tout le monde. Ce n'est impossible pour presque personne.

Seulement tu as peur du silence, de celui qui dure plus de dix minutes, qui est plein d'autre chose que de toi-même.

Tout le monde peut se taire dix minutes et prendre les Saintes Ecritures et prier dix minutes ; c'est peu, c'est trop peu, ce n'est presque rien ; ces dix minutes-là sont pleines de toi, de tes soucis, de tes demandes ; c'est au-delà que le vrai silence commence, et la vraie lutte aussi ; les puissances adverses en toi et hors de toi se conjurent ; tu arrivais si près de la source des mystères et des forces, si près de l'endroit où Dieu t'attend. Le chemin est gardé par la peur du vide, la peur de l'absence de Dieu, la peur du face à face avec toi, avec tes angoisses ou tes problèmes, ou tes remords. Secoue ta peur, accepte tous les face à face, laisse-toi couler à travers la zone déserte, fais face à la vérité ; tu sais bien que la vérité c'est Dieu. * * *

PRIER, C'EST RENAITRE

C'est sûr qu'il y a en nous quelqu'un d'à moitié étouffé qui a absolument besoin de se mettre à l'aise ! Paul Claudel.

Ouvre, mais ouvre donc la bouche, dit le psaume. Ouvre-toi ! descelle-toi ! ouvre la bouche et aspire ! Il ne tient qu'à toi de te remplir de ce qui a fait le monde, de ce qui vainc le monde, de cet Esprit explicateur à qui rien ne résiste ! Abreuve-toi à longs traits de ta propre preuve ! Ne crains point s'il y a au fond de ton âme un certain bouchon qui saute et une source d'impétuosité qui va à la rencontre du torrent ! Paul Claudel.

Bien des sages nous avaient dit déjà que pour entendre il nous suffirait peut-être d'écouter : comme c'est vrai ! Mais maintenant ce n'est pas avec notre appareil auditif, ce n'est même pas avec notre intelligence tendue que nous nous mettons en guet : c'est avec notre être tout entier que nous écoutons l'Etre exister. Paul Claudel.

Qu'il est bon maintenant de respirer à pleins poumons, de n'être plus tout entier qu'une attention attentive à son auteur. Paul Claudel.

Je me serais fait bien mal comprendre de mes lecteurs, si des pages qu'ils viennent de parcourir, ils retiraient l'impression que la discipline qu'après tant d'auteurs vénérables je leur ai suggérée, comportait aucune diminution de leur être, l'engourdissement ou la paralysie d'aucune de leurs facultés. Elle implique au contraire, par le fait de cette complète et profonde inhalation où l'oxygène flambe le carbone, une prodigieuse accélération et élargissement de notre pulsation vitale, un renouvellement de tout notre être, qui nous fait comprendre cette invitation adressée à Nicodème de naître de nouveau. Nous n'avons qu'à nous ouvrir à ce souffle qui nous a créés.

Paul Claudel.

PRIER POUR VIVRE

Il faut se nourrir à proportion de ses fatigues et la prière doit être à la mesure de nos peines.

Bernanos.

Après le dîner, Rachel monta à sa chambre. Elle y faisait toujours, à cette heure, une petite retraite, et malheur à qui osait venir la déranger ! Elle veillait jalousement sur cette oasis de paix au milieu de ses journées de travail. Tout le reste du temps, la besogne quotidienne, les domestiques et les enfants la réclamaient, et les soirées étaient consacrées à son mari. Ce moment de solitude était le seul instant de la journée où elle s'appartenait... Elle se disait parfois que c'étaient ces heures de détente qui lui permettaient de garder sa raison. Sa famille s'imaginait qu'elle se reposait sur son lit ; mais elle faisait souvent autre chose ; parfois elle priait ou lisait, mais d'habitude, elle restait parfaitement immobile, les mains sur les genoux, les yeux fermés ; à d'autres moments, elle murmurait en s'asseyant : « Vous êtes soutenus par des bras immortels » ; elle avait l'impression que son esprit s'enfonçait dans des profondeurs doucement illuminées qui devenaient de plus en plus fraîches et bienfaisantes à mesure qu'elle y plongeait, jusqu'à ce qu'il atteignît un point où il pût se reposer en toute sérénité pendant que la force et la paix se répandaient dans toutes les fibres de son être. Cette belle aventure ne se produisait pas toujours ; elle en avait eu la première révélation un jour qu'une grande douleur physique l'avait déchirée au point d'arracher presque son âme de son corps... Mais elle retrouvait maintenant cette expérience chaque fois qu'elle était parfaitement maîtresse d'elle-même ; à la première nuance de faiblesse, même en pensée, l'aventure s'enfuyait ; seule, une lutte incessante la faisait revenir. Aussi luttait-elle, car la vie sans cette aventure eût été un désert sans oasis.

Elisabeth Goudge.

Ma mère était très occupée, car, en Inde, c'est à la mère qu'incombe entièrement le soin des enfants et leur éducation jusqu'à l'âge de dix à douze ans. Nous étions huit, il y avait une grande maison à diriger, et ma mère ne consacrait pas moins de trois heures chaque jour à la prière et à la méditation. Cependant sa vie et sa personnalité étaient paisibles, elle remplissait ses devoirs avec tant de calme et de douceur qu'il me semble, en regardant en arrière, que c'est la tranquillité plutôt que l'énergie qui fut la force motrice de notre vie de famille.

G. Mukerji.

Nous atteignîmes enfin un endroit où nous vîmes mon frère, debout au bord de l'eau, les yeux clos, et chantant un hymne au soleil.

Le Saint Homme mon compagnon me regarda, et ses yeux brun foncé pétillaient de malice. — Je suppose, dit-il, que tu ne peux pas plus rester immobile et méditer sur Dieu qu'un tigre ne peut s'astreindre au régime végétarien.

— Je ne suis pas pieux comme mon frère, répondis-je humblement.

— Ah ! tu l'appelles pieux parce qu'il a contemplé Dieu.

— A-t-il vraiment vu Dieu, mon Seigneur ?

— Ne sens-tu pas le parfum de son âme ? Si les narines de ton esprit ne peuvent pas le respirer, les mots peuvent-ils te donner la senteur de la vision de cet homme ?

— Alors, il a vu Dieu ? demandai-je et affirmai-je dans un même souffle.

— Tu l'interrogeras, répliqua très simplement le Saint.

Nous laissâmes mon frère méditer au bord de la rivière, et nous continuâmes notre route. Mukerji.

Comme les deux jeunes filles que voici, d'autres viennent à moi pour servir Dieu. Eh bien, la jeunesse souffre de cette illusion qu'elle peut faire du bien. Mais j'ai remédié à cela dans une certaine mesure : je les laisse soigner les malades tant que leur vision de Dieu reste vive et non ternie, mais du moment où un de mes disciples montre des symptômes indiquant qu'il est pris par la routine des bonnes œuvres, je l'envoie dans notre retraite de l'Himalaya pour y méditer et purifier son âme. Quand il a pleinement recouvré sa vision de Dieu, s'il le désire, je le laisse revenir à l'hôpital. Attention, attention : le bien peut perdre une âme tout autant que le mal. Mukerji.

On ne nous propose pas pour le moment un effort, mais au contraire une détente, une rémission. L'âme a des besoins aussi urgents que le corps. Ce n'est pas un luxe réservé à une élite. Elle a besoin de prier, comme nous avons besoin de manger et de respirer et de dormir. Plus nous sommes accablés de labeur et plus nous avons besoin d'être soulagés (le texte évangélique dit : refaits). Paul Claudel.

LES EFFETS DE LA PRIERE

Bien comprise, la prière est un acte de maturité indispensable au complet développement de la personnalité, l'ultime intégration des facultés de l'homme les plus hautes. C'est seulement en priant que nous achevons cette union complète et harmonieuse du corps, de l'intelligence et de l'âme qui confère au frêle roseau humain sa force. Alexis Carrel.

Les hosannas triomphants d'un grand oratorio ou les humbles supplications d'un Iroquois invoquant la chance au profit de sa chasse démontrent la même vérité : que les humains cherchent à augmenter leur énergie limitée en s'adressant à la Source Illimitée de toute énergie. En priant, nous nous joignons à l'inépuisable force motrice qui fait tourner la terre. Nous demandons qu'une partie de cette force soit assignée à nos besoins. Alexis Carrel.

L'influence de la prière sur l'esprit et le corps humains est aussi aisément démontrable que la sécrétion des glandes. Ses résultats se mesurent à un accroissement d'énergie physique, de vigueur intellectuelle, de force morale, à une compréhension plus profonde des réalités fondamentales. Alexis Carrel.

Nous nous faisons généralement de la prière une si absurde idée ! Comment ceux qui ne la connaissent guère — peu ou pas — osent-ils en parler avec tant de légèreté ? Un trappiste, un chartreux travaillera des années pour devenir un homme de prière, et le premier étourdi venu prétendra juger de l'effort de toute une vie ! Si la prière était réellement ce qu'ils pensent, une sorte de bavardage, le dialogue d'un maniaque avec son ombre, ou moins encore — une vaine et superstitieuse requête en vue d'obtenir les biens de ce monde, — serait-il croyable que des milliers d'êtres y trouvassent jusqu'à leur dernier jour, je ne dis pas même tant de douceurs — ils se méfient des consolations sensibles — mais une dure, forte et plénière joie. Oh ! sans doute, les savants parlent de suggestion. C'est qu'ils n'ont sûrement jamais vu de ces vieux moines, si réfléchis, si sages, au jugement inflexible, et pourtant tout rayonnants d'entendement et de compassion, d'une humanité si tendre. Bernanos.

Se ramassant sur eux-mêmes pour se tendre dans un tout nouvel effort, [les mystiques chrétiens] ont rompu une digue ; un immense courant de vie les a ressaisis ;

de leur vitalité accrue s'est dégagée une énergie, une audace, une puissance de conception et de réalisation extraordinaires. Qu'on pense à ce qu'accomplirent, dans le domaine de l'action, un saint Paul, une sainte Thérèse, une sainte Catherine de Sienne, un saint François, une Jeanne d'Arc, et tant d'autres.

...Il y a pourtant une santé intellectuelle solidement assise, exceptionnelle, qui se reconnaît sans peine. Elle se manifeste par le goût de l'action, la faculté de s'adapter et de se réadapter aux circonstances, la fermeté jointe à la souplesse, le discernement prophétique du possible et de l'impossible, un esprit de simplicité qui triomphe des complications, enfin un bon sens supérieur. N'est-ce pas précisément ce qu'on trouve chez les mystiques dont nous parlons ? Et ne pourraient-ils pas servir à la définition même de la robustesse intellectuelle ? Bergson.

Disons que c'est désormais, pour l'âme, une surabondance de vie. C'est un immense élan. C'est une poussée irrésistible qui la jette dans les plus vastes entreprises. Une exaltation calme de toutes ses facultés fait qu'elle voit grand, et, si faible soit-elle, réalise puissamment. Surtout elle voit simple, et cette simplicité, qui frappe aussi bien dans ses paroles et dans sa conduite, la guide à travers des complications qu'elle semble ne pas même apercevoir. Une science innée, ou plutôt une innocence acquise, lui suggère ainsi du premier coup la démarche utile, l'acte décisif, le mot sans réplique. L'effort reste pourtant indispensable, et aussi l'endurance et la persévérance. Mais ils viennent tout seuls, ils se déploient d'eux-mêmes dans une âme à la fois agissante et « agie », dont la liberté coïncide avec l'activité divine. Ils représentent une énorme dépense d'énergie, mais cette énergie est fournie en même temps que requise, car la surabondance de vitalité qu'elle réclame coule d'une source qui est elle-même de la vie. Bergson.

COMMENT PRIER

L'âme devra s'aider, dans tous ses exercices, du secours des bonnes pensées et de la méditation, selon la méthode dont elle recueillera plus de dévotion et de profit spirituel. Elle s'appliquera en particulier aux mystères de la vie, de la Passion, de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour conformer ses actions, ses pratiques et toute sa vie à la sienne. Saint Jean de la Croix.

La prière, c'est l'entretien avec Dieu, c'est le cri de votre cœur vers Dieu. Il faut donc que ce soit quelque chose d'absolument naturel, d'absolument vrai, l'expression du plus profond de votre cœur, ce n'est pas vos lèvres qui doivent parler, ce n'est pas votre esprit, c'est votre volonté. Votre volonté se manifestant, se répandant dans toute sa vérité, sa nudité, sa sincérité, sa simplicité à votre Père, et présentée par vous devant lui, voilà ce que c'est que la prière. C'est l'état de votre volonté que vous exposez, l'état de votre cœur avec ses imperfections, ses attaches désordonnées ; non, c'est l'état de votre cœur rectifié par votre volonté, l'état de votre cœur tel que vous voulez qu'il soit, en en retranchant tout ce que vous n'y admettez pas, tout ce que vous en repoussez : la prière, c'est donc la demande de ce que vous voulez, de ce que vous voulez avec l'aide de la grâce, de ce que vous voulez en vue de Dieu.

...La prière, c'est tout l'entretien de l'âme avec Dieu, c'est encore cet état de l'âme qui regarde Dieu sans parole, mais uniquement occupée à le contempler, lui disant qu'elle l'aime, par ses regards, tout en étant muette des lèvres, même de la pensée... La meilleure prière est celle où il y a le plus d'amour. Elle est d'autant meilleure que les regards de l'âme sont chargés de plus d'amour, que l'âme se tient plus tendrement, plus amoureusement devant son Dieu. La prière, dans cette acception la plus large du mot, peut être ou une contemplation muette, ou une contemplation accompagnée de paroles... paroles d'adoration, d'amour, d'offrande de soi, de don de tout son être... paroles d'actions de grâces du bonheur de Dieu, des faveurs faites à

soi ou à d'autres créatures... paroles de regret, de réparation des péchés propres ou de ceux d'autrui... paroles de demande... Charles de Foucauld.

Il n'y a pas de mariage d'amour sans consentement réciproque. Et c'est d'un mariage d'amour qu'il s'agit entre Dieu et nous. Et dans ce mariage dont l'intimité doit grandir sans cesse pour s'épanouir éternellement, la prière est notre oui.

Il n'a pas besoin d'être formulé, il peut se borner à une adhésion silencieuse, à un simple regard où tout l'être se donne, à une paisible audition où l'âme écoute, sans rien mêler de soi, Celui qui se dit en elle dans son unique Parole. Et toute prière tend vers cette passivité diaphane qui livre le diamant de notre liberté aux feux de l'éternelle lumière. On peut prier sans rien demander et sans rien dire, pour que Dieu puisse librement se dire.

Mais on peut aussi prier en formulant une demande, une louange, une action de grâces, en murmurant une confidence ou un aveu, en clamant sa douleur, son repentir, ou sa désespérance. Rien n'est plus libre, plus varié, plus riche et plus imprévisible que ce dialogue d'amour, où l'âme et Dieu sont à jamais engagés. Maurice Zundel.

AU DELA DE LA MEDITATION

La grande méthode de l'oraison, c'est qu'il n'y en a point. Si allant à l'oraison on pouvait se rendre une pure capacité pour recevoir l'Esprit de Dieu, cela suffirait pour toute méthode : l'oraison doit se faire par grâce et non par artifice.

Sainte Jeanne de Chantal.

Après que l'homme d'oraison a fait un progrès considérable dans la méditation, il passe insensiblement à l'oraison affective qui, étant entre la méditation et la contemplation comme l'aurore entre la nuit et le jour, tient quelque chose de l'une et de l'autre. Dans ses commencements elle tient plus de la méditation : parce qu'elle se sert encore du discours, mais peu en comparaison du temps qu'elle emploie aux affections ; parce qu'ayant acquis beaucoup de lumières par le long usage des considérations et du raisonnement, elle entre aussitôt dans son sujet et en voit toutes les suites sans beaucoup de peine, d'où vient que la volonté est bientôt émue. De là vient qu'à mesure qu'elle se perfectionne, elle quitte le raisonnement et, se contentant d'une simple vue, d'un doux souvenir de Dieu et de Jésus-Christ son Fils unique, elle produit des actes d'amour, selon les divers mouvements que le Saint-Esprit lui donne. Mais quand elle est arrivée au plus haut point de sa perfection, elle simplifie ses affections aussi bien que ses lumières ; en sorte que l'âme demeurera quelquefois une heure, quelquefois un jour, quelquefois davantage dans un même sentiment d'amour, ou de contrition, ou de révérence, ou de quelque autre mouvement dont elle a reçu l'impression. P. Nouet.

Au lieu de l'exercice compliqué et fatigant de la mémoire, de l'entendement et de la volonté, qui s'appliquent dans la méditation, tantôt à un sujet, tantôt à un autre, Dieu met souvent l'âme dans une oraison simple, où l'esprit n'a point d'autre objet qu'une vue confuse et générale de Dieu ; le cœur, point d'autre sentiment qu'un goût de Dieu doux et paisible, qui la nourrit sans effort, comme le lait nourrit les enfants. L'âme aperçoit alors si peu ses opérations, tant elles sont subtiles et délicates, qu'il lui semble qu'elle est oisive, et plongée dans une espèce de sommeil.

P. Grou.

Si en l'oraison l'âme sent quelques touches de Dieu, par lesquelles il montre qu'il veut se communiquer à elle, il faut alors cesser toute opération et s'arrêter tout court, pour donner lieu à sa venue, et ne la point empêcher par des actions faites à contre-temps, mais se disposer avec le silence intérieur et un profond respect à le recevoir. Sainte Jeanne de Chantal.

Lorsque l'âme vient se présenter à l'oraison, quand même elle y viendrait dans le dessein de s'occuper de quelque sujet particulier, elle s'y trouve aussitôt, sans qu'elle sache comment, recueillie au-dedans d'elle-même, avec un doux sentiment de la présence de Notre-Seigneur. Ce sentiment, il est vrai, n'a rien de bien distinct : mais la paix et la douceur qui l'accompagnent persuadent à l'âme que celui qu'elle aime est proche, qu'il vient lui-même lui donner des témoignages de son amour, et qu'elle ne doit alors songer qu'à jouir du bonheur qui lui est présenté.

R. P. de Clorivière.

S'apporter, se livrer, s'exposer, se donner à regarder à Dieu dans l'aveu, la détente, la simplicité, l'humilité, l'innocence. Si les distractions se présentent, aucun effort pour les écarter, mais leur opposer seulement une certaine constance dans le désintérêt, une préférence de la paix, une aggravation et un resserrement de la Présence paternelle, un sentiment plus dense de la communion de mon âme avec sa Cause et ce centre de gravité en moi hors de moi, quelqu'un qui est tout à fait là et qui écoute bien.

Paul Claudel.

PRIER, C'EST COMBATTRE

Dieu sait faire que l'oraison ait un tel goût, qu'on y aille comme à la danse ; et encore qu'elle ait un tel goût, qu'on y aille comme au combat.

Saint Nicolas de Flue.

Elle doit se conduire d'une manière passive, sans faire par elle-même le moindre effort et garder pour Dieu une attention pleine d'amour, simple, candide, comme fait quelqu'un qui ouvre les yeux pour regarder avec amour. Saint Jean de la Croix.

Il arrive souvent que les âmes sont travaillées de beaucoup de distractions et qu'elles demeurent sans aucun appui sensible, Notre-Seigneur leur retirant les sentiments de sa douce présence et toutes sortes d'aides et de lumières intérieures ; de sorte qu'elles demeurent dans une totale impuissance et insensibilité, bien que quelquefois moins. Cela étonne un peu les âmes qui ne sont pas encore bien expérimentées ; mais elles doivent demeurer fermes et se reposer en Dieu par-dessus toute vue et sentiment, souffrant, recevant et chérissant également toutes les voies et opérations qu'il plaira à Dieu de faire en elles... Elles doivent avec la pointe suprême de leur esprit se joindre à Dieu, et se perdre tout en lui, trouvant par ce moyen la paix au milieu de la guerre et le repos dans le travail. Ste J. de Chantal.

Si Dieu se tait, cherche s'il n'y a pas de mur entre Lui et toi, un péché auquel tu tiens ; non pas ce péché de tous les jours, ce péché de faiblesse que tu dénonces — parce que tu fais le mal que tu ne veux pas et que tu ne fais pas le bien que tu veux — mais le péché que tu aimes, que tu appelles d'un nom rassurant. Il faut choisir entre Dieu et ce péché-là. Cherche si ce n'est pas un refus d'obéissance.

* * *

Accepte d'attendre que Dieu te parle. Dieu a le temps, toi aussi. « J'attends bien, moi, Dieu ; vous me faites assez attendre », écrivait Péguy. Il te mène peut-être par un chemin plus lent que tu ne voudrais ; mais tu n'y connais rien, toi.

Peut-être qu'un jour Dieu te dira une très grande chose qui deviendra très claire, ou une toute petite chose à laquelle tu n'avais pas pensé ; Dieu s'occupe aussi de très petites choses.

Peut-être aussi que Dieu ne te dira rien. Il mène certains par des chemins déserts. C'est son droit. Poursuis quand même ton silence vide, ton silence recueilli, ton silence paisible et détendu, attentif et obéissant. Une sérénité en sortira et s'étendra sur ta journée.

* * *

LA RENCONTRE DIVINE

J'ai expérimenté dans l'oraison et en d'autres temps, diverses manières de la présence de Dieu. Quelquefois il semble que nous voyons Dieu présent, non pas avec les yeux du corps, ni dans un jour si clair, ni seulement par discours, mais d'une façon particulière, où tout à coup d'âme sent qu'elle a devant soi celui auquel elle parle, qui l'écoute et qui l'entend. Et alors elle le prie avec plus d'attention et de vigueur. Cette connaissance est semblable à celle qu'un homme a d'un autre, lorsque, s'entretenant avec lui, la lumière vient à s'éteindre, et qu'il demeure dans l'obscurité sans le voir, ni l'ouïr, ni sentir aucun de ses mouvements, et néanmoins il le sait présent, et il lui parle comme étant avec lui. Il semble que Saint Denis veut dire cela en ces termes : « Entrez dans l'obscurité divine, parce qu'on voit Dieu dans les ténèbres ». R. P. du Pont.

Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de l'âme de telle manière que, quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu et Dieu en elle. Et cette vérité lui demeure si fermement empreinte que, quand elle passerait plusieurs années sans être de nouveau élevée à cet état elle ne pourrait ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité. Sainte Thérèse d'Avila.

SOMMETS DE LA PRIERE

Je désire, mon fils, que ton cœur soit vide de tout ce qui n'est pas l'Etre incréé, sa connaissance et son amour, et que ton esprit n'essaie pas de se remplir d'autre chose. Si tu ne peux arriver là, remplis-toi du moins de la pensée de l'Homme-Dieu qui a souffert et a été crucifié. Si cette seconde vue t'est enlevée comme la première, n'aie pas de repos, jusqu'à ce que tu aies reconquis une de ces connaissances qui rassasient le cœur et l'esprit... L'âme sage ne se contente pas de connaître Dieu superficiellement, par une considération quelconque ; elle veut le connaître en vérité, déguster sa bonté souveraine, expérimenter ce qu'il vaut. Il n'est pas seulement un bien pour elle, mais le bien par excellence. Elle l'aime alors à cause de cette bonté ; l'aimant, elle désire le posséder. Et lui, très bon, se donne à elle ; elle le sent, goûtant sa douceur avec une immense délectation. Dans cette participation à celui qui est le souverain amour, elle est transportée de tendresse. L'âme devient divinisée, sans pourtant perdre sa substance... Mais l'âme ne peut parvenir à une si haute connaissance, ni par elle-même, ni par l'Ecriture, ni par la science, ni par aucun moyen créé, quoique ces choses puissent aider et disposer ; il faut la lumière divine et la grâce. Or, pour arriver vite et sûrement à cette faveur, et l'obtenir de Dieu, souverain bien, souveraine lumière, souverain amour, je ne connais rien de mieux qu'une demande dévote, pure, continuelle, humble et violente ; une demande qui ne soit pas faite du bout des lèvres, mais qui jaillisse de l'esprit, du cœur, de toutes les facultés corporelles et spirituelles, une demande qui arrache la grâce par un immense désir. Sainte Angèle de Foligno.

L'âme arrive à être toute remplie des rayons de la divinité et toute transformée en son créateur. Car Dieu lui communique surnaturellement son être, de telle sorte qu'elle semble être Dieu même, qu'elle a ce que Dieu a, et que tout ce qui est à chacun semble être une même chose par cette transformation. On pourrait même dire que par cette participation, l'âme paraît être plus Dieu qu'elle n'est âme, quoiqu'il soit vrai qu'elle garde son être et que celui-ci reste distinct de l'être divin, comme le verre reste distinct du rayon qui l'éclaire et le pénètre. St Jean de la Croix.

" Je me manifesterai à lui "

Les hommes ont éprouvé de tout temps une vive curiosité à l'égard de la « mystique ». Malheureusement, le terme est vague et prête à bien des confusions. Pour beaucoup, la mystique s'identifie à un ensemble de phénomènes extraordinaires : extases, prophéties, apparitions... C'est une terre réservée que seuls peuvent fouler quelques conquistadores, prévenus dès l'enfance d'une grâce spéciale et doués d'une énergie peu commune. Rien n'est plus contraire à l'esprit de l'Evangile qu'une telle conception. Il suffit pour s'en convaincre de relire le Discours après la Cène, qui est comme la charte de la vie chrétienne dans ses épanouissements les plus sublimes.

> *Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements.*
> *Et je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet, pour être avec vous à jamais, l'Esprit de Vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit ni ne le connaît.*
> *Vous, vous le connaissez parce qu'il demeure avec vous et qu'il est en vous.*
> *Je ne vous laisserai pas orphelins. Je reviendrai vers vous.*
> *Sous peu le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez.*
> *Ce jour-là, vous comprendrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous.*
> *Celui qui a mes commandements et qui les garde, voilà celui qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et me manifesterai à lui.*
> *Judas — pas l'Iscariote — lui dit : « Seigneur, comment se peut-il que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ? »*
> *Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure* (St Jean, 14, 15-23).

Le Christ l'affirme : Il est possible au chrétien de connaître Dieu intimement, d'entretenir des relations personnelles avec les Personnes divines : Père, Fils, Esprit-Saint. Dans l'invisible sans doute, puisque le « monde », lui, ne voit pas et ne connaît pas. Au-delà même de la pensée, puisque le mot « comprendre » (utilisé au verset 20) a un sens tout biblique : celui d'une connaissance expérimentale : « Vous me verrez parce que je vis et que vous vivrez ».

Le « milieu » même de cette expérience, c'est l'amour. Non un amour de parole et de langue, mais un amour reçu de Dieu qui nous a aimés le premier et un amour solidement incarné par nous dans l'observation des commandements et le culte du prochain.

L'appel évangélique à la vie mystique n'est pas adressé aux Apôtres seuls ou à quelques privilégiés, mais à tous les chrétiens : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, voilà celui qui m'aime »... « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole... et nous viendrons chez lui ». Il s'agit donc de « *celui-là qui* », né de Dieu au baptême, aspire légitimement à devenir parfait comme son Père céleste est parfait, à connaître son Père d'une connaissance intime et savoureuse.

Saint Jean, tout en adressant une petite pointe à certains spirituels de son époque qui se flattaient de voir Dieu (« Dieu, personne ne l'a jamais contemplé »), n'a pas craint, dans une épître, de décrire à ses correspondants la présence intérieure de l'Esprit et son « onction » comme tout à fait normales : « L'onction que vous avez reçue de Lui demeure en vous et vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne... son onction vous instruit de tout » (I Jean, 2, 27). Saint Paul affirme de son côté que l'Esprit rend à notre esprit un témoignage perceptible : « Vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui vous fait vous écrier : « Abba ! Père ! » L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu » (Rom., 8. 15-16).

Les « mystiques » sont devenus tels parce qu'ils ont pris à la lettre les enseignements scripturaires au lieu de les amenuiser par des distinctions subtiles et de les rendre confortables à la nature... Ils ont cru à l'Amour. Et lorsque saint Bernard décrit les progrès de l'amour de Dieu dans l'âme qui sont aussi les étapes de la vie mystique, c'est à la façon d'un pur écho de l'évangile :

> *L'homme s'aime premièrement pour soi-même, parce qu'étant charnel il ne peut rien goûter au-delà de soi-même. Néanmoins comme il voit bien qu'il ne saurait subsister par soi-même, venant à reconnaître combien Dieu lui est nécessaire, il commence de le chercher par la foi et de l'aimer ; et de là vient qu'il aime Dieu dans le second degré, parce qu'Il lui est utile, mais non pas encore parce qu'Il est aimable en Lui-même. Lorsqu'à raison du besoin qu'il a de Dieu, il a commencé de le chercher et de s'en approcher plus souvent par la pensée, la lecture, la prière et la soumission à ses ordres, une certaine familiarité avec Dieu lui donne peu à peu une connaissance plus particulière des perfections divines ; en suite de quoi il vient à le goûter, et ayant expérimenté combien le Seigneur est doux, il passe au troisième degré de l'amour qui lui fait aimer Dieu, non plus pour son propre intérêt, mais pour l'excellence et le mérite de la nature divine. Dans ce degré on fait une très longue pause, et je ne sais s'il est possible à quelqu'un en cette vie d'arriver jusqu'au quatrième degré, dans lequel l'homme ne s'aime plus du tout que pour Dieu. S'il en est qui l'ont éprouvé, ils pourraient en témoigner ; pour moi je ne le crois pas possible en ce monde. Ce sera pour le moment où le bon et fidèle serviteur entrera dans la joie de son Seigneur, et se verra tout enivré des délices excessives qui se goûtent dans la maison de Dieu.*

Impossible d'aimer Dieu avec pureté sans s'oublier soi-même. « Qu'il croisse et que je diminue ». Le renoncement chrétien n'est que l'envers d'un amour qui s'élève au-dessus du partage. Il n'a rien d'un suicide ; il est vivant, chaleureux. Mais il est absolu. Et c'est dans cet esprit qu'il faut lire certains textes où se trouve décrite la pureté intérieure, indispensable pour goûter Dieu profondément :

Si nobles et si pures que soient les images, elles sont toujours un écran pour l'image sans contours arrêtés qu'est Dieu. L'âme dans laquelle doit se refléter le soleil, ne doit pas être troublée par d'autres images, mais il lui faut être pure, car la présence d'une seule image dans le miroir fait écran. Tous ceux qui n'obtiennent pas cette netteté intérieure et en qui, par conséquent, le fond mystérieux de l'âme ne peut pas se découvrir et se manifester, ne sont que des marmitons (au service de Dieu) (Tauler).

APPROCHE DE DIEU DANS LA PRIÈRE

Parler de la vie mystique, c'est décrire les étapes et les transformations de la prière. Mais il reste entendu qu'en climat chrétien, on ne se donne pas la contemplation par une technique appropriée : on ne peut que s'y disposer. Les auteurs spirituels partent souvent en guerre contre les simagrées de certaines personnes de dévotion qui croient, par leur industrie, se procurer des grâces élevées. Ces illusions sont de tous les temps. Un anonyme anglais du XIVe siècle décrivait déjà, avec un humour féroce, les naïvetés des débutants :

Leur imagination travaille si bien qu'ils percent les planètes et font des brèches dans le firmament pour regarder au travers. Ils se font un Dieu à leur fantaisie, le vêtent de riches habits et le font asseoir sur un trône arrangé avec plus de recherche que jamais peintre ne l'a représenté...

Tout cela peut avoir des apparences de sainteté : au fond il n'y a là qu'illusion. Leurs âmes sont absolument vides de toute vraie dévotion, mais remplies au contraire de vanité et d'erreur, conséquence de cet exercice désordonné. Bientôt, le diable aidant, ils s'imaginent éprouver des sensations extraordinaires : sons, lumières ou lueurs, parfums ; et tout cela n'est que fausseté (Le Nuage de l'Inconnaissance).

La véritable prière doit, au contraire, se faire paisible et sereine. Elle est marquée aussi par le sens du dialogue avec ce Père qui voit dans le secret, nous entend parfaitement et nous répond à sa manière :

Il faut... éviter tout effort, toute contention d'esprit nuisible même à l'oraison, car c'est une maxime reçue que toute oraison qui fait mal à la tête n'est guère bonne, puisque ce doit être l'ouvrage du cœur bien plus que de l'esprit, et d'un cœur qui parle avec une confiance filiale à celui que Jésus-Christ nous ordonne d'appeler « Notre Père » dès le commencement de l'oraison.

Même en priant lentement, doucement, il n'y a rien à craindre pour la ferveur, car ce qu'on appelle de ce nom n'est bien souvent qu'une ardeur de sang et d'imagination, ou pure activité naturelle, toute propre à troubler les opérations du Saint-Esprit, en troublant cette paix intérieure sans laquelle il n'opère d'ordinaire que bien faiblement.

Il faut interrompre le discours par intervalles et par des pauses attentives, pour écouter Dieu en silence après lui avoir parlé ; car il parle à son tour, durant l'oraison, puisqu'elle n'est qu'un colloque et un entretien avec Dieu.

Dieu parle par certaines lumières et inspirations : il faut donc, pour

> *s'y rendre mieux attentif, arrêter de temps en temps son propre discours. Dieu parle en agissant : car, en Dieu, parler et faire, c'est une même chose ;* dixit et facta sunt ; *il parla, et tout fut fait, dit l'Ecriture. Il faut donc s'arrêter quelquefois, pour donner lieu aux impressions que Dieu veut faire dans le cœur qu'il meut, qu'il tourne, qu'il manie, qu'il façonne comme bon lui semble, d'une manière à la vérité incompréhensible, mais bien plus aisément que la plus habile main ne saurait manier à son gré un morceau de cire molle, pourvu néanmoins que les impuretés de notre âme ne mettent point d'obstacle à ses saintes opérations* (P. de Caussade).

Pas de « *méthode* » uniforme pour rencontrer Dieu. Un spirituel de la Compagnie de Jésus le rappelle, après avoir proposé la sienne « tout à fait conforme à la nature de l'homme raisonnable », et après avoir insisté sur « les efforts qu'il faut faire pour coopérer à la grâce » dans la prière :

> *Il n'y a point de règle invariable. Il faut agir avec beaucoup de douceur, éviter une trop grande contrainte, et user d'une certaine liberté d'esprit. On propose ce qui convient au plus grand nombre des fidèles, et dans la plupart des circonstances ; mais pour ce qui est de la pratique intérieure on ne prétend ériger aucune méthode en devoir absolu, parce que c'est à l'Esprit-Saint de conduire les âmes, et qu'il a mille voies différentes pour le faire. Pourvu qu'on ne rejette point, par paresse et par tiédeur, les moyens qui sont présentés pour méditer avec fruit, on sera libre de suivre d'autres manières de méditer, s'il en est de plus conformes à son attrait et de plus utiles à son avancement* (P. de Clorivière).

Souvent, c'est même une sorte de *pauvreté* dans la prière qui, passées les premières « consolations », constitue le meilleur prélude à la rencontre de Dieu. Elle nous délivre peu à peu des prestiges de la réflexion, de l'imagination et de la sensibilité pour nous enraciner dans la Foi profonde qui donne Dieu.

Bien réconfortantes, les pages dans lesquelles le P. Voillaume décrit « la prière des pauvres gens » que nous sommes :

> *Oui, il faut en prendre notre parti, à l'heure de la prière nous serons, la plupart du temps,* incapables de méditer, *de penser. Toute la question est de savoir si une autre voie s'offre à nous pour arriver à rejoindre Dieu dans la prière.*
>
> *Pendant un certain temps, plus ou moins long selon les cas, il sera normal, même bon, que notre dialogue avec Dieu débute par un échange où la pensée, l'imagination, les émotions sensibles auront leur part. Mais ce dialogue doit progresser ensuite vers une zone de nous-même qui se situe bien au-delà de la sensibilité, des images, de la réflexion...*
>
> *Il n'est pas nécessaire que vous le* sentiez. *Dites-vous bien que notre prière n'est jamais plus réelle, ni plus profonde, que lorsqu'elle se déroule hors du champ de la conscience sensible. Le vrai priant se perd de vue, son seul regard est vers Dieu, et c'est un regard de pure foi, d'espérance et d'amour que rien de sensible, et souvent rien de* senti,

ne consolera. Nous devons nous établir dans cette conviction pour envisager avec confiance le déroulement de notre vie de prière.

PASSAGE DE LA MÉDITATION A LA CONTEMPLATION

La vie spirituelle est un véritable *trajet du sens à l'esprit* qui ne se parcourt que lentement, progressivement. Les débutants manquent souvent de patience. Ils veulent « arriver », et vite, au lieu de laisser Dieu les conduire à son pas, à travers des étapes successives.

> *Ces moyens sont comme les degrés de l'escalier : ils n'ont rien qui ressemble au terme, à la demeure qui est au sommet ; ils ne sont que des moyens pour y monter ; si celui qui monte ne les laisse pas derrière lui, les uns après les autres jusqu'au dernier, il n'arrivera pas, il ne parviendra pas à cette demeure où il n'y a plus à monter et où tout est paisible. De même, l'âme qui, dès cette vie, veut parvenir à l'union avec Celui qui est notre repos souverain et notre Bien suprême, doit passer par tous les degrés des considérations, des représentations et des connaissances, et s'en défaire, car elles n'ont aucune ressemblance ou proportion avec le terme auquel elles conduisent, c'est-à-dire avec Dieu* (St Jean de la Croix).

Encore cette progression n'a-t-elle rien d'unilinéaire. Sainte Thérèse d'Avila a parlé des retours en arrière apparents qui accompagnent la montée de l'âme vers Dieu.

Il faut accepter à l'avance les inévitables et douloureuses alternatives de possession et de recherche qui s'inscrivent dans la trame de toute vie spirituelle. Le Seigneur ne se laisse apercevoir « de dos et l'espace d'un instant » que pour inciter à une recherche plus ardente encore :

> *Car à peine se sera-t-il présenté, après avoir été recherché par les veilles et les prières continuelles, par de longs travaux et des torrents de larmes, que tout d'un coup il s'échappera, lors même qu'on croira le posséder en assurance. Et si une autre fois il s'approche de celui qui fond en larmes, et qui le poursuit avec empressement, il souffre bien qu'on le possède quelque temps, mais non pas qu'on le retienne pour toujours ; car un moment après il s'enfuit et s'échappe de ses mains. Que si l'âme fervente lui fait encore de nouvelles instances, à force de prières et de soupirs, il reviendra pour la troisième fois, et ne voudra pas la frustrer du fruit de ses oraisons ; mais il disparaîtra aussitôt, comme auparavant, et ne se fera voir qu'autant de fois que l'âme le recherchera de toutes les affections de son cœur. C'est ainsi que dans ce corps l'on peut souvent ressentir de la joie de la présence de l'Epoux, mais non pas le posséder entièrement ; et si l'âme reçoit beaucoup de consolation par ses fréquentes visites, elle demeure souvent affligée de ses éloignements réitérés. Mais il faut que l'Epouse soit toujours dans cette peine, jusques à ce qu'étant une fois dépouillée du fardeau de ce corps, elle s'envole (pour ainsi dire) portée sur les ailes de ses désirs, se donnant toute liberté dans les vastes étendues de la contemplation, et*

suivant son Epoux partout où il va, avec un esprit parfaitement dégagé (St Bernard).

La naissance de la contemplation, si progressive qu'elle soit, se fait le plus souvent à travers une série de crises douloureuses que le P. de la Taille a parfaitement analysées :

La lumière de la foi n'émerge pas sans déchirement, sans un étrange malaise, sans des renoncements pénibles à tout ce qui fait l'équipement normal d'une vie naturelle déjà pourvue d'habitudes nombreuses, habitudes de l'esprit, habitudes des sentiments, science, mémoire, manières de voir, manières d'envisager les choses, attachements correspondants, etc... Il y a là dans l'ordre spirituel une opération qui rappelle (si l'on pouvait invoquer une comparaison aussi vulgaire) la percée des dents chez les petits enfants. Et il peut se faire que l'âme soit, pendant un temps, bien plus sensible à ce qu'elle perd, à ce qui est mortifié en elle, à ce qui est réduit au silence et à l'inactivité, laissé dans le vide, qu'à ce qui monte sur l'horizon encore voilé.

C'est donc comme à travers la nuit que l'âme s'achemine vers l'aube de la contemplation et vers le plein jour de la vision éternelle.

Le symbole de la « Nuit » a été fréquemment utilisé par les auteurs spirituels pour décrire ces périodes de purification douloureuse, de refonte intérieure par lesquelles il faut passer pour atteindre l'union mystique avec Dieu.

Cette nuit obscure est une influence de Dieu sur l'âme, qui la purifie de ses ignorances et de ses imperfections habituelles, aussi bien naturelles que spirituelles. C'est la Sagesse de Dieu qui dispose l'âme à l'union d'amour avec lui en la purifiant et en l'éclairant. Ainsi c'est la même Sagesse pleine d'amour qui purifie les esprits bienheureux en les éclairant, et qui purifie l'âme ici-bas en l'illuminant.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, pourquoi cette lumière divine, qui d'après nous éclaire l'âme et la purifie de ses ignorances, est-elle appelée par l'âme une nuit obscure ? A cela on répond que c'est pour deux motifs que cette divine Sagesse non seulement est pour l'âme une nuit pleine de ténèbres, mais encore une peine et un tourment. Le premier, c'est l'élévation de la Sagesse divine qui dépasse la capacité de l'âme et par cela même est pleine d'obscurité pour elle. Le second, c'est la bassesse et l'impureté de l'âme, ce qui fait que cette lumière est pour elle pénible, douloureuse et même obscure...

Le divin investit l'âme pour la perfectionner et la renouveler afin de la rendre divine ; il la dépouille de toutes ses affections habituelles et propriétés du vieil homme auxquelles elle est très unie, très attachée et très assimilée. La lumière de contemplation jette l'âme encore impuissante à la supporter dans de si profondes ténèbres que l'âme se sent anéantie et défaillante à la vue de ses misères et que l'esprit endure une mort cruelle (St Jean de la Croix).

Sur le plan proprement psychologique, un spirituel contemporain, Dom

Chapman, a décrit avec humour l'état de l'âme qui s'achemine vers la contemplation à travers une sorte de décoloration de son activité méditative :

> *C'est un état imbécile et on a l'impression de perdre complètement son temps, jusqu'à ce que peu à peu cela devienne plus vivant. Le phénomène le plus étrange a lieu lorsque nous commençons à nous demander si nous voulons dire quelque chose et si nous nous adressons vraiment à quelqu'un ou si nous répétons mécaniquement une formule à laquelle nous n'attachons aucun sens. Le mot Dieu semble ne rien vouloir dire. Si nous éprouvons cet état curieux et paradoxal, nous entrons dans la bonne voie.*

Mais, comment être sûr que l'on entre « dans la bonne voie » ? Cette sécheresse pourrait aussi bien provenir d'un manque de générosité dans la prière ou dans la vie quotidienne. Promotion à la contemplation ou punition de certaines infidélités, le dilemme est angoissant.

C'est pour le résoudre qu'un Tauler, un saint Jean de la Croix, ont parlé des « signes » qui donnent à penser que l'âme entre bien dans la contemplation.

> *Les signes que l'homme adonné à la spiritualité doit découvrir en soi pour abandonner la méditation discursive sont au nombre de trois.*
>
> Premier signe. — *L'âme découvre qu'il lui est désormais impossible de méditer et de se servir de l'imagination ; elle n'y puise aucun goût comme précédemment. Elle trouve, au contraire, de la sécheresse dans ce qui auparavant captivait habituellement ses sens et lui procurait de la suavité. Mais tant qu'elle y trouvera du goût et qu'elle pourra se servir de la méditation discursive, elle ne doit pas s'en éloigner, et elle y restera jusqu'à ce que son âme soit placée dans la paix et la quiétude dont nous parlerons quand il sera question du troisième signe.*
>
> Second signe. — *L'âme n'éprouve aucune envie d'appliquer son imagination et ses sens à d'autres objets particuliers, soit intérieurs, soit extérieurs (que Dieu). Je ne dis pas qu'elle doive constater alors que son imagination ne va plus ici ou là, car cette faculté a coutume d'être vagabonde, même quand l'âme jouit d'un profond recueillement ; mais je dis qu'il s'agit du moment où l'âme n'a plus envie d'appliquer à dessein son imagination sur ces objets.*
>
> Troisième signe. — *Ce troisième signe est le plus certain. L'âme se plaît à se trouver seule avec Dieu, à le regarder avec amour sans s'occuper d'aucune considération particulière ; elle jouit de la paix intérieure, du calme, et du repos ; elle ne produit aucun acte des facultés, ni de la mémoire, ni de l'intelligence, ni de la volonté ; je parle d'actes au moins raisonnés qui passent d'une idée à une autre ; elle a seulement cette connaissance ou attention générale et amoureuse dont nous avons parlé* (St Jean de la Croix).

Inutile de dire que l'on n'est pas à soi-même son propre médecin. C'est donc plutôt au directeur (lorsqu'il existe !) de constater les symptômes et d'en tenir compte pour la conduite de l'âme contemplative.

Mais, même en l'absence d'un directeur, les spirituels vraiment dociles au Saint-Esprit comprennent qu'il leur faut modifier leur comportement dans la prière :

> *Ils voient clairement, ils sentent que ce n'est ni la multiplicité ni la variété de leurs actes qui les rendent plus agréables à Dieu ; que plus les actes sont simples, plus ils sont parfaits, plus ils mettent l'âme dans ce calme en lequel Dieu se plaît à agir. Ainsi de plus pures lumières, une plus grande connaissance des voies intérieures, le sentiment de l'inutilité de leurs efforts, l'épuisement où ils sont, et une sorte d'incapacité où ils se trouvent de faire ce qu'ils faisaient auparavant avec tant d'avantage et de consolation pour leur âme, les portent à recueillir intérieurement toutes leurs forces, et à se retirer peu à peu de la multiplicité des actes, qui n'a plus pour eux le même attrait et qui contribuerait plutôt à les dissiper qu'à les rappeler à Dieu, en les empêchant de suivre la conduite de l'Esprit-Saint.*
>
> *Quand les âmes qui se sont exercées jusqu'alors à l'oraison affective reconnaissent en elles-mêmes ces marques, elles ne peuvent plus raisonnablement douter qu'elles ne soient appelées à l'oraison de recueillement ; et elles résisteraient à l'Esprit-Saint, et elles se nuiraient grandement à elles-mêmes, si elles persistaient opiniâtrement à ne point coopérer à l'attrait qui les y porte* (P. de Clorivière).

Moment difficile cependant. Les amateurs d'idées claires reculent devant l'obscurité de cet état, s'effraient de leur apparente inaction et se cramponnent aux méthodes qui leur ont d'abord réussi.

> *L'âme préférerait rester dans cette paix inexprimable comme dans son centre ; et elle gémit comme cet homme qui, à force de travail, est parvenu au lieu du repos et qu'on oblige à reprendre le travail. Malheureusement, ces personnes ne comprennent pas le mystère de cette nouveauté ; elles s'imaginent qu'elles sont dans l'oisiveté et qu'elles ne font rien ; elles ne consentent pas à laisser leur âme tranquille, elles s'efforcent de la conduire toujours dans la voie des considérations et de la méditation discursive. Elles ne font que tomber dans une sécheresse plus grande, et c'est en vain qu'elles s'efforcent de trouver de la suavité dans un aliment qui n'en a plus pour elles. On peut bien leur appliquer le proverbe : Plus il gèle, plus l'on souffre du froid. Plus elles persévèrent dans cette conduite, et plus leur état empire, parce qu'elles sortent leur âme de la paix de l'esprit ; elles laissent le plus pour le moins ; elles recommencent le chemin déjà parcouru et veulent refaire ce qui était déjà fait.*
>
> *A ces personnes il faut recommander de garder la quiétude de l'esprit dans une considération et contemplation pleine d'amour pour Dieu, et à ne se préoccuper ni de leur imagination ni de ce qu'elle fait. C'est ici, nous le répétons, que les facultés de l'âme sont dans le repos ; elles n'agissent pas ; si parfois elles montrent quelque activité, ce n'est pas avec effort, ni à l'aide de discours préparés, mais avec la suavité de l'amour et sous l'impulsion de Dieu plutôt que de leur propre habileté* (St Jean de la Croix).

Mais à l'inverse des âmes qui se montrent rétives à l'action divine par ignorance ou par trop de confiance dans leur activité propre, il en est qui abondent trop facilement dans le sens de la passivité et abandonnent la méditation, à leur plus grand détriment, avant d'être aptes à une prière simplifiée.

CONTEMPLATION MYSTIQUE

Cette vie mystique à laquelle l'âme accède, en quoi consiste-t-elle, sinon dans une certaine *expérience* de Dieu et de sa présence ? Le Christ tient sa promesse vis-à-vis de celui qui lui a donné des preuves de son amour : « Je l'aimerai et je me *manifesterai* à lui. »

Et c'est à cette promesse que la plupart des mystiques se réfèrent en évoquant leurs expériences. Ainsi sainte Gertrude, lorsqu'elle nous fait le récit d'une grâce décisive :

> *Le soir, avant de dormir, je m'agenouillai pour prier et soudain je me rappelai ce passage de l'Evangile :* Si quelqu'un m'aime, il pratiquera mes enseignements et mon Père l'aimera et nous viendrons à Lui y faire notre demeure. *En même temps, mon cœur de boue sentit que vous vous rendiez présent en lui... Il y a de cela neuf ans, et, depuis lors, chaque fois que je suis revenue à mon intérieur, je vous y ai toujours retrouvé ; vous ne vous êtes pas éloigné même un instant, excepté, une fois, pendant onze jours... Cela provint, je crois, d'une conversation mondaine... Il fallut pour me ramener votre douce humilité et votre véritable charité.*

La théologie confirme la possibilité et la valeur de cette expérience :

> *Dieu donne à l'âme mystique quelque chose comme un sens nouveau, la conscience de sa vie en Dieu et de la vie de Dieu en elle. Cette conscience elle-même se développe peu à peu suivant le développement de la vie mystique, depuis le sentiment de la présence ou d'une touche amoureuse de Dieu en l'âme jusqu'à celui du concours divin à tous nos actes surnaturels et de l'union entre Lui et nous, entre sa substance et la nôtre, de façon à englober la vie de Dieu et ses opérations en nous, notre vie et nos opérations en Lui. Elle est à la fois connaissance et amour, tantôt la connaissance étant au premier plan et tantôt l'amour* (P. Bainvel).

Mais très souvent l'expérience de Dieu reste obscure, en même temps que certaine :

> *Une connaissance vague et indéfinissable de la présence de Dieu. Cela devient de plus en plus défini et reste pourtant aussi indéfini : c'est-à-dire que l'âme est de plus en plus clairement consciente de la présence de quelque chose d'indéfinissable, pourtant désirable au-dessus de toute chose, sans qu'elle soit pour cela plus capable de la penser ou d'en parler — de plus en plus consciente de son néant devant Dieu, sans savoir comment, de plus en plus convaincue du néant des créatures, sans réfléchir sur ce point* (Dom Chapman).

Il existe même des formes quasi inaperçues de contemplation qui ne sont pas moins élevées, bien au contraire :

> *Cette connaissance générale est parfois très subtile et très délicate, surtout quand elle est plus pure, plus simple, plus parfaite, plus spirituelle, plus intérieure ; aussi l'âme, tout en s'occupant, ne la voit pas et ne la sent pas. Cela arrive surtout, nous le répétons, quand cette connaissance est en soi plus lumineuse, plus pure, plus simple et plus parfaite ; et elle l'est d'autant plus que l'âme qui la reçoit est plus pure, plus dégagée des autres notions et connaissances particulières où pouvaient avoir prise l'intelligence et le sens selon leur capacité habituelle. Dépourvue des secours ordinaires et sensibles sur lesquels l'intelligence et les sens ont l'habitude de s'appuyer, comment l'âme pourrait-elle apercevoir les connaissances spirituelles ? En effet, plus la connaissance est pure, simple et parfaite, moins elle est sentie de l'intelligence et plus elle lui paraît obscure* (St Jean de la Croix).

SIMPLIFICATION DE L'AME

Un des caractères de la contemplation mystique est l'extraordinaire *simplification* de l'âme. C'est en se simplifiant qu'elle a été à la rencontre de Dieu ; la voilà marquée, par cette rencontre, du sceau de la simplicité.

> *Au lieu de l'exercice compliqué et fatigant de la mémoire, de l'entendement et de la volonté qui s'appliquent dans la méditation, tantôt à un sujet, tantôt à un autre, Dieu met souvent l'âme dans une* oraison simple, *où l'esprit n'a point d'autre objet qu'une vue confuse et générale de Dieu ; le cœur point d'autre sentiment qu'un goût de Dieu, doux et paisible, qui la nourrit sans effort, comme le lait nourrit les enfants. L'âme perçoit alors si peu ces opérations, tant elles sont subtiles et délicates, qu'il lui semble qu'elle est oisive et plongée dans une espèce de sommeil... Enfin il la dégage d'une multitude de pratiques dont elle se servait auparavant pour entretenir sa piété, mais qui, comme autant d'entraves, ne feraient plus que la gêner et la retirer de sa simplicité* (P. Grou).

Dieu a pris désormais possession de l'âme, et la conduit par ses sentiers, là où celle-ci s'efforce d'aller. Mystère de coopération entre Dieu et l'homme. Jamais celui-ci ne s'est senti aussi libre, jamais il n'a été plus dépendant à l'égard de la motion intérieure :

> *Le mystique a conscience de recevoir de Dieu un amour tout fait, si l'on pouvait ainsi dire ; et c'est pourquoi il se dit passif, bien que tout amour soit un acte et que l'oraison qui en procède soit aussi un acte ; mais il y a passivité néanmoins et passivité consciente, en ce que l'âme se sait, se sent, investie par Dieu de cet amour* (P. de la Taille).

Cet amour porte un nom. C'est une Personne : *l'Esprit-Saint.* Il « conduit vers la vérité tout entière » l'âme qui s'est rendue docile à sa motion, et qui vit désormais sous le régime de ses dons :

Plusieurs qui, sans l'avoir perçu, ont déjà un grand attrait au simple recueillement, y entrent comme de plein vol à la faveur de leurs moindres attentes silencieuses, parce que dès lors elles n'étouffent plus, elles ne troublent plus le doux souffle du Saint Esprit, ni par les opérations ordinaires, ni par l'activité naturelle, ni par la crainte d'être oisives.

...Cette heureuse disposition, cette force nouvelle viennent de l'opération particulière du Saint Esprit ; car il est certain que ce qu'on ne peut acquérir qu'à force de temps et d'actes réitérés avec la grâce ordinaire, le Saint Esprit l'opère facilement et promptement, par la grâce spéciale du simple recueillement (P. de Caussade).

LA " MANIFESTATION " DES PERSONNES DIVINES

Que se déroulent de nouvelles alternatives de recherche anxieuse et de possession, de ténèbres et de lumière, et Dieu se livrera davantage à l'âme ! Sainte Thérèse d'Avila a décrit l'oraison profonde que l'on appelle l'*oraison d'union :*

L'âme ne voit, n'entend, ni ne comprend tout le temps que dure cette faveur, temps toujours bref et qui lui paraît beaucoup plus court encore qu'il ne l'est en réalité. Dieu s'établit alors de telle sorte au plus intime de cette âme, qu'en revenant à elle il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu n'ait été en elle.

Il n'y a plus qu'une différence de degré et d'intensité entre cette expérience et les formes plus élevées encore de la vie mystique. Sans doute est-il légitime d'aspirer à de telles grâces, mais il ne faut pas oublier qu'en ce domaine, Dieu reste souverainement libre de ses dons.

Au sommet, c'est l'union permanente et définitive, comparée par les mystiques à un « mariage » parce qu'elle fait de l'âme « un seul esprit avec Dieu » (St Paul). Grâce sublime sans doute, mais aussi tout évangélique, puisque c'est encore au Discours après la Cène qu'il faut revenir pour expliquer l'intimité trouvée alors avec les Personnes divines.

Les trois Personnes de la très Sainte Trinité, dans une vision intellectuelle, se découvrent à l'âme par une certaine représentation de la vérité et au milieu d'un embrasement qui, semblable à une nuée resplendissante, vient droit à son esprit. Les trois divines Personnes se montrent distinctes, et, par une notion admirable qui lui est communiquée, l'âme connaît d'une certitude absolue que toutes trois ne sont qu'une même substance, une même puissance, une même science et un seul Dieu. Ainsi, ce que nous croyons par la foi, l'âme, on peut le dire, le perçoit ici par la vue. Et cependant l'on ne voit rien, ni des yeux du corps ni des yeux de l'âme, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire. Alors les Personnes divines se communiquent toutes trois à l'âme, elles lui parlent et lui découvrent le sens de ce passage de l'Evangile où Notre-Seigneur annonce qu'il viendra, avec le Père et l'Esprit-Saint, habiter dans l'âme qui l'aime et garde ses commandements.

O Dieu ! Quelle différence entre écouter ces paroles, les croire même, ou comprendre par la voie que je viens de dire à quel point elles sont vraies ! Cette âme est dans un étonnement qui grandit tous les jours, parce qu'il lui semble que depuis lors ces trois divines Personnes ne l'ont jamais quittée ; elle voit clairement, de la manière déjà mentionnée, qu'elles résident dans son intérieur. C'est dans la partie la plus intime d'elle-même qu'elle sent cette divine compagnie, et comme dans un abîme très profond, qu'elle ne saurait définir, faute de science (Ste Thérèse d'Avila).

Mon âme expérimente qu'étant dans l'intime union avec lui (Jésus), elle y est de même avec le Père Eternel et le Saint Esprit.

...Dans une pureté et simplicité spirituelle, mon âme expérimente que le Père et le Verbe incarné ne sont qu'un avec l'Esprit adorable, quoiqu'elle ne confonde point leurs personnalités, et là, elle porte les opérations divines que produit en son fond l'Esprit du suradorable Verbe Incarné.

Or ces motions, impressions et opérations sont que le même Esprit me fait tantôt parler au Père Eternel, puis au Fils, puis à Lui-même. Sans que j'y fasse réflexion, je me trouve disant : « O Père, au nom de votre très aimé Fils, je vous dis cela. » Et au Fils : « Mon Bien-Aimé, mon très cher Epoux, je vous demande que votre testament soit accompli en moi », et autres choses que ce divin Esprit me suggère ; et j'expérimente que c'est le Saint Esprit qui me lie au Père et au Fils. Je me trouve fréquemment lui disant : « Divin Esprit, dirigez-moi dans les voies de mon divin Epoux. »

Je suis sans cesse dans ce divin commerce, d'une façon et d'une manière si délicate, si simple et si intense, qu'elle ne peut porter expression. Ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir, c'est un air si doux dans le centre de l'âme, où est la demeure de Dieu que, comme j'ai déjà dit, je ne puis trouver de termes pour m'exprimer (Marie de l'Incarnation, Ursuline).

L'âme qui s'exerce généreusement au dialogue avec Dieu dans la prière, qui se laisse rebâtir par Dieu à travers les destructions purificatrices, est en droit d'espérer la « manifestation » divine, sous la forme qu'il plaira à Dieu de lui donner. Il lui est donc permis de désirer humblement la contemplation. Tant de spirituels l'y invitent :

Sans la contemplation, jamais on n'avance beaucoup dans la vertu et l'on ne sera jamais bien propre à y faire avancer les autres. On ne sortira jamais entièrement de ses faiblesses et de ses imperfections. On sera toujours attaché à la terre et l'on ne s'élèvera jamais beaucoup au-dessus des sentiments de la nature. Jamais on ne pourra rendre à Dieu un service parfait. Mais, avec elle, on fera plus et pour soi et pour les autres en un mois, qu'on ne ferait sans elle en dix ans. Elle produit des actes excellents et dégagés des impuretés de la nature, des actes d'amour de Dieu très sublimes qu'on ne fait que très rarement sans ce don, et enfin elle perfectionne la foi et toutes les vertus, les élevant au plus haut degré où elles peuvent monter (P. Lallemant).

Avec cet accent absolu qui est le sien, un saint Jean de la Croix, arrivé au sommet de l'union mystique, se retourne vers nous pour nous inviter à le suivre :

O âmes créées pour ces grandeurs et appelées à les posséder, que faites-vous ? A quoi vous occupez-vous ?

Vos vues sont terre à terre et vos biens, des misères. O pitoyable aveuglement des yeux de votre âme ! Vous êtes aveugles pour une pareille lumière, vous êtes sourds pour un tel appel : vous ne voyez pas que dans votre recherche des grandeurs et de la gloire, vous restez misérables et chétifs, ignorants et indignes de tels biens...

Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ, le très doux Epoux, introduire dans le recueillement intérieur quiconque invoque son nom très saint, auquel appartient l'honneur et la gloire avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Amen !

P. FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE

QUELQUES LIVRES SUR L'ORAISON.

Il a été écrit beaucoup d'ouvrages sur l'oraison mentale : les uns sont épuisés, les autres ne correspondent pas à la mentalité de nos contemporains ; beaucoup se répètent. Nous avons pensé rendre service à ceux de nos lecteurs pour qui le sujet est nouveau, en leur indiquant, plutôt qu'une bibliographie exhaustive, quelques ouvrages d'initiation. Il nous a fallu choisir entre des volumes souvent d'égale valeur.

PETIT CATÉCHISME DE LA VIE D'ORAISON, par le *P. Gabriel de Sainte-Madeine, O.C.D.*, Lethielleux. — Cette courte plaquette est une première initiation très pratique.

LE CHRIST, VIE DE L'AME, par *Dom Marmion*, Desclée de Brouwer. — Ce livre, que beaucoup possèdent, contient un bon chapitre sur l'oraison.

APPRENDRE A PRIER, par *Bernard Bro*, 64 p., Equipes Enseignantes, 13, rue Ernest-Lacoste, Paris-12e. — Plaquette très suggestive sur la prière.

VIVRE AVEC DIEU, par *J.-M. Perrin*, 222 p., Aubier. — L'auteur s'adresse aux laïcs : il les entretient de la prière et de l'oraison. Il les invite non seulement à faire une place à l'oraison dans leur vie mais à « faire prier leur vie ».

L'ORAISON, *Cahier de la Vie spirituelle*, 300 p., Cerf. — Un recueil d'articles d'inégale valeur traitant de divers aspects de l'oraison. Certains sont de premier ordre : *l'histoire de l'oraison, l'oraison théologale*. L'ensemble est plein d'intérêt.

LA PRATIQUE DE L'ORAISON MENTALE, par *Dom Godefroid Bélorgey*. — T. 1, Les oraisons ordinaires, 256 p. ; T. 2., les oraisons mystiques, 160 p., Cerf. — C'est le type du traité sur l'oraison, abordant le sujet dans son ensemble. Un peu sèchement didactique.

CONSIDÉRATIONS SUR L'EXERCICE DE LA PRIÈRE ET DE L'ORAISON, par le *P. Picot de Clorivière*, 148 p., Beauchesne. — Livre déjà ancien. Remarquable. Il présente en brefs chapitres la manière de faire oraison et son évolution. Il est évident que l'auteur parle d'expérience, ce qui communique à ces pages un souffle d'une rare qualité.

Table analytique sur l'oraison

NATURE DE L'ORAISON

L'ORAISON, ŒUVRE DE DIEU

ATTITUDES D'AME

CONDITIONS DE L'ORAISON

CONDUITE ET FORMES DE L'ORAISON

OBSTACLES ET TENTATIONS

ETAPES ET PROGRES

EFFETS DE L'ORAISON

CAHIERS SUR L'ORAISON

Les temps sont révolus où l'on pouvait penser que la pratique de l'oraison n'est pas l'affaire des laïcs mais le privilège des moines, des religieux et des prêtres. Des hommes et des femmes toujours plus nombreux, découvrant que pour eux aussi l'oraison est une nécessité vitale dans leur vie en plein monde, lourde de responsabilités familiales, professionnelles et sociales, demandent conseil et secours. C'est pour répondre à leurs appels répétés que nous faisons une très large place à l'oraison dans ce cahier. Mais c'est insuffisant. Non seulement en ce sens qu'on ne peut pas tout dire, pas même tout l'essentiel, en 90 pages, mais aussi parce que ceux qui s'engagent dans les sentiers de l'oraison ont besoin d'une aide plus efficace. Aussi bien avons-nous décidé de publier un bulletin consacré exclusivement à ce sujet de l'oraison, qui apportera chaque mois un article de fond, des témoignages, des textes des grands auteurs spirituels et un dialogue où il sera traité des difficultés, problèmes et questions des lecteurs.

Originalité de l'initiative : pour recevoir cette revue, il ne suffira pas de s'y abonner, il faudra s'engager à faire une place à l'oraison dans sa vie, au minimum un quart d'heure par jour. Ainsi les abonnés formeront une vaste assemblée priante, dont la loi sera : chacun pour tous, tous pour chacun, ensemble pour Dieu. Ce sera une force prodigieuse pour chacun de penser que plusieurs milliers d'amis, chaque jour, le soutiennent de leur prière. Le Christ n'a-t-il pas dit « Si deux d'entre vous sur la terre se mettent d'accord pour demander quoi que ce soit, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois se trouvent réunis en mon Nom, je suis présent au milieu d'eux. »

Ce qu'on peut en attendre ? Que ces hommes et ces femmes, accédant à une prière toujours plus vraie, contribuent très efficacement à donner au monde nouveau, qui se cherche et se construit sous nos yeux, ce « supplément d'âme » dont il a un impérieux besoin pour ne pas aboutir à un échec de Tour de Babel.

Cette initiative, prise par des chrétiens mariés, s'adresse d'abord aux chrétiens mariés. Mais pourquoi prêtres, séminaristes, religieux et religieuses, célibataires, ne se joindraient-ils pas à eux, n'entreraient-ils pas dans le jeu ?

Le premier cahier paraîtra en novembre prochain. Ceux qui veulent le recevoir sont priés de remplir le bulletin ci-dessous (p. 352) et de nous le retourner sans tarder. Si des amis ne lisant pas l'Anneau d'Or veulent le recevoir, qu'ils nous écrivent en donnant toutes les précisions demandées par ce bulletin.

la prière familiale

La prière familiale

A la suite de l'enquête lancée parmi les E. N. D. sur la prière familiale, un véritable volume de réponses nous est parvenu. Avec une minutie et une loyauté qui ne laissent aucun doute sur l'authenticité de leur expérience, nos correspondants ont décrit leur manière de faire, pesé les échecs et les réussites, fait le point d'une méthode en évolution constante.

Mais l'étendue et la richesse mêmes des témoignages montrent que cette prière n'est pas seulement *un des actes* de la vie familiale, parmi d'autres. Il est vraiment *l'acte* fondamental du foyer, celui où parents et enfants prennent conscience du *mystère* qui les unit : celui du Christ présent parmi eux quand ils sont rassemblés. Les formes extérieures, les moyens d'expression sont très secondaires, ou plutôt ne prennent leur sens et leur vitalité que par cette réalité profonde.

Aussi, avant d'aligner les citations, et pour les situer dans leur vraie perspective, devons-nous analyser ce qu'est vraiment une famille en prière.

L'ecclesia familiale

Le mystère familial plonge ses racines et puise sa vie dans le mystère de l'Eglise. Bien des foyers l'expriment vigoureusement, et en font le thème majeur de leur réflexion sur la prière :

> — L'un des intérêts principaux de la prière familiale, est que chaque membre ne soit plus enfermé avec Dieu dans son jardin secret et qu'il prenne, par le fait de prier avec les autres, le sens communautaire de la prière du corps mystique... Notre prière familiale nous aide à nous dégager des petits intérêts personnels pour prendre place dans la prière de l'humanité entière aux intentions de l'Eglise du Christ.
>
> — C'est pour les parents comme pour les enfants, l'occasion d'un acte de foi dans la présence du Christ au milieu de ceux qui sont rassemblés en son nom, et cela amène à mieux comprendre la prière communautaire de l'Eglise, dont ils sont une parcelle.

Mais le mystère va plus loin. Une famille qui se réunit pour prier, n'est pas seulement en union avec l'Eglise, elle constitue elle-même une Eglise, ou, pour reprendre un terme biblique riche de sens, une « ecclesia ».

Qu'est-ce qu'une « ecclesia » ? Le nom l'indique : une assemblée, ou plus exactement une assemblée convoquée (*clèsis* veut dire convocation) ; mais dans la Bible, le mot est chargé de résonances : c'est au peuple *assemblé*, à « l'Ecclesia du Désert », que Dieu fit entendre sa Loi du haut du Sinaï ; c'est

aux disciples *assemblés* le jour de la Pentecôte que fut donné le Saint-Esprit ; et la communauté apostolique, chaque fois qu'elle se réunissait pour la prière, la parole ou le sacrifice, prenait le nom d'*Assemblée*, d'*Ecclesia.* Au point que ce mot finit par désigner peu à peu ce qui distinguait le peuple chrétien de toute autre nation.

Qu'y a-t-il donc de si particulier dans l'Ecclesia ? Un mystère lumineusement simple, et qui tient en ces quelques mots du Christ : « Là où deux ou trois sont *rassemblés* en mon nom, je suis au milieu d'eux ». Tout ce que fait l'Ecclesia s'éclaire ainsi du dedans : elle est convoquée (*clèsis*) par un chef, un héraut, mais en réalité par le Christ qui la préside ; elle rompt avec toute autre attache, avec tout autre souci, pour être tout entière à celui qu'elle aime ; elle écoute *Sa* Parole, qui est pour elle la Vérité et la Vie ; elle parle à son tour, pour lui confier ses besoins et lui demander sa grâce ; elle dit et elle chante sa louange, et cette louange n'est pas la sienne mais celle de son Chef, du Fils de Dieu, qui parmi les siens, continue de dire à son Père sa propre louange ; en fin de compte, cette Assemblée, cette Ecclesia, s'identifie à son Chef, se laisse posséder par son Esprit, pour dire avec lui : « Abba, Père ». En bref, l'Assemblée est l'acte par lequel la communauté chrétienne se donne au Christ et s'identifie à lui pour chanter au Père la louange des fils de Dieu. Nous sommes loin d'une simple « réunion de prière » ; nous sommes au cœur même du mystère chrétien.

Et quand une famille se rassemble pour prier, elle accomplit vraiment sa fonction d'Ecclesia. Alors s'illumine en profondeur une formule comme celle-ci, qui passerait pour une évidence ou une banalité :

> — La prière, telle que nous la faisons actuellement, est surtout le *rassemblement* de la famille devant Dieu, *même si* la prière est courte, dite trop vite, ronronnée ou cause de distractions.

Il ne s'agit peut-être en apparence que de remplir un devoir, que de réciter des formules, que de laisser chanter son âme devant Dieu. Il s'agit en vérité, pour la famille, de réaliser son unité dans le Christ, de s'offrir à Lui comme une épouse à son mari, comme des enfants à leurs parents, de se laisser envahir, imprégner, transformer par son Esprit, et finalement de s'identifier au Christ (au « Christ total », selon le mot de saint Augustin) pour offrir au Père la louange de son Fils.

Voilà pourquoi la prière familiale n'est pas un acte comme les autres, un acte parmi les autres. Elle est l'instant où la famille prend conscience de ce qu'elle est au plus profond d'elle-même, l'instant où elle réalise et épanouit sa mission d'Ecclesia. Si tous ceux qui y participent y pensaient davantage, ils feraient mieux éclater cette gangue d'inertie et de routine qui, trop souvent, les paralyse. Ce n'est pas seulement dans les mots que la prière prend son intérêt et sa chaleur, mais d'abord dans cette offrande intime à la présence active du Seigneur.

Hiérarchie et participations

Prière d'Ecclesia, la prière familiale n'est vraiment celle de tous que si elle est celle de chacun. Chacun doit donc y prendre part, à son rang et selon la fonction qu'il exerce dans la famille, dans l'Ecclesia familiale.

Cette idée un peu générale, un peu froide, prend tout de suite du relief et de la vie si nous l'examinons à l'aide du courrier de notre enquête.
D'abord, le rôle du père.

> — En principe, notre prière est menée par le père, la mère intervenant de temps en temps pour ajouter une idée... Parfois, chacun donne ensuite une intention de prière, parfois seul le père en indique une ou deux.
> — Cette première partie est précédée des intentions dites par le père de famille (intentions de l'Eglise, famille, malades, missions, paix dans le monde).
> — C'est le père qui fait la lecture biblique. Puis a lieu un échange de vues, orienté généralement par le père, et où il essaie, parfois sans succès, de ne pas trop insister sur l'aspect moral.
> — Nous demandons pardon par la voix paternelle, pour toutes les fautes de la journée : caprices des enfants, impatiences des parents.

Quelques réponses signalent ainsi, trop modestement, sa présence, ou avec cette mention : « C'est le père qui dirige », mais on montre rarement sa haute délégation spirituelle. S'il n'est pas là, pour des raisons de travail et d'horaire, sa présence invisible devrait toujours être évoquée ; même de loin, il garde la direction de la prière familiale. Car le père n'est pas seulement celui qui commande, mais aussi le responsable spirituel ; il représente son foyer devant Dieu et devant les hommes, il a proprement charge d'âmes ; quand il appelle la famille à la prière, il exerce cette « convocation » de la part de Dieu, qui est à la base de toute Ecclesia. La prière est donc un grand moment pour l'accomplissement de sa mission ; et, en sens inverse, c'est sa démission à la prière qui est la plus grave de toutes les démissions possibles.
Il n'efface pas pour autant le rôle de la mère. Celle-ci anime et inspire tout, à la prière comme dans son foyer. Gardienne du foyer, elle est là tout naturellement quand il se change en oratoire. Mais si elle a une fonction propre, c'est moins celle de parler que d'écouter et de faire écouter. Dans l'Ecclesia, elle symbolise précisément l'Eglise, l'Epouse toujours attentive à la voix de l'Epoux. A ceux qui se demandent toujours à propos de la prière : « Que dirai-je à Dieu ? », elle oppose son : « Que dit-il, Lui ? ». Si son mari veille aux paroles, elle doit veiller aux silences.
Les enfants, bien sûr, ont aussi leur place à la prière. Pourtant, la question est assez controversée ; car s'ils sont trop grands, ils risquent d'y venir de mauvais gré ; et s'ils sont trop petits, ils amènent l'indiscipline et la dissipation. Regardons-y d'un peu près.
A propos des grands, nos correspondants soulèvent la question : obligation ou liberté ? Voici l'une des réponses les plus mesurées et les plus nuancées :

> — Chacun vient de bon cœur à la prière et personne n'en discute le principe. Nous n'avons jamais entendu le moindre mot, ni vu le moindre geste traduisant ennui ou hostilité. Chacun demeure libre d'y participer ou de ne pas y participer. Nul n'y vient contraint. Celui qui ne vient pas n'encourt aucun reproche. Celui qui vient le fait de son libre consentement et se soumet de bon gré à ce minimum de discipline sans lequel aucune prière familiale n'est possible. Chacun a compris cela, même la plus jeune âgée de 4 ans 1/2. Nous pensons que c'est là un point très important.
> — Nous ne faisons jamais la police pendant la prière, nous prions nous-mêmes sans nous occuper des enfants. Les rares fois où il y a eu du chahut, nous nous sommes levés, avons dit bonsoir aux enfants et les avons laissés : le lendemain ils sont exemplaires, et, le soir même, très malheureux.

Quant aux petits, on voit trop bien ce qu'ils enlèvent à la prière, — trop peu

ce qu'ils y apportent. La plupart des réponses excluent les moins de 3-4 ans, certaines les moins de 5-6 ans, quitte à leur faire une prière pour eux tout seuls :

— Isabelle (17 mois) n'est là que quelquefois, nous la laissons à ses petites occupations, mais elle vient d'elle-même tout près du cercle, joint ses petites mains et son babillage gracieux mais comique distrait ses frères qui ne regardent plus que la petite sœur et qui s'amusent — nous ne faisons donc pas une longue prière : Notre Père.

— Actuellement, à part le samedi et le dimanche, où le père de famille est là, j'ai dû scinder en deux groupes, nos deux derniers étant très pitres et provoquant des fous-rires et la prière des grands étant trop longue. Quelquefois, je dissocie aussi la prière des deux derniers, car la fille de 6 ans manifeste le désir d'une prière plus longue et d'une lecture d'Evangile, et la dernière prie plus sérieusement toute seule.

Cette solution de sagesse pratique ne doit pas faire oublier que les petits font partie de la famille, de la famille en prière, qu'ils y apportent précisément leur enfance, leur innocence, c'est-à-dire une attitude spirituelle fondamentale ; si l'inaction les lasse, si les discours les ennuient, ils ont peut-être raison, devant nos airs solennels et guindés. En tous cas, qu'ils viennent au moins de temps à autre prier avec leurs aînés ; et surtout, qu'on ne les oublie pas, qu'ils soient présents à tous dans les pensées et dans les mots de la prière familiale.

— Les filles (2 et 3 ans) que nous commençons à inviter ou à admettre, nous gênent plutôt, mais il faut, de temps en temps, se manifester, autant pour les enfants que vis-à-vis de Dieu, en tant que communauté familiale. La prière avec les trois aînés seulement pourrait être plus profonde qu'avec les sept — mais alors ce ne serait plus du tout la prière familiale.

— Lorsqu'un enfant est absent de la famille (chez ses grands-parents ou des amis), il importe de lui faire penser que tous les soirs, à la même heure, la famille prie ensemble et sans doute pense à lui dans les intentions de prière. Sans doute s'y associera-t-il de son côté, et prendra-t-il l'habitude de prier, même absent de la famille.

La présence de tous les membres de la famille, nécessaire à l' « Assemblée » de la prière, n'est pas seulement physique ; elle demande évidemment une participation morale et dans toute la mesure possible, une intervention personnelle, pour que chacun sache bien qu'il est concerné, engagé dans la prière. Cette intention peut prendre toutes les formes, depuis le petit mot spontané jusqu'à la proposition d'intentions et au choix d'une lecture : l'essentiel est que chacun dise son mot. Voici quelques exemples :

— Chaque enfant (pratiquement seulement les deux aînés 11 et 8 ans) lit soit une prière, soit un passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament. La plus grande liberté est laissée aux enfants et les parents ignorent, au début de la prière, ce que les enfants liront ou diront. Chacun aussi est libre de s'abstenir et de ne rien dire. Il ne s'agit pas encore d'une prière personnelle à proprement parler, mais chaque enfant fait à la prière familiale un apport personnel. Pratiquement, le garçon de 11 ans lit soit un passage de l'Evangile (dans son exemplaire personnel, bien entendu), soit une partie de sa leçon de catéchisme, présenté sous forme de prière ou de courte méditation (ces passages dictés par le prêtre chargé du catéchisme sont presque toujours bien composés et adaptés à l'âge de l'enfant). La fille de 8 ans lit actuellement soit une prière extraite d'un livre de prières d'enfants, soit un passage de l' « Histoire Sainte racontée à mes filleuls », de Daniel Rops.

— L'expérience nous a montré que l'apport personnel de chacun à la prière familiale est un élément extrêmement important. Chaque enfant prend la chose à cœur et prend l'habitude d'un rôle actif dans la prière collective. Tout le monde l'écoute et le prend au sérieux lorsqu'il parle à Dieu, même lorsque ce qu'il dit est mal dit ou maladroit ou même parfois à peu près incompréhensible.

— Nous avons été amenés, pour tel enfant qui n'ouvrait pas la bouche durant la prière et semblait penser à autre chose, à faire ainsi : à tour de rôle, l'un des enfants est désigné (c'est un honneur) pour dire le Notre Père, ou le Je vous salue Marie, au nom de tous, et il s'avance alors d'un pas.

Grâce à cette participation de tous, la prière familiale est bien un acte de la communauté, une assemblée chrétienne, une Ecclesia. Cela suffit à la différencier de la prière personnelle, de la prière conjugale, de la prière des enfants (1). Cela la rapproche beaucoup de la prière liturgique, qui est la prière d'Assemblée, la prière d'Eglise par excellence. Cette ressemblance fondamentale va inspirer toute la suite de notre analyse.

Le lieu, l'heure, l'attitude

La prière s'accomplit dans un lieu, à une heure, et s'exprime par des positions du corps. Ces éléments matériels ne sont pas secondaires, car notre âme, incarnée, située dans l'univers des choses par le corps, en reçoit sans cesse une « invitation » à s'élever ou à s'avilir. Les enfants en particulier sont très sensibles aux ambiances et aux attitudes : respectons et utilisons cette pente de leur nature.

Et il ne s'agit pas seulement de pédagogie. Si la Liturgie catholique fait servir à la « laus divina » les lumières, les couleurs, les parfums, les musiques, les ors et les fleurs, c'est parce qu'elle appelle toute créature à entrer dans la louange divine, et donc à se purifier sans cesser d'être belle. Si cette Liturgie commande des attitudes (debout, à genoux, prosterné, génuflexion, signe de croix), ce n'est pas seulement pour « inviter » l'âme par le corps ; c'est parce que le corps et l'âme ne font qu'un, c'est aussi parce que notre corps et l'univers matériel ne font qu'un ; quand un corps humain s'incline ou se redresse pour prier Dieu, les poussières et les étoiles se reconnaissent en lui, et le délèguent à la prière cosmique.

Voilà qui va éclairer le rôle du cadre et des attitudes dans la prière de l'Ecclesia familiale.

Où prier ? La maison est un petit univers, à la fois familier et sacré, où toutes les pièces participent à la célébration de la vie, et donc à celle de la prière. On peut préférer une « chambre de recueillement », un peu éloignée des bruits et des travaux, on peut au contraire choisir la chambre des parents, celle des enfants, le bureau, la salle de séjour, le salon... L'important est qu'on sache *pourquoi* on prie là plutôt qu'ailleurs, et de donner à la prière la coloration du lieu (2). Voici, en quelques citations, l'éventail des possibles (y compris un « itinéraire tournant », qui est ingénieux) :

— Il y a quatre ans, pour le mois de Marie, nous avons placé sur une petite étagère, dans la salle de séjour, une statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Chaque soir, nous récitions la prière avec nos quatre bambins. A la fin du mois de mai, nous avons esquissé le geste de remonter dans la chambre à coucher la statue de la Vierge et de remettre sur l'étagère la plante verte qui l'ornait auparavant. Nous avons eu le sens aigu d'accomplir un acte

(1) Il va de soi que la prière conjugale est l'âme de la prière familiale, et que, sans prière personnelle, la prière familiale n'est plus qu'un formalisme.

(2) Signalons, par exemple, que *le Rituel,* qui contient des bénédictions pour les métiers, peut très bien s'adapter aux « métiers » exercés dans la maison : la cuisine (les bénédictions pour le feu et l'eau, pour les aliments), l'entrée (bénédiction de la porte), la chambre (bénédiction du lit), le bureau (bénédiction de la bibliothèque).

insensé. La Vierge resterait là, à cette place d'honneur, parmi nous, et tout au long de la journée, et c'est là que se déroule neuf fois sur dix notre prière familiale après le dîner.

— Nous faisons notre prière soit dans notre chambre, soit dans la chambre d'un des enfants. A genoux près du lit, tout de suite avant le coucher des enfants.

— La prière familiale est dite immédiatement après le repas du soir, vers 20 h. 30, le plus souvent dans la salle à manger devant le Crucifix, ou assez rarement dans une chambre d'enfant.

— Notre prière familiale a lieu soit dans le bureau devant un crucifix en temps normal, soit devant la crèche en décembre et janvier. Au mois de mai, c'est au salon que nous la disons devant la statue de la Vierge qui se trouve au milieu de la cheminée.

— C'est la Vierge, aux pieds de laquelle nous avons fixé la Prière Liturgique des Equipes, qui nous rassemble le plus souvent dans la pièce commune où il y a déjà T. S. F., disques, rayons de livres... *c'est-à-dire la vie de tous les instants.* Mais sous un prétexte quelconque (un des enfants est malade, les petits qui se couchent plus tôt si quelqu'un vient dîner...), on fait *le tour des chambres* pour que chacun accueille la famille dans sa chambre et pour que chacun ait l'habitude de regarder son crucifix pour lui parler, l'écouter et le contempler.

Une fois la pièce choisie, il faut aménager le « coin de prière » : plusieurs réponses mentionnent une statue de la Sainte Vierge, un peu moins le crucifix, qui devrait être pourtant au centre de toute prière chrétienne, même pour les enfants. La crèche de Noël est signalée partout ; certains ont aussi un « rituel de la bougie » au temps de l'Avent :

— Pendant l'Avent, nous avons une couronne de sapin avec quatre grandes bougies rouges représentant les quatre dimanches de l'Avent. Nous allumons une bougie le premier dimanche, puis deux le deuxième... Chaque nouvelle bougie allumée nous rapproche de la venue du Sauveur : nous sommes vraiment dans le temps de l'attente. C'est dans cette période que nous apprenons des Noëls que nous chanterons dans le temps de la Nativité à la prière du soir.

Sauf ces bougies, la lumière ne semble jouer son rôle que sous forme de pénombre :

— Nous nous mettons à genoux, les yeux clos (et c'est difficile) devant un crucifix, souvent nous réduisons la lumière.

Pourtant il y aurait bien des trouvailles à faire : la lumière est l'un des symboles bibliques du Christ (v. le Rituel du Samedi-Saint). Et les couleurs, dont la Liturgie fait le symbole du Temps : vert, blanc, violet, rouge. Et les musiques, qui dans les réponses ne paraissent que sous la forme de cantiques, chantés faux et terminés en fous-rires ; un air de Bach, un disque de Solesmes introduiraient admirablement la prière. La discothèque a sa place dans le sanctuaire familial.

— Le dimanche ou à l'occasion, on passe un disque avec les psaumes — en ce moment les enfants aiment beaucoup le Père Duval.

Après le lieu, *l'heure.* On pourrait se demander s'il y a des heures, comme des lieux, privilégiés pour la prière. Mais en fait, le matin et midi s'effacent devant le soir. Citons tout au moins l'exception d'une prière familiale à midi :

— Notre prière familiale quotidienne consiste à l'heure actuelle en un Pater récité tous ensemble à haute voix avant de nous mettre à table pour le repas de midi : chacun étant à sa place debout, nous demandons aux enfants s'ils ont une intention de prière, et nous retenons celle qui est de l'intérêt le plus général.

Pour la plupart, le soir est l'heure la plus favorable. Et particulièrement l'heure qui suit le dîner ; il y a à ce choix des raisons pratiques :

— L'heure varie également suivant les occupations : souvent c'est avant dîner avec tous les enfants, car les plus petits se couchent à 8 heures. Certains jours, les plus petits (8, 7, 3 et 2 ans) font la prière avec leur mère vers 8 heures, et nous nous retrouvons après dîner avec les trois plus grands (12, 11 et 10 ans), ce qui permet alors une prière plus sérieuse.
— Vers 20 h. 30 en général. A la sortie de table, les enfants sont calmes et le recueillement est plus facile à obtenir qu'après l'énervement fréquent des jeux.

On peut aussi se demander si le repas, moment familial, moment de réunion et de communion par excellence, n'est pas en lui-même une excellente préparation à la communion spirituelle de la prière.
Après le lieu et l'heure, les *attitudes :* debout, à genoux, assis, bras croisés, mains jointes, etc... Chacune a sa signification spirituelle, et voici quelques notations très justes (remarquez en passant la nécessité d'un *point d'appui* pour les enfants, dont les muscles en travail continuel ne supportent pas l'immobilité sans ce secours) :

— Nous nous mettons tous à genoux devant le lit de la plus grande, face à à une gravure de la Sainte Vierge. Le bord du lit sert de *point d'appui* aux enfants. Nous avons constaté que sans point d'appui, les enfants ne tardent pas à bouger et à se trémousser, et ont plus de peine à soutenir leur attention. En outre, le bord du lit leur permet de poser les livres ; la lecture faite par les enfants s'en trouve améliorée.

La prière se fait *à genoux, debout* quand on chante un cantique ou un psaume, souvent *assis* quand on lit un passage d'Evangile.

— Au bout de 5 ou 6 ans de mariage, nous avons eu un aumônier d'équipe « très liturgiste » qui nous a indiqué la station *debout* pour la prière, indice de l'âme qui veut s'élever vers Dieu : « Notre prière monte vers vous, Seigneur ». Et depuis, surtout avec nos cinq garçons, cette tenue nous convient très bien par sa bonne expression : nous devrions être toujours droits, prêts au service du Seigneur...
— Au début, cette prière était très courte et toujours *accompagnée de gestes* correspondant aux paroles prononcées (ex. : Je vous salue, Marie... un grand salut...), ce qui a certainement été très bon pour les tout-petits qui ne peuvent se tenir longtemps immobiles et trouvent ainsi l'occasion de bouger et de prier avec leur corps (Nous avons été formés à Saint-Séverin et j'ai lu un livre d'H. Lubienska). Nous avons adopté l'attitude *debout* très vite parce qu'elle nous a paru la meilleure pour faciliter une bonne tenue et les gestes. Nous l'avons toujours conservée, sauf à certains jours exceptionnels (mercredi des Cendres ou Vendredi-Saint, par exemple), où nous nous mettons *à genoux.*

La prière des choses, la prière du corps, sont des éléments nécessaires de l'Ecclesia familiale : voilà ce qu'il faut retenir de ces premières remarques. Ajoutons qu'elles contribuent puissamment à faire l'unité spirituelle de la famille en prière : car les esprits communiquent par les corps et le cadre autant que par la parole.

Tradition et initiative

Venons-en maintenant à la prière elle-même. Une question majeure préoccupe beaucoup de nos correspondants ; beaucoup ont gardé un souvenir terrifié des prières familiales de leur enfance, stéréotypées dans de longues formules monotones et mécaniquement répétées. Ils posent donc en principe qu'il faut varier la prière.

— Si nous sommes fidèles à la prière familiale, ce fut au début par tradition pure ; il y a vingt ans, la prière-formule était à peu près la seule utilisée

chez nous ; nous la récitions à genoux avec notre maman qui récitait en plus de tous les actes, les litanies de la Sainte Vierge, le De Profundis, — on n'oubliait jamais les parents défunts — c'était trop long..., mais par respect et amour filial, nous sommes restés très attachés à cette prière du soir — et le souvenir de maman récitant un chapelet à genoux un dimanche soir, alors que le lendemain elle succombait à une congestion pulmonaire, nous a marqués et si nous sommes loin d'avoir son âme priante, c'est à elle que nous devons ce sens de la prière familiale.

— A mesure que les enfants grandissent, que nous prenons conscience de l'importance de la prière familiale, notre prière se transforme et dans ce domaine, nous sentons la nécessité de faire toujours mieux. Il faut être constamment vigilant, car, si l'on n'y réfléchit pas un peu entre temps, ou si l'on n'y consacre pas assez de temps, notre prière devient une routine, des formules marmonnées à toute allure et en pensant à autre chose.

— Notre prière ne change guère dans ses grandes lignes, mais elle est rarement la même d'un jour à l'autre, elle varie dans le détail. Nous espérons ainsi éviter la routine.

Avant d'entrer dans le détail, voyons bien comment se pose la question. Certes, la prière spontanée, renouvelée, prise à même la vie, a du poids et du prix. Mais il y a aussi, dans la prière, une valeur de tradition : ces formules, polies, patinées par les siècles, ces gestes qui furent ceux de la génération apostolique, ces mots qui ont été dits et redits par tant de saints et tant de pécheurs, sont dignes de notre respect. Cette sédimentation historique, cet humus spirituel est une des richesses de la prière chrétienne. Ne la négligeons pas, sinon nous flotterions dans le vide ; soyons solidaires, et non solitaires. Un autre argument, plus simplement pédagogique, joue en faveur des « prières de base », surtout pour les jeunes enfants : ils ont besoin de les répéter pour les savoir.

D'ailleurs, cette prière traditionnelle n'est-elle pas variée, surtout si nous la saisissons dans l'esprit de la Liturgie ? Les trois cycles du jour (les « heures » de l'office), de la semaine (les « féries ») et de l'année (le « temps » liturgique), peuvent très bien nous fournir des éléments de variété.

Sur ce fond de tradition (moins immobile qu'on ne croit) peut verdir et fleurir notre initiative. Et nous ne saurions trop féliciter nos correspondants de l'ingéniosité, de la ferveur avec laquelle ils donnent à leur prière familiale la souplesse même de la vie.

Nous y reviendrons en examinant un par un les éléments de la prière familiale. Ajoutons seulement ici une remarque sur la durée et le rythme de cette prière. De l'avis unanime, elle ne doit pas être longue : au maximum 10 minutes, et souvent plus près de 5 minutes que de 10 (à moins qu'elle ne soit préparée par des éléments un peu extérieurs, comme une lecture en commun, suivie parfois de discussion).

Mais, si elle doit être *courte,* elle doit aussi être *lente* (et peut-être d'autant plus lente qu'elle est plus courte). Certains de nos correspondants en ont vivement conscience, et le disent avec force :

— Nous récitons toujours *très lentement* les prières que l'on redit le plus souvent « Notre Père », « Je vous salue, Marie », afin que les enfants puissent comprendre le texte et s'en pénétrer petit à petit.

— Notre prière est toujours dite *très lentement.* Chacun a la possibilité de méditer les paroles qu'il prononce ; nous y faisons très attention, surtout pour des prières comme le Pater et l'Ave ; nous nous arrêtons imperceptiblement après chaque verset. Nous essayons toujours de donner aux enfants l'impression

que nous avons le temps, même lorsque nous devons sortir. On ne bâcle pas le temps réservé au Seigneur.

La lenteur donne de la solennité aux actes et aux paroles, et évoque bien la présence d'un mystère sacré ; elle est nécessaire aussi pour que les enfants comprennent le sens des phrases, surtout habituelles. Mais plus que tout, la lenteur fait apparaître la force persuasive de la Parole de Dieu ; en effet, la famille est là, rassemblée en Ecclesia, pour écouter la Parole divine, comme les Hébreux au désert, comme les disciples à la Pentecôte ; cette Parole a par elle-même une puissance transformante, une sorte d'efficacité sacramentelle ; mais il faut lui laisser le temps de pénétrer, d'imprégner notre être intime, comme l'eau, comme l'huile, comme le pain. Dite lentement, environnée de silence, elle porte beaucoup plus loin que sa simple signification, elle est bien plus qu'un langage : une prise de possession de notre être par l'Etre de Dieu.

Structure de la prière familiale

De quels éléments se composera notre prière familiale ? Avant d'examiner le détail, regardons les choses d'un peu haut, et demandons-nous, à la lumière de nos réflexions précédentes sur l'Ecclesia, comment s'organise et se structure la prière de l'Assemblée chrétienne, quel est pour ainsi dire son rythme respiratoire. Nous saisirons ainsi les éléments constitutifs de notre prière.

La première condition, négative si l'on veut, mais indispensable, c'est la *rupture*. On ne se réunit pas en Ecclesia comme pour n'importe quel rassemblement. On vient y célébrer le double et unique mystère de l'unité entre les membres de la famille et de leur unité avec le Christ. Il faut donc déjà s'éloigner, matériellement, du bruit et de l'agitation du dedans, accoutumer ses yeux à la pénombre du mystère. D'où l'utilité des changements de lieu, de lumière, de position, de rythme, au seuil de la prière.

Mais cette rupture matérielle n'a de sens que si on rompt aussi, intérieurement, avec tout ce qui fait obstacle entre les membres de la famille, et entre eux et le Christ. On n'entre dans la prière que si l'on est réconcilié les uns avec les autres, et tous ensemble avec le Christ. C'est la signification profonde de cet *examen de conscience* qui fait difficulté pour beaucoup, mais qui est si riche de grâces pour ceux qui le réussissent.

Cette rupture étant faite, — rupture avec le monde du dehors, rupture avec le péché, — la prière consiste à parler à Dieu, et à écouter sa Parole. Notre parole lui dit nos besoins, nous met à sa disposition, nous fait prendre en charge les grands intérêts de Dieu ; elle doit, autant que possible, nous sortir tout droit du cœur, et s'exprimer devant tous, pour que tous la prennent à leur compte.

Mais la prière consiste beaucoup moins à parler qu'à écouter.

Et c'est pourquoi la *Parole de Dieu* est à l'honneur dans la prière familiale : les grands textes de la Bible et de l'Evangile, les enseignements, les prières inspirées, n'ont rien perdu de leur actualité vivante, et sont autant de messages qu'il faut écouter et méditer sans cesse. A nous de retrouver ce culte de la Parole, qui fut l'âme même du peuple biblique, et de nous faire comme lui un cœur qui écoute.

Enfin, dernier trait de l'Ecclesia familiale, elle est en union étroite avec *l'Eglise*. La petite Ecclesia est fille de la grande Eglise, elle la reflète, elle vit d'elle. Que sa prière soit donc au rythme de la prière d'Eglise ; en assimilant les

grandes intentions de l'Eglise, en s'inspirant des textes et des rythmes de la Liturgie et aussi en prenant une orientation eucharistique : l'Assemblée chrétienne a lieu autour de la chaire et de l'autel, autour de la Parole et de l'Eucharistie ; notre prière aussi doit graviter autour de ces deux pôles.
La structure de la prière étant ainsi définie, il nous reste à préciser avec nos correspondants sa réalisation pratique. Nos citations et réflexions seront groupées autour de trois questions majeures : l'examen de conscience, la prière spontanée, la Bible et la Liturgie. Après les remarques précédentes, on voit bien l'importance de ces problèmes.

L'examen de conscience

La question est assez débattue, et elle est en effet complexe. Certains ont gardé très mauvais souvenir des examens de conscience familiaux de leur enfance ; ils incriminent surtout l'hypocrisie camouflée d'un acte d'accusation dirigé contre eux seuls. Et devenus parents à leur tour, ils sentent bien la difficulté :

— L'examen de conscience, amorcé lorsque les deux aînés étaient petits (5 et 4 ans), doit rester dans les généralités ; il ne faut pas qu'un tel se sente visé particulièrement si l'on insiste trop sur un défaut flagrant le concernant pour la journée écoulée.
— L'examen de la journée reste une partie importante de notre prière ; en tant que parents, nous devons donner quelques indications, points de repère, relever ce qui nous a paru ne pas marcher dans la journée, ou au contraire ce qui a été bon (surtout lorsqu'il s'agit de quelque chose de collectif, en bien ou en mal), le faire plus discrètement et d'une façon anonyme lorsqu'il s'agit de quelque chose de particulier à l'un des enfants. Le danger est d'avoir l'air de faire de Dieu un « allié » des parents pour l'éducation des enfants... Il faut donc agir avec beaucoup de prudence, et c'est parfois difficile d'abandonner une allure magistrale. Par ailleurs, ce qui fausse cet examen de conscience, c'est que les parents peuvent difficilement y entrer eux-mêmes, et que les enfants risquent à la longue de se sentir frustrés ou même dupés.

Certains en sont partisans enthousiastes : c'est, disent-ils, une prodigieuse occasion de former — et de se former — la conscience morale.
Ils estiment que si les parents ne trichent pas, s'ils n'hésitent pas à s'accuser devant leurs enfants, cette loyauté, loin de nuire à leur prestige, resserre le lien familial, en montrant que devant Dieu, parents et enfants sont à égalité, éprouvent les mêmes faiblesses, ont besoin du même pardon et des mêmes grâces ; bien plus, elle témoigne de la solidarité familiale dans la lutte contre le péché, et elle excite les enfants à prier pour leurs parents comme ceux-ci prient pour eux. Mais laissons plutôt la parole à ceux qui ont connu cette réconfortante expérience :

— Un essai qui avait été concluant est celui-ci : chaque semaine, nous faisions un effort sur un même point particulier et le soir, l'examen de conscience portait sur cet effort. C'était la tenue pendant la prière (messe, benedicite, etc...), la charité, la complaisance, l'amabilité, etc...
— Si l'un des enfants a fait une faute, nous en demandons ensemble pardon à Dieu.
— La prière donne de l'humilité aux parents : ils se reconnaissent pécheurs devant leurs enfants, devant le Seigneur, il n'y a plus d'artifice, les parents sont vrais, dans l'humilité. Quand les enfants sont jeunes, ils ont tendance à mettre leurs parents sur un piedestal : la prière les aide à aimer leurs parents pécheurs et à les mettre à leur vraie place. Cela leur évitera des désillusions et les aide à mettre Dieu bien au-dessus des parents.
— Il nous est souvent très difficile de reconnaître nos torts vis-à-vis des enfants,

et durant la journée, ce ne serait peut-être pas sans dommage pour notre autorité ; mais dans l'atmosphère de la prière, tout est possible.
— Je me suis mis une fois fortement en colère juste avant de partir pour la messe du dimanche, contre un de mes garçons qui avait « lambiné ». Comment partir pour la messe après un tel esclandre ? Nous nous sommes mis tous les deux à genoux, j'ai demandé pardon à mon garçon comme il est dit dans l'Evangile, et nous avons tous deux demandé pardon au bon Dieu. Cela a été très simple et naturel, parce que nous avons l'habitude de parler du Seigneur au cours de la prière familiale.

Après avoir dit les vertus de cet examen de conscience, marquons cependant ses limites. Il nous semble d'abord qu'il doit être très *positif,* c'est-à-dire tourné moins vers le péché et son aveu, que vers la contrition, l'appel à la grâce. Autrement dit, il doit être pratiqué davantage en esprit de *pénitence* (au sens du Sacrement) qu'en esprit de simple *confession.* Il doit aussi aboutir au culte de la vertu opposée (et même en partir) :

— Il nous est arrivé quelquefois de faire un examen de conscience sur une vertu, vertu qui manquait beaucoup à ce moment-là : charité, humilité, etc... Après avoir défini en quelques mots la vertu, je posais des questions très simples et courtes sur son application, et chacun faisait en silence son petit examen de conscience. On prenait des résolutions. Cela a remis chaque fois une nouvelle atmosphère dans la maison.

Cet aspect positif sera encore souligné si l'examen de conscience devient *bilan,* c'est-à-dire s'il comporte, à côté de la contrition pour le péché, l'action de grâces pour les bienfaits reçus :

— L'examen de conscience est « positif ». C'est-à-dire qu'on rend compte au Père du ciel de toute notre journée. Ce qui est bien et ce qui est mal, et pour cela, des parents, l'un après l'autre, par quelques mots, orientent cet examen.
— Nous remercions Dieu pour les bonnes choses de la journée. Nos enfants s'expriment là assez facilement.

Seconde remarque à propos de l'examen de conscience familial : sur quoi doit-il porter au juste ? C'est la communauté qui s'accuse et qui implore ; il paraît donc inutile, sinon nuisible, d'y apporter les fautes personnelles et intimes, dont Dieu doit rester le seul témoin et le seul juge ; il suffit d'y mettre les fautes commises par chacun contre la communauté, ou par la communauté elle-même contre les autres communautés ; autrement dit, sa matière est faite du comportement familial et social des membres de la famille. Cette remarque s'enracine dans une idée déjà exprimée : la famille en prière est une Assemblée, une Ecclesia, qui vient prendre conscience de son unité sous le regard de Dieu, et refaire son unité quand celle-ci est menacée ou brisée. A la prière, tout ce qui divise doit être liquidé, lessivé, à la fois par la volonté personnelle et par la grâce de Dieu. Ainsi comprend-on parfaitement ce que disent, à la suite de l'Evangile, certains correspondants, et aussi cette expérience, assez déroutante au premier abord, d'une sorte « d'aveu spontané » obtenu au cours de la prière familiale :

— Après le signe de la croix, on remercie Dieu de la bonne journée, du soleil s'il y en a eu, ou d'une belle promenade le dimanche. On demande pardon des fautes. Je rappelle indirectement à celui qui a fait ce qui est mal, de le confesser ou de dire pardon à son frère ou à sa sœur s'il y a lieu.
— Nous n'avons jamais fait une prière familiale aussitôt après une grande dispute entre frères et sœurs sans demander d'abord une réconciliation totale et du fond du cœur (cela est parfois très dur, et demande beaucoup de patience

de la part des parents, qui doivent laisser aux enfants le temps de faire ce rude effort sur eux-mêmes). Nous rappelons alors la parole de l'Evangile : « Si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, avant de présenter ton offrande... ». Après la réconciliation, on voit les visages transformés, heureux de l'effort accompli librement. Nous n'obligeons pas à cette réconciliation, mais refusons de faire la prière dans ces conditions. La prière en est en général transformée.

— Un soir, une petite bêtise, sans grande gravité, avait été commise. Les deux enfants niaient l'avoir faite. N'ayant pu obtenir l'aveu du coupable, je dis, au début de la prière, que celui qui mentait ne pouvait prier Dieu d'une façon sincère sans avouer avant sa faute. J'ai montré aussi la lâcheté du mensonge en expliquant que la bêtise m'avait seulement énervée, alors que le mensonge me peinait profondément et faisait soupçonner injustement un innocent. Aussitôt, le coupable avoua avec beaucoup de repentir et ensemble, nous en avons demandé pardon à Dieu, le principal offensé, comme j'ai eu soin de le souligner.

La prière spontanée et les intentions personnelles

La prière spontanée, c'est-à-dire les quelques mots improvisés qui font voir une âme à nu devant Dieu, est en principe excellente, parce qu'elle fait connaître et vivre à tous l'expérience spirituelle de chacun. Mais ne forçons point notre talent : dans le colloque intérieur, on parle à Dieu sans phrases, tandis que la parole publique ne convient pas à tous les tempéraments. Une jeune femme avoue, mi-désenchantée, mi-ironique : « Mon mari trouvait drôles mes petits sermons, et moi je n'étais pas à l'aise en écoutant ses improvisations ». Quant aux enfants, surtout les aînés, il leur est bien difficile de s'exprimer :

— Les essais, peut-être un peu timides que nous avons faits dans ce sens, n'ont pas semblé être du goût de nos deux aînés. Pour arriver à une prière moins routinière, plus épanouissante, ils auraient dû faire un effort pour s'ouvrir à une prière plus personnelle, plus « confessée », si l'on peut dire ; or, c'est justement cette ouverture devant les parents et les frères qui est difficile à cet âge.

Mais reconnaissons loyalement que si l'on surmonte une certaine susceptibilité, un peu d'esprit critique et quelques complexes, on découvre là une source jaillissante de liberté spirituelle et de communion familiale :

— En général, la première partie de la prière est une prière spontanée d'adoration, action de grâces, demande de pardon, demande de grâces.

— Chez nous, la prière spontanée n'a pas de place ni de moment précis. Elle peut venir à propos d'une intention, d'un texte évangélique, de l'examen de conscience, d'une conversation de la journée dont on rappelle l'essentiel. Elle vient ou ne vient pas. Elle est généralement courte et sans éloquence. Mais on parle à Dieu sérieusement, comme à quelqu'un qui est vraiment là et à qui on a vraiment quelque chose à dire. Et tout le monde écoute avec le même sérieux, sachant bien que celui qui parle est en tête-à-tête avec Dieu. Il ne s'agit pas d'un témoignage, d'une exhibition à la face du public ; mais d'une parole d'homme, qui ne serait pas dite ailleurs, et que tous reçoivent dans leur cœur pour la faire fructifier.

La plupart du temps, la personnalité de chacun se révèle surtout dans le choix des *intentions* qu'il propose à la communauté. Une série de témoignages nous montre des expériences intéressantes, où les enfants s'appliquent surtout à ce qui les touche de près, où les parents élargissent l'horizon aux grands problèmes de l'heure et aux intentions générales de l'Eglise :

— On dit à haute voix des intentions, les parents insistant sur celles d'ordre général (la paix dans le monde, tels peuples persécutés, telles misères, etc...), les enfants nommant plus volontiers les cas particuliers : maladies ou soucis de personnes proches. Si une intention tient plus à cœur, on ajoute un Ave ou un Souvenez-vous.
— Les intentions donnent une ouverture sur le monde et rendent la charité plus proche. Exemple : mort d'un gardien de zoo à Anvers, en février, écrasé par un éléphant furieux. Les enfants y étaient allés 2 ou 3 fois. Ils ont compris que nos moindres plaisirs représentent un effort et même un risque pour ceux qui nous permettent de les avoir.
— La prière familiale est un moment particulièrement favorable pour tâcher d'ouvrir le cœur de mes enfants aux malheurs des autres : des mal-logés — eux qui vivent confortablement —, des sous-alimentés, des malades — eux qui sont bien nourris et en bonne santé —, de ceux qui sont abandonnés, — eux qui vivent dans un foyer heureux et uni...

La voie royale de la prière : Bible et Liturgie

Nous avons dit, en expliquant la structure de la prière en Ecclesia, que la communauté familiale s'assemblait pour écouter la Parole de Dieu, et pour prier en union avec la grande Eglise. C'était donner d'emblée la place d'honneur à la Bible et à la Liturgie.
Elles ne sont pas séparables, car la Liturgie met surtout en œuvre l'enseignement et les prières de la Bible, et ses textes propres sont eux-mêmes pleins de réminiscences bibliques. Prier à l'école de la Bible ou à l'école de la Liturgie, c'est tout un.
A vrai dire, leur utilisation dans la prière familiale n'est pas toujours facile : difficulté de traductions rocailleuses, d'un vocabulaire abstrait et d'une syntaxe incertaine, difficulté d'allusions obscures, d'images insolites... Et cela est particulièrement sensible dans les Psaumes :

— L'augmentation des lectures (Psaumes, Evangile, Vies des Saints), répond au désir de sortir de la routine machinale des prières toutes faites. On y réussit dans la mesure où les passages de l'Evangile ne sont pas trop difficiles à comprendre, ni les Psaumes trop abstraits — ce qui, il faut l'avouer, n'est pas toujours le cas.
— Nous avons essayé de lire beaucoup de psaumes mais nous avons dû diminuer, ces Psaumes paraissant trop éloignés de nous et difficiles à suivre pour les petits.
Dès le premier jour de notre vie conjugale, nous avons fait notre prière familiale. Nous avions décidé de sortir des formules et de faire une prière très personnelle. Je ne crois pas que nous ayons tenu très longtemps cette résolution révolutionnaire, et nous sommes revenus assez vite aux prières de l'Eglise. Nous avons essayé de prier à l'aide des psaumes, mais très peu familiarisés avec la Bible, nous avons été déroutés par la forme de ces prières, et nous n'avons pas su persévérer.

Mais quoi, n'est-il pas possible de choisir dans les Psaumes quelques versets éternels, de les grouper, de les lire lentement, pour laisser chaque mot peser son poids de grâce ? Quelques ouvrages ont excellemment réussi ces « centons » bibliques, et il suffit de s'en inspirer (1). Disons-nous bien que ces prières viennent de Dieu, qu'elles ont servi au Peuple de Dieu, qu'aujourd'hui encore, elles sont la toile de fond de l'Office divin ; qu'enfin, nos « prières de base » (le Pater, l'Ave...) sont bibliques ou à source biblique. Par les

(1) Ainsi J.-M. Dingeon : plusieurs fois cité par nos correspondants.

Psaumes, par la Bible, Dieu nous parle et nous apprend à lui parler : cela vaut bien un effort de notre part. Aussi bien, d'autres témoignages sont-ils formels :

— La Bible, centre de notre prière, « accroche » beaucoup les enfants, elle élimine (pour le moment du moins) le formalisme et la monotonie. Elle donne aux enfants (et aux parents) des perspectives larges d'Eglise, le sens que Dieu est avec le chrétien, avec l'humanité depuis toujours. Elle donne matière à échanges dans un domaine où il est difficile de « rencontrer » l'âme de l'enfant. La Bible donne une formation par l'enseignement et l'échange et une lente pénétration des vues de Dieu sur son peuple et chacun de ceux qui le composent.

— La grande découverte a été pour nous celle du livre de J.-M. Dingeon qui nous a aidés à enrichir et à vivifier la prière de nos enfants. Le recours à des traductions de psaumes ou à des textes liturgiques mis à leur portée a marqué un stade important, un intérêt nouveau pour la prière familiale. Nous croyons beaucoup au bienfait des psaumes chantés en français car les principaux se gravent ainsi sans effort dans la mémoire, et nous espérons qu'ils viendront tout naturellement sur leurs lèvres lorsqu'ils seront plus grands, et davantage capables de prier seuls.

Cet effort sera facilité si nous prenons la Bible dans la Liturgie, là elle devient proprement parole du Peuple sans cesser d'être Parole de Dieu. La Liturgie a ses rythmes : rythme du matin (Laudes, Prime) et du soir (Vêpres, Complies), dont la matière est inépuisable : lisez par exemple le commentaire de Complies par le P. Varillon (*Anneau d'Or*, n° 19) ; l'In manus tuas, le Nunc dimittis, sont de parfaites prières du soir.
La liturgie a aussi un rythme de la semaine, où chaque jour a sa coloration spéciale, notamment le vendredi, le samedi et le dimanche (nous allons revenir sur ce dernier) ; et chacun peut s'inspirer de cet exemple pour se faire un calendrier hebdomadaire, tel que celui-ci :

— *Le dimanche,* jour du Seigneur, est le jour offert pour notre paroisse, son chef et la hiérarchie de l'Eglise.

Le lundi, jour de ceux qui souffrent dans leur corps, leur âme, leurs affections : veuves, orphelins, malades...

Le mardi, participation des laïcs à l'apostolat, Action Catholique et Equipes N.-D., en particulier la nôtre, et les intentions de chacun.

Le mercredi, les peuples qui ne connaissent pas le Christ ou doivent lutter pour leur foi : Missions, Chine, Europe Centrale, Russie...

Le jeudi, jour anniversaire de l'institution du Sacerdoce : les prêtres, leur recrutement, leur sainteté, dette de reconnaissance en particulier vis-à-vis de ceux qui se sont spécialement occupés de nous.

Le vendredi, la France, ses chefs, son armée (profession de mon mari ainsi confiée à notre prière), les pays qui se sont confiés à la France : guerre d'Indochine et nos amis qui y sont.

Le samedi, jour de notre mariage, notre foyer et la famille plus élargie, morts et vivants.

— Le samedi soir, nous préparons la messe du lendemain, mais alors nous restons assis dans le salon. Nous lisons la présentation et les textes dans notre missel Feder en l'expliquant un peu, en essayant par exemple de voir le parallèle entre le Vieux et le Nouveau Testament. Ensuite, notre fils lit la même messe dans son petit missel de dom Lefèvre qui est beaucoup plus à sa portée.

Enfin, la Liturgie a son rythme annuel, son « cycle du temps », qui ramène un par un tous les mystères du Christ, de Marie et de l'Eglise, et son « cycle

des Saints ». Noël, Pâques, la Pentecôte doivent ponctuer notre prière comme celle de l'Eglise.

— Les quelques modifications sont apportées par le temps liturgique. Pour le mois de Marie, du Rosaire, 15 août, 8 décembre, nous chantons le Je vous salue ou disons une dizaine de chapelet. Lorsque nous rentrons dans le temps de l'Avent, la prière revêt une forme différente — grâce à un tableau en images (procuré à la F. C. T. P.) nous suivons pas à pas la vie de la Sainte Vierge, chaque image est l'occasion d'une courte méditation, on ouvre chaque jour un volet, l'intérêt des enfants est ainsi soutenu pendant 25 jours — on termine par le chant « Venez divin Messie ».

— C'est surtout au temps de Noël que la prière revêt un autre caractère. On y célèbre surtout la joie de cette fête. La prière se fait devant la crèche, les enfants à genoux — la crèche seule est éclairée et l'obscurité est faite dans la pièce (à la demande des enfants). Cela crée une atmosphère chaude et intime propice à la prière et à l'union entre tous. Nous chantons les principaux chants de Noël.

— Pour la purification, chaque enfant avait un cierge allumé et ils ont pris l'initiative de faire une petite procession en chantant l'Ave Maria.

— Chaque année, nous faisons la neuvaine qui précède le 8 décembre, le texte de la prière nous est donné par une image remise à l'école.

Nous prions chaque année pendant la semaine de l'unité du 18 au 25 janvier. Revenons au dimanche, qui oriente la semaine comme Pâques oriente l'année (cf. *l'Anneau d'Or*, n° 71 ; le dimanche, Pâques de la semaine). Il l'oriente parce qu'il est le jour de la Résurrection, mais aussi parce qu'il est le jour de l'Eucharistie. Et notre prière familiale, prière d'Assemblée chrétienne doit être particulièrement riche et fervente quand elle pense explicitement à la Messe. C'est autour de la Messe que se célèbre chaque semaine la fête du Peuple de Dieu ; c'est en préparant et en prolongeant la Messe que chaque famille célèbre sa propre Ecclesia :

— Rôle de chacun : en principe, chacun des participants est chargé de faire la prière familiale un jour par semaine, *le jour où il va à la messe* (le père le dimanche, la fille aînée le lundi, etc...).

— A notre avis, la prière familiale reste incomplète si elle ne s'achève pas par la messe du dimanche en famille. Il nous paraît illogique que la famille qui se réunit tous les soirs au pied du Crucifix pour prier le Père, soit dispersée pour la Messe, acte principal du culte divin, point culminant et centre de la religion chrétienne. L'enfant saura mieux que la Messe doit être le centre de la vie spirituelle. Si la petite communauté familiale se retrouve groupée au sein de la communauté paroissiale pour la messe, l'enfant comprendra le rapport des différentes communautés entre elles et il prendra rapidement conscience de ce qu'est l'Eglise.

Difficultés et bienfaits de la prière familiale

Il nous reste, pour terminer, à dresser un bilan de la prière familiale, d'après les témoignages de notre enquête.

Les difficultés sont de tous ordres : celles qui viennent des parents et celles qui viennent des enfants ; celles de la routine et celles de l'improvisation.

— Une seule difficulté sérieuse dans mon esprit pour les parents : faire nous-mêmes une prière attentive recueillie et fervente, tout en surveillant que les enfants plus jeunes fassent trêve d'espiègleries et s'occupent exclusivement de leur prière.

— Les enfants ont un don très grand pour discerner nos dispositions intérieures. S'ils sentent vraiment que notre prière, à nous parents, est pleine d'amour pour notre Père, leur prière à eux sera aussi pleine d'amour.

— Les enfants prient moins bien quand les parents ne sont pas eux-mêmes entrés dans la prière.
— Le premier problème que pose notre prière familiale actuelle vient de l'écart des âges de l'aînée (17 ans) et du dernier (6 ans 1/2). Celui-ci se plaint de sa longueur : Pater, Ave et Acte de contrition lui suffiraient largement ; il manifeste assez fréquemment son impatience.
— Pour nous la grosse difficulté, c'est de vaincre la routine qui nous ramène toujours aux prières toutes faites et vite dites. Non que ces formules ne soient pas belles et priantes, mais nous sentons qu'elles constituent pour nous une solution de facilité, qui risquerait fort, si nous n'y prenions garde, de nous transformer en « moulins à prières ».
— Difficultés de la prière familiale : routine, non-préparation. On se précipite fébrilement chercher un Missel en sortant du dîner. Manque d'imagination pour chercher des textes adaptés. Manque d'effort pour chercher nous-mêmes à aider un enfant qui prépare la prière familiale.

Mais que conclure de ces difficultés, sinon qu'il faut s'en rendre compte, ne pas se fourvoyer dans des voies sans issue, s'obliger à remettre en chantier ce qui ne tient pas debout, bref, faire son *examen de conscience* sur la prière familiale ?
L'un des meilleurs remèdes est sans conteste de *préparer* cette prière familiale :

— Notre prière manque de préparation : nous n'y réfléchissons pas souvent au cours de la journée, notre prière serait ainsi moins monotone, plus vivante, par exemple dans les intentions qui pourraient être mieux choisies et plus renouvelée.
— J'avoue qu'il y a quelques années, je préparais mieux la prière familiale que maintenant : pensant dans la rue, en rentrant chez moi à ce que j'allais dire à mes enfants au cours de notre prière (un exemple de ce genre, cité dans un article de *l'Anneau d'Or,* m'avait paru particulièrement intéressant) — manque de temps, paresse... Je le fais de moins en moins, me reposant trop pour cela sur ma femme.

Faut-il pour cela beaucoup de temps ? Non. Une jeune fille note avec humour :

— Certains de vous objectent qu'il faut avoir bien du temps pour préparer cette prière, eh bien, mon père qui habite au n° 8 et va chercher son auto au n° 57 de la même rue, marche pendant quatre minutes à chaque fois. Je sais que pendant ce chemin, il a le temps non seulement de préparer l'examen de conscience, mais de résoudre certaines difficultés professionnelles. S'il n'a pas eu le temps, il dit ce qui lui vient à l'esprit au moment.

D'ailleurs, en face de ces difficultés (réelles, mais surmontables), les bienfaits d'une prière familiale sont indiscutables, et font définitivement pencher la balance. Contentons-nous de cette gerbe de témoignages :

— C'est le moment où *l'unité du foyer se fait* sur le plan le plus profond : pardon — action de grâces — don de soi — amour.
— La prière familiale *nous unit davantage,* permet les réconciliations, nous fait rendre un hommage collectif à Dieu, et nous met sur le chemin de la prière personnelle.
— Nous pensons que cette prière, dite ensemble dans sa forme actuelle nous rapproche beaucoup de nos enfants et nous permet de *les aider à se former une vie spirituelle.* Elle crée une intimité entre nous. Quelquefois, la prière terminée, l'une d'elles nous pose certaines questions sur un des textes que nous avons dits ou lus ou sur tel ou tel événement de la liturgie. Nous pouvons ainsi parler ensemble simplement de Notre Seigneur.
— Entre parents et enfants il y a dans la prière *un échange.* Les enfants attendent que les parents leur apportent Dieu. On sent quelquefois qu'ils sont littéralement affamés de la connaissance de Dieu. Les parents pour y répondre,

sont poussés à le rechercher toujours davantage, c'est pourquoi dans la prière il faut expliquer, susciter des questions des enfants, car ainsi nous leur donnons Dieu mais en même temps, ceux-ci nous aident à le trouver. La prière familiale apporte la paix indispensable à la vie de famille ; sous le regard de Dieu, les difficultés, dissensions, s'estompent. Elle permet aussi de s'ouvrir les uns aux autres sous la lumière du Saint-Esprit. On se montre alors tel qu'on est vraiment, beaucoup plus qu'à n'importe quel autre moment.

— Il y a une très utile *initiation aux vérités de la foi*, à la vie de l'Eglise qui renforce l'enseignement du catéchisme, quand, au passage des différentes fêtes liturgiques, nous leur rappelons l'esprit de ces fêtes à la prière du soir.

— La prière est aussi une *preuve de notre soumission à Dieu*. Les enfants s'imaginent que les parents sont libres de faire ce qu'ils veulent, qu'ils détiennent le pouvoir, l'autorité. La prière familiale est l'occasion de leur faire comprendre que nous avons tous un même Père qui est dans les Cieux, que nous sommes tous ses enfants et qu'il est notre Maître à tous, petits et grands — elle crée ainsi un lien profond entre tous les membres de la famille.

Dégageons en clair les leçons de ces expériences. Tout d'abord, la prière familiale est un élément puissant d'unité et d'amour entre les membres de la famille : chacun s'y révèle tel qu'il est et apprend à connaître les autres ; c'est le moment où l'on se réconcilie, c'est celui où chacun prend en charge le souci des autres ; enfin c'est celui où il n'y a — en un sens — plus de parents ni d'enfants, où chacun se reconnaît enfant de Dieu, pauvre, chétif, et cependant aimé par notre Père des Cieux. La famille devient ainsi ce qu'elle est véritablement : une réunion d'enfants sous le regard de leur Père.

Aux parents, la prière familiale donne un stimulant très vif : ils doivent renouveler sans cesse les formules de la prière, ils doivent, plus qu'à un autre moment, prendre conscience de leur responsabilité éducatrice, enfin ils ne peuvent pas, dans la prière, jouer la moindre comédie ; ils sont contraints à la sincérité, et rien ne leur est plus utile.

Aux enfants, la prière fait apparaître que leurs parents sont soumis à Dieu, prennent conseil de son autorité, et ils éprouvent ainsi un grand respect, un respect lucide, pour leur père et leur mère. La prière commune est aussi, pour eux, la meilleure initiation à la prière personnelle. Enfin, elle est une introduction vivante aux grands dogmes chrétiens : qu'ils soient en face du mystère du Christ, en face des cycles liturgiques de l'Eglise, en face des vertus à pratiquer, tout cela se présente à eux, non comme une froide leçon à apprendre, mais comme un art de vivre ; et tout cela s'imprime en eux, pour ainsi dire dans la chair de leur âme.

En résumé, et pour revenir à notre point de départ, dans la prière commune la famille prend conscience qu'elle est une Ecclesia, une assemblée réunie autour du Christ, présidée par le Christ, vivant du Christ. Elle se trouve au rythme même de l'Eglise, Epouse du Christ, elle s'anime des mêmes espoirs, des mêmes angoisses, du même amour. Il n'y a pas de plus haute leçon chrétienne, de plus sûr apprentissage de la vie.

*

Dans ce compte rendu, nous avons volontairement éliminé tout ce qui était trop personnel, trop singulier. Et pourtant, c'était souvent le meilleur, le plus chaud et le plus vivant. Mais chacun doit trouver son chemin vers Dieu, et l'exemple des uns ne peut pas, ne doit pas dicter leur façon de faire aux autres.

Quelques témoignages nous parlent d'un « eucologe », d'un livre de prières, assemblé au long des années avec le meilleur de l'expérience familiale, eucologe de la famille, eucologe propre à chaque enfant. Précieux volume, et qu'on aimerait feuilleter. Mais il faut y renoncer, ou plutôt il faut le faire soi-même. Si le dialogue avec ceux qui ont tenté, réussi, échoué, a quelque sens, c'est pour stimuler chaque famille à ré-inventer pour elle-même. Rien n'est plus neuf, à tout instant de la vie, que la grâce, que la prière, que l'amour, inséparablement humain et divin.



Il y a deux vocations : celle du jeune homme riche : « Va, vends tout ce que tu as, et suis-moi », mais aussi celle du possédé guéri qui demande à Jésus de pouvoir le suivre et à qui Il répond : « Non, toi c'est dans ta maison, c'est auprès des tiens que tu dois publier tout ce que le Seigneur a fait pour toi ». La seconde est plus fréquente que la première, mais elle est une mission du Seigneur comme l'autre. Si vous ne l'acceptez pas et gardez l'envie, le regret ou le remords de la première, vous laissez vide la place que le Christ vous confie : elle le sera éternellement, personne ne vous y remplacera. Vous ne devez attendre, pour devenir un saint, ni un autre appel, ni un changement d'occupation, ni même un veuvage. Vous devez être religieux, absolument, tout de suite, ou bien vous ne le serez jamais. Allons, levez-vous, allez réépouser votre femme ou votre mari, allez réengendrer vos enfants et reprendre votre tâche, allez rechoisir continuellement tout ce que le Seigneur a choisi et voulu pour vous. Quittez la prière, partez vers tous ceux que le Seigneur vous confie et pour le soin et le bonheur desquels Il a besoin de vous. Faites de votre vie un chant de gratitude, où vous lui répéterez sans cesse votre confusion et votre émerveillement de la confiance qu'Il vous a faite. Et le jour où ce chant ne sera plus sur vos lèvres, où vous vous sentirez accablé et morne, revenez près de Lui déposer vos fardeaux afin qu'Il vous les rende de nouveau, car Lui porte les vôtres et vous ne pouvez bien porter que les Siens.

L. EVELY

Témoignage sur la prière familiale

Faut-il une fois encore prendre des précautions oratoires et rappeler que donner un témoignage dans *l'Anneau d'Or* n'est pas canoniser une formule comme, semble-t-il, se l'imaginent souvent nos lecteurs. Il n'y a pas de formule unique, encore moins de formule magique, convenant à tous indistinctement. Notre intention, en citant des témoignages, est de faire réfléchir, réagir, d'offrir des suggestions.
Le témoignage que vous allez lire a le grand mérite de nous présenter une expérience répartie sur vingt années, qui donc a fait ses preuves. Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire les réflexions des enfants qui l'accompagnent.
Beaucoup sans doute se demanderont ce qui explique une telle réussite. Ce n'est sûrement pas uniquement la technique de cette prière. Le facteur personnel, je veux dire la qualité spirituelle des êtres en cause, y est aussi pour beaucoup.

NOTRE prière familiale actuelle est assez différente de ce qu'elle a été pendant de longues années.

Actuellement, notre groupe familial se compose de nous, parents, et de nos trois derniers enfants, deux filles de 19 ans et 10 ans, un garçon de 7 ans. Tous participent à la prière du soir.

Cette prière a lieu face au Crucifix, après le dîner, dès que la table est desservie. Elle est actuellement courte, pour permettre aux deux plus jeunes d'aller rapidement se coucher. Il est environ 20 h. 30.

Composition de la prière. — *Après un court instant de silence, le père commence par ces mots : « Comme le Seigneur nous l'a ordonné, nous avons l'audace de dire : Notre Père ». Puis le Pater est récité très lentement, les enfants répondent. Ensuite, le Je vous salue Marie, Gloire soit au Père. On annonce alors : « Examinons notre conscience sur les péchés commis durant la journée ». Moment de silence (tête baissée), acte de contrition récité en commun. Le père récite ensuite une prière d'offrande de la nuit qui ressemble à celle des Complies. Puis ce sont les invocations des saints patrons de tous les membres de la famille présents et absents, y compris les trois gendres, et l'invité qui peut se trouver parmi nous. Chacun des présents, par rang d'âge, invoque son saint patron. C'est le père qui parle au nom des absents. On invoque Notre-Dame des Foyers, et pour terminer, la fille de dix ans récite la prière des Equipes Notre-Dame. Enfin le père, souhaitant le bonsoir aux enfants, leur trace une croix sur le front en disant : « Que le bon Dieu te bénisse ».*

Voici maintenant deux ans que notre prière revêt cette forme.

Notre prière familiale actuelle est une formule de transition. Auparavant, lorsque les cinq aînés étaient encore à la maison, on couchait les deux petits avant dîner et notre prière était longue, mais depuis le départ de François au Couvent des Capucins, et celui des trois filles mariées, la maison a complètement changé de composition, et la prière familiale en a fait autant. On a essayé de s'adapter à la participation des petits, sans toutefois y réussir parfaitement.

Histoire de notre prière familiale

C'est une coutume familiale remontant à quatre générations, c'est-à-dire au milieu du XIX*e siècle ; c'est pourquoi, dès le début du mariage, la prière a été faite en commun entre époux. Lorsque notre aînée a eu neuf ans et la seconde sept ans, toutes deux dînant avec nous, ont participé à la prière familiale. Peu à peu les trois suivants ont rejoint le*

groupe. A partir de 1938, la prière familiale a présenté la forme suivante : Pater, Ave, Credo, Confiteor, les actes, l'examen de conscience, l'acte de contrition, l'offrande de la nuit, un Pater et des invocations pour les morts. On récitait une dizaine de chapelet, puis chaque enfant invoquait son saint patron et y ajoutait une invocation à son choix, variable tous les jours. On terminait par un temps de silence réservé à la prière intime de chacun. Le tout durait neuf minutes.

Cette prière était dite dans la salle à manger et à genoux, appuyés à la table ou à une chaise.

Lorsque l'un des membres de la famille était souffrant et au lit, mais pouvait néanmoins participer à la prière, tout le monde montait dans sa chambre et la prière était récitée autour de son lit.

Pendant le Carême, le mois de Marie et le mois du Rosaire, on ajoutait une dizaine de chapelet qui était récitée par l'un des enfants, à tour de rôle.

Le jour de la fête ou de l'anniversaire de l'un des enfants, celui-ci récitait la dizaine à son intention.

Lorsque l'intention s'appliquait à un cas douloureux, tout le monde, parents et enfants, disait la dizaine bras en croix.

Vers 1945, on a supprimé la deuxième dizaine et on a donné chaque jour une intention à la dizaine de chapelet quotidienne, intention formulée à tour de rôle par chaque enfant.

Vers cette époque également, on a remplacé chaque dimanche la prière habituelle par la récitation des Complies en deux chœurs, le père tenant le rôle de l'officiant, et chaque enfant, à tour de rôle, celui du lecteur. Toutefois, ces Complies étaient toujours précédées de l'examen de conscience et de la dizaine de chapelet.

Longtemps l'examen de conscience ne fut qu'un moment de silence où chacun en particulier s'examinait de son mieux. Puis un jour, en 1946, au milieu de ce silence, le père a lancé l'énumération de plusieurs fautes commises par les enfants au cours de la journée, sans toutefois nommer personne : « Réplique après une observation, obéissance différée, orgueil en se justifiant après une bêtise, etc... » Chacun se reconnaissait au passage. Nous n'avons pas fait cela tous les jours, pour laisser aux enfants une part active dans l'examen de conscience.

Depuis quelque temps, les enfants ont décidé, sur une petite indication de notre part, de procéder à cet examen de conscience sur un seul point pendant toute la semaine. Ils tiennent un petit conciliabule avant la prière du dimanche. Ils y décident de la vertu sur laquelle portera l'examen au cours de la semaine. C'est ainsi qu'ils nous ont demandé : charité, obéissance, bonne humeur, etc... Le père profite de cette occasion pour faire, au début de l'examen de conscience de chaque jour, quelques réflexions sur la vertu choisie et sur les occasions précises d'y manquer. Parfois, c'est la maman qui le remplace. On dit : « Avons-nous pensé dans la journée aux occasions de pratiquer la vertu de la semaine ? » et l'on détaille les occasions propices.

Il y a lieu de remarquer que si c'est Denise, par exemple, qui a choisi pour cette semaine l'examen sur la bonne humeur, nous pourrons être sûrs qu'elle s'attachera à la pratiquer avec une opiniâtreté où se mêlera un amour-propre d'auteur. Tout ce qui est décidé par les enfants eux-mêmes prend pour eux un attrait que n'aura jamais ce qui est conseillé par les parents.

Ces examens de conscience commentés sont en général centrés

sur des vertus plutôt que sur des péchés. C'est vers le beau que nous tendons nos regards. Les sujets d'examens les plus fréquents sont l'humilité, le travail, l'esprit de prière, la charité, etc...

Certains sujets, tel la charité, sont maintenus « au programme » une semaine durant. Cependant comme le mot, à force d'être répété, s'use, se banalise et finit par ne plus éveiller l'attention, je varie les termes. Un soir, on dira « servir ».

« Suis-je prêt à servir ? Quel est le sentiment que je ressens quand on me demande un service ? Quelle est mon attitude quand je le rends ? Est-ce que je débarrasse le couvert dès que j'ai fini de dîner ? Est-ce que j'attends un rappel ? Est-ce que j'apporte tout mon cœur à servir, mon adhésion, mon consentement ou... ma résignation ? »

Un autre soir, le même sujet s'appelle « Comme nous-mêmes ».

« Il nous est dit : « Comme nous-mêmes ». C'est impossible. C'est contre nature. C'est un coup de tonnerre qui nous tombe sur la tête. En réalité, on n'aime que soi. Nous ne prenons soin que de notre petite personne, et quel soin ! « Le prochain comme nous-mêmes ». Non, vous pensez si ça en a fait du bruit dans le bourg quand le Christ a dit cela ! Et pour nous, est-ce que ça fait du bruit ? Oh ! si peu... Nous récitons gentiment l'acte de charité tous les soirs. Résultat : le son monocorde des mots ronronne sans pénétrer dans nos oreilles... Alors, y sommes-nous décidés ? Non pas une fois, ni même une fois pour toutes, mais chaque jour, à chaque minute. Le prochain comme nous-mêmes ? »

Une autre fois, c'est « La bonté ».

Et ce thème à son tour peut être détaillé en plusieurs examens successifs : la bonté dans les paroles, ou bien la bonté dans les gestes, ou la bonté dans l'attitude générale. Un autre sujet bien accessible aux enfants est tout simplement « Le sourire ».

Un autre jour, c'est « Don de soi », ou encore « Faire plaisir », ou encore « Grande consigne du Christ », ou bien « La loi d'Amour ». Nous disons aussi « L'esprit social », etc... Ces titres multiples permettent de répéter la même chose en réveillant toujours l'intérêt, d'enfoncer une idée sans devenir le rabâcheur qu'on n'écoute plus.

L'examen de conscience se transforme parfois en examen de prévoyance.

C'est une facilité à donner aux enfants — et aux grandes personnes — d'étudier avec eux les étapes détaillées de la journée du lendemain sous l'angle d'une vertu. Quand le film de la journée se déroule, le lendemain, les événements ou gestes prévus évoquent mnémotechniquement la vertu sur laquelle on a attiré l'attention la veille. Ce n'est plus une vue de l'esprit, un souhait platonique. Ça s'accroche à la vie et l'on a plus de facilité à réfréner son geste, à ravaler la parole qu'on allait prononcer.

On dit : « Demain, nous allons voir telle personne. Lui dirons-nous un mot aimable, une parole imprégnée de l'esprit de notre Loi d'Amour ? Prendrons-nous de ses nouvelles avec conviction, en nous intéressant réellement à sa santé, à ce qui lui fait plaisir ? Est-ce que ce sera une politesse banale ou une étincelle d'amour sortant d'un cœur tout donné ? »

Certaines vertus civiles, telles que l'ordre, l'économie, la propreté, etc..., sont aussi passées en revue. Il est bien précisé chaque fois : « Nous examinons là une vertu pratiquée par les païens et qui comporte sa propre récompense en ce monde, mais si nous faisons un effort sur nous-mêmes, quel qu'il soit, les yeux dans les yeux du Christ, nous don-

nons une valeur spirituelle aux actes ordinaires, et nous avons fait un pas vers notre idéal. »

Un jour, on s'aperçoit qu'à force de dire, de recommander, de répéter avec d'autres mots la même chose, une grande fille, un garçon ont changé. L'effort, le grand effort sur soi-même a été réalisé. Les mots d'ordre théoriques, ronronnants se sont matérialisés dans les réactions vivantes de l'enfant grandi, qui avance vers l'idéal chrétien.

Exceptionnellement, la prière habituelle était remplacée par une prière plus courte se rapprochant beaucoup de la prière actuelle. Elle était utilisée les jours où nous avions des invités familiers à dîner, pour que les enfants puissent aller se coucher et que nous restions à parler avec nos amis. Ou encore, lorsque les enfants avaient à sortir après dîner et qu'il fallait se hâter. Cette formule permettait de maintenir en toutes circonstances l'acte familial quotidien.

Au cours d'un « devoir de s'asseoir » précédant cette enquête, nous venions justement de décider de transformer à nouveau notre prière familiale, en raison des possibilités nouvelles de nos deux plus jeunes enfants.

Cette prière se dira à genoux, elle comportera les éléments de notre prière actuelle, auxquels s'ajoutera l'examen de conscience commenté comme il est dit ci-dessus, ainsi que le temps de silence à la fin de la prière. De plus, nous voulons lire ou faire lire par un des enfants un texte liturgique variant selon le Temps (extrait de l'office du jour, par exemple de la messe de chaque jour en Carême, dans le missel de Dom Lefèvre pour les enfants).

Nous voulons aussi, le samedi soir ou les veilles de fêtes, comme nous l'avons déjà fait l'été dernier, préparer la communion du lendemain par une prière ou par quelques mots.

Remarques sur l'évolution de notre prière familiale

Notre prière familiale actuelle est dite avec une lenteur voulue, un peu appuyée, alors que notre prière de 1938 à 1954 était récitée à la cadence du langage normal.

La nouvelle prière que nous allons adopter dans les jours à venir conservera cette cadence lente qui nous paraît plus priante que celle du langage courant.

Cela ne veut pas dire que pendant les seize ans où la longue prière était récitée au rythme ordinaire, elle l'était sans attention. Au contraire, elle était dite avec une grande ferveur, les enfants faisaient l'effort de la suivre en priant réellement.

Quelquefois, si l'on sentait une tendance au ronronnement, on interrompait la prière un instant pour dire : « Mes enfants, pensez bien à ce que vous faites. Vous parlez au Bon Dieu en ce moment. Vous ne lui consacrez que quelques minutes par jour, priez de tout votre cœur ». D'autres fois : « Pensez que c'est au Bon Dieu lui-même que vous parlez en ce moment ! » et on enchaînait la suite de la prière.

Nous avons, bien des fois, essayé de supprimer un des éléments de la prière (par exemple le Credo ou le Confiteor) pour le remplacer par un texte du Temps liturgique (oraison, épître, etc...). Les enfants acceptaient très volontiers d'ajouter cette lecture, mais s'opposaient à la suppression de quoi que ce soit dans la prière habituelle, trouvant chaque élément trop important et trop sacré pour être sacrifié. Ils

manifestaient la crainte de chrétiens à qui l'on aurait proposé ce sacrilège de supprimer une partie de la messe !

*Lorsque, dans l'un des premiers numéros de l'*Anneau d'Or, *nous avons exposé quelle était notre prière familiale, notre formule a suscité des commentaires indignés de quelques lecteurs. Ils trouvaient notre prière longue et ennuyeuse et inadaptée à des enfants.*

*Nous avons lu ces critiques à nos enfants, et leur avons demandé ce qu'ils en pensaient. Enflammés d'une sainte colère, les cinq aînés ont écrit sur-le-champ au directeur de l'*Anneau d'Or. *Voici quelques extraits de ces lettres :*

Bernadette, 13 ans. — *Je ne voulais d'abord pas croire aux trois critiques de cette lettre. Je riais tellement que je ne pouvais plus me tenir, car souvent, lorsque papa nous lit quelque chose d'assez drôle, il invente quelques phrases, mais cette fois, c'était réel. On y lisait bien : « Etes-vous sûrs que ce témoignage ne date pas de l'antique chrétienté ? » Pourquoi ne serions-nous pas une famille du temps des premiers chrétiens ?*

Nous sommes toujours gais et ce ne sont pas des bâillements que nous étouffons, je vous assure. Depuis que j'étais toute petite, je me rappelle que nous disons la prière en famille et cela ne m'ennuie jamais.

Denise, 18 ans, antiformaliste. — *Qu'y a-t-il de décourageant dans cette prière ? La longueur ? Nous en avons pour neuf minutes exactement. Qui ne perd pas dix minutes à flâner après les repas ? Et si des foyers qui ont la prétention d'être des foyers chrétiens, ne peuvent pas donner dix minutes par jour à Dieu, il n'y a plus qu'à les laisser vivre comme des chiens* (sic).

Certains de vous objectent qu'il faut avoir bien du temps pour préparer cette prière. Eh bien, mon père qui habite au n° 8 *et va chercher son auto au n°* 57 *de la même rue, marche pendant quatre minutes à chaque fois. Je sais que pendant ce chemin, il a le temps non seulement de préparer l'examen de conscience, mais de résoudre certaines difficultés professionnelles. S'il n'a pas eu le temps, il dit ce qui lui vient à l'esprit au moment.*

Thérèse, 20 ans. — *Il y a douze ans que je fais la prière du soir en famille. Je crois que je peux donc parler de cette prière en commun.*

Souvent, pour nous aider à prier et pour rendre la prière plus intéressante, papa s'efforce, quand il sent l'attention se relâcher, de rappeler par quelques mots que l'on est en présence de Dieu. Il déclare au beau milieu de la prière : « C'est au Bon Dieu que vous parlez, vous ne lui donnez que cinq minutes par jour, donnez-les lui entièrement ! »

Jeanne, 21 ans. — *Jusqu'à maintenant, je n'avais pas réalisé avoir si souvent fait un acte extraordinaire. Nous avons très fort l'esprit de famille, grâce à l'éducation que nous avons reçue et au climat de confiance et de joie que nos parents savent créer à la maison. Aussi considérons-nous tous les actes familiaux comme naturels et ils ne nous ennuient pas. Pourquoi en serait-il autrement de la prière du soir ?*

Je n'ai pas l'impression qu'il soit tellement difficile de faire l'examen de conscience. Il en résulte parfois un trait amusant. L'une de mes sœurs faisait l'examen de conscience sur l'obéissance. Emportée par son sujet, elle nous dit : « La Sainte Vierge était si obéissante qu'elle se levait aussitôt que son réveil sonnait »... Les examens de conscience qui m'aident le plus sont ceux sur la charité, spécialement dans nos paroles : ne jamais parler de quelqu'un que pour en dire du bien. La vie spirituelle de la famille est ainsi tout orientée dans le même sens.

Bientôt, j'espère moi-même fonder un foyer. Je voudrais aider la montée spirituelle de mes enfants comme mes parents ont su le faire pour nous.

François, 16 ans. — *Qui n'est ni sainte Nitouche, ni grenouille de bénitier, joint son rapide témoignage pour appuyer de la marque du sexe fort les longues démonstrations de ses sœurs.*

Devant l'approbation catégorique des enfants, nous avons continué.

Aujourd'hui, dix ans après, nous ne regrettons pas d'avoir continué, et nous nous demandons même si cette prière exigeante n'a pas été un bienfait. Sous prétexte de ne pas ennuyer les enfants, il est dangereux de ne jamais exiger un effort de leur part. Le tout est de proportionner cet effort à l'âge et au caractère de chacun. Pratiquement, on a toujours peur de trop demander.

Bienfaits

Nous avons constaté que le fait de poser chaque jour un acte religieux familial commun entretient un climat religieux dans le foyer, resserre l'unité de la famille, enseigne naturellement aux enfants la prière et la façon de prier, rend plus tangible la participation de l'autorité du père à celle de Dieu, entraîne à des efforts visibles enfants et parents, par suite des examens de conscience répétés.

L'apport de la prière familiale à la vie religieuse personnelle des enfants ne peut se mesurer avec précision. Du moins savons-nous que nos enfants priaient en dehors de cette prière quotidienne commune. Ils aimaient les visites au Saint-Sacrement, récitaient leur chapelet avant de s'endormir, lisaient souvent leur évangile, faisaient des oraisons jaculatoires, allaient à la messe en semaine sans qu'on le leur demande, et faisaient de nombreux sacrifices. Nous en avons encore de précieux témoins : des images offertes pour nos fêtes et anniversaires qui portent au dos le nombre de messes, chapelets, sacrifices offerts pour nous.

Nous ne pouvons distinguer l'apport respectif de la formation religieuse familiale et de la formation religieuse de leurs écoles. Cette dernière est particulièrement excellente pour nos filles.

Tous les enfants tiennent beaucoup à notre prière familiale et ils sont sincèrement privés lorsqu'ils sont empêchés d'y participer. Ce rendez-vous à la prière du soir est un cœur à cœur de la famille. Prier ensemble, prier les uns pour les autres, prier d'un cœur unanime pour l'intention donnée par l'un d'entre eux, fortifie notre unité.

Nous l'avons particulièrement senti dans le premier départ de la famille, lorsque notre fils François est entré chez les Capucins. La prière du soir était toute dirigée vers son intention. On sentait avec quelle ferveur les enfants priaient pour leur frère qui avait fait passer dans sa vie les mots d'ordre de chaque soir sur la générosité et le don de soi.

Peu après, les trois grandes filles se sont fiancées presque ensemble, et chacun des fiancés participait à la prière du soir, à la grande joie de la fiancée qui voyait ainsi le jeune homme s'intégrer à la famille.

Les trois jeunes gens ont été très frappés par cette prière familiale. Ils nous ont dit combien ils regrettaient de ne pas avoir connu cela dans leur propre famille, et qu'ils avaient la ferme intention de la faire dans leur futur foyer. En effet, dans chacun de nos jeunes foyers, cette prière tient une grande place.

Quand les vacances les rassemblent chez nous, ils prennent part à notre prière familiale et c'est alors que nous avons bien ce sentiment de l'unité dans le Seigneur.

Le père, chef de la prière, tient aux yeux des enfants le rôle d'interprète entre le Seigneur et la communauté familiale. Son autorité se rattache à celle de Dieu, les enfants comprennent mieux que les parents représentent Dieu. Le respect leur est ainsi plus facile.

Difficultés

La plus grave difficulté que nous rencontrons dans cette pratique de prière familiale, est d'ordre matériel. Il est très difficile d'effectuer le rassemblement après dîner. Le père parfois rentre très tard ; les grands enfants ont à sortir ou sont montés travailler, les petits rangent leurs jouets ou sont couchés. Il faut un véritable effort de tous pour parvenir à effectuer le rassemblement, et si l'on arrive à atteindre ce but, c'est parce que tous aiment la prière familiale et la trouvent nécessaire.

Il y a eu un certain désarroi causé par le départ de nos aînés, et notre prière familiale, pendant l'année qui a suivi, s'en est ressentie. Elle a été moins régulièrement faite, nous étions désorientés ; nous cherchions toujours notre public et il nous semblait que la prière pour deux enfants seulement en âge de la faire ne correspondait plus à notre prière familiale. Nous avons réagi peu à peu.

Nous n'avons pas rencontré jusqu'ici de difficultés pour faire participer nos grands enfants à la prière familiale. Les quatre aînés qui nous ont quittés à l'âge de 25, 23, 22 et 18 ans, sont heureux d'y participer lorsqu'ils reviennent à la maison.

Il est certain que la forme de la prière doit être adaptée à chaque âge. Il ne faut pas croire toutefois que les petits qui assistent à la prière des grands perdent leur temps. Il n'est pas toujours possible de trouver une forme de prière passe-partout, convenant à tous les âges. Si les grands récitent avec ferveur une prière dont les petits ne peuvent pas comprendre tous les mots, elle n'est pourtant pas inutile pour ces derniers. Les petits sont plus perméables que d'autres à cette atmosphère de piété qui se dégage d'une prière fervente. Les mots ne comptent presque plus pour eux. Ils sentent intuitivement que Dieu est là et dans la simplicité de leur âme, ils se fondent dans l'élan de ferveur de la famille.

Conseils à un foyer ami

Si nous avions à convaincre de prier ensemble un ménage sans enfants, nous lui raconterions cette légende selon laquelle, si deux amoureux boivent dans la même coupe, ils connaissent immédiatement les pensées intimes l'un de l'autre (je ne garantis pas le résultat).

Il existe une autre façon, dont l'infaillibilité est moins douteuse, de se révéler mutuellement ses pensées entre époux, c'est de prier ensemble. Dans la prière commune on approfondit la connaissance du conjoint sans explications ni commentaires. C'est là que l'on sent, dans les intonations de la voix, dans le mouvement de l'être profond, palpiter et vivre l'âme de l'autre.

C'est là aussi que l'on communique sa foi à l'autre. Il se produit un échange enrichissant qui approfondit aussi l'amour mutuel. On le sent très fort dans le cas des séparations.

Prier ensemble, c'est mettre tout en commun devant le Seigneur, c'est donc faire l'unité du foyer. Au milieu des difficultés et de l'évo-

lution des événements familiaux, il est reconnu que le rendez-vous quotidien dans l'acte religieux familial est le régulateur équilibrant que rien ne remplace. Enfin, pour des chrétiens, prier ensemble c'est se souvenir que le Christ est là, présent au milieu d'eux, comme il l'a promis.

Nous adressant à un ménage avec enfants, nous lui citerions notre cas. A l'unanimité, nos aînés qui ont maintenant dépassé leurs vingt ans, nous l'ont dit : la prière familiale a été pour eux un élément majeur de leur formation spirituelle.

On peut très bien, la tête entre les mains, essayer de s'assimiler de doctes ouvrages sur la formation religieuse des enfants. Pour ceux qui en ont le temps, c'est excellent. Mais on peut aussi (l'un n'empêche du reste pas l'autre) décider de faire tous les jours la prière du soir avec ses enfants.

Il y a d'abord l'influence de l'exemple. L'enfant constate que les parents font quotidiennement la prière du soir et qu'ils la font très bien, avec conscience, avec élan, avec foi. Cet exemple vivant est d'un grand pouvoir.

Par contre-coup, en sachant que vous servez d'exemple, vous ne faites pas une prière déchiquetée ou hâtive, coupée par des distractions ; vous ne pouvez non plus la laisser en plan. Les parents sont ainsi les premiers à en tirer un bénéfice.

Les enfants contractent là une habitude. Or l'éducation est une suite d'habitudes. Ils finissent par éprouver, grâce à cette prière du soir, un sentiment de sécurité qui leur apporte l'équilibre. Quand, tous les soirs le père, les yeux vers le Crucifix, récite au milieu des siens la bénédiction de la nuit : « Mon Dieu, nous vous offrons le repos que nous allons prendre. Veillez sur nous pendant cette nuit... », les enfants éprouvent un sentiment de paix qui leur est indispensable.

Cela crée chez eux un besoin, et lorsqu'ils sont seuls, séparés de la famille par une absence, c'est par une nécessité presque physique qu'ils ne veulent à aucun prix manquer cette prière.

Il est beaucoup plus aisé d'intégrer les enfants dans la prière familiale dès qu'ils peuvent y prendre part, soit de sept à neuf ans, que de les y admettre à treize ou quinze ans, quand ils ont déjà leur personnalité et... leur goût d'indépendance.

Un père et une mère sont grandis aux yeux des enfants par cette prière familiale.

Je voudrais faire comprendre à ceux qui ne pratiquent pas la prière familiale qu'ils s'amputent volontairement d'un élément d'éducation religieuse et d'éducation humaine de la volonté d'une importance prodigieuse.

Pour ceux qui ne l'ont jamais fait, il est difficile d'introduire cette pratique dans la famille de but en blanc.

Aussi faut-il choisir un soir d'anniversaire ou de fête d'un enfant, ou bien un soir de maladie, de souci, pour dire : « Ce soir, nous allons prier ensemble pour lui », et tous, à genoux, récitent lentement un Pater, un Ave et quelques invocations. Si cela est possible, quelques mots jaillis du cœur vers Dieu. Puis on attend quelques jours et l'on annonce : « Si vous voulez, pendant le Carême (ou le mois de Marie, ou autre), nous allons prier ensemble tous les soirs comme nous l'avions fait pour la fête de Thérèse ».

Si l'on a tenu tout le Carême, on peut mesurer la réaction des enfants et si tout le monde s'en trouve bien, pourquoi ne pas continuer ?

Sur notre conseil, nos amis ont interrogé leurs enfants pour connaître les impressions de ceux-ci sur la prière familiale. Voici quelques-unes des réponses.

Jeanne : 27 ans, mariée depuis trois ans, deux enfants.

J'aimais la prière familiale parce qu'elle était l'affirmation de la vie chrétienne de la maison. Elle permettait de se retrouver chaque jour, tous, en présence du Christ.

Ce que j'aimais le plus, c'est qu'elle n'était pas immuable, qu'elle a évolué avec l'âge des enfants et leurs désirs.

Elle exigeait la participation de chacun et toutes les suggestions étaient étudiées. Certaines parties de la prière suivaient la liturgie, ce qui élargissait le cadre familial en nous faisant participer à la vie de l'Eglise. Les quelques mots dits par papa au moment de l'examen de conscience orientaient toute la famille sur un même point.

Cela m'aidait de penser que tous faisaient des efforts dans le même sens que moi. Tout cela, qui rendait la prière familiale très vivante, resserrait aussi notre amitié.

La prière de notre foyer sera certainement différente dans sa forme de celle que nous disions chez nos parents, mais non dans son esprit, et nous la ferons évoluer afin qu'elle soit aussi vivante.

Thérèse : 26 ans.

Mariée depuis trois ans, je suis toujours heureuse, lorsque je reviens à la maison, de prendre part à nouveau à la prière familiale que j'aimais beaucoup et qui m'a beaucoup marquée par tout l'enrichissement qu'elle m'a apporté.

J'aime beaucoup cette prière parce qu'elle est très vivante. *Et aussi parce que, bien que collective, elle ménage la* part personnelle : *un temps de silence y est réservé, à la fin, pour que chacun puisse prier individuellement.*

J'appréciais surtout dans cette prière familiale l'examen de conscience médité. Personnellement j'ai trouvé que cela m'aidait beaucoup pour mes confessions et m'aide encore. En effet, lorsqu'on est particulièrement orienté vers un point, on décèle alors en soi des foules de petites imperfections, que l'on remarquait à peine auparavant. Parfois c'étaient les enfants qui faisaient l'examen de conscience : au retour d'une retraite, d'une récollection et cela nous plaisait fort.

Mais par-dessus tout j'aimais la récitation des Complies le dimanche soir. Peut-être parce que cela n'arrivait qu'un soir par semaine et que, comme tous les enfants, j'aimais bien le changement. Peut-être aussi parce que les prières des Complies sont très belles et la prière de l'Eglise tout entière.

3e fille, 24 ans, mariée depuis 2 ans 1/2, 1 enfant.

Ce qui donnait une note personnelle et aidait à l'intimité familiale dans notre prière, c'étaient les parties variant chaque jour et avec chaque enfant : intention de la dizaine de chapelet, où chacun apportait ce qui lui était cher et communiquait à tous ses aspirations, ses convictions, ses désirs et ses difficultés ; examen de conscience commenté qui révélait la personnalité spirituelle de chacun ; invocations facultatives et variant chaque soir, qui traduisaient les préférences et les intentions de chacun.

J'aimais la prière familiale parce qu'elle était vivante et vraie et le reflet devant Dieu de l'intimité familiale qui nous unissait.

D'un autre côté, notre père a su nous donner le désir de l'obligation de la prière, la compréhension et le sens de cette obligation. L'astreinte après chaque repas du soir de rester dix minutes de plus pour dire la prière était quelquefois pénible pour des enfants. S'il n'y avait pas moyen d'y « couper », malgré la réflexion courante chez les éducateurs : « Tu n'es pas forcé de la dire ; personne ne t'oblige, c'est de ton plein gré que tu dois la faire », réflexion qui a le don d'agacer parce qu'elle oblige avec l'air de laisser la liberté, mon Père ajoutait à cette réflexion l'explication de cette obligation. Il nous mettait en état d'humilité, de reconnaissance, de demande, d'adoration envers Dieu qui faisait comprendre à l'enfant de tout âge qu'il devait sentir le besoin de parler à Dieu chaque jour. Et il aurait été fort dommage de nous donner la possibilité de ne pas dire la prière le jour où il nous en prenait fantaisie.

La partie de la prière que je préférais était l'examen de conscience, l'acte de contrition et la prière avant la nuit.

La partie de la prière que je n'aimais pas était la récitation du Credo, Confiteor, acte de Foi.

Je désire essayer d'avoir à mon tour dans mon foyer, soit une partie de notre prière d'enfance, soit une autre forme de prière, dont le contenu varie beaucoup plus avec la liturgie, avec les événements familiaux, etc...

Elisabeth : 10 ans.

Je suis très contente que l'on ait ajouté l'examen de conscience, parce que, lorsqu'on ne le faisait pas, je n'arrivais pas à trouver mes péchés.

J'aime aussi beaucoup le moment de silence à la fin parce que je l'utilise à mes prières personnelles que je dis à Jésus.

Jean-Luc : 7 ans.

J'aime bien la prière familiale parce que c'est la prière du soir que j'aime beaucoup et c'est pour le Bon Dieu. J'aime mieux faire la prière tous ensemble que tout seul parce que Jésus est plus content.

J'aime bien le temps de silence à la fin parce qu'on peut dire ce qu'on veut au Bon Jésus.



OUS les soirs à souper, qui était le seul repas où toute la famille pouvait être réunie, mon père se voyait, comme un patriarche vénérable, à la tête d'une maison nombreuse ; car on était ordinairement vingt-deux à table, y compris les garçons de charrue et les vignerons qui, en hiver, étaient batteurs, le bouvier, le berger, et deux servantes, dont l'une suivait les vignerons, et l'autre avait le gouvernement des vaches et de la laiterie.

Tout cela était assis à la même table : le père de famille au bout, du côté du feu ; sa femme à côté de lui, à portée des plats à servir (car c'était elle seule qui se mêlait de la cuisine ; les servantes, qui avaient travaillé tout le jour, étaient assises et mangeaient tranquillement) ; ensuite les enfants de la maison, suivant leur âge, qui seul réglait leur rang ; puis le plus ancien des garçons de charrue et ses camarades, ensuite les vignerons, après lesquels venaient le bouvier et le berger ; enfin les deux servantes fermaient la clôture : elles étaient au bout de la table, en face de leur maîtresse, à laquelle elles ne pouvaient dérober aucun de leurs mouvements.

Il n'avait pas été possible à mon père de mettre un certain ordre dans la journée pour les prières, ni même pour les repas : les devoirs des différentes personnes à gages étaient absolument différents ; il n'y avait que le déjeuner, à cinq heures du matin, où ils fussent à peu près tous réunis ; car, en été, le bouvier et le berger étaient déjà partis pour les pâturages. On faisait une courte prière en commun, composée de l'Oraison Dominicale seulement ; ensuite on se séparait, pour ne se rejoindre tous ensemble que le soir. Mais alors personne ne manquait. C'était donc après le dîner que le père de famille faisait une lecture de l'Ecriture Sainte. Il commençait par la Genèse, et lisait avec onction trois ou quatre chapitres, selon leur longueur, les accompagnant de quelques observations courtes, et peu fréquentes, mais qu'il jugeait absolument nécessaires. Je ne saurais me rappeler sans attendrissement avec quelle attention cette lecture était écoutée, comme elle communiquait à toute la nombreuse famille un ton de bonhomie et de fraternité (dans la famille je comprends les domestiques). Mon père commençait toujours par ces mots : « Recueillons-nous, mes enfants ; c'est l'Esprit Saint qui va parler ». Le lendemain, pendant le travail, la lecture du soir précédent faisait le sujet de l'entretien, entre les garçons de charrue surtout...

Après la lecture, suivant en été une courte prière en commun ; on faisait ensuite réciter aux jeunes gens une leçon du catéchisme du diocèse ; puis on s'allait coucher en silence ; car après la prière du soir, les rires et la conversation à voix haute étaient sévèrement interdits.

En hiver, où les soirées sont plus longues à la campagne (car à la ville le temps est toujours le même), après la lecture et la leçon du catéchisme, le père de famille racontait des histoires, soit anciennes, soit modernes ; il y faisait entrer à propos les plus belles sentences des Anciens. C'était la récréation. L'avidité était extrême pour ces récits instructifs ; et comme chacun pouvait rire, et faire ses observations, c'était un amusement délicieux, pour des paysans et pour des enfants qui n'en avaient jamais connu de plus agréables. Il fallait que ces entretiens et la lecture leur plussent beaucoup : nous avons eu souvent chez nous les fils des meilleurs habitants pour domestiques ; et lorsque leurs parents leur demandaient la raison qui leur faisait désirer avec tant d'ardeur d'entrer dans notre maison, ils n'en donnaient pas d'autre que la lecture et les entretiens du soir.

RESTIF DE LA BRETONNE (1734-1806) — LA VIE DE MON PERE

la prière de l'enfant

Initiation de l'enfant A LA PRIÈRE

Nos lecteurs connaissent déjà le Père Périn, pour son article du n° 73 de *l'Anneau d'Or* et, pour beaucoup du moins, par son livre en collaboration avec le P. X. Lefebvre : « *L'Enfant devant Dieu* ».

Il aborde, dans l'article qu'on va lire, le sujet de l'initiation de l'enfant à la prière, qui préoccupe tant de parents. Sa connaissance des recherches actuelles de la psychologie et sa compétence de directeur spirituel dans un grand collège de garçons le désignaient pour cet article. Mais il est bien évident que les parents ne trouveront pas là de recettes infaillibles et devront toujours faire les adaptations nécessaires suivant l'âge, le nombre, le sexe de leurs enfants.

CHAQUE soir, à l'heure de faire prier vos enfants, de vous agenouiller avec eux, n'êtes-vous pas secrètement gênés de ne pas savoir orienter leur prière, afin qu'elle soit nourriture pour leur vie spirituelle ?

Vous ne savez comment faire, vous avez du mal à trouver le chemin de l'âme de l'enfant, à lui rendre attirant le contact avec Dieu. C'est pourquoi nous vous invitons dans cet article à vous pencher avec nous sur votre enfant lui-même pour le mieux connaître et pour deviner, au travers des transformations qui marquent son jeune âge, ses besoins psychiques profonds. Lorsque nous aurons compris ce qu'il cherche, ce qu'il attend, nous verrons plus facilement le message divin à lui apporter, et la meilleure manière de lui faire rencontrer Dieu dans la prière.

AVANT CINQ ANS

Deux principes d'activité caractérisent le psychisme de l'enfant jusqu'à cinq ans : un besoin d'identification à ce qui l'entoure, et une exploration active de son milieu pour connaître et « s'approprier » le monde qui l'entoure.

L'âge de l'identification

L'enfant, bien qu'il ait quitté le corps maternel, reste profondément uni à sa mère. Psychiquement, il ne fait qu'un avec elle durant ses premières années. Son psychisme est encore imprégné de cette union totale qu'il avait avec un autre être avant de naître, il y reste attaché, il n'a pas encore conscience de son individualité, sa tendance est de continuer à vivre comme au travers des individualités qui l'entourent. Il contemple ces hommes et ces

choses et s'intègre à l'objet de sa contemplation par l'intermédiaire des images que lui en donne son imagination. Il regarde, écoute, ressent intensément, se laisse pénétrer pour ne faire bientôt plus qu'un avec ce qu'il a découvert. L'entourage agit fortement sur lui, il n'est que le mime inconscient des gestes et des impressions de son entourage.

Cette identification lui est une possibilité de s'enrichir sans cesse. Participant à toutes les qualités, à toutes les virtualités des situations dans lesquelles il entre, il s'en revêt pour ainsi dire et se trouve peu à peu les assimiler.

Lorsque l'enfant entre ainsi dans le jeu des situations, c'est tout ce qui est fort, tout ce qui est saisissant, tout ce qui est vivant qui l'attire. Inconsciemment, de tout son être il tend à grandir et à rechercher ce qui le hausse, ce qui l'élève. Il entre plus facilement dans les attitudes qui lui apparaissent comporter un certain degré de dignité et de noblesse. Il aime profondément les adultes qui lui parlent sérieusement et le traitent en grand, sans affectation. C'est vers eux qu'il va, tandis qu'il se détourne sans s'en rendre compte de tous ceux qui le traitent avec trop de sensibilité, qui croient l'intéresser en lui parlant d'une manière enfantine.

En faisant prier nos enfants, nous devons en conséquence avoir le souci de les former au contact de personnages, de modèles qu'ils puissent imiter. Ces modèles doivent comporter des caractères de grandeur que l'enfant prendra à son propre compte.

Les parents sont ses premiers modèles. A son tout premier âge le bébé ne peut pas encore parler, mais il regarde, il contemple. C'est par les yeux qu'il s'enrichit, c'est par les yeux qu'il entre en contact avec le monde extérieur et qu'il lui est possible de percevoir quelque message divin.

L'enfant voit nos gestes, il contemple nos visages, notre attitude. Notre physionomie est-elle souriante, respire-t-elle la tristesse ou la sévérité, les mêmes sentiments atteignent sa vie psychique qui se trouve marquée par cette joie ou cette gravité. Pensons qu'il en est de même lors de la prière. L'enfant nous regarde, à genoux près de son berceau. Tout notre être doit refléter devant lui nos sentiments profonds. Si nous prions avec respect, le respect pénètre notre enfant. Si nous lui semblons pris par notre foi, inconsciemment et peu à peu le soir, au moment de la prière, le tout petit deviendra sérieux. Nous avons vu dernièrement une petite fille de deux ans, très expansive, devenir soudain très sérieuse au moment où ses parents s'agenouillaient devant son petit lit. Pour le tout petit qui ne peut parler et sait à peine faire des gestes, notre attitude seule est une prière. Regarder, ce sera pour lui prier, car toute sa contemplation comporte une identification muette.

Quand le petit sera capable de gestes, il ne faudra pas lui en apprendre que nous ne fassions pas nous-mêmes. Que notre attitude, nos mains jointes, ces gestes soient tout d'abord adoptés par nous. Inconsciemment le petit nous imitera avec une confiance sereine. Loin de nous la pensée de déchoir par un comportement enfantin ! La religion que nous proposons à l'enfant ne doit pas, ne peut pas être une religion d'adulte. Tout ce qu'il doit faire, nous le ferons avant lui, pour qu'il se sente grandi par une attitude d'adulte. Nous pouvons, en silence, nous incliner en signe de respect, mettre la tête dans nos mains, nous frapper la poitrine, lever les mains en signe de joie, d'offrande ou de demande, mais que la même attitude soit souvent reprise pour permettre à l'enfant la découverte graduelle du sentiment qu'elle traduit.

Et quand nous le jugerons plus habile de ses gestes, provoquons-les s'il en est besoin. Encourageons leur spontanéité. Et ne cherchons pas à brûler les étapes en voulant absolument lui faire prononcer des mots, alors qu'il peut encore à peine parler. Et gardons-nous surtout de lui faire prendre une attitude de prière devant la famille et les amis, sous prétexte de faire apparaître sa fraîcheur d'âme. La prière est trop sérieuse pour qu'on s'en amuse.

Bientôt l'enfant saura comprendre les mots sans pouvoir encore parler. Ajoutons alors à nos gestes des paroles. Il n'y faut rien d'enfantin. Toute prière exprimée devant le tout petit doit être une prière que l'homme demain pourra reprendre, sans craindre l'enfantillage des mots. Nos paroles seront simples comme nos attitudes. Pas de grandes phrases, la sobriété et la profondeur des mots pénètrent davantage le petit enfant que des prières savamment développées. Nous pouvons nous servir de prières de la Bible (1) ou de versets de psaumes mis à la portée du jeune âge, ou de phrases sobres qui s'en inspirent : « Dieu est grand » (bras écartés), « Dieu est bon » (mains sur le cœur), « Seigneur, vous êtes grand ! Seigneur, vous êtes beau ! Seigneur, vous êtes fort ! »

Si certaines phrases des psaumes adaptés nous paraissent un peu au-dessus de l'âge des enfants, ne craignons pas cependant de les dire devant eux, car plus tard ils découvriront peu à peu le sens religieux des mots : l'esprit de foi avec lequel nous les prononçons est déjà un message divin qui leur parvient.

Le caractère de grandeur de la prière apparaîtra encore aux tout petits si nous avons le souci de leur enseigner une prière désintéressée. Nous avons trop tendance à dire devant nos enfants : « Bénissez papa, bénissez maman, rendez-moi sage... »

Notre prière est trop souvent une prière strictement de demande. Commençons au contraire par faire devant eux des prières de louanges : « Dieu est grand, Dieu est bon, Dieu fait tout ce qu'il veut » — « Chantez tous le Seigneur, car il est bon, car il nous aime pour toujours » (2), des prières de remerciement : « Merci, Seigneur ! Vous êtes grand ! Vous êtes fort ! » — « Seigneur, tu es grand et beau ! Pour manteau, tu as la lumière, pour maison, la voûte du ciel ! » (3), des prières de demande pour le Seigneur : « Seigneur, que tout le monde te regarde ! Seigneur, que tout le monde te chante ! Seigneur, que tout le monde t'aime. » Ces prières élargissent le cœur de l'enfant, lui font penser à aimer Dieu et les autres.

Nous pouvons faire ces gestes dont l'enfant est témoin devant une image, mais de grâce, qu'elle ait un certain caractère de grandeur ; devant le crucifix, devant le Seigneur Jésus représenté dans une scène où apparaît sa grandeur ou sa bonté. Pas de ces mièvreries qui présenteraient au tout petit un Dieu dépourvu de majesté, un fade Jésus caressant des agneaux ou des colombes...

Vers trois, quatre ans, l'enfant est à même d'écouter un petit récit. C'est alors qu'il doit retrouver de manière plus profonde dans les personnages bibliques les attitudes religieuses qu'il a découvertes en nous. Présentons-lui un personnage comme Moïse, ou Abraham, ou Samuel se tenant bien devant Dieu, écoutant Dieu, lui répondant, disant toujours oui à Dieu (4). Ne pré-

(1) L'enfant devant Dieu, des RR. PP. Lefebvre et Périn, éd. de Gigord, p. 139.
(2) Causeries du livre : « L'enfant devant Dieu », p. 159 et suivantes.
(3) Colomb : « Parlez, Seigneur », p. 10, Catéchisme progressif, Vitte.
(4) Lefebvre et Périn : « L'enfant de quatre à six ans » (*à paraître en février*).

sentons qu'un personnage à la fois. Pendant plusieurs semaines, l'enfant vivra avec lui, imitant son attitude. Il apprendra à se tenir devant Dieu comme lui, il adoptera ses gestes et ses prières. Et sa volonté se formera en se calquant sur celle de ce personnage. Là encore nous devons faire les gestes avec lui, pour ajouter au caractère de grandeur dont il se sent revêtu la joie d'agir comme un adulte.

Au cours de ces causeries, gardons le souci de former tout d'abord l'attitude extérieure de l'enfant ; enseignons-lui le silence, le calme, montrons-lui comment être attentif à Dieu. Pour commencer, la prière sera simplement de bien se tenir en silence devant Dieu. L'enfant prendra conscience du regard de Dieu posé sur lui, de la présence près de lui du Seigneur Jésus. Ce n'est que lorsque l'enfant a pris une habitude qu'il faut passer à une autre attitude : parler à Dieu, et plus tard écouter Dieu en soi.

Créer un climat de prière

Si nous attribuons à la prière la grande importance qu'elle doit avoir, nous ferons tout pour que l'ambiance de notre maison aide l'enfant à prier. Bien souvent les pièces de la maison ne lui offrent aucune possibilité de se recueillir. Il n'y a pas de lieu où il puisse trouver Dieu facilement. Nous devrions attribuer une très grande importance au « Lieu de la Prière ». Ce devrait être un endroit bien décoré, le plus bel endroit de la maison. Certaines familles ont découvert avec enthousiasme combien leurs enfants se transformaient lorsqu'ils pouvaient aller au cours de la journée se recueillir quelques instants au « Lieu de la Prière ». J'en connais qui, dans leur local exigu, ont fixé au mur une tenture. Devant la tenture, une table. C'est là désormais que toute la vie liturgique de la famille va se dérouler. Au début, on intronise le crucifix au cours d'une prière du soir, en expliquant le sens de la Croix. Durant l'Avent, une image de la Vierge prend place sur la tenture ou sur la table. La crèche fait son apparition à Noël. Au début de l'année nouvelle, l'image du Seigneur Jésus à Nazareth peut renouveler l'attention des enfants. Le 2 février, on allume un cierge : c'est la lumière du Seigneur Jésus qui, venant de la crèche, se répand dans le monde. Au cours du carême, j'ai vu présenter à l'enfant cette explication du sens de la souffrance : deux soucoupes, l'une remplie de grains de blé au sec, l'autre de grains de blé posés sur de l'ouate humide. Bientôt, dans cette dernière soucoupe, les grains germent et donnent des pousses d'herbe. On explique aux enfants que les grains de blé qui ont bien voulu se faire mal ont grandi, mais que les autres sont restés tout petits. Montrant alors le crucifix, on peut dire à l'enfant préparé à comprendre que le Seigneur Jésus a voulu souffrir afin de nous apprendre que lorsqu'on accepte d'avoir mal pour faire plaisir, on est grand.

Durant la semaine sainte, un plus grand crucifix ou une image du Seigneur Jésus souffrant, attirera l'attention des enfants sur la Passion. Puis ce sera l'image du Seigneur ressuscité, avec le cierge pascal qui figure le corps du Seigneur Jésus né pour donner la joie et la lumière au monde.

Le lieu de la prière, devenu le centre de la vie liturgique familiale, est un peu comme une chapelle dans la maison.

La découverte du monde

Nous avons vu que le tout petit s'identifiait aux choses et aux hommes

pour prendre à son propre compte les caractères de grandeur qu'il découvrait ou pressentait. L'enfant a besoin d'agir et de vivre en se revêtant, pour ainsi dire, des qualités qu'il a découvertes ; il les essaie, il les joue, les expérimente pour mieux les vérifier. C'est avec son corps qui agit qu'il parvient au domaine des idées. C'est parce qu'il a cent fois refait un geste qu'il accède à une idée. L'activité est pour lui comme la possibilité d'être l'acteur qui joue une pièce au cours de laquelle il est, agit, et en même temps se vérifie.

La découverte de Dieu

Si nous voulons que l'enfant aime le Seigneur et s'attache à lui, nous devons en conséquence faire en sorte que sa prière soit agissante, que son corps participe à sa prière. Nous avons déjà parlé des gestes. Les gestes que l'enfant fait dans sa prière lui donnent déjà l'impression qu'il fait quelque chose pour Dieu. Sa formation religieuse exige que le geste pour Dieu soit fréquent au cours de la journée. Après un effort ou s'il a exécuté un beau travail, disons-lui par exemple : « Va dire au Seigneur, au lieu de la prière, ce que tu as fait. » — « Va porter sur l'autel ton beau cahier. » — « Va offrir cette belle page d'écriture. »

Dans le même but nous le ferons, pour Noël, participer à la construction de la crèche : le jour où il aura été plus méritant, il pourra y apporter un objet. Sa présence à la crèche peut même être figurée par un personnage ! Le berger-santon qui s'approchera doucement, pour apporter quelque cadeau à l'Enfant-Jésus, n'aura le droit de progresser que si l'enfant lui-même a fait quelque progrès.

A la Chandeleur, l'enfant participera à une procession que l'on organisera dans la maison en portant un cierge : on va chercher la lumière du Seigneur Jésus à la crèche pour la porter dans le monde. La crèche est alors remplacée par la lumière du Seigneur Jésus qui éclaire le monde.

Durant le carême, l'enfant va dire au Seigneur les beaux « oui » qu'il aura exprimés. A Pâques, les prières seront expressives, dans des gestes tout spécialement joyeux, et les enfants iront dire à Dieu les joies qu'ils ont faites autour d'eux.

Ainsi jusque vers cinq ans devons-nous veiller à faire surtout vivre l'enfant dans une ambiance de prière et de grandeur. Ce dernier sentiment naîtra en lui de la perception d'un caractère de noblesse dans tout ce qu'il aura vu toucher à la prière.

DE SIX A HUIT ANS

De six à huit ans, l'évolution psychique de l'enfant semble passer par trois stades successifs. Il se dégage de l'attachement trop sensible à son milieu familial et tout particulièrement à sa mère, puis il essaye de s'affirmer et enfin il accède à la conscience.

L'âge de la personnalisation

L'enfant jusqu'alors vivait identifié au monde des adultes. Mais voici que peu à peu il perçoit que pour être grand, il lui faut être autonome. Il se veut alors séparé. La sensibilité qu'on lui prodigue, les caresses sont souvent

jugées excessives. Il ne veut plus être commandé comme un tout petit. Il cherche une affection qui ne soit plus pour « l'envoûter » mais pour l'aider. C'est une amitié qu'il désire, un ami qui soit près de lui pour l'entourer de la vraie affection qu'il attend désormais : intérêt, prise en considération, une attitude où on lui montre comment faire, mais sans le remplacer. Plus que jamais il veut être grand, mais il ne fait plus un avec ses parents ; il cherche à commander comme eux, à travailler comme eux, mais pour son propre compte. Le garçon joue à l'homme et la petite fille, à la femme.

Cette prise de conscience de lui-même conduit l'enfant à essayer de se poser en face de l'adulte comme un grand se pose en face d'un grand. Il s'oppose. Il se livre à tout l'élan de son activité débordante pour montrer ce dont il est capable. Il veut aller le plus loin possible et contrecarre l'adulte qui veut l'arrêter. Il suit ses caprices et cherche à faire sa volonté dans le but d'expérimenter ses forces. Mais cette opposition est peu profonde, nous avons encore affaire à un petit. Dès qu'il sent en face de lui une résistance, un peu de fermeté, il est vaincu, il s'arrête et pleure, témoignant ainsi de sa faiblesse. Par contre il se portera à des excès outranciers s'il se voit obéi, si ses parents ou ses maîtres n'ont pas d'autorité. Cet enfant a surtout besoin d'amitié qui le comprenne et le guide sans jamais prendre au tragique des incartades qui ne font que traduire sa volonté de grandir en s'affirmant.

Dans cette opposition l'enfant prend davantage conscience des résistances qui contrecarrent ses désirs. Il réfléchit. Il accède à la conscience intellectuelle. Il s'interroge, il questionne. Il recherche des normes. Il objective ses réflexions pour les juger. Il établit des relations.

En même temps que la conscience intellectuelle, apparaît la conscience morale. L'enfant se dédouble. Il se pose en face de lui-même. Il regarde sa propre activité pour la juger. Cet âge éprouve une vraie joie à se regarder agir, un besoin de dire à quelqu'un ce qu'il a remarqué, un désir de s'ouvrir pour se faire juger, apprécier, estimer ou simplement pour connaître la route, le chemin par lequel on doit passer pour parvenir à agir comme il faut. L'examen de conscience devient tout naturel, on fait l'apprentissage de l'effort pour se transformer.

Enfin, entre six et huit ans, l'enfant prend conscience des autres. En percevant qu'il agit, il découvre l'activité des autres et sa valeur. Il juge ceux qui l'entourent en appréciant leurs actions, mais il se sent jugé et regardé lui aussi. Les relations qui existent entre les êtres lui apparaissent. On peut dire que c'est l'âge de la relation. En se sentant regardé et jugé, l'enfant acquiert plus de pudeur et de réserve, souvent même il se ferme et devient timide car il craint le regard posé sur lui. Ici encore l'enfant a besoin d'une amitié qui le fasse s'ouvrir, l'adulte doit lui apprendre à juger les autres avec bienveillance et à se libérer de la crainte en prenant confiance en lui.

Il quitte la petite enfance pour devenir personnel, il faut le traiter différemment. Parents et éducateurs devraient maintenant devenir des amis qui sachent respecter sa personnalité naissante, tout en aidant celui qui n'est encore qu'un « petit ».

Prière personnelle

Pour faire prier ces petits de six à huit ans, ce que nous avons dit pour l'âge précédent reste valable. Au moment où ils commencent à s'affirmer, ils

ont besoin de réapprendre à commander à leur corps pour bien prier ; la maîtrise d'eux-mêmes dans leur attitude de prière leur est plus que jamais nécessaire. Leur pensée et leur jugement qui ne sont pas encore bien sûrs ont besoin de calme pour se fixer et les gestes leur sont utiles pour ne pas laisser vagabonder leur pensée. Les récits bibliques leur apportent la possibilité de s'appuyer sur des modèles pour apprendre à vivre personnellement, à garder la maîtrise et la mesure dans l'activité où ils s'affirment et à former leur jugement dans les tâtonnements de la conscience. Cependant l'enfant peut accéder à une forme de prière plus profonde. Il est capable de réfléchir et de se concentrer un peu sur un thème. Un idéal peut lui être présenté. Sa prière peut être davantage orientée vers les besoins des autres. Il lui est désormais possible d'apprendre consciemment le « comment » de la prière.

Maintenant, les attitudes qu'il adoptait inconsciemment dans sa prière, l'enfant peut les prendre consciemment. Il réfléchit, il veut, d'une façon personnelle. Il a l'intention de se former sur les personnages bibliques. Notre rôle à nous est d'utiliser cette joie de se laisser guider. Il est temps, en le traitant comme un grand, de lui montrer de manière méthodique comment on prie, de lui enseigner les différentes attitudes que l'on peut avoir dans la prière. C'est encore un petit, bien sûr, et nous ne devons rien lui enseigner de façon abstraite. Ce sont encore des personnages qu'il faut mettre sous ses yeux, mais en lui indiquant comment il faut prier pour les imiter.

Prière d'adoration

Nous apprendrons d'abord à l'enfant à adorer. Adorer c'est se taire devant Dieu, c'est prendre une attitude de très grand respect, se faire petit devant lui, c'est dire à Dieu ou au Seigneur Jésus combien il est grand, pourquoi il est grand, c'est lui dire aussi combien il est bon et laisser entrer en soi un grand amour. Ainsi l'enfant connaîtra la louange : dire à Dieu qu'il est grand, qu'il est saint, qu'il est bon. La louange est une des plus belles prières car elle est uniquement tournée vers Dieu, elle fait sortir de soi pour penser à Dieu de façon désintéressée.

Prière de remerciement

Nous apprendrons aux enfants à remercier. Remercier ce n'est pas se cantonner dans un merci personnel pour les bienfaits reçus de Dieu dans sa vie à soi. C'est étendre son action de grâces jusqu'à exprimer son merci pour tous les dons de Dieu au monde, don de la création, don du salut. C'est dire merci, en particulier, parce que le Seigneur Jésus s'est fait homme, parce qu'il a souffert, parce qu'il est mort. C'est dire merci pour toutes les grâces qu'il a faites aux hommes : à la Sainte Vierge d'abord, qu'il a rendue si belle, si bonne, si forte ; aux saints, tout particulièrement à ceux que l'enfant connaît. C'est remercier pour tous les bienfaits plus proches faits à nos parents, à nos frères et sœurs, à nos amis. C'est remercier enfin pour nous, pour la joie du baptême, pour la vie d'amitié avec le Seigneur, pour tout ce que Dieu nous donne au cours de la journée.

Prière de demande

La prière de demande ne viendra qu'en troisième lieu, après l'adoration et

l'action de grâces. Elle peut être, elle aussi, l'occasion d'un élargissement du cœur de l'enfant, qui apprendra à penser aux autres et d'abord à Dieu, et au grand Ami le Seigneur Jésus. Il demandera à Dieu que son règne arrive, que beaucoup d'hommes purifient leur cœur et l'aiment. Que tous fassent partie des amis du Seigneur Jésus, de l'Eglise. Il demandera qu'il y ait beaucoup de prêtres et de missionnaires qui fassent connaître Dieu. Il apprendra aussi à regarder autour de lui ceux qui ont de la peine et qui ont besoin d'être aidés par le Seigneur Jésus. Il priera pour ceux qui souffrent, pour les malades, les prisonniers, les soldats, les personnes qu'il connaît. Il s'intéressera à ce que font ses parents, demandera pour eux la santé et la joie, surtout le bonheur d'aimer beaucoup Dieu et le Seigneur Jésus. Enfin il demandera pour lui-même cette grâce d'être l'Ami du Seigneur Jésus en faisant comme lui ce que Dieu veut.

Prière d'offrande

Il faut aussi apprendre à l'enfant l'attitude et la prière d'offrande. Qu'il offre en premier lieu à Dieu la vie et la souffrance du Seigneur Jésus. Qu'il prenne l'habitude d'offrir avec les joies et les souffrances des hommes une souffrance du Seigneur Jésus. Qu'il sache dire au Seigneur en levant les mains : « Voici les douleurs de Monsieur X, qui a été opéré, avec les douleurs du Seigneur Jésus sur la croix. — Voici la fatigue de papa avec la fatigue du Seigneur à Nazareth. — Voici le travail de mon frère avec la fatigue du Seigneur Jésus sur les grand-routes. — Me voici pour dire Oui comme le Seigneur Jésus sur la croix. — Me voici pour être votre ami. »

Prière de décision

Nous devons aussi amener l'enfant à prendre une décision qui l'incite à choisir un effort précis pour faire ce que Dieu veut et pour être l'ami du Seigneur Jésus. Lorsqu'il aura choisi cet effort, nous lui ferons prendre conscience, après des essais sans résultat, que le Seigneur Jésus nous a montré comment s'y prendre pour arriver à faire des choses difficiles. Nous lui expliquerons que le Seigneur Jésus a surtout demandé de prier. Nous lui suggérerons de raconter chaque soir sa journée au Seigneur Jésus pour que le souvenir de ses efforts lui revienne en mémoire et que le Grand Ami l'aide à tenir.

Nous avons vu que l'enfant était à l'âge de l'accession à la conscience, conscience intellectuelle, conscience morale, conscience des autres. Il est donc sans cesse, dans son évolution psychique, occupé à chercher quelle relation il y a entre les activités de chacun et les normes de la morale, entre les affirmations de son langage et les exigences de la vérité. L'enfant aimera prier en comparant sa vie personnelle avec les attitudes du Seigneur Jésus, son Ami, au cours de sa vie. « Le Seigneur Jésus a dit : « Oui » à son Père pour se laisser arrêter ; et nous, comment allons-nous faire pour dire « Oui » lorsque nous recevons un reproche ? » Que nous ayons le souci de présenter toujours, dans nos scènes bibliques, des modèles qui sont comme des « normes » d'attitude de prière, des exemples vivants d'un idéal auquel l'enfant aime toujours se référer. Le Seigneur Jésus sera toujours présenté lui aussi, au cours de la formation de l'enfant, comme un modèle de courage, comme une image

de bonté. Cet idéal est pour l'enfant, en même temps qu'une joie, la meilleure formation de sa conscience.

Prière pour les autres

En même temps que le Christ nimbé de puissance et de grandeur, montrons le Seigneur Jésus dans sa bonté, tout particulièrement dans sa passion où il apporte la charité infinie de Dieu. A cet âge la prière doit souvent revenir sur l'idée de la Sainte Trinité, le Père disant sans cesse : « Je veux aimer » et considérant de toute éternité le Fils objet de son amour, Dieu voulant que tout homme qui rencontre un autre homme ait une attitude semblable à celle de Dieu regardant son Fils et disant toujours : « Je veux aimer ». Le mot qui résume l'adhésion de cet âge à l'idéal, est : « Oui, je veux bien » ou : « volontiers », avec l'intention de faire plaisir à Dieu ou aux autres. Montrons à l'enfant que l'on reconnaîtra les disciples du Seigneur à ce signe : qu'ils s'aiment les uns les autres.

DE NEUF A DOUZE ANS

Nous venons de voir l'enfant se détacher d'une ambiance trop sensible, prendre conscience de ses activités et s'affirmer dans ces activités. A cette période de libération, de lutte, de recherche va succéder, de neuf à douze ans, un temps de stabilisation. Cette époque de la vie de l'enfant a trois caractéristiques : l'enfant découvre la société, il forme son jugement, son caractère est plus stable. Quelqu'un a appelé cet enfant un « homme debout ».

Socialisation de l'enfant

Les relations que l'enfant a découvertes lui font comprendre les liens qui unissent les hommes. L'enfant aime ces liens, il les veut, il les recherche. Le sens de l'équipe grandit en lui. Jouer en équipe, aller à l'aventure en groupe, c'est souvent le grand désir de cet âge. Tout naturellement l'enfant aime le groupe et sa loi. Il attache une certaine importance au jugement des camarades, au risque parfois d'y perdre sa personnalité, de se laisser déformer, mais ce risque est aisément écarté lorsqu'on sait ramener l'enfant à l'idéal qui exige qu'il garde son indépendance.

A neuf ans, l'enfant a déjà pris une certaine habitude de se juger et de juger les autres. Il réfléchit, regarde autour de lui, se compare aux autres et recherche inconsciemment dans le groupe des normes de jugements — jugements qu'il rapporte à la maison en les prenant à son propre compte. Il vérifie même la valeur de ses activités devant la réaction du groupe et accepte ou rejette selon les estimations du groupe. En lui s'esquisse un idéal du groupe, avec ses exigences qu'il ne faut absolument pas bouleverser. Lui-même consciencieusement va se couler dans cet idéal et le poursuivre très sérieusement. Ainsi le sens communautaire apparaît de façon assez intense et nous pouvons nous servir de ce sens communautaire pour faire prier l'enfant.

Lorsque les enfants de neuf à douze ans se trouvent réunis, ce qui frappe tout particulièrement par comparaison avec leurs camarades plus jeunes c'est, en général, leur santé plus robuste, une certaine maîtrise d'eux-mêmes. Ils sont

moins émotifs et pleurent moins facilement, mais par ailleurs ils raisonnent davantage, deviennent un peu calculateurs. L'élan de l'âge de huit ans s'en est allé, ils sont plus formalistes et se contentent de l'acquis du passé. Pourtant ils sont capables d'efforts suivis et s'ils se sentent pris en main et dirigés, ils peuvent être très généreux, de façon consciente et réfléchie.

Prière à caractère communautaire

Pour conduire cet enfant à Dieu en répondant aux aspirations de son âge, nous pouvons encore lui proposer les manières de prier indiquées plus haut, sans cependant insister sur la prière avec gestes. La prière doit s'intérioriser et s'approfondir. Elle doit devenir plus communautaire pour correspondre à l'attente de l'enfant qui acquiert le sens du groupe. Le garçon doit sentir qu'il a une place dans le groupe familial et qu'il met sa personnalité religieuse au service de ceux qui l'entourent. L'idée du service doit revenir fréquemment comme un idéal toujours présent. Et puisqu'il aime être organisé dans ses activités, nous devons aussi susciter en lui une vie spirituelle personnelle, réfléchie et soutenue.

Lorsque nous proposons à nos garçons de neuf à douze ans un thème de prière du soir, nous ne devons pas nous cantonner dans les besoins personnels ou familiaux de l'enfant. Celui-ci vit sans cesse en référence avec la société de ses camarades. Proposons à nos garçons de réfléchir sur les souffrances ou les luttes d'une fraction de l'humanité. Par exemple : « Je lisais hier dans le journal les conséquences des inondations en Italie ; des milliers de gens sont sans maisons, sans argent, sans travail, tristes, désœuvrés et anonymes dans les grandes salles de refuge provisoire. Nous essayerons de sentir leur détresse et nous demanderons à Dieu que des gens les aident et leur portent secours. Nous penserons aussi que nous sommes ici en sécurité et que nous devons prendre un peu de peine sur nous pour eux en faisant bien ce que Dieu nous demande dans notre travail. » C'est au père et à la mère de parler ainsi devant l'enfant. La voix du père tout particulièrement apporte à tous les thèmes de prière proposés un caractère sérieux et profond.

Nous pouvons aussi proposer aux enfants de prendre pour le lendemain, comme intention de prière et comme but de générosité, ces personnes dont on a évoqué la souffrance, en leur rappelant que notre vie, dans tous les instants, doit s'envisager comme un service à rendre.

Evoquons dans la prière les besoins, les soucis, les souffrances de l'Eglise, les intentions de notre Saint Père le Pape, le travail des missionnaires, les besoins des différents peuples. Faisons-le aussi prier pour ses camarades : qu'il prenne sur lui le souci de leur sanctification ; pour son village, sa ville, les différentes classes sociales...

La prière du soir communautaire peut être aussi la préparation de la messe du lendemain. On choisit une intention pour la messe, par exemple les malades dans les hôpitaux. On demande aux enfants de penser qu'ils se trouvent au pied de l'autel avec ces malades, qu'ils montent ensuite avec eux en chantant le chant de l'entrée, qu'ils frappent à la porte de Dieu par le Kyrie en Lui demandant de se rendre présent et qu'ils louent Dieu avec ces malades par le Gloria. Puis c'est l'oraison : avec les malades nous faisons une demande. A l'épître, à l'évangile, nous écoutons le Seigneur Jésus qui répond aux malades et à nous. Ensemble à l'offertoire nous offrons et tendons

vers Dieu avec le prêtre les douleurs des malades et leurs espoirs. Avec eux dans un chant de louange nous regardons notre Père du ciel et nous terminons par un chant d'admiration et d'adoration : Sanctus, sanctus. C'est ensuite le grand rassemblement de toute l'humanité autour des offrandes, le prêtre nomme avec tous les malades, notre Saint Père le Pape, les évêques, tous les chrétiens, tous nos amis, la Sainte Vierge et tous les saints. Le Seigneur Jésus vient alors au milieu de son Eglise et tout particulièrement parmi ses malades pour les chercher, pour nous prendre avec lui et aller à son Père. Nous offrons le Seigneur Jésus à son Père puis nous appelons encore les âmes de ceux qui nous ont quittés, les martyrs et tous les saints du ciel. Le Seigneur Jésus s'offre à Dieu son Père pour lui rendre gloire. Il nous prend tous pour nous offrir en même temps, par Lui, avec Lui, en Lui. Avec le Seigneur Jésus au milieu de nous et des malades, nous saluons le Père par le « Notre Père ». Nous ne demandons plus ensuite qu'une seule chose : la paix. Pour l'enfant c'est la joie d'être serviable, de faire plaisir. Nous prenons le Seigneur Jésus pour faire comme lui, pour rendre service. A Dieu et aux hommes.

Ces idées simples peuvent, à chaque messe, être renouvelées par l'intention nouvelle que nous proposons. Peu à peu elles pénètrent l'enfant. Elles l'habituent à vivre en communauté, à s'appuyer sur tout un groupe de l'humanité pour aller à Dieu.

Rôle personnel de l'enfant

Désormais les enfants sont assez grands pour prendre quelque initiative, pour préparer la prière. Avec l'aide du père ou de la mère, à plusieurs ou même seuls, ils peuvent chercher dans l'évangile ou dans un bon livre un texte en relation avec le « centre d'intérêt » actuel. Au cours de la prière l'enfant lira ce texte, le commentera s'il y est apte ; sinon c'est nous qui le commenterons pour laisser ensuite les enfants en prière. A cet âge ils ne peuvent pas encore réfléchir sur une idée abstraite. Les textes de la Bible seront donc plutôt choisis parmi ceux qui présentent un personnage agissant et témoignant par son attitude d'une conviction que nous voulons inculquer.

Plus nous trouverons l'occasion de donner à l'enfant des responsabilités dans l'élaboration de la prière, plus nous lui ferons aimer sa religion. Lorsque nous avons pris la parole, les enfants peuvent nous succéder et à leur tour parler tout haut à Dieu. Enfin il est excellent de faire préparer la prière des petits par les plus grands.

Si nous étions persuadés que dans l'éducation de nos enfants, l'apprentissage de la prière est une de nos tâches essentielles parce que notre rôle primordial est de conduire nos enfants à Dieu, nous saurions mieux nous ingénier à trouver le temps de préparer la prière pour leur apprendre à prier !

Servir

De neuf à douze ans, comme nous l'avons dit, l'enfant prend peu à peu conscience de son rôle vis-à-vis de ses camarades et il essaie de conformer sa conduite aux exigences et aux lois du groupe. Le mot qui concrétise heureusement pour lui ce rôle, c'est le mot : « servir ».

Obéir lui semble une attitude passive, servir est l'attitude active qui le fait obéir de son plein gré, par une volonté personnelle. Essayons souvent de lui

montrer des modèles qui se présentent à lui comme l'idéal du service. Sachons lire des biographies de saints, mines où nous puiserons des histoires qui seront le point de départ des prières du soir. Ces histoires fixeront l'attention des enfants et camperont devant leurs yeux des personnages qu'ils voudront imiter. Choisissons-les en référence aux grands thèmes de la volonté de Dieu, de la charité, du devoir.

*

Nous savons combien l'enfant a du mal à se fixer, comme il oublie vite les décisions qu'il a prises. Sa prière doit l'aider à garder la pensée de Dieu et de ses exigences. Dès le matin, plutôt qu'une suite de formules, elle envisage les décisions précises pour la journée : « Seigneur, me voici aujourd'hui pour vous servir, vous d'abord, pour servir mes parents, pour servir tous ceux qui m'entourent en faisant tel effort », ainsi les demandes qui suivront seront orientées.

Il est bon que la prière du matin soit laissée à l'initiative de l'enfant, qu'il ait cette possibilité de prier de façon personnelle. Apprenons-lui à pratiquer, le soir, l'examen de conscience. Cet examen de conscience peut se faire facilement en racontant la journée à Notre-Seigneur ou à la Sainte Vierge, après la prière commune. Combien d'enfants ont été transformés par ce contact avec le Seigneur ou Notre-Dame. Les plus jeunes racontent simplement ce qu'ils ont fait, c'est un regard sur le passé qui développe leur conscience ; les plus grands, après un regard rapide sur leur journée prévoient celle du lendemain. Ainsi se forme leur volonté.

Lorsque nos enfants aimeront la prière et seront capables d'aller à Dieu par eux-mêmes, nous saurons avoir rempli un de nos devoirs essentiels. Aussi le temps que nous consacrons à les former à la prière est-il le mieux employé ; plus encore que celui que nous prenons pour les détendre ou les instruire.

LOUIS PÉRIN

Suggestions et exemples
pour la prière de l'enfant

Pour ne pas charger l'article précédent, nous avons groupé ici quelques suggestions d'ordre pratique et quelques exemples valables surtout pour les enfants de six à huit ans mais qui peuvent convenir à différents âges.

LA GRANDE PRIÈRE COMMUNAUTAIRE : LA MESSE

Toutes ces attitudes dont nous avons parlé : adoration, remerciement, demande, offrande, union au sacrifice du Seigneur, nous les retrouvons dans la messe. Leur valeur est rendue plus profonde par le sacrifice du Christ et leur sens y est souligné par les gestes du prêtre. Si nous reprenons cette attitude avec l'enfant, si nous lui faisons refaire à la prière du soir les gestes de la Messe, nous le préparons à la fois à comprendre la Messe et nous approfondissons son sens de la prière.

L'enfant doit arriver à s'associer de quelque façon au sacrifice de la messe. Cela demande une longue préparation. Il ne suffit pas de lui expliquer ce qu'est la messe. Il est bien petit pour découvrir de façon abstraite le sens du sacrifice du Seigneur Jésus, mais en nous servant des attitudes de certains personnages de la Bible que l'enfant imitera, nous pouvons plus facilement le faire agir et s'unir au sacrifice du Seigneur. On lui fera adopter ces mêmes attitudes dans sa prière du matin et du soir. Il s'habituera ainsi à adorer, à remercier, à offrir, à demander en union avec le Seigneur Jésus au calvaire et à la messe. Peu à peu, en assistant à la messe, il retrouvera ces gestes qui lui sont familiers et il découvrira le sens profond de la messe.

Les gestes de la messe à la prière du soir

Le geste de la prière d'humilité, c'est le geste des prières au bas de l'autel. — Silence. Calme. Ecoutez : Dieu est là. Il nous regarde. Grandeur de Dieu. Il m'appelle à venir près de Lui.

Debout, le corps s'incline pour un grand salut en silence. Puis : « Seigneur, je suis trop petit, je ne suis pas digne. » Se frapper la poitrine.

Le geste de la prière de Louange : chant du « Gloria ». — Silence. Dieu est devant nous. Présence des anges. Présence des saints.

Debout, les mains élevées vers Dieu : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux » ou toute autre louange adressée à Dieu et commençant par les premiers mots du Gloria.

Le geste de la prière de Demande : « Oraison ». — Silence. Calme. Dieu est là devant nous. Il nous regarde comme un Père qui aime ses enfants.

Debout, les mains comme le prêtre à l'oraison. Faire demander une grâce par l'enfant. Que sa demande ne soit pas une requête personnelle mais une prière pour une partie de l'humanité. On peut terminer en disant : « Nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur qui vit avec vous, dans les siècles des siècles », avec un salut à la Croix.

Le geste d'écouter la parole de Dieu : Epître, Evangile. — Silence. Calme. Dieu est là. Il va nous parler.

Assis, les bras croisés, ou debout les mains jointes. Attitude intérieure : vouloir écouter avec respect. A la fin se lever, ou s'incliner en disant : « Deo gratias », ou : Merci, Seigneur.

Le geste de la prière d'Offrande : « Offertoire ». — Présence de Dieu qui nous regarde, qui accueille l'offrande de ses enfants. Unis au prêtre qui élève la patène, lever les mains et penser que nous nous présentons à Dieu, avec ceux pour lesquels nous voulons prier. Nous présentons leur vie avec la nôtre pour l'unir au Seigneur Jésus. En silence d'abord, puis un chant peut suivre, ou une prière à voix basse.

Le geste de la prière d'Action de grâces : « Préface ». — Dieu est là devant nous. Grandeur de Dieu. Il nous donne le Seigneur Jésus.

Mains élevées vers le ciel. « Dans tous les siècles des siècles comme il fait bon vous louer, mon Dieu, vous qui avez fait ceci... » Ou bien quelques versets de psaumes ou une courte prière pour dire merci.

Puis mains jointes. Prière en silence, merci personnel.

Le geste de la prière d'Adoration : « Sanctus ». — Présence de Dieu dans la lumière, au milieu des anges et des saints. Silence. Calme. Respect très grand.

Le corps incliné, les mains jointes : « Mon Dieu, vous êtes grand parce que... » « Mon Dieu, vous êtes bon parce que... »

Le geste de s'unir au Seigneur Jésus : « pour accueillir le Seigneur Jésus à la consécration ». — Le Seigneur Jésus est là devant moi. Il me regarde. Il va venir sur l'autel dans l'hostie. Silence.

A genoux, prosterné. Le Seigneur Jésus vient près de nous. « Seigneur Jésus, prenez-moi. Que voulez-vous que je fasse ? Je dirai toujours « oui », comme Vous.

Le geste de la « Grande Offrande » : « L'Offrande avant le Pater pour louer, pour remercier, pour offrir, pour demander, pour aimer, avec le Seigneur Jésus ». — Dieu est là. Il regarde le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu dans l'hostie. Je suis près de lui.

Les bras en croix sur la poitrine. Près de Jésus sur la croix. Penser que je suis avec Jésus, puis lentement élever les mains en pensant que le Seigneur Jésus s'offre à son Père. Il offre son grand « Oui, je veux bien » sur la croix. Je m'offre avec lui ou je loue avec lui, je remercie avec lui, je demande avec lui.

La prière liturgique de six à huit ans

Nous devons tendre à ce but : que l'enfant s'affirme comme chrétien, qu'il sache lutter pour suivre la volonté du Père. Qu'il imite le Seigneur Jésus en disant comme lui : Volontiers. Oui, je veux bien.

Au cours de l'Avent nous ferons découvrir à l'enfant l'Amour de Dieu pour l'homme, sur terre, dans la création et dans la Rédemption. Nous ferons apparaître le « Oui, je veux bien » du Seigneur Jésus qui obéit à son Père.

A Noël, nous allons voir le Seigneur Jésus qui vient sur terre pour que nous disions « Oui, je veux bien. Volontiers », à Dieu le Père.

A Nazareth, l'amour de Dieu se répand.

La Chandeleur est la fête de la lumière et de la charité qui se répand dans le monde.

Le Carême est l'appel du Seigneur Jésus à l'effort, l'appel à ses apôtres à tout quitter pour mieux l'aimer, l'appel aux enfants pour quitter ce qui les empêche de lutter. Faire dire à l'enfant une réponse dans un grand recueillement. Lui faire choisir un effort pour la classe et un effort pour la maison.

La Passion sera le « Oui » difficile du Seigneur Jésus pour aimer et faire que l'on s'aime.

La Résurrection apportera la joie d'être enfant de Dieu par le Seigneur Jésus et par sa croix.

La Pentecôte sera la joie d'avoir le grand courage, la force de Jésus avec soi pour nous aider à dire « Oui ».

L. P.



OTRE principale ressource est de gagner le cœur de Mademoiselle votre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile... Tâchez de lui faire goûter Dieu : ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un juge puissant et inexorable, qui veille sans cesse pour nous censurer et pour nous contraindre en toute occasion ; faites-lui voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins, et a pitié de nos faiblesses ; familiarisez-la avec lui comme avec un père tendre et compatissant. Ne lui laissez point regarder l'oraison comme une oisiveté ennuyeuse, et comme une gêne d'esprit où l'on se met pendant que l'imagination échappée s'égare. Faites-lui entendre qu'il s'agit de rentrer souvent au-dedans de soi pour y trouver Dieu, parce que son règne est au-dedans de nous. Il s'agit de parler simplement à Dieu à toute heure, pour lui avouer nos fautes, pour lui représenter nos besoins, et pour prendre avec lui les mesures nécessaires par rapport à la correction de nos défauts. Il s'agit d'écouter Dieu dans le silence intérieur. Il s'agit de prendre l'heureuse habitude d'agir en sa présence, et de faire gaîment toutes choses, grandes ou petites, pour son amour. Il s'agit de renouveler cette présence toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue. Il s'agit de laisser tomber les pensées qui nous distraient, dès qu'on les remarque, sans se distraire à force de combattre les distractions, et sans s'inquiéter de leur fréquent retour. Il faut avoir patience avec soi-même, et ne se rebuter jamais, quelque légèreté d'esprit qu'on éprouve en soi. Les distractions involontaires ne nous éloignent point de Dieu ; rien ne lui est si agréable que cette humble patience d'une âme toujours prête à recommencer pour revenir vers lui. Mademoiselle votre fille entrera bientôt dans l'oraison, si vous lui ouvrez bien la véritable entrée. Il ne s'agit ni de grands efforts d'esprit, ni de saillies d'imagination, ni de sentiments délicieux que Dieu donne et ôte comme il lui plaît. Quand on ne connaît point d'autre oraison que celle qui consiste dans toutes ces choses si sensibles et si propres à nous flatter intérieurement, on se décourage bientôt ; car une telle oraison tarit, et on croit alors avoir tout perdu. Mais dites-lui que l'oraison ressemble à une société simple, familière et tendre, ou, pour mieux dire, qu'elle est cette société simple.

Accoutumez-la à épancher son cœur devant Dieu, à se servir de tout pour l'entretenir, et à lui parler avec confiance, comme on parle librement et sans réserve à une personne qu'on aime et dont on est sûr d'être aimé du fond du cœur. La plupart des personnes qui se bornent à une certaine oraison contrainte, sont avec Dieu comme on est avec les personnes qu'on respecte, qu'on voit rarement, par pure formalité, sans les aimer et sans être aimé d'elles : tout s'y passe en cérémonies et en compliments ; on s'y gêne, on s'y ennuie, on a impatience de sortir. Au contraire, les personnes véritablement intérieures sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis : on ne mesure point ce qu'on dit, parce qu'on sait à qui on parle ; on ne dit rien que de l'abondance et de la simplicité du cœur ; on parle à Dieu des affaires communes qui sont sa gloire et notre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses et les artifices de notre amour-propre qu'il faut réprimer. On lui dit tout ; on l'écoute sur tout ; on repasse ses commandements, et on va jusqu'à ses conseils. Ce n'est plus un entretien de cérémonie ; c'est une conversation libre, de vraie amitié : alors Dieu devient l'ami du cœur, le père dans le sein duquel l'enfant se console, l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grâce. On s'humilie sans se décourager ; on a une vraie confiance en Dieu, avec une entière défiance de soi ; on ne s'oublie jamais pour la correction de ses fautes, mais on s'oublie pour n'écouter jamais les conseils flatteurs de l'amour-propre. Si vous mettez dans le cœur de Mademoiselle votre fille cette piété simple et nourrie par le fond, elle fera de grands progrès.

FENELON — AVIS A UNE DAME DE QUALITE

Préhistoire de mon oraison

Ces pages pourraient être intitulées : Comment Dieu initie un enfant à l'oraison. D'où l'on voit qu'elles se situent bien dans cette partie de notre numéro consacrée à l'initiation des enfants à la prière. Il apparait une fois de plus que la porte d'entrée normale pour accéder à la vie d'oraison c'est la découverte du Christ et de sa merveilleuse amitié pour ceux qui veulent le suivre.

SI l'oraison consiste à « nous entretenir filialement avec Dieu », je puis dire que je fais oraison depuis aussi loin que je pense, depuis mon petit lit d'enfant à barreaux de fer et boules de cuivre. Volontiers je reprendrais à mon compte la phrase de Tagore : « Tu n'as pas tourné en dérision mes jeux puérils dans la poussière, et les pas que j'entendais dans ma chambre d'enfant, sont ceux-la mêmes qui retentissent d'étoile en étoile ».

Le théologien estimera sans doute que c'était de l'imagination, et non pas de l'oraison, mais c'est tout de même de cette époque que date mon habitude de parler avec Dieu et de lui rendre compte de mes actes.

Voici comment cela se passait. Quand nous étions couchées, ma petite sœur et moi, lumières éteintes, j'imaginais que la Sainte Vierge venait, forcément avec l'Enfant-Jésus, pour nous voir. Comme il se pratiquait pour les visites, la Sainte Vierge allait au salon voir maman, et, pendant que les « grandes personnes » étaient ensemble, on envoyait l'Enfant-Jésus jouer avec les enfants.

Ainsi un petit enfant Jésus de notre âge venait me voir. Je fermais les yeux, je pensais : « Il est là. » Je savais que Dieu m'entendait de partout, et que ce n'était pas qu'une belle histoire que je me racontais. Je lui parlais, je lui racontais les choses de la journée, j'étais gênée des choses pas bien faites ce jour-là et qui, suivant la formule consacrée, allaient « faire de la peine » au petit Jésus.

Il valait mieux les dire tout de suite et que ce soit fini ! Il y avait aussi ce qu'on avait fait « pour faire plaisir au petit Jésus » et qu'on lui racontait le soir.

Par ce mélange d'imagination et de notion vraies, il se formait dans cette petite fille que j'étais (moins de 7 ans) l'habitude d'une vie en présence de Dieu. « Dieu nous entend, on peut lui parler, on n'est pas perdue toute seule dans le noir ou dans ce qu'on ne comprend pas ». Je découvrais ainsi une vie d'amitié avec Jésus.

De cette époque date pour moi la notion d'un refuge toujours possible et le commencement de cette « double vie », l'une officielle, l'autre que Dieu seul sait. Double vie qu'on passe ensuite son existence à essayer de bien superposer, mais qui ne sera tout à fait unifiée qu'au ciel, ou peut-être sur terre dans la sainteté.

Ma première confession a marqué par une grâce qui l'a suivie. Sortant le soir de la chapelle bien éclairée où était le confessionnal, j'ai eu à traverser toute la grande église sombre. En faisant une génuflexion devant le tabernacle, j'ai découvert l'amour de compassion : J'allais rentrer à la maison, tout serait gai, chaud, lumineux, et durant ce temps-là Jésus allait être toute la nuit, et combien de nuits ! tout seul dans le noir.

Je me souviens fort bien que ce noir me paraissait plus que

du noir, c'était fait de tous nos péchés qui entouraient Jésus d'un noir plus terrifiant que la simple nuit. Tous les péchés, oui, dont les miens, que je venais de déposer dans cette église. Si forte fut ma compassion que j'ai souhaité sincèrement, malgré ma crainte du noir, rester toute la nuit là près du tabernacle afin que, à défaut de pouvoir effacer ce noir angoissant, ce noir vivant, au moins Jésus ne soit pas abandonné là tout seul.

Cela m'a été une grande grâce, car cela m'a ouvert le cœur à vouloir donner, et non pas seulement recevoir de Dieu, une protection.

Ma première communion privée a été une joie pleine de paix, mais n'a pas spécialement modifié ma manière d'être avec Jésus : il était déjà mon ami.

Je me souviens qu'une personne m'ayant violemment reproché ce jour-là, avant la messe, ma coquetterie parce qu'elle croyait que je m'admirais devant la glace, je n'en ai pas été troublée, malgré l'influence qu'elle avait sur moi. Sa remarque aurait dû normalement me faire perdre pied dans les scrupules, mais je savais déjà que Jésus savait et avait compris.

C'est à des détails comme cela que je peux mesurer comme déjà nous étions liés en secret, Dieu et moi, d'un amour plein de confiance.

Comment cette vie cachée s'organisait-elle avec l'instruction religieuse ? Comme deux choses totalement distinctes. Le catéchisme n'était pour moi qu'une leçon de mémoire, pratiquement incompréhensible. Le seul but pour moi du catéchisme !

Bien savoir les réponses, pour qu'on ne se moque pas de moi comme j'avais vu les petites filles le faire des camarades qui se trompaient.

La Messe ? Une leçon de bonne tenue payée par l'élévation où on pouvait « voir Jésus » et parfois aussi la Communion qui rejoignait notre vie à nous puisque la tête dans les mains, on se retrouvait seuls, tranquilles, Jésus et moi.

Pourtant je dois beaucoup à la Messe. Nous devions lire, et à cette époque (sept à neuf ans) on nous ouvrait le livre, aux « Prières pendant la Messe ». Je n'y comprenais rien ! Je me souviens entre autres d'une phrase sur laquelle je butai longtemps : « Que ne suis-je, ô mon Dieu, les Patriarches ou les Prophètes qui, etc... ».

Comment faire ? Que pouvait essayer une petite fille de huit ans pour devenir un Patriarche ? Après des explications données par l'un et par l'autre et qui m'enlevaient tout espoir, je décidai de renoncer délibérément à ces efforts inutiles, et de poursuivre mon chemin à mon idée.

Une seule chose était belle et compréhensible pour moi dans mon livre de messe, je n'en prendrais que cela. Depuis la première page, je suivais le début de tous les paragraphes avec mon doigt, ne m'arrêtant qu'à ceux qui commençaient par ces mots de passe que j'avais repérés : « En ce temps-là... » Ainsi, par désœuvrement et ennui je débouchais dans l'Evangile. Là au moins on pouvait comprendre, pas tout bien sûr, mais beaucoup, et puis ça parlait de Jésus, et il y disait des choses, c'était comme s'il me parlait. Et tandis que les grandes personnes me trouvaient soudain très sage à l'église, je m'enfuyais par la fenêtre qu'ouvraient les mots : « En ce temps-là », et comme une petite éponge je m'imbibais d'Evangile.

A partir du moment où la classe est devenue plus importante, les préoccupations nettement terrestres ont mis Dieu plus au second plan. Au lieu de revoir ma journée à lui raconter, le soir dans mon lit, je

me récitais mes leçons, pleine de panique à l'idée que « si le lendemain je ne les savais pas !... »

Ma mère attachait une importance extraordinaire pour ce temps-là au sacrement de Confirmation. L'idée qu'elle avait su m'en donner que c'était quelque chose de grand m'en a fait approcher avec crainte. Ce qui dominait c'était qu'il fallait s'y préparer, d'où une angoisse de ne pas savoir comment faire, de ne pas bien faire, de laisser passer une grande grâce faute d'attention. Mais Dieu était là, Il a fait fondre cette angoisse. Je me suis avancée à la Confirmation avec la pensée que je recevais un trésor dont je ne savais pas le prix. Quelque chose de précieux qui m'était confié comme dans un coffret fermé à clef que Dieu, plus tard, si je le gardais précieusement, m'ouvrirait pour m'en donner ce qu'il voudrait. Cela a introduit dans mes rapports avec Dieu une notion de mystère, de grâces qui me dépassent, d'acceptation de l'idée que je ne savais et ne comprenais presque rien de Dieu.

Peu après j'ai été privée de communion fréquente, surtout pour des questions de scolarité. Cela a réveillé en moi, par la souffrance de la privation, la notion de l'importance de la Communion.

En même temps commençait, avec l'adolescence, l'évolution qui fait qu'on cherche à être aimé et à aimer. Toutes les personnes vers qui je me tournais ne me donnaient pas assez, pas tout ce que je voulais, c'était décevant, incomplet, insuffisant. Je venais m'en plaindre à Dieu. Jusqu'au jour où il me fit comprendre qu'il endurait la même chose, et qu'en général lui aussi manquait d'âmes qui l'aiment et s'en laissent aimer autant qu'il le veut. Voyant cela, j'étais prise, et j'ai découvert pour toujours Celui qui ne manque et ne déçoit jamais.

A cette époque et durant plusieurs années, l'oraison a été pour moi la découverte du Christ crucifié. La phrase dominante était le Sitio de la Croix. Et la seule manière de supporter cette parole était de donner, de trouver sans cesse quelque chose à lui donner pour étancher cette soif des âmes qui dévorait Dieu.

C'est à ce moment-là, aussi, que l'oraison est devenue aride. Ce fut une joie autant qu'une souffrance, car cela me procurait quelque chose à donner à Dieu. Enfin je pouvais (*je le croyais du moins, mais Dieu devait sourire*) donner gratuitement *mon amour. A ces moments d'aridité, je cherchais aide près de la Vierge. Elle qui m'avait apporté Jésus quand j'étais enfant, a continué tout au long de ma vie à me l'apprendre et à me conduire vers lui.*

Par des oraisons de plus en plus dépouillées je perdais Jésus comme personne avec qui parler, mais découvrais lentement Dieu en moi. Plus d'images. Moins de sentiments, mais quelque chose de tellement plus sûr et fort. Ensuite j'ai appris en silence le Père et l'Esprit Saint. Le coffret confié à ma Confirmation fut entrouvert et Dieu commença à m'en faire voir les trésors. Quand chaque Personne de la Trinité fut devenue pour moi aussi vivante et importante que les deux autres, alors j'ai réalisé que j'étais centrée, non plus sur le petit Jésus de mon enfance, devenu en grandissant Jésus souffrant, mais sur la Trinité devenue Unité.

Là on débouche dans une inépuisable splendeur. Les années, bien loin de faire qu'on s'y habitue, font sentir combien l'éternité est indispensable pour approfondir la connaissance inépuisable de Dieu, et l'immortalité nécessaire pour la supporter.

NIHIL OBSTAT PARIS, LE 24 JUIN 1957, H. HOLSTEIN, S. J

l'anneau d'Or

L'abonnement part du nº de Janv.-Fév., du nº spécial ou du nº de Sept.-Oct. — Les numéros précédents peuvent être achetés séparément. Changements d'adresse : joindre 30 fr. f. et la dernière bande d'envoi. Demandes de renseignements : joindre un timbre pour la réponse.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Abonnement	*ordinaire*		*de soutien*	
FRANCE	950	fr. f.	1.900	fr. f.
BELGIQUE LUXEMBOURG	170	fr. b.	340	fr. b.
CONGO BELGE	180	fr. b.	360	fr. b.
PAYS-BAS	14	fl.	28	fl.
SUISSE	15	fr. s.	30	fr. s.
ITALIE	2.100	lires	4.200	lires
PORTUGAL	100	escudos	200	escudos
ESPAGNE	140	pesetas	280	pesetas
EGYPTE	110	piastres	220	piastres
CANADA ETATS-UNIS	4	dollars	8	dollars
BRÉSIL	125	cruz	250	cruz
AUTRES PAYS	1.200	fr. f.	2.400	fr. f.

	France	*Belgique*	*Autres pays*
Numéros ordinaires :	160 fr.	30 fr. b.	180 fr. f.
Numéros spéciaux :	420 fr.	80 fr b.	460 fr. f.
Mystère de l'amour :	560 fr.	100 fr. b.	620 fr. f.
Collections reliées :	1.500 fr.	220 fr. b.	1.600 fr. f.

Numéros disponibles : 49, 50, 53, 54, 55, 56, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 71, 72, 73, 74.

Numéros spéciaux disponibles : LE MYSTÈRE DE L'AMOUR (2-3-4), LE PÈRE (9-10), AMOUR ET SOUFFRANCE (15-16), DE L'ENFANCE AU MARIAGE (21-22), LE CHRIST ET LE FOYER (27-28), FAMILLE (33-34), L'ENFANT (39-40), ANGES ET DÉMONS DE MIDI (45-46), MYSTÈRE ET MYSTIQUE DU MARIAGE (51-52), D'ÈVE A MARIE (57-58), L'HOMME DE DIEU (63-64), PROPOS SUR L'AMOUR ET LA GRACE (69-70).

Collections reliées : années 1949 - 1950 - 1951 - 1952 - 1953 - 1954 - 1955 - 1956.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné (1) ....

demeurant (1) .... *à* ....

souscris un abonnement (2) { *ordinaire* / *de soutien* } *à* L'ANNEAU D'OR

à partir du nº de ....
(Voir ci-dessus)

et j'en effectue ce jour le paiement par (2) { *chèque - mandat - virement postal* (*c.c.p. Paris* 4201-37, l'Anneau d'Or, 9, *rue Gustave-Flaubert, Paris-XVII*e). }

A ...., *le* .... 195....

Signature :

(1) Nom et adresse en capitales.
(2) Rayer la mention inutile.

Le gérant : L. Thévenot.

LABOUREUR & Cie - ISSOUDUN. Tél. 87

Bulletin d'abonnement aux Cahiers sur l'oraison

Monsieur, Madame, Mademoiselle (1) (2) ....

Adresse (1) ....

désire(nt) s'abonner pour UN AN *aux* Cahiers sur l'oraison *et s'engage(nt), pour la durée de l'abonnement, à faire chaque jour oraison.*

Monsieur (3) à (2) : 10 m. — 1/2 h. — 1 m. d'oraison quotidienne — 1 heure par semaine — 1 heure entre minuit et 5 heures du matin (jour du mois ....) (heure..........................).

Madame (ou Mademoiselle) (3) à (2) : 10 min. — 1/2 h. — 1 h. d'oraison quotidienne — 1 heure par semaine — 1 heure entre minuit et 5 heures du matin (jour du mois..........................) (heure..............).

Versement du montant de l'abonnement (pour la France, 300 *fr., pour les autres pays,* 350 *francs français) effectué par* (2) *chèque, mandat, virement postal (C. C. P. Paris* 5563-68, *Editions du* Feu Nouveau, 9, *rue Gustave-Flaubert, Paris*-17).

A.......................... *le* .... *Signature :*

(1) En capitales d'imprimerie. — (2) Rayer la ou les mentions inutiles. — (3) Rappelons que l'engagement peut se limiter à 10 minutes par jour. Et précisons, pour ceux qui feraient déjà partie d'un groupement les obligeant à l'oraison, que l'engagement ici proposé n'exige pas qu'ils y consacrent un temps supplémentaire.

Efn

Les Livres

LETTRES A SA FIANCÉE

par Jacques Maillet

Préface de Gabriel Marcel — Introduction de Henri Gouhier

« Je ne cède à aucune illusion en affirmant qu'il n'y a pas de plus beau poème d'amour, de témoignage plus vivifiant. »

Roger PONS.

3e Edition. 1 vol. 300 p. 660 fr.

IL N'Y A QU'UN AMOUR

par Heylem

« Un livre simple, frais, humain, chrétien, plein de naturel et de ferveur. »

Pierre DUFOYER.

3e édition. 1 vol., 300 p., 590 fr.

L'AMOUR A-T-IL DES LOIS ?

par le R. P. Houyvet, o. p.

180 fr.



Les années reliées de l'Anneau d'Or

ANNÉES 1949 - 1950 - 1951 - 1952 - 1953 - 1954
1955 - 1956

1.500 fr.

AUX EDITIONS DU FEU NOUVEAU
9, rue Gustave-Flaubert, Paris (17e)
C. C. P. 5563-68